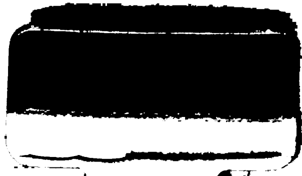






HISTOIRE MILITAIRE

DU

PIÉMONT.

HISTOIRE MILITAIRE
DU PIÉMONT

PAR LE COMTE

ALEXANDRE DE SALUCES

COLONEL COMMANDANT LA LÉGION ROYALE LÉGÈRE
COMMANDANT GÉNÉRAL DU CORDON.

OUVRAGE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.

TOME QUATRIÈME

TURIN 1818.

CHEZ PIERRE JOSEPH PIC
Libraire sous les arcades de la place Château.

SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

Guerres du Piémont depuis le 17.me siècle.

CHAPITRE XLVII.

GUERRE DE 1635.

Sommaire. Dispositions et projets de différentes puissances en 1634. — Le duc de Savoie est entraîné malgré lui dans la guerre contre l'Espagne. — Traité de Rivoli. — Les Français, dont Victor Amédée est nommé généralissime, arrivent en Piémont. — Discussions entre Victor et le maréchal de Créqui sur le plan de campagne. — L'avis du dernier l'emporte. — L'armée combinée se met en mouvement. — Valence assiégé. — Les Espagnols s'en approchent. — Combat de Frascarolo. — Un convoi entre dans la place. — L'armée de secours s'empare d'une redoute des assiégeans, et fait passer un renfort à la garnison. — Més-intelligence entre les alliés. — Leur retraite. — Mouvemens des armées.

— Combat sur la Scrivia. — Incursion dans le duché de Modène. — Les Espagnols entrent dans celui de Parme. — Combat de Saint-Lazare. — Plaisance menacé. — Castel-San-Giovanni pris par les Autrichiens. — Combat de Rottofreddo. — Construction des lignes de la Scrivia. — L'armée combinée arrive dans le Novarais. — Mouvemens et projets des ennemis. — Combat de Cerrano. — Retraite des alliés. — Les Espagnols entrent une seconde fois dans l'état de Parme. — On prend de part et d'autre des quartiers de repos.

An 1634. Le cardinal de Richelieu avait fait beaucoup plus de mal à la maison d'Autriche par les intrigues de cabinet, que par la force des armes (1); cependant la mort de Gustave Adolphe roi de Suède, à Lutzen, celle de Valstein, et enfin la victoire de Nordlingen ayant donné une autre face aux affaires d'Allemagne, le ministre français jugea que le moment était venu de se déclarer ouvertement. Il entrait dans ses calculs de faire partager ses desseins aux puissances par lesquelles l'Italie était gouvernée; mais le maréchal de Créqui, chargé de négocier avec elles, les trouva plutôt inquiètes de la prépondérance que la

(1) Histoire de la maison d'Autriche, tom. 2, liv. 8.

France venait d'acquérir sur l'Espagne, que disposées à la favoriser. Plusieurs de ces puissances se reprochaient d'avoir trop tard reconnu les vues de la cour de Paris, et se repentaient de l'imprévoyance qui leur avait fait chercher l'abaissement de l'orgueil espagnol, sans songer à prévenir les dangers bien plus grands de la puissance française. Aussi le Pape, les Vénitiens, le grand-duc de Toscane, et Gênes même, se refusèrent à toute espèce de propositions; le duc de Savoie ne se laissa point éblouir par l'offre brillante de la plus belle partie du Milanais, en échange des quatre vallées vaudoises, de celle de Pô, des terres de Cavour, et de Revel; il prétendit inutilement s'excuser de prendre part à la guerre: Richelieu menaça; on n'était point à Turin dans le cas de lui résister; il fallut suivre ses volontés (1). Victor ordonna au comte de Saint-Maurice, son ambassadeur à Paris, d'entrer en négociation par l'entremise de Mazarini, et refusa à regret la proposition que lui faisait le gouverneur de la Lombardie de se charger de tous les frais qu'occasionnerait la neutralité armée du Piémont.

An 1634.

Monsieur de Saint-Maurice étant entré en traité selon les instructions de sa cour, voulait poser pour base la proposition que le maréchal de Créqui avait faite; mais le cabinet de Paris, en

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Capriata, lib. 14. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 3.

An 1635. offrant d'assurer au duc de Savoie le Monferrat, la province d'Alexandrie, celle de Novare, et la ville de Milan, avec le titre de roi de Lombardie, prétendait que ce prince, outre la cession des cinq vallées du Piémont, de Revel et de Cavour, démolît les fortifications de Montmeillan, et consentît à tenir la Savoie en fief de la France. Ces conditions étant refusées à Turin, le cardinal de Richelieu, qui ne voulait pas perdre en négociations le temps qu'il destinait à la guerre, crut devoir renoncer pour lors à son idée sur la Savoie, et s'en tenir à son premier plan; il chargea monsieur de Bellièvre de conclure avec les ducs de Savoie, de Mantoue et de Parme, un traité d'alliance, portant le partage anticipé de la Lombardie. Victor Amédée signa ce traité à Rivoli, le 15 juin; et la première colonne de l'armée française, dont il était nommé généralissime, tarda peu à passer les alpes.

Dire que de tous les souverains d'Italie les seuls ducs de Savoie, de Mantoue et de Parme s'unirent à Louis XIII, c'est dire, qu'il ne gagna à son parti que ceux dont il ne pouvait être refusé. Victor Amédée rassembla son armée dans les environs de Coni, en attendant l'arrivée des quinze mille Français que le maréchal de Créqui commandait sous ses ordres, et les

dernières résolutions des ducs de Mantoue, et de Parme, dont les contingens devaient joindre l'armée (1). Le duc de Parme n'écoutant que son jeune courage fit dans cette circonstance des efforts au-dessus de ses moyens : il foula son peuple pour lever des troupes, qui entièrement composées de recrues furent d'ailleurs de très-peu d'utilité aux alliés (2). Au moment d'ouvrir la campagne, il naquit des discussions entre le duc de Savoie, et le maréchal de Créqui, car le titre d'honneur accordé à Victor ne mettait pas le maréchal dans une telle dépendance qu'il dût agir d'après ses ordres. Victor voulait marcher, sur Novare, pendant que le duc de Parme serait entré dans le Crémonais, afin de diviser les forces ennemies; monsieur de Créqui prétendit qu'il fallait se joindre aux Parmesans sous les murs de Valence, et son avis l'emporta.

An 1635.

(1) Leclerc, liv. 5. — Guichenon, liv. 2, chap. 36. — Codretto. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

(2) Poggiali, tom. 11.

Pour cacher le dessein auquel on venait de s'arrêter, le duc de Savoie passant la Sesia le 20 août, attaqua le fort de Villata, qui se rendit le 27. L'armée française s'approcha de Valence, sans pouvoir empêcher les généraux Spinola et Colalte de s'y jeter à la tête de quelques troupes. La tranchée était ouverte, et les premières batteries dressées, lorsque le duc de Parme arriva au

An 1635. camp avec sa petite armée (1). Ce prince était parti de Plaisance le premier de septembre; le 4, il s'avança sur les terres de Milan: Voghère lui ouvrit ses portes: il n'attaqua point le château, et il marcha contre Pontecurone. Don Gaspard d'Azevedos, qui y était enfermé avec un régiment espagnol, eut l'imprudence d'en sortir, malgré la disproportion des forces; sa troupe fut entièrement dispersée; lui-même perdit la vie dans l'action, après laquelle les Parmesans entrèrent à Pontecurone, et s'emparèrent de Château-neuf de Scrivia, de Sales, et de la Roquette, avant de se porter à Valence, où ils arrivèrent le 10, moins affaiblis par les combats que par la désertion des nouveaux soldats, qui retournaient chez eux en grand nombre (2).

Le maréchal de Créqui dirigeait alors le siège, où il n'y avait encore de troupes piémontaises que quelque cavalerie, sous les ordres du marquis de Fleuri; le duc de Savoie le joignit, le 13, avec cinq mille hommes: l'inspection qu'il fit le même jour de l'état de la place, et de la disposition des travaux, lui ayant fait prévoir l'issue malheureuse de l'entreprise, il serait réparti à l'instant, sans les prières de l'ambassadeur de France (3). Les Piémontais, et les Parmesans commencèrent séparément deux

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 36. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Codretto. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 3. — Le-Vassor, liv. 30.

(2) Poggiali, tom. 11.

(3) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Gualdo Priorato, l... 10.

nouvelles attaques, après avoir jeté des ponts de communication sur le Pô. Le maréchal de Créqui continua ses travaux, et les ayant poussés jusqu'à embrasser deux redoutes avancées, il tenta inutilement de s'y loger. Don Antoine de Chiavari exécuta une sortie contre le quartier de Parme: le commandant des assiégés y perdit la vie, ainsi que le général Avogadro, qui était de jour à la tranchée. An 1635.

Depuis le commencement des hostilités la Lombardie avait changé de gouverneur : le cardinal d'Alburnoz, successeur du duc De-la-Feria, ayant reçu un renfort de quatre mille hommes, les fit passer à la Piève, où l'armée espagnole venait de se réunir dans l'intention de troubler le siège. Il se rendit lui-même au village de Dorno, pour y tenir un conseil de guerre, et aviser aux moyens de jeter dans Valence un convoi de vivres et de munitions. Don Martin d'Arragon et don Juan de Guaray ouvrirent un avis que l'assemblée adopta ; *le parti le plus convenable*, y dirent-ils, *est celui d'attaquer les lignes sur la gauche du Pô, en même temps qu'on fera avancer d'Alexandrie un fort détachement, qui s'approchera de la circonvallation, sur la droite de ce fleuve ; les ennemis n'auront alors que deux partis à prendre,*

An 1635. ajouta monsieur d'Arragon, *et quelque soit celui qu'ils embrassent il y a apparence que le convoi entrera heureusement dans la place, si comme je le propose on double ce convoi pour l'avoir à la suite de l'une et de l'autre attaque; car ou les alliés se tiennent dans leur position actuelle, et les Savoyards occupant seuls la gauche du Pô, ne résisteront pas à la supériorité du nombre, ou les Français marcheront à leur secours, et il sera alors aisé à la colonne venue d'Alexandrie de percer sur quelques points les lignes étendues et faibles de la droite du fleuve.* L'expérience et les talens de Don Martin d'Arragon et de Don Juan de Guaray ramenèrent à leur opinion la majorité des voix du conseil de guerre; l'on ne s'occupa plus qu'à préparer le convoi d'une part, pendant que l'on cherchait de l'autre à trouver une position avantageuse à la portée des ennemis, dont il fallait s'approcher davantage.

On ne tarda pas à la trouver sur le terrain compris entre le village de Frascarolo et le Pô : la nature ellemême semblait l'avoir fortifiée : un chemin creux en couvrait le front; le fleuve, et les bords escarpés d'un torrent en assuraient les flancs; les communications étaient libres, et aisées; il aurait été impossible enfin d'occuper

un camp plus avantageux ; on n'hésita pas à le prendre (1). Le duc de Savoie, averti que Don Charles Colombo s'était avancé à la tête de cinq mille hommes, prévit le danger qui menaçait ses troupes, et desira attaquer avec elles seules l'avant-garde espagnole occupée à ajouter les secours de l'art aux avantages naturels de sa position (2); mais le maréchal de Créqui n'y consentit point, et après quelques jours de discussions, il passa le Pô le 12 octobre, joignit les Piémontais, et marcha aux ennemis, réunis alors à Frascarolo. Les Savoyards, formant l'avant-garde des alliés, poussèrent devant eux les postes qu'ils rencontrèrent, s'avancèrent sous les retranchemens espagnols, et les attaquèrent courageusement : le combat s'était vivement engagé, lorsque Victor Amédée, observant l'inaction du maréchal qui se tenait en bataille hors de la portée du canon, donna le signal de la retraite, et se replia, plein de dépit contre monsieur de Créqui, dont il se crut joué (3). Durant cette escarmouche, la colonne autrichienne venue d'Alexandrie s'était approchée des lignes sous Valence, que les Mantouans et les Parmesans défendaient presque seuls ; ils furent aisément forcés, le convoi entra dans la place, avant que les Français, accourus de la gauche du Pô, arrivassent à leur

An 1635.

(1) Brusoni, lib. 3. — Capriata, lib. 14. — Le-Vassor, liv. 39.

(2) Gualdo Priorato, lib. 10 e 11.

(3) Siri. Memorie recondite, vol. 8.

An 1635.

quartier. Ce mouvement du maréchal exposa les Piémontais qui se trouvèrent seuls en face de l'armée espagnole, par laquelle ils auraient pu être accablés, si le cardinal d'Alburnoz, satisfait de savoir Valence ravitaillé, et pressé d'achever ses retranchemens, ne se fût tenu sur la défensive (1).

Son armée s'avança, le 15, en présence des lignes des Savoyards, et pendant qu'elle les tenait en échec, une colonne attaqua la grande redoute, qu'un détachement des troupes françaises occupait au-dessus de ces lignes, sur le même côté du Pô ; l'ouvrage ayant été emporté après une belle défense, les Espagnols jetèrent sous sa protection un pont de bâteau, et le firent passer à huit cents hommes, que rien n'empêcha d'entrer dans la ville assiégée (2). Ce malheur augmenta la désunion entre les alliés; les Français accusèrent les Piémontais d'avoir laissé perdre la redoute, quand ils auraient pu la sauver; la méfiance et la jalousie ôtaient toute espèce de concert dans les opérations du siège, qu'on prit enfin la résolution de lever. Le 28 octobre, l'armée combinée sortit de ses lignes (3): les Piémontais se portèrent à Sartirane dans la Lomelline: les Mantouans prirent des cantonnemens en Monferrat; et les Français, n'ayant pas pu se loger à Casal, dont on leur

(1) Capriata, lib. 14. — Leclerc, liv. 5. — Brusoni, lib. 13.

(2) Capriata, lib. 14. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(3) Gualdo Priorato, lib. 11. — Poggiali, tom. 11. — Le-Vassor, liv. 9.

refusa l'entrée, quoique une garnison de leur nation en occupât la citadelle, se rendirent avec les Parmesans à Saint-Salvador dans la province d'Alexandrie. Le duc de Savoie, celui de Parme, et le maréchal de Créqui, également mécontens l'un de l'autre, s'accusèrent réciproquement à Paris du malheureux succès de l'entreprise qu'on venait de manquer; et le ministre français extrêmement prévenu contre Victor Amédée, en aurait rejeté la faute sur lui sans les bons offices de Mazarini, qui se montra ouvertement en sa faveur (1). An 1635.

Après la libération de Valence, les Espagnols firent passer un renfort considérable dans la Valtelline, où le duc de Rohan faisait des progrès (2). Les alliés s'emparèrent de Candie et de Brême : ils s'attachèrent à fortifier cette petite place, afin d'appuyer les ponts qu'ils voulaient conserver sur le Pô (3), et ce travail n'ayant point été troublé, les Savoyards rentrèrent en Piémont par Verceil, les Français étendirent leurs cantonnemens dans le Monferrat, et le duc de Parme voulut avant de se rendre à Paris faire rentrer dans ses états ses troupes extrêmement affaiblies. Pour protéger leur marche à travers un pays ennemi, on crut nécessaire de leur joindre quelque infanterie française, et douze cents cavaliers savoyards (4). Le 23

(1) Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Leclerc, liv. 5. — Capriata, lib. 14. — Brusoni, lib. 3. — Assarini, tom. 2, lib. 1.

(2) Capriata, lib. 14. — Le-Vassor, liv. 39.

(3) Morello. — Fossati.

(4) Guichenon, liv. 2, chap. 37.

An 1635. décembre, le marquis de Ville, général piémontais qui commandait cette petite armée, arriva sur le bord de la Scrivia, en face de Tortone, où il s'était flatté de prévenir l'ennemi; mais le voyant en bataille sur la rive opposée il ne jugea pas prudent de risquer un combat, et pendant qu'il l'amusait avec son infanterie, sa cavalerie remonta promptement la Scrivia, la passa à Castelnovo, où elle se soutint sur la droite de la rivière contre Don Martin d'Arragon; l'infanterie l'eut bientôt jointe; et toute la colonne arriva heureusement dans l'état de Parme, après avoir dispersé un corps de trois cents paysans armés qui avaient inquiété sa marche (1).

(1) Poggiali, tom. 11. — Brusoni, lib. 3. — Capriata, lib. 15.

Le marquis de Ville fut alors destiné à entrer dans le duché de Modène: ses représentations contre un mouvement qui allait attirer la guerre dans le duché de Parme n'ayant point été agréées, il se mit en devoir d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu (2); mais à peine sa marche fut-elle connue des Espagnols qu'ils s'approchèrent de Parme, ce qui obligea monsieur de Ville à se porter sur la Leuza, dont il voulait disputer le passage: il n'existait que deux ponts sur cette rivière, qui était difficile de guéer: le général piémontais se plaça au pont de Sorbola, par où il était à présumer que l'ennemi s'avancerait:

(2) Assarini, tom. 2, lib. 1.

la défense de l'autre pont fut confiée aux troupes de Parme. Les Modénais, aux ordres du prince Louis d'Este, s'étaient joints aux Espagnols que Don Juan Vasques Coronado commandait: l'un et l'autre se portèrent sur le pont défendu par les Parmesans, et les ayant chassés de leur poste, après un léger combat, ils passèrent la rivière. Monsieur de Ville eut à peine le temps de se porter à l'hôpital de Saint-Lazare, sur la grande route de Parme, qu'il ferma par un abattis; il plaça derrière cet abattis un corps de mousquetaires, disposa sa cavalerie sur les flancs, et il tint en seconde ligne le reste de son infanterie. *An* 1635.

L'ennemi parut bientôt; sa cavalerie marchait en colonne au centre, soutenue par deux aîles de mousquetaires, suivis à quelque distance par les piquiers; il attaqua dans cet ordre, sans songer, que ses escadrons, imprudemment poussés contre un abattis, et ses manches de mousquetaires, opposées sur un terrain uni à la cavalerie savoyarde, devaient également perdre leur avantage par cette fausse disposition.

L'action s'engagea vivement; la seconde ligne des Espagnols s'étant déployée sur les flancs de leurs mousquetaires, tourna la cavalerie des alliés, et l'obligea à prendre une position

An 1635. rétrograde ; l'abattis fut abandonné en même temps, et le prince d'Este s'avança à la tête des siens, pour charger le régiment de Don Maurice de Savoie, qui couvrait la retraite: pendant quelque temps les Modénais eurent l'avantage; mais le marquis de Ville ayant remarqué, qu'emportés par leur ardeur, ils s'étaient trop éloignés du gros de leurs troupes, poussa sur leurs flancs un grand nombre de mousquetaires, et sous la protection de leur feu, il exécuta de front une charge heureuse, qui renversa les escadrons ennemis sur l'infanterie; le désordre devint alors général, et la victoire des alliés complète; on poursuivit long-temps les fuyards, dont la nuit seule sauva les faibles restes. Monsieur de Ville logea ses troupes dans les villages des environs de Parme, en attendant le parti que prendraient les Espagnols ; car pour le duc de Modène, on présumait assez que depuis cet échec il aurait moins songé à attaquer les états de son voisin qu'à assurer les siens propres.

Le même jour que les ennemis passèrent la Leuza, cinq mille Espagnols conduits par Don Charles de la Gatta entrèrent dans le duché de Plaisance, et se portèrent à Castel-San-Giovanni. La ville de ce nom se rendit aux premiers coups de canon, et le château

An 1636.

après quinze jours de siège. Maître de cette place, monsieur de la Gatta fit attaquer à Rottofreddo deux cents cinquante cavaliers français ; ses troupes eurent d'abord l'avantage, mais le marquis de Caracène leur commandant ayant été blessé, la victoire changea de parti, et les Espagnols furent menés battant jusqu'aux portes de Castel-San-Giovanni. Ce faible avantage ne rassurait pas Plaisance menacée : Parme ne l'était plus : Don Juan de Vasques rentra en Lombardie après l'échec reçu à Saint-Lazare, en laissant au marquis de Ville la liberté de marcher vers Plaisance ; il le fit, sans empêcher les Espagnols de mettre à contribution le pays exposé à leurs courses (1).

Pendant que la petite guerre se faisait ainsi dans les états de Parme, le marquis de Leganes, nouveau gouverneur de la Lombardie, était occupé à construire sur la Scrivia des lignes de quinze milles de longueur : son armée aurait mal gardé la moitié de ces vastes retranchemens, auxquels il dépensa des sommes immenses dans l'idée de séparer les troupes du marquis de Ville de l'armée de Piémont (2). Tant de frais et de soins étaient perdus. Victor Amédée comptait opérer une diversion en entrant dans le Novarais, et dans la Lomelline,

(1) Poggiali, tome 11. — Capriata, lib. 15. — Guichenon, liv. 2, chap. 37. — Brusoni, lib. 4. — Assarini, tom. 2, lib. 1. — Le-Vassor, liv. 40.

(2) Poggiali.

An 1636. ce qu'il exécuta au commencement de février.

Les Français ayant levé les premiers leurs quartiers, passèrent le Pô, traversèrent sans obstacle toute la Lomelline, et entrèrent dans la province de Novare, où ils s'emparèrent de Vespolate, après un combat de deux heures. Les Savoyards de leur côté ne trouvant aucune opposition à passer la Sesia, se rendirent maîtres avec peu de difficulté de Palestra, de Bobbio et de Confienza, pour se réunir aux Français entre cette dernière ville et Vespolate. Ces mouvemens rappelèrent les Espagnols à la défense du Milanais; leur armée se rassembla à la hâte à Biagrasso, d'où monsieur de Leganes s'avança à Novare, le 27 février: son projet était de couper aux alliés leurs communications, en se portant sur la Sesia, ce qui les aurait forcés à tirer leurs convois par les chemins longs et difficiles de la Lomelline. De part ni d'autre on ne comptait pas de combattre; mais le jour même où les Autrichiens marchaient sur Novare, leurs ennemis s'y avançaient, et les deux armées se rencontrèrent dans les environs de Cerrano, au moment où l'avant-garde du duc de Savoie, composée de quinze cents cavaliers, et de mille mousquetaires, venait de passer une chaussée, sur laquelle le corps de

bataille défilait à travers les marécages des rizières. Cette avant-garde attaquée par toutes les forces des Espagnols plia devant elles, et l'on ne saurait dire si la retraite qu'elle exécuta en bon ordre attira plus d'éloges au maréchal de Créqui qui la commandait, que de blâme au marquis de Leganes, à la timidité duquel cette troupe dut son salut, autant qu'au courage qu'elle montra dans cette circonstance périlleuse. Les alliés ne furent point inquiétés dans la marche qu'ils exécutèrent jusqu'à Brême; les Espagnols allèrent à Novare, et le mouvement de leurs ennemis ayant rendu inutile celui qu'ils se proposaient de faire vers la Sesia, ils entrèrent une seconde fois dans les états de Parme, le feu et le fer à la main, ce qui n'empêcha point le duc de Savoie et monsieur de Créqui de repasser le Pô, et de cantonner leurs troupes (1).

An 1636.

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 37. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. Capriata, lib. 15. — Poggiali, tom. 11. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9.

CHAPITRE XLVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. La résolution est prise de secourir les états de Parme. — L'armée alliée se met en mouvement. — Plan d'opérations. — Les Français entrent en Lombardie. - Les Piémontais se joignent à eux. — Consternation dans Milan. —

L'armée espagnole quitte les lignes de la Scrivia, et se porte sur le Tesin. — Combat de Tornavento. — Progrès des alliés. — Les Autrichiens les rappellent en Piémont, en marchant eux-mêmes sur la Sesia, où ils attaquent Gattinara. — L'entreprise manque. — L'armée combinée se retire à Verceil. — Mouvemens militaires dans le Tortonais. — Inaction des alliés. — Paix du duc de Parme et des Grisons avec l'Espagne. — Le nouvel empereur desire la fin de la guerre. — Espérances du duc de Savoie. — Elles s'évanouissent. — Guerre dans les Langhes et dans le Monferrat. — Le gouverneur du Milanais s'empare de Nice. — Il entre en Piémont. — Asti menacé de siège. — Manœuvres de l'armée espagnole. — Elle se porte dans le Verceillais. — Courses des ennemis dans cette province. — Combat de Morano. — Retraite des Espagnols. — Les Savoyards assiègent Rocca-d'-Arazzo. — Les Autrichiens marchent sur le Tanaro. — Combat livré. — Retraite des alliés. — Les Espagnols portent de nouveau la guerre dans les Langhes. — Les Piémontais cherchent à leur couper la retraite. — Combat de Mombaldon. — Victoire complète des alliés. — Leurs projets. — Craintes des ennemis.

— *Mort inopinée du duc de Savoie.*

Le duc de Parme obtint un ordre du roi de France au maréchal de Créqui pour que l'armée agît en sa faveur sans retard et sans prétexte; il porta lui-même cet ordre à Turin, dans le mois d'avril, et il sollicita vivement l'entrée en campagne. Les alliés occupaient encore une ligne de quartiers disposée à peu près comme celle de l'année précédente. Le duc de Savoie semblait craindre de découvrir ses états, en s'éloignant de sa frontière, et d'abord il ne parut pas disposé à seconder le projet d'entreprendre la guerre offensive : il se rendit néanmoins aux pressantes instances qu'on lui fit à cet égard, et ses troupes, réunies aux Français dans l'Astesan, s'avancèrent à Annone, d'où ayant jeté le 20 avril un pont sur le Tanaro (1), plusieurs détachemens coururent les environs d'Alexandrie et de Valence, à dessein d'appeler l'attention du marquis de Leganes sur cette partie du Milanais, pendant qu'on cachait avec soin le véritable plan des opérations qu'on avait concertées. Le projet était de quitter le Tanaro, aussitôt qu'on verrait l'ennemi se renforcer sur cette rivière, en y laissant quatre mille hommes, qui paraîtraient vouloir

An 1636.

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Siri, Memorie recondite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 40.

An 1636. s'avancer vers Parme, par le Tortonais; le gros de l'armée devait passer le Pô à Brême, traverser la Lomelline, entrer dans le Novarais, et remonter le Tesin jusqu'au Lac-majeur, où l'on comptait joindre le duc de Rohan venant de la Valtelline.

Au moment d'exécuter ce plan, les chefs de l'armée combinée trouvèrent des oppositions de la part de l'ambassadeur d'Emeri, qui jouissant de beaucoup de crédit auprès du cardinal de Richelieu, était également ménagé et craint, quoique il n'entendît rien à la guerre. Cet homme, dont nous aurons souvent à parler dans la suite comme d'un des fléaux du Piémont, soutint, que retirer l'armée du Tanaro quand les Espagnols s'y portaient pour livrer une bataille, c'était donner une preuve de faiblesse, et sans alléguer d'autre raison, il prétendit qu'il fallait marcher vers Alexandrie. Il n'est pas nécessaire de dire que si le duc de Savoie et le maréchal de Créqui prirent la peine de combattre une idée aussi absurde, ce fut uniquement parce qu'elle était du favori de Richelieu. Monsieur d'Emeri, dont le grand objet était de faire sentir son pouvoir et son importance, voulut bien se rendre à leur avis, et le 26 mai, pendant que monsieur d'Auriac s'avançait du côté d'Alexandrie à la tête de

quatre mille hommes d'infanterie et de cinq cents cavaliers, l'armée leva son camp de Félissano, et prit la route de la Lomelline sur deux colonnes. La première, forte de sept mille hommes, commandée par le maréchal, arriva le 27 dans les environs de Brême. Victor Amédée devait s'y rendre le 28, à la tête de onze mille hommes; mais un déluge de pluie ayant emporté les ponts pendant la nuit, l'armée se trouva partagée sur les deux bords du Pô, et exposée à être battue en détail. Victor voulait faire passer des renforts à monsieur de Créqui, en jetant les ponts volans dont il avait l'équipage: d'Emeri le contraria encore: il craignait peut-être qu'on perdît les pontons; et il fallût perdre plusieurs jours à réparer les dommages soufferts. Ce contretemps affligeait d'autant plus le duc de Savoie, que le succès des opérations concertées dépendait essentiellement de la promptitude, et du secret; l'une et l'autre ayant manqué, ce prince pensait que la réussite en devenait impossible, et jugeait qu'il fallait y renoncer. Créqui soutenait au contraire le plan de campagne précédemment adopté; on perdit un temps précieux en discussions, jusqu'à ce qu'enfin Victor, cédant encore une fois, se joignit au maréchal, et marcha avec lui dans le Novarais, le

An 1636.

An 1636

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Leclerc, liv. 5. — Galeazzo Gualdo, lib. 12.

14 du mois de juin (1). Ils remontèrent le Tesin jusqu'à Tornavento, où ils jetèrent un pont, que monsieur de Créqui passa avec une partie de l'armée, pendant que l'autre, sous le commandement du duc de Savoie, en suivant sa route vers Arone, prit Oleggio et Castelletto. Il paraît que l'objet pour lequel le maréchal se portait sur la rive gauche du Tesin était de détourner les eaux du canal, connu sous le nom de Naviglio, par où Milan tire en grande partie ses approvisionnemens. Ce dessein exécuté, Créqui suivit le cours de la rivière jusqu'à Summa, d'où il comptait se rendre à Sestri, et rejoindre Victor Amédée au siège d'Arone : les mouvemens de l'ennemi ne lui en laissèrent pas le temps.

L'entrée des alliés dans la Lombardie y jeta la consternation; cependant monsieur de Leganes toujours persuadé du dessein qu'il leur supposait de secourir l'état de Parme, s'obstina à rester dans ses lignes de Tortone, jusqu'après le passage du Tesin. Pavie, presque sans garnison, ne se crut en sûreté, que lorsqu'on eut coupé son pont magnifique : on se sauvait en foule de Milan: le duc de Savoie y était attendu d'un moment à l'autre, sans qu'on songeât seulement à la possibilité de l'arrêter. Ces alarmantes nouvelles, que le général

An 1638.

espagnol reçut à Alexandrie (1), lui dessillèrent enfin les yeux : il passa le Tesin à Vigevano, après avoir fait occuper par des détachemens de cavalerie les chemins qui conduisent de Brême dans le Novarais, et il marcha avec dix-neuf mille hommes vers Tornavento. Le général français, averti de son approche, y retourna à la hâte, pour couvrir ses ponts ; sa diligence prévint de peu l'arrivée des Espagnols, qui l'attaquèrent le 22 juin au soleil levant. Monsieur de Créqui s'était disposé au combat, en appuyant sa gauche au fossé de Panperdu, et sa droite à un petit bois, dans lequel il jeta quelques mousquetaires (2) : les Autrichiens s'avancèrent sur son front couvert d'un faible retranchement : l'action s'engagea avec chaleur : les troupes de monsieur de Créqui firent des prodiges : cependant l'avantage du nombre allait décider celui de cette journée, lorsque le duc de Savoie arriva au secours des siens. Ce prince, averti du retour de Créqui à Tornavento, et des circonstances qui l'y ramenaient, s'y était porté sur l'heure même : un combat plus égal s'engagea alors ; l'acharnement en redoubla : l'infanterie jeta les piques pour se servir de l'épée, et le carnage fut horrible pendant trois heures, sans que l'une des armées gagnât sur l'autre un pouce de terrain : à la fin

(1) Assarini, tom. 2, lib. 2. — Capriata, lib. 15. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Le-Vassor, liv. 40.

(2) Brusoni, lib. 4. — Siri. Memorie recondite, vol 8.

An 1636. les Espagnols, accablés de soif et de chaleur, désespérèrent de vaincre une résistance qui semblait redoubler après quinze heures d'efforts : le marquis de Leganes donna l'ordre de la retraite, et malgré la fatigue extrême de ses troupes, il les conduisit à Biagrasso, par une route de quinze milles, en abandonnant ses blessés sur le champ de bataille, couvert de trois mille morts. On s'étonne de voir que les Espagnols aient contesté aux alliés une victoire qui n'est pas douteuse; Victor Amédée en profita pour mettre à contribution les deux rives du Tesin, et pour rouvrir ses communications avec Brême : la colonne qu'il fit marcher dans la Lomelline, dispersa les partis qu'elle rencontra, et se saisit de Lomello (1), en même temps que le marquis de Ville, rappelé des états de Parme, tranquilles alors, courait sans opposition les environs de Pavie, et portait la terreur dans la ville même.

(1) Fossati. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Galeazzo Gualdo, lib. 12. — Capriata, lib. 15. — Brusoni, lib. 4.

Le combat de Tornavento n'avait d'ailleurs rien changé aux projets des chefs de l'armée combinée : ils remontèrent le Tesin, comptant attaquer à la fois Arrone et Anghiera; mais en arrivant à Sesto ils furent rappelés sur leurs pas par les nouveaux mouvemens des ennemis. Monsieur de Leganes ayant pris position à Buffalora, en partit à la

tête de toute sa cavalerie, traversa le Novarais, s'avança sur la Sesia, et s'approcha de Gattinare, où étaient les magasins des alliés, sous une faible garde (1): les dragons espagnols mirent pied à terre, et attaquèrent les portes de la ville qu'ils voulaient enfoncer, ce qui leur aurait probablement réussi, sans l'heureux hasard qui mit les marquis de Ville et de Pianezze à portée de s'opposer à leur entreprise. Le premier de ces officiers, ayant été envoyé dans la province de Novare pour y déterminer les points essentiels à fortifier, afin d'assurer les derrières de l'armée et la marche des convois, se trouvait à Ghemme, le jour où le marquis de Leganes s'avança jusqu'à la Sesia; monsieur de Ville était ce même jour à Romagnan, revenu de ses courses vers Pavie: tous deux, l'un sans rien savoir de l'autre, accoururent au secours de Gattinare: ils se rencontrèrent en route, et ils y marchèrent ensemble, à la tête de deux mille cinq cents hommes, pour la plupart de troupes à cheval: leur approche fit croire au général Leganes que l'armée ennemie revenait du Tesin, pour sauver le dépôt de ses subsistances: il se flatta néanmoins de prendre Gattinare avant qu'elle arrivât, et passant de la gauche à la droite de la Sesia qu'il voulait mettre entre les alliés et lui, il commença son attaque: cette

An 1636.

(1) Galeazzo Gualdo. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

An 1636. faute laissa aux Piémontais la liberté de jeter des secours dans la ville, et les Espagnols n'ayant pas réussi dans le coup de main qu'ils avaient tenté, reprirent le chemin de Buffalora, où ils arrivèrent sans être inquiétés.

Ce fut un grand bonheur pour le marquis de Leganes de n'avoir pas suivi à son retour la grande route de Novare, sur laquelle il aurait rencontré l'armée ennemie, qui quitta Sesto à la première nouvelle de la marche des Espagnols. Le duc de Savoie et le maréchal de Créqui hésitèrent d'autant moins à abandonner la Lombardie, que le duc de Rohan n'avait pas pu y pénétrer. Les alliés arrivèrent le 23 juillet à Verceil (1), d'où le marquis de Ville partit aussitôt à la tête d'un corps de cavalerie destiné à joindre monsieur d'Auriac. Nous avons dit que lorsque l'armée combinée quitta les bords du Tanaro, cet officier était resté chargé d'amuser l'ennemi : il devait encore, si la circonstance s'en présentait, favoriser le retour du duc de Parme dans ses états. L'occasion en parut venue, quand les Espagnols, pressés d'accourir vers Milan, s'établirent dans les lignes de la Scrivia ; monsieur d'Auriac se porta alors à Nice, comptant s'avancer par les collines du Monferrat dans le Tortonais : cependant le duc de Parme qu'il attendait à son

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 37. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Siri, Memorie recondite, vol. 8.

camp, prit tout à coup la résolution de tenter une autre route, et suivi seulement de quelques domestiques, il s'embarqua déguisé à Voltri, reprit terre à Lerici, et passant dans la Lunegiane se rendit enfin à Plaisance à travers mille dangers. Le départ inopiné de ce prince arrêta d'Auriac dans le Monferrat, et monsieur de Ville, parti des bords de la Sesia, comptant le joindre dans le Tortonais, où il aurait dû être d'après son plan avant qu'on apprît à Verceil les circonstances qui le lui firent changer, se trouva seul dans un pays ennemi. Il eût été presqu'impossible de retourner à Verceil par Voghère : le marquis de Leganes pouvait l'atteindre avec toutes ses forces; il ne fallait pas espérer de revenir en Piémont par l'Alexandrin, sans percer les lignes de la Scrivia, où Don Charles de la Gatta se tenait enfermé, et quelque hasardeux qu'il pût être d'attaquer ces lignes sans infanterie, le marquis de Ville embrassa ce parti : le bonheur favorisa son audace: les lignes furent forcées; les escadrons alliés passèrent sous le canon de Tortone, traversèrent sans être entâmés les plaines d'Alexandrie, et arrivèrent heureusement à Asti, quoique harcelés dans leur retraite par Don Martin d'Arragon, qui s'empara d'Annone, dont la garnison fut passée au fil de l'épée (1). An 1636.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 2. -- Poggiali, tom. 11. -- Galeazzo Gualdo, lib. 12. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

An 1636. Le duc de Savoie et le maréchal de Créqui revenus en Piémont, après avoir manqué leur plan de campagne en Lombardie, étaient moins d'accord que jamais; une mésintelligence ouverte régnait entre eux (1); l'inaction de l'armée pendant le reste de la campagne fut la suite de leur désunion, dont l'ennemi profita, en faisant impunément des courses ruineuses dans le Verceillais, dans l'Astesan, et dans les états du duc de Parme; ce prince manqua d'être enlevé à Plaisance: las de solliciter inutilement des secours qui n'arrivaient jamais, il se rendit enfin aux instances du grand-duc de Toscane, et conclut le 8 janvier par son entremise un traité de paix avec l'Espagne: les Grisons ayant suivi cet exemple, et forcé le duc de Rohan à quitter la Valtelline, le gouverneur du Milanais pouvait disposer de toutes ses forces contre le Piémont.

An 1637.

(1) Capriata, lib. 15. — Fossati. — Storia dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 3. — Le-Vassor, liv. 40.

Le duc de Savoie le sentait avec amertume; il se flatta un instant de voir la paix renaître en Italie: l'empereur Ferdinand III, qui venait de succéder à Ferdinand II son père (a), la desirait sincèrement; mais elle n'entrait pas dans les vues des deux ministres par lesquels la France et l'Espagne étaient impérieusement gouvernés (2); les espérances

(2) Brusoni, lib. 4. — Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Muratori. Annali d' Italia, vol. 11. — Poggiali, tom. 11. — Le-Vassor, liv. 41.

(a) Mort le 8 février.

de Victor Amédée s'évanouirent, il fallut songer à continuer la guerre : l'hiver se passa en nouveaux préparatifs. An 1637.

Le duc de Savoie ouvrit la campagne, en s'emparant du château de Millesimo, poste important pour assurer par les Langhes et Final les communications de la Lombardie avec l'Espagne. Le marquis de Leganes, auquel cette communication était nécessaire, entreprit de s'ouvrir une nouvelle route du côté du Monferrat, en faisant assiéger le château de Ponzone ; Don Martin d'Arragon s'en rendit maître, à peu près en même temps que le gouverneur du Milanais marchait sur Nice à la tête de dix-huit mille hommes d'infanterie, et de cinq mille cavaliers. Le 6 juin, cette place fut investie : le comte de Saint-Paul, quoique en état de se bien défendre, se laissa effrayer par des menaces, et se rendit à la première sommation : les ennemis divisèrent alors leurs forces ; la cavalerie s'avança dans le Monferrat, jusque sous les murs d'Albe, et leur infanterie marcha sur les collines de l'Astesan, où elle assiégea d'abord Agliano ; le comte Roero y soutint un assaut avant d'arborer le drapeau blanc. Le capitaine Elia, n'ayant que quarante hommes à Costigliole qu'il refusa de rendre, ne put résister à la force ;

An 1637. il faillit être envoyé au dernier supplice, pour prix d'un courage téméraire, et cependant généreux. Montegros, défendu par le capitaine Olivier Monti, soutint trois assauts; une partie de la garnison fut passée au fil de l'épée: celle de la Roque-d'-Arazzo eut le même sort; et le marquis de Leganes rappelant alors à lui sa cavalerie, marcha vers le Tanaro, qu'il passa près de la Croix-blanche, sans rencontrer aucune opposition (1).

Le duc de Savoie craignit pour Asti, et y accourut; mais l'ennemi, après quelques courses le long de la rive gauche du Tanaro, poussa sa cavalerie vers le Pô, qu'elle passa à Valence, et se portant ensuite dans la Lomelline, elle traversa la Sesia non loin de Brême, et entra dans le Verceillais. La prise de Carezane, de Dezane, de Riva, de Constanzana, de Pertengue, d'Azian et de Belzola, soumit la province entière à d'énormes contributions, jusqu'à l'arrivée du marquis de Ville à Pont-de-Sture: les Espagnols le rencontrèrent près de Morano, et lui livrèrent un combat sanglant, dans lequel ils furent mis si complètement en déroute, qu'ils regagnèrent le Milanais à la hâte, et ne rejoignirent le marquis de Leganes, qu'en traversant la Lomelline. Ce général venait de rentrer dans la province

(1) Galeazzo Gualdo, lib. 12. — Capriata. lib. 15. — Codretto. — Fossati. — Brusoni, lib. 5. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

d'Alexandrie afin de se préparer au siège de Brême : pendant qu'il s'y disposait, Victor lui enleva Cairo dans les Langhes, et fit assiéger par le comte de Verrue la Roque-d'-Arazzo, dont il s'approcha bientôt avec toute l'armée, sur la nouvelle que l'ennemi s'était avancé à Annone. Le premier août, Don Juan de Gueray se porta sur le Tanaro, et dressa sur la gauche de cette rivière des batteries, qui obligèrent les Savoyards de s'en éloigner : les Espagnols profitèrent du moment, jetèrent un pont, et le firent passer à mille hommes sous la conduite de Don Juan de Romero : les alliés l'attaquèrent avec des forces supérieures : il reçut lui-même du secours ; et après sept heures de combat, cet officier s'ouvrit l'entrée de la place, ce qui décida la levée du siège (1).

An 1637.

Dès que les alliés furent de retour à Asti, monsieur de Leganes alla camper à Nice, d'où il détacha vers les Langhes Don Martin d'Arragon, à la tête d'environ cinq mille hommes, destinés à rouvrir les communications de la Lombardie avec Final. Cette marche parut si hasardée au duc de Savoie, qu'il espéra de battre monsieur d'Arragon, en se portant entre sa colonne et l'armée de Leganes ; certes qu'en calculant la distance de Carchère, où se trouvait l'un, à Nice

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 37. — Assarini, tom. 2, lib. 2.

An 1637. où était l'autre, il était aisé de dire qu'ils ne se donneraient pas la main; cependant si l'on réfléchit que les Piémontais prêtaient le flanc aux ennemis dans leur marche, et que pour arriver dans la vallée de la Bormida il leur restait trois rivières à traverser, le Tanaro, la Tinella et le Belbe, on jugera, que la résolution de Victor Amédée pouvait lui devenir funeste, s'il se trompait dans le compte du temps nécessaire à ses mouvemens, ou si quelque circonstance en dérangeait la justesse. Son calcul fut exact, et le bonheur le seconda au gré de ses desirs; déjà son avant-garde, conduite par le marquis de Ville, était arrivée à Mombaldon, avant que monsieur de Leganes connût sa marche: Don Martin d'Arragon en ayant été le premier averti, jeta un renfort de six cents hommes dans Final, et se mit promptement en retraite vers le Monferrat, espérant de trouver encore libre la vallée de Bormida; son embarras fut extrême quand il s'y vit prévenu: il fallait vaincre ou périr; et il prit sur le champ la résolution courageuse d'attaquer Mombaldon l'épée à la main.

Il s'en approcha le 8 septembre sur une seule colonne; sa cavalerie marchait la première, suivie d'un régiment de piquiers allemands; l'infanterie

espagnole venait après, puis l'artillerie, et enfin un gros d'Allemands. Monsieur d'Arragon déployait ses troupes en bataille en approchant du village, au même moment où monsieur de Ville sortait à sa rencontre ; ce dernier recueillit les avant-postes, vivement pressés par l'ennemi, et chargea si vigoureusement ses escadrons, qu'ils lâchèrent le pied, et abandonnèrent l'infanterie à découvert : cette brave troupe, voyant la cavalerie alliée prête à fondre sur elle, se plia en masse, et chercha de gagner la colline entre La-Roquette et Roquevéran : déjà elle avait fait une grande partie du chemin sans être entâmée, lorsque le duc de Savoie arriva sur le champ de bataille à la tête de toute son armée, marchant en ordre de combat, les mousquetaires au centre, les piquiers soutenus de quelques escadrons sur les ailes, et le gros de la cavalerie en seconde ligne : Victor fit battre la charge, sans rien changer à cette disposition ; ses piquiers serrèrent leurs rangs, et se précipitèrent sur les deux flancs des Espagnols, pendant que les mousquetaires faisaient un feu très-vif sur leur centre : Don Martin d'Arragon ne pouvant éviter le choc, arrêta la marche de sa colonne, le reçut avec la plus grande intrépidité, repoussa les alliés, et se remit en route : alors les An 1637.

An 1637. piquiers du duc de Savoie exécutèrent sans succès une seconde charge ; mais les rangs des Espagnols s'étant éclaircis, la cavalerie y pénétra, et l'ordre profond qui les avait sauvés d'abord, rendit leur défaite impossible à retarder : il n'y eut plus que confusion dans cette épaisse colonne, tout ce qui ne périt pas demeura prisonnier du vainqueur, sans qu'il lui en coutât une perte bien considérable.

Cette victoire mit dans les plus grandes alarmes le gouverneur du Milanais : le duc de Savoie songeait en effet à porter la guerre dans le cœur de la Lombardie ; il projetait d'assurer ses communications avec Verceil, en fortifiant Fontanetto, et en construisant un camp retranché à Borgomanero ; déjà son armée se rassemblait sur la Sesia, aux confins du Novarais. Victor Amédée se rendit à Verceil le 25 de septembre ; mais au moment, où le sort des armes paraissait lui sourire, une maladie cruelle le conduisit en peu de jours au tombeau. Bien des circonstances réunies firent soupçonner, avec quelque apparence de raison, que la mort de ce prince n'était pas naturelle ; on accusa le maréchal de Créqui de lui avoir donné le poison, et si rien ne justifie le bruit accrédité dans l'opinion publique à ce sujet, il est sûr du moins que le duc de Savoie,

An 1637.

jusqu'alors en parfaite santé, se trouva mal au sortir de dîner chez le maréchal; il est sûr encore, que des deux convives qui dînèrent avec lui, le comte de Verrue et le marquis de Ville, l'un en mourut, et l'autre en fut très-malade. Victor, tourmenté par les douleurs d'entrailles les plus aigües, souffrit les angoisses d'une fin douloureuse avec une grande fermeté; il travailla jusqu'à ses dernières heures, et il rendit l'esprit le 7 octobre, en nommant Christine de France son épouse, régente et tutrice de François Hyacinthe son jeune fils (1).

(1) Codretto. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Capriata, lib. 15. — Fossati. — Brusoni, lib. 5. — Assarini, tom. 2, lib. 2. — Guichenon, liv. 2, chap. 37. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 12, cap. 3.

CHAPITRE XLIX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

APRÈS LA MORT DE VICTOR AMÉDÉE I.

Sommaire. Christine de France, duchesse de Savoie, est reconnue régente. — Conduite de l'ambassadeur de France dans les premiers momens qui suivirent la mort de Victor Amédée. — Ses projets manquent. — Embarras qu'éprouve la régente. — Le prince Maurice arrive de Rome à Gênes. — Ses agens passent en Piémont. — Conduite de madame royale envers ce prince. — Un envoyé du prince Thomas se présente à la

cour. — La régente desire la paix avec l'Espagne. — Cette puissance lui fait des propositions avantageuses. — La cour de Paris s'y oppose. — Les hostilités continuent dans les Langhes. — Les Savoyards se joignent aux Français sur la frontière de la Lombardie. — Mouvemens des armées. — Les Espagnols assiègent le fort de Brême. — Le maréchal de Créqui s'en approche avec toutes ses forces dans l'intention de livrer bataille. — Il est tué en reconnaissant la position des ennemis. — Retraite des alliés. — Capitulation de Brême. — Intentions secrètes du gouvernement de Mantoue. — Ses traités avec les Autrichiens. — Projet de chasser les Français de Casal. — Ce dessein est découvert et puni. — Mouvemens des armées. — Verceil assiégé. — Arrivée du cardinal de la Vallette en Piémont. — Madame Christine forcée de signer un nouveau traité avec la France. — Suite du siége de Verceil. — L'armée de secours s'en approche. — Un détachement se jette dans la place. — Les armées en présence sur les deux bords de la Sesia. — Escarmouches et sorties de la garnison. — Projet des alliés. — Un corps d'Autrichiens venant d'Allemagne les menace à

dos. — Ils se retirent à Saint-Germain. — Ils resserrent les vivres aux assiégeans. — Suites de cette mesure. — État de Verceil. — Assaut repoussé. — Capitulation signée. — On entre de part et d'autre en quartiers de repos. — La guerre se porte dans le Monferrat. — Mouvemens militaires. — Les armées se séparent. — Plaintes de la régente contre le cardinal de la Vallette. — Elle ne peut rien obtenir à Paris. — Sa position malheureuse. — Mort du jeune duc François Hyacinthe.

Telle était la destinée du Piémont vers la moitié du dix-septième siècle, qu'avec des talens et des vertus l'on y faisait de grandes fautes. Victor Amédée, en ouvrant aux Français la barrière des alpes, se mit dans la dépendance de la cour de Paris, et la duchesse Christine, qu'on ne crut pas sans reproche à cet égard, s'en attira de nouveaux, en s'abandonnant sans réserve à cette même puissance, dont les intérêts étaient souvent contraires aux intérêts du Piémont; on alla même jusqu'à penser, que les vues du cardinal de Richelieu tendaient à réduire les états de la maison de Savoie sous la domination de son maître, et tout porte vraiment à croire, que s'il n'eut pas An 1637.

An 1637.

le projet de rayer cette maison du nombre des familles régnantes, il voulut du moins la réduire à suivre aveuglement l'impulsion que la France lui donnerait.

Monsieur d'Emeri, ambassadeur à Turin, connaissait sans doute les vues de ce ministre, lorsqu'au moment de la mort de Victor Amédée il s'imagina qu'il fallait se saisir de Verceil, et s'assurer de la personne du jeune duc. Cette proposition fut vivement combattue par le maréchal de Créqui, qui ne concevait pas comment on justifierait une pareille violence (1) : ses représentations n'ébranlèrent pas d'Emeri : cet homme, l'esprit le plus corrompu de son siècle, ne connaissait l'honneur qu'autant qu'il s'accordait avec l'intérêt (2) ; il déclara au maréchal, qu'instruit seul des intentions de la cour, il devait seul régler les mesures à prendre ; Créqui n'osa point insister, et sans approuver le dessein de l'ambassadeur, il se disposa à en suivre les ordres; mais le secret perfide, dont on cherchait à voiler cette trahison ayant été découvert par une femme, à laquelle un heureux hasard fit entendre les discours de l'ambassadeur français, la duchesse de Savoie, que nous appelerons désormais Madame royale, renforça la garnison de Verceil, et prit de telles mesures, qu'il ne resta à

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 38. — Leclerc, liv. 5. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 42.

(2) Mémoires du cardinal de Retz, liv. 2.

monsieur d'Emeri que la honte d'une bassesse inutile. *An* 1637.

On eut soin de ne lui marquer aucune défiance : il cacha lui-même le dépit qu'il éprouvait, et il parut uniquement occupé du soin d'engager la régente à renouveller le dernier traité d'alliance conclu avec Victor Amédée. Cependant madame royale cherchait à gagner du temps pour s'éclairer sur la conduite qu'il faudrait tenir avec les princes ses beaux-frères, ouvertement attachés, comme nous l'avons dit, au parti des Espagnols; la France s'opposait à ce qu'ils revinssent en Piémont, et la duchesse leur avait écrit pour les engager à différer leur retour, sans rien obtenir d'eux (1). Le prince cardinal alla de Rome à Gênes, d'où il envoya à Turin Melchior Oppesso, son valet de chambre, chargé d'annoncer à la régente qu'il allait arriver à Turin. Cette résolution déplut infiniment à la cour: madame royale décidée à la prévenir, envoya successivement vers le prince, le comte de la Montà, le comte de Cumiane, le comte de Druent, et enfin le président Mouroux: ce dernier rencontra à Quérasque l'abbé Soldati, qui dévançait de peu le cardinal; ils eurent ensemble une conférence, dans laquelle le président entreprit de persuader à l'abbé, que l'intérêt de son maître

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Guichenon, liv. 2, chap. 38. — Leclerc, liv. 5. — Tesauro. Origine della guerra civile. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 4.

An 1637. exigeait qu'il retournât sur ses pas; Soldati, ne pouvant se débarrasser d'un entretien qui lui faisait perdre beaucoup de temps qu'en paraissant entrer dans les vues de monsieur de Mouroux, se montra convaincu par la force de ses raisonnemens, et partit comme pour retourner vers les Langhes; mais pendant que le vieux magistrat s'applaudissait du succès de sa mission, l'adroit Soldati reprenait la route de Turin, où il arriva inopinément (1): il en répartit néanmoins bientôt sans rien obtenir: le prince s'arrêta à Savone, où la cour lui fit payer une partie des arriérés de son apanage dans l'espérance de le radoucir.

(1) Tesauro. Origine della guerra civile. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 42.

Le parti que le prince cardinal allait prendre occupait tous les esprits à Turin, lorsque peu de temps après le départ de l'abbé Soldati le marquis Pallavicini y arriva de la part du prince Thomas. L'objet apparent de ce voyage était un acte de civilité que le prince paraissait empressé de remplir auprès de madame royale; mais les sentimens qu'elle connaissait à ses beaux-frères, et le choix même de l'envoyé, ne laissaient aucun doute sur le but secret qu'on se proposait d'en obtenir; Pallavicini devait en effet sonder l'esprit public, et se concerter avec ses amis touchant les moyens de forcer la duchesse à abdiquer la régence, ou du moins à en partager l'autorité

An 1637.

avec les princes de Savoie. Madame Christine sentait, que dans ces circonstances la paix avec l'Espagne pouvait seule prévenir la guerre civile, dont le Piémont était menacé, en ôtant à ses beaux-frères le secours des Autrichiens; elle le sentait, et cependant cette paix était impossible par les oppositions qu'y mettait la France; en vain le marquis de Leganes fit le premier la proposition d'un traité auquel la cour de Turin eût trouvé de grands avantages; en vain il se tint à Gênes des conférences entre le comte Olgiati, ministre de madame royale, et l'abbé de Vasquez, envoyé du gouverneur de la Lombardie; le cabinet de Paris exigea que sans différer davantage, les troupes piémontaises joignissent l'armée du maréchal de Créqui, et prissent part à la guerre (1).

Elle avait continué, malgré la rigueur de la saison, dans les collines des Langhes, où les Espagnols s'étaient considérablement renforcés dans la crainte d'un débarquement sur les côtes de Gênes; monsieur de Créqui s'approcha des ennemis, et les ayant contraints de se replier à Alexandrie, il se porta à Pomaro, village frontière du Milanais, entre Brême et Valence; les Savoyards le joignirent dans ce nouveau camp, qui fut néanmoins abandonné, aussitôt que les Espagnols en approchèrent (2), et ils ne

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 38. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Leclerc, liv. 5. — Capriata, lib. 16. — Storia dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 4.

(2) Galeazzo Gualdo, lib. 14.

An 1657. tardèrent pas à s'y avancer. Le marquis de Leganes venait de perdre enfin l'espérance de détacher le duc de Savoie du nombre de ses ennemis, depuis l'inutilité des nouvelles offres faites à Turin, par l'entremise du père Jean de Moncalier, général de l'ordre des capucins (1); il résolut de porter la guerre sur la frontière du Piémont, et s'approcha de Pomaro, dès les premiers jours de mars; monsieur de Créqui s'en étant retiré, l'armée autrichienne investit Brême, qui régulièrement fortifié autant que bien pourvu pouvait lui opposer une longue résistance, si la garnison n'eût légèrement abandonné les ouvrages extérieurs, d'où dépendait la partie la plus essentielle de la défense: les assiégeans s'y logèrent, et purent diriger d'abord leurs attaques contre le corps de la place, qu'ils foudroyèrent de leur canon.

(1) Tesauro. Origine della guerra civile.

Monsieur de Montgaillard, gouverneur de Brême, tenta inutilement de réparer sa faute, en exécutant une sortie; il y fut repoussé, et un détachement, qui tenta, la nuit du 14, de forcer les lignes espagnoles pour renforcer la garnison, ayant été battu, on perdit l'espoir de sauver la place autrement qu'en risquant une bataille. L'importance de la conserver était reconnue: elle rendait les alliés maîtres de la rive gauche du Pô au confluent de la Sesia, et ôtait à la Lombardie

la défense qu'elle tirait de ces deux rivières. Ces considérations persuadèrent à monsieur de Créqui qu'il fallait hasarder le sort d'une journée; son armée réunie à Casal s'avança, le 17, en présence des lignes ennemies, en même temps que douze cents hommes embarqués sur le Pô devaient tenter d'entrer dans la ville, aussitôt que la nuit serait venue. Le maréchal voulut examiner lui-même la position des Espagnols, et il dévança sous une faible escorte la marche des colonnes; mais à peine commençait-il sa reconnaissance qu'un boulet de canon le renversa mort. Ce malheur décida la retraite de l'armée; le comte de Guiche la reconduisit à Casal, où monsieur de Montgaillard, qui capitula le 27, ne tarda pas à le joindre avec quatorze cents hommes, sans compter les blessés. La conduite de cet officier était inexcusable; on l'arrêta par ordre de l'ambassadeur d'Emeri, et il porta en peu de jours sa tête sur l'échafaud par l'arrêt d'un conseil de guerre (1). An 1637.

Le marquis de Leganes campa sur les bords du Pô, en attendant le moment de se prévaloir des intelligences qu'il entretenait avec les principaux officiers mantouans de la garnison de Casal. Ces officiers en entrant en correspondance avec le général espagnol, ne firent que suivre les ordres de leur gouvernement,

(1) Brusoni, lib. 5. — Fossati. — Guichenon, liv. 2, chap. 38.—Capriata, lib. 15. — Le-Vassor, liv. 43.

An 1637. dont les vues étaient entièrement changées depuis quelque temps. Marie de Gonzague, veuve de monsieur Rethel, prit à la mort du duc Charles son beau-père l'administration des états de son jeune fils, et conclut deux traités de paix et d'alliance avec l'Espagne, qui devaient se tenir secrets jusqu'au moment où il deviendrait possible d'enlever Casal à la France; on ignore comment monsieur de Guiche eut vent de ce qui se tramait au moment même où après la retraite de Brême ses troupes se trouvaient réunies dans le Monferrat: il ne manqua pas de prétextes pour envoyer à Casal une force capable de contenir la garnison italienne (1), et les aveux du chevalier de Montiglio, qu'on arrêta, ayant découvert le fil de la conjuration, on fit sortir les Mantouans de la place, et l'on mit à mort les chefs du complot (2).

Le gouverneur de la Lombardie ne parut pas changer son plan d'opérations, qui semblait devoir s'exécuter en Monferrat; il alla prendre position à Valence, et ne négligea rien de ce qui pouvait faire croire qu'il en voulait à Casal; mais quand il vit l'attention des alliés se porter sur cette place, il leva son camp, passa le Pô, le 25 mai, et se dirigea sur Verceil, qu'il investit la nuit suivante. En entrant en Piémont, monsieur de Leganes publia un manifeste, dans lequel après

(1) Galeazzo Gualdo, lib. 15.

(2) Muratori. — Annali d'Italia, vol. 11. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

avoir exposé les propositions inutilement faites à la duchesse Christine, il protestait qu'il n'entrait sur les terres de Savoie, qu'à dessein de rendre à son souverain légitime l'importante place de Pignerol, retenue par la France contre la foi des traités; cette puissance, ajoutait-il, nourrit depuis long-temps l'espoir de conquérir le Piémont, et d'asservir l'Italie; trois fois les armées autrichiennes ont fait échouer ses projets (a); je les renverserai encore, et mes vues seront remplies, quand j'aurai assuré l'indépendance de la maison de Savoie. Cet écrit n'en imposa point à la plus grande et à la plus saine partie des Piémontais; les amis des princes ne laissèrent cependant pas d'en tirer parti, en le faisant courir parmi le peuple, moins pour le rendre favorable aux Espagnols, que pour l'indisposer contre les Français, et surtout pour lui rendre suspectes les intentions de la duchesse régente. Il n'y avait dans Verceil, assiégé par une armée de vingt mille hommes (1), que quinze cents soldats de garnison, sous les ordres de Philippe Emmanuel de Solar, marquis de Dogliani (2); les munitions et les vivres manquant également aux assiégés, il fallut dès les premiers jours en régler la distribution avec

An 1637.

(1) Tesauro. Origine della guerra civile. — Codretto. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Galeazzo Gualdo, lib. 15.

(2) Leclerc, liv. 5.

(a) En 1536, 1551 et 1600.

An 1637. économie, et se préparer à souffrir long-temps, si on voulait long-temps se défendre. Le père Camassa, jésuite, qui remplit pendant le siège la charge de premier ingénieur, choisit les attaques, et traça une circonvallation qui avait plus de dix milles d'étendue; les Espagnols y travaillèrent avec beaucoup d'ardeur; ils perfectionnèrent en peu de jours la contrevallation; ils ouvrirent la tranchée sur trois points différens, et ils se logèrent à trois cents pas du glacis, dans un moulin que la garnison prétendit en vain défendre (1).

(1) Capriata, lib. 16. — Fossati. — Galeazzo Gualdo, lib. 15.

Le siège en était à ce point, lorsque le cardinal de la Vallette, nouveau général de l'armée française, arriva à Turin, à la tête de quelques renforts. On espérait qu'il marcherait sans retard au secours de Verceil; mais dès sa première audience, il signifia à madame royale, que d'après ses instructions il n'agirait contre l'ennemi commun qu'autant que la régente consentirait à renouveler par un nouveau traité les engagemens du Piémont avec la France: la duchesse de Savoie s'en était jusqu'alors excusée: cependant la circonstance était pressante: les Espagnols la traitaient en ennemie: Verceil allait tomber en leur pouvoir, et Louis XIII menaçait d'abandonner son neveu à la vengeance des Autrichiens, si l'on tardait davantage à le satisfaire;

il fallut enfin y consentir, et signer, le 23 juin, un traité d'alliance offensive et défensive, dont monsieur d'Emeri dicta les articles plutôt qu'il ne les négocia. An 1637.

Le cardinal de la Vallette mit alors son armée en mouvement: la duchesse Christine conduisit elle-même au camp de Vertole cinq régimens d'infanterie piémontaise, et trente-trois compagnies de cavalerie, sans compter l'escadron de Savoie. Vêtue en amazone, cette princesse inspecta ses troupes, les exhorta à bien faire, et ne revint à Turin qu'après avoir vu prendre à l'armée la route de Verceil (1). Le marquis de Leganes, informé des mouvemens de l'ennemi, pressait ses attaques; ses troupes s'étant logées sur le chemin couvert après un combat sanglant (2), les batteries de brêche y furent élevées contre les demi-lunes, dont les poligones attaqués étaient couverts: la garnison, faible et manquant de munitions, n'osait pas sortir de ses remparts, qu'elle défendait pourtant avec courage, quoiqu'elle ne connût point encore l'approche de l'armée de secours. En partant de Vertole, cette armée prit sa marche par Bianzé et Vestigné: elle passa la Sesia à Albano, chassa les Espagnols de Sannazaro, et redescendit par la gauche de la rivière jusqu'à la hauteur de Verceil, où elle campa. Un détachement de dix-sept cents hommes d'infanterie destiné

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. -- Assarini, lib. 3. — Capriata, lib. 16. -- Tesauro. -- Codretto. — Le Vassor, liv. 43.

(2) Brusoni.

An 1637. à se jeter dans la place, sous la protection de cinq escadrons, se sépara de l'armée, en arrivant au bord du Cervo, et s'approcha des lignes ennemies, que le marquis de Pianezze attaqua sur un point opposé, la nuit du 20 juin; cette fausse attaque facilita l'autre, conduite par messieurs de Senantes et de Saint-André, qui ayant forcé les retranchemens défendus par les Grisons, entrèrent dans la place.

La Sesia seule séparait la ville assiégée de l'armée du cardinal de la Vallette; sa proximité, et l'arrivée du secours, décidèrent le gouverneur à tenter une sortie; on y combattit très-vivement, sans qu'on parvînt à déloger les Espagnols du chemin couvert. La tentative que fit le cardinal de la Vallette pour brûler le pont de l'ennemi sur la Sesia n'ayant pas mieux réussi, on entreprit de le chasser de la petite île formée par la rivière en face de Verceil. L'entreprise exécutée par quinze cents hommes sous les ordres des marquis de Pianezze et de Castellane réussit; les assiégeans abandonnèrent le poste, après une résistance longue et meurtrière, sans pouvoir empêcher qu'une partie des troupes qui les avaient battus, entrât dans la ville à la faveur de la nuit; mais la place manquait plus de vivres, qu'elle ne manquait de défenseurs, et l'on songea

An 1637.

sérieusement à y introduire un convoi. Le général français fit sonder le fond de la rivière, et placer au gué, par lequel le convoi devait filer, une batterie de seize pièces de canon. Comme ce feu endommageait beaucoup les lignes, on espérait qu'on parviendrait à s'y ouvrir un passage, quand on reçut l'avis qu'un corps considérable d'Autrichiens, venant d'Allemagne, était entré dans le Novarais, et menaçait à dos l'armée alliée, pendant qu'elle avait en face l'armée du marquis de Leganes. A cette nouvelle le cardinal de la Vallette leva son camp, et reprenant le même chemin qu'il avait fait, il alla camper à Saint-Germain, sur la droite de la Sesia, à cinq milles de Verceil (1). On reprocha au chef des alliés d'avoir manqué l'occasion de délivrer cette importante place, en ne suivant pas l'avis de messieurs de Ville, du Plessis-Praslin et de la Frésilière, qui opinaient pour marcher à l'ennemi, lorsque messieurs de Senantes et de Saint-André, ayant forcé les quartiers des Grisons, ouvraient l'entrée des lignes; cependant sans croire avec Tesauro (2), qu'il entrait dans les calculs du ministère français de faire perdre Verceil à la maison de Savoie, on ne saurait disconvenir, que l'irrésolution continuelle de la Vallette devait tout gâter, tout perdre.

Craignant toujours de se compromettre

(1) Assarini, tom. 2, lib. 3. — Capriata, lib. 16. — Guichenon, liv. [illegible] chap. 38. — Galeazzo Gualdo, lib. 15.

(2) Origine della guerra civile.

An 1637. en trop risquant, le cardinal espéra de sauver Verceil, en coupant les vivres aux Espagnols, et il fit passer un corps de cavalerie dans la Lomelline, d'où les assiégeans tiraient en grande partie leurs subsistances; la marche de leurs convois fut en effet extrêmement retardée, mais il n'en résulta qu'un malheur inutile pour le Verceillais et le Monferrat, car monsieur de Leganes, qui avait jusqu'alors ménagé ces provinces, les accabla des plus fortes contributions, et pourvut par ce moyen aux besoins de ses troupes. Les assiégés seuls manquaient de vivres; le plomb leur manquait absolument; ils venaient d'épuiser leur dernière ressource, en réduisant en balles de mousquets tous les ustensiles d'étain, qui se trouvèrent dans la ville (1); la brèche était faite dans le rempart à toutes les attaques: les Espagnols venaient à la vérité d'être repoussés après quatre heures de combat à l'assaut qu'ils tentèrent le 2 juillet; néanmoins ce combat ayant consumé les derniers restes des provisions de guerre (2), la position du gouverneur en devint plus embarrassante encore: trois des brêches avaient été considérablement élargies par l'effet des mines qu'on fit jouer le 3; il ne restait nul moyen de les défendre; on en était au point où la résistance serait devenue une témérité; et la témérité qui aurait exposé aux

(1) Fossati. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(2) Brusoni, lib. 11. — Le-Vassor, liv. 43.

derniers malheurs la population nombreuse et fidèle d'une des plus belles villes du Piémont, ne pouvait qu'être blâmable : le marquis de Dogliani le sentit ; il demanda à capituler, le 4 : il obtint de se retirer à Santya avec sa garnison, et trois pièces de canon, en emportant le corps du duc Victor Amédée, pour le déposer à Turin dans les tombeaux de la famille royale. *An* 1637.

Le gouverneur, qui avait donné pendant la durée du siège des preuves non équivoques d'un courage distingué, ne montra pas une égale intelligence, car quoique la place fût régulièrement fortifiée, il ne défendit point le passage du fossé, et il profita mal des défenses des flancs, pour retarder l'ouverture de la brêche (1).

Le marquis de Leganes, maître de Verceil, comptait assiéger Casal, lorsqu'il tomba malade. Don François de Melo, auquel il confia le commandement de l'armée, lui donna des quartiers de repos. Les alliés de leur côté passèrent le mois d'août dans leur camp de Costanzane, sans rien entreprendre, malgré les pressantes sollicitations du ministère piémontais.

Les Espagnols rentrèrent les premiers en campagne : le 5 septembre, ils marchèrent sur deux colonnes dans le haut et dans le bas Monferrat : il ne se passa

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8.

An 1637. rien de considérable du côté d'Acqui; l'ennemi assiégea Pomaro dans la province de Casal. Le cardinal de la Vallette sortit alors de son camp de Costanzane, pour faire à la tête de sa cavalerie quelques courses dans la Lomelline (1), et n'ayant pu ainsi qu'il l'espérait arrêter par ce moyen les progrès des ennemis, il entra lui-même dans le Monferrat, prit Montemagno, petite place sans importance, et se dirigeant vers Asti, il chassa de Rinfrancor un détachement espagnol (2). Ce n'était pas par une aussi faible diversion, qu'on pouvait espérer de troubler le siège de Pomaro, qui situé sur la droite du Pô, en face de Brême, était également intéressant à conserver et à prendre. Le 27 septembre, les troupes autrichiennes y entrèrent par capitulation. Don François de Melo parut menacer la province d'Asti, en s'avançant jusqu'à Montiglio, d'où il se retira bientôt à Alexandrie, pour y joindre la colonne revenant d'Acqui: les alliés se portèrent alors à Félissano; la cavalerie espagnole s'en approcha aussitôt; il y eut une escarmouche assez vive entre elle et l'escadron de Savoie; l'avantage en demeura aux Piémontais; mais ce combat n'eut aucune suite, et les deux armées entrèrent bientôt en quartiers.

Le cardinal de la Vallette avait assez prouvé que sous tous les rapports il

(1) Histoire de la maison d'Autriche, tom. 3, liv. 9. — Galeazzo Gualdo, lib. 15. — Le-Vassor, liv. 43.

(2) Guichenon, liv. 2, chap. 38.

n'était pas à sa place. Madame royale espéra que l'intérêt commun engagerait la cour de France à envoyer la campagne suivante un autre général en Italie; elle le demanda, sans qu'on répondît autrement à ses instances que par des plaintes amères contre le père Monod (1). Ce Jésuite, jouissant de toute la confiance de Victor Amédée, fut envoyé par ce prince à Paris, lorsqu'il entreprit de s'y faire accorder les traitemens réservés aux têtes couronnées : Monod n'ayant pu rien obtenir du cardinal de Richelieu, entra dans les vues de ceux qui travaillaient à perdre cet orgueilleux ministre : Richelieu lui en voua une haine éternelle; il jura dès-lors sa perte; cependant le temps n'était pas venu encore de la demander ouvertement à la duchesse de Savoie, dans la circonstance surtout où le malheur arrivé à cette princesse devait l'attacher davantage aux personnes qui lui étaient chères : le jeune duc François Hyacinthe mourut le 4 octobre, avant de toucher à sa septième année, et sa perte, qui fut le signal auquel la guerre civile éclata en Piémont (2), réduisit bientôt madame royale à n'oser rien refuser à la France.

An 1637.

(1) Leclerc, liv. 5. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(2) Guichenon, liv. 2, chap. 38. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Tesauro. Origine della guerra civile. — Storia dell'Italia occidentale, lib. 12, cap. 5.

CHAPITRE L.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

GUERRE CIVILE EN PIÉMONT.

Sommaire. Charles Emmanuel II, âgé de quatre ans, succède à son frère. — Situation du Piémont. — Dispositions de l'esprit public. — Intrigues secrètes. — Mouvemens de l'armée espagnole pour favoriser les desseins des princes de Savoie. — Le prince cardinal arrive à Quiers. — Trahison des gouverneurs de Carmagnole et de la citadelle de Turin découverte et prévenue. — La régente fait reconduire son beau-frère à la frontière du Piémont. — Elle refuse les propositions d'un accommodement, et sévit contre les partisans des princes. — Conduite de monsieur d'Emeri ambassadeur de France. — Le cardinal de Richelieu demande l'arrestation du père Monod. — Le comte d'Estrades arrive à Turin pour traiter cette affaire. — Ce qui se passe à ce sujet. — Monod arrêté par les troupes françaises. — Le prince Thomas passe de Madrid dans la Lombardie. — Il conclut

à Marignan un traité avec les Espagnols, dont l'armée se met en mouvement. — Siège et prise de Salicetto. — Siège de Cencio. — Les Français marchent pour secourir la place. — Ils attaquent la contrevallation. — Ils sont repoussés. — Les Autrichiens prennent Santa-Giulia. — Les deux princes de Savoie entrent en Piémont à la tête d'un corps de troupes. — Ils s'emparent de Chivas. — Ivrée, Aoste, Bielle, et plusieurs petites places de ces provinces se donnent à eux. — Verrue ouvre ses portes. — Toute la partie septentrionale du Piémont obéit aux princes. — Crescentin assiégé. — La place capitule après une belle défense. — Madame royale fait retirer son jeune fils en Savoie. — L'ennemi s'approche de Turin. — Les habitans menacent de s'insurger. — Mesures qui les retiennent dans le devoir. — Le faubourg de Pô est occupé par les Espagnols. — Combat de cavalerie. — Les Autrichiens et les princes se retirent. — Manifeste publié par ces derniers. — Manifeste de la duchesse Christine. — Conduite politique des princes. — Ils enlèvent Villeneuve. — Asti s'insurge en leur faveur. — Le château se rend. — Moncalve

assiégé. — Attaque de Trin. — La ville est prise d'assaut. — Moncalve et Pont-de-Sture se rendent.

An 1638. Charles Emmanuel II, âgé de quatre ans et quelques mois, reçut le serment de fidélité de toutes ses provinces, peu de temps après la mort de François Hyacinthe, et l'autorité de la régente fut d'abord reconnue sans difficulté. Cependant les princes de Savoie, toujours plus intéressés à prendre part au gouvernement depuis que la succession de leur frère réduite à un seul enfant faisait briller de plus près à leurs yeux le sceptre et la couronne, se décidèrent à ne pas retarder davantage leur retour en Piémont. Les malheurs de la dernière campagne y avaient augmenté le nombre de leurs partisans, autant que l'adresse du commandeur Jean Thomas Pazero, comte de Cervère, et de Baldassar Masserati, comte de Casalborgon. Nous avons parlé de l'un et de l'autre de ces deux hommes que Victor Amédée fit arrêter à l'occasion du traité de Saint-Germain en Laïe : tous deux s'étaient sauvés de leur prison, et depuis les premiers momens de la minorité de François Hyacinthe ne cessaient d'intriguer en faveur des princes ; les emplois importans qu'ils avaient occupés avec distinction,

les mérites reconnus et récens de leurs familles (a), la cause même de leur disgrace, leur faisaient un grand nombre d'admirateurs, non seulement parmi les personnes marquantes, mais parmi le peuple; ils profitèrent habilement de leur influence, et pendant qu'ils décriaient le ministère dans l'esprit de la multitude, ils séduisaient les hommes en place en faveur de leur parti: le comte Capris et le comte de Bens, gagnés par eux, s'engagèrent à livrer aux princes la citadelle de Turin et la ville de Carmagnole, où ils commandaient. An 1638.

Tout était entendu pour livrer ces deux importantes places au moment où le cardinal de Savoie en approcherait, et déjà celui-ci marchait de Savone vers le Piémont. Le gouverneur de la Lombardie, avec lequel les déterminations du prince se concertaient, s'avança à la moitié de novembre entre Asti et Albe, afin d'attirer vers lui l'attention de l'armée ennemie, pendant que le cardinal arrivait à

(a) Le père de Pazero était secrétaire d'état sous le duc Charles Emmanuel I; le père de Masserati s'était fait un nom distingué dans les troupes de ce prince: il soutint un siège à Château-Dauphin, et fut successivement gouverneur d'Aveillanc, de Cavour, de Verceil et de Fossan. Jean Thomas Pazero est auteur d'un ouvrage imprimé en 1627, à Turin, sous le titre de *L'arte del segretaro politica.*

An 1638. Mondovi; sans l'avis secret que reçut la régente du danger qu'elle courait, la citadelle de Turin et Carmagnole allaient être perdus; on eut à peine le temps de changer la garnison de la première de ces places, dont on arrêta le gouverneur, et de rappeler le comte de Bens, que déjà le prince, assuré de trouver par tout de nombreux amis, arrivait à Quiers, suivi de dix personnes seulement: le comte de Caquéran l'y reçut sans difficulté, et il y resta, malgré l'avis que la marquise de Riva (a) lui donna de la marche d'un corps de troupes destinées à le reconduire sur la frontière. Le commissaire général d'infanterie Gabaléon arriva en effet à Quiers, suivi de deux compagnies de la garde: que cet officier ait vu ou non le prince, c'est ce qui a été différemment rapporté par Guichenon et par Tesauro; ils s'accordent seulement à dire, que le cardinal répartit pour Milan; le comte Bergera et le sergent-major Fontana l'ayant escorté jusqu'aux confins de l'Astesan, il se rendit à Milan, et bientôt après il retourna à Gênes.

Ce succès en fit espérer de plus grands; madame royale refusa la proposition que lui faisait son beau-frère, de reconnaître la légitimité de sa régence, si elle voulait

(a) Marguerite de Roussillon, mère de Don Félix, de Don Gabriel et de Donna Marguerite de Savoie.

lui accorder le gouvernement d'une province, avec quelques places de sûreté; on sévit rigoureusement contre les prévenus d'intelligence avec les princes; Rossi, secrétaire de la grande chancellerie, fut condamné à mort, ainsi que la Roque et Bédal, gardes du corps; le comte Capris aurait subi la même peine, si de puissans amis n'eussent empêché l'exécution de l'arrêt prononcé contre lui. Don Silvio de Savoie (a), le comte Bens, le secrétaire d'état Claretti, se virent enfermés dans d'étroites prisons: un plus grand nombre d'individus fut épié, et quelques-uns déstitués de leur place (1); mais cette rigueur, à laquelle le cardinal de Richelieu sollicitait la régente (2), ne satisfaisait point encore le féroce Emeri, toujours ambassadeur à la cour de Turin, de laquelle il était l'ennemi le plus déclaré, et le plus à craindre. Son animadversion contre la duchesse de Savoie lui suggérait sans cesse de nouveaux soupçons qu'il donnait à Paris pour des certitudes; il accusa à deux reprises cette infortunée princesse d'entretenir des intelligences secrètes avec les Espagnols; il l'accusa d'avoir favorisé la fuite du commandeur Pazero, et saisissant avidement l'occasion où la perte de Verceil excitait le murmure public contre le cardinal de la

An 1638.

(1) Guichenon liv. 2, chap. 39. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Tesauro. Origine della guerra civile. — Brusoni, lib. 7. — Galeazzo, Gualdo, lib. 16. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(2) Leclerc, liv. 5.

(a) Fils de Charles Emmanuel I.er

An 1638. Vallette, il mandait, que la duchesse de Savoie, pour paraître bonne piémontaise, rejetait sur les Français tout ce qu'il arrivait d'odieux.

Le cardinal de Richelieu attribuait aux conseillers de madame royale la résistance que l'exécution de ses volontés absolues rencontrait encore par fois à Turin; le père Monod était surtout l'objet de sa haine; il voulait à tout prix l'éloigner des affaires; mais avant de renouveller ses instances sur un sujet aussi désagréable à la régente, il parut se radoucir avec elle, en la faisant assurer par le chevalier de Bautru de la satisfaction que sa conduite donnait au roi, et de la constante amitié de ce prince (1). Cependant si les complimens apportés par monsieur de Bautru firent un moment de plaisir à la duchesse, ce plaisir se changea en peine, lorsqu'on apprit l'arrivée du comte d'Estrades, et le sujet qui l'amenait. Cet envoyé extraordinaire était chargé de demander instamment l'arrestation du jésuite Monod, d'offrir d'abord à madame royale de récompenser sa condescendance par les fiançailles de la princesse Adelaïde sa fille avec le Dauphin, quoiqu'ils fussent encore l'un et l'autre au berceau, de passer ensuite aux menaces, quand la douceur ne réussirait pas, et de se servir enfin de la force pour arrêter Monod, si

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 42 et 43.

la duchesse persistait dans un refus, que Richelieu irrité ne voulait pas voir durer davantage. Monsieur d'Estrades, introduit le 15 décembre à l'audience, exécuta les ordres dont il était porteur : la régente en parut extrêmement irritée : quoique depuis long-temps habituée à modérer ses premiers mouvemens, elle ne put se contenir dans cette rencontre ; elle se plaignit vivement des violences continuelles qu'on lui faisait éprouver ; elle demanda qu'on fournît les preuves des intelligences criminelles qu'on supposait à Monod, en ajoutant, que comme elle voulait le punir sévèrement s'il était coupable, de même elle le défendrait, s'il se trouvait innocent. An 1638.

Le comte d'Estrades n'ayant pu rien obtenir de la duchesse de Savoie, se rendit chez le cardinal de la Vallette, qui faisait épier la conduite du jésuite suspect aux Français : le cardinal savait que cet ecclesiastique se trouvant à Ivrée pour affaires, devait aller le lendemain à Villeneuve, six milles loin de cette ville : on résolut de l'enlever pendant cette course ; et soit qu'on craignît que la cour de Turin tentât de le sauver, soit qu'on voulût donner de l'eclat à cette arrestation, pour s'en faire auprès de Richelieu un plus grand mérite, on disposa sur chacune des deux routes que le père Monod pouvait prendre un détachement de cinq

An 1638. cents cavaliers; ces troupes arrivèrent dans la nuit à leur destination: Monod, voyageant sans suite et sans escorte, fut arrêté sans obstacle, et conduit dans les prisons de Pignerol. Madame royale n'apprit cette nouvelle qu'avec indignation: elle éclata inutilement: d'Estrades repartit deux jours après, en se chargeant de prier le roi de vouloir consentir à ce qu'on traduisît le prisonnier dans l'une des places fortes du duc de Savoie; il l'obtint en effet quelques mois après, mais les agens français prétendirent reconnaître que Monod, détenu à Coni, était en liaison avec les Espagnols; on le fit alors passer dans le fort de Montmeillan, et ensuite dans celui de Miolans en Tarantaise, où il mourut sur la fin de septembre 1640, précisément lorsque le pape le demandait à la cour de Turin (1).

L'arrestation du confesseur de la régente eut lieu dans le moment où les conseils de cet homme habile et vrai lui étaient le plus nécessaires: la guerre civile paraissait inévitable: on annonçait l'arrivée prochaine en Piémont du prince Thomas, qui y serait sans doute venu plutôt, s'il ne s'était long-temps flatté d'obtenir à Madrid un ordre pour que le marquis de Leganes levât le siège de Verceil: il le sollicita inutilement cet ordre, les ministres espagnols feignaient de croire que Verceil au pouvoir du roi

(1) Négociations du comte d'Estrades, vol. 1. — Gilles, vol. 1. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Leclerc, liv. 5.

catholique pouvait seul faire rendre à la maison de Savoie l'importante place de Pignerol (1), et le prince Thomas, désespérant enfin de réussir, se rendit à Milan au commencement du 1639, dans l'intention de faire la guerre à la duchesse régente. Les Espagnols lui offraient des secours d'hommes et d'argent; ils conclurent avec lui un traité par lequel ils le reconnaissaient tuteur et régent des états de Savoie, pendant la minorité actuelle, conjointement avec le prince cardinal son frère; il fut dit par ce traité, que ces princes disposeraient librement des places du Piémont, qui se donneraient volontairement à eux; pendant que celles qui seraient conquises, resteraient jusqu'à la paix entre les mains des Autrichiens.

An 1638.

(1) Tesauro. Origine della guerra civile.

An 1639.

Cet accord ayant été signé le 17 mars à Marignan, le gouverneur du Milanais entra aussitôt en campagne, pour favoriser les desseins de son nouvel allié; ses troupes attaquèrent le 20 mars Cencio et Salicetto, châteaux dans les Langhes: Don Martin d'Arragon fut tué à ce dernier siège; mais Don Louis de Lancastre força la place, et y fit prisonnière une garnison de trois cents Français. Don Antoine Sottello pressait vivement Cencio, le cardinal de la Vallette s'approcha de lui à la tête de deux mille cavaliers, et de trois mille hommes d'infanterie; le

An 1639. 23, il l'attaqua dans ses lignes: le combat dura sept heures entières, sans qu'on pût forcer les Espagnols, et la Vallette se replia sur la colline voisine, d'où il vit le château de Santa-Giulia emporté sous ses yeux, après vingt-quatre heures de résistance (1). Pendant que ces évènemens se passaient dans les Langhes, les deux princes de Savoie profitaient de l'éloignement d'une partie des forces françaises, et entraient en Piémont avec quelques troupes que le marquis de Leganes leur avait données. Le prince Thomas, suivi de deux mille dragons, passa la Doire, en évitant les postes chargés d'en défendre les gués, et s'avança sous les murs de Chivas, la nuit du 25 mars; l'absence du gouverneur rendait la garnison négligente; une porte de la place ayant été enfoncée, le vainqueur y entra aux acclamations du peuple.

Cette perte affligea d'autant plus sensiblement la régente, qu'elle ne put ignorer la joie qu'on en montra dans Turin, où les partisans de ses beaux-frères étaient en très-grand nombre (2): elle rappela à la hâte vers sa capitale le cardinal de la Vallette, toujours campé près de Cencio, que le chevalier de Casanova rendit alors; mais le prince ne songeait point encore à s'approcher de Turin; maître de Chivas, il s'avança à Ivrée, où le comte de Saint-George le reçut; le comte de

(1) Codretto. — Galeazzo Gualdo, lib. 16. — Leclerc, liv. 5. — Dusol. Guerra civile. — Capriata, lib. 16. — Le-Vassor, liv. 44.

(2) Brusoni, lib. 7. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Lettre du cardinal de la Vallette au cardinal de Richelieu, 20 avril.

Strambin lui ouvrit de même les portes du château; Bielle se donna à lui, avec les démonstrations de la joie la plus vive; les forts de Bard et de Montjouet, qui lui furent livrés, lui ouvrirent l'entrée du duché d'Aoste, et cette province s'étant insurgée en sa faveur, obligea le grand bailli, marquis de Bros, à prendre la fuite. Le cardinal de Savoie, qui joignit son frère, fixa sa résidence à Ivrée, centre des provinces où l'on reconnaissait leur autorité : il acheva en peu de jours la conquête des petites places du Canavais qui prétendirent se défendre, en laissant le prince Thomas marcher sur Verrue, le 9 avril; la ville ne résista qu'un moment; le capitaine Martin rendit le château dès le lendemain, et passa lui-même dans le camp des ennemis, qui allèrent investir Crescentin, où commandait le comte de Roquesparvière; ni les menaces, ni les promesses, ni la séduction de l'exemple ne purent rien sur l'esprit de ce brave officier; on tenta infructueusement de l'intimider, ou de le séduire; il ne capitula qu'après s'être vaillamment défendu (1). An 1639.

Des succès aussi importans et aussi rapides enhardirent si fort les ennemis de la régente, qu'ils osaient se montrer par tout sans ménagement; madame royale crut devoir mettre en sûreté la personne de son fils, en l'envoyant en Savoie, où l'esprit de vertige n'avait pas séduit la

(1) De-Tillier. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Mulatera. — Galeazzo Gualdo, lib. 16.

An 1639. multitude; mais cette sage précaution accrédita le bruit déjà trop répandu, que l'intention de la régente était de livrer au roi son frère le jeune Charles Emmanuel, et les états de sa maison, comptant faire épouser au Dauphin la princesse Louise, sa fille bien-aimée. L'inquiétude devint générale; elle se montrait sur le visage même des citoyens les plus éloignés jusqu'alors des intrigues ou des partis, et les princes profitant de ce moment favorable, se joignirent au marquis de Leganes, qui marcha avec eux sur Turin. Le 16 avril, ils campèrent à Gruviasque; le 17, ils s'avancèrent sous le canon de la ville, dans laquelle le cardinal de la Vallette s'était heureusement jeté assez à temps pour désarmer les citoyens suspects; il plaça des corps de garde dans toutes les rues, fit braquer vers elles l'artillerie de la citadelle, et prit les plus grandes précautions contre les habitans qu'il craignait; l'appareil de ces mesures les contint dans le devoir: quelques attroupemens qui se formèrent, furent dispersés au moment même, et l'on put envoyer le marquis Monti, commissaire général de la cavalerie piémontaise, à la rencontre des ennemis; mais cet officier se vit attaqué par des forces infiniment supérieures, il fallut que le marquis de Ville favorisât sa retraite, et pendant ce combat, trois mille hommes de l'armée

espagnole se portèrent sur la droite du Pô, et attaquèrent le faubourg, où ils se logèrent, le 19, après une escarmouche assez vive. Cependant cet avantage n'eut aucune suite, car le prince Thomas et monsieur de Leganes, qui avaient compté sur les mouvemens intérieurs de la ville, se retirèrent à Moncalier ou à Quiers, lorsqu'ils reconnurent que tout se passait tranquillement à Turin. An 1639.

En s'éloignant de la capitale du Piémont, le prince de Savoie répandit un manifeste, annonçant ses droits et ceux du cardinal son frère à la régence : il exposait les motifs qui l'engageaient à vouloir exercer ces droits, et à partager avec la duchesse l'autorité du gouvernement, en appuyant cette prétention de deux décrets de l'empereur Ferdinand. *On nous accuse*, ajoutait le prince, *de vouloir envahir l'autorité royale, parce que nous veillons à la conserver indépendante; le salut de l'état l'exige, notre devoir nous l'ordonne, et l'empereur nous y convie; que les vrais Piémontais se joignent à nous pour sauver la patrie : depuis long-temps la France porte sur elle ses regards ambitieux; et François I, en agrégeant par un acte solemnel Turin à sa couronne, n'a que trop bien fait connaître quelles sont les vues de sa maison.* Madame royale crut devoir répondre à cet écrit répandu avec profusion;

An 1639. elle publia un manifeste pour se justifier des imputations, dont on la chargeait sans mesure. *On voudrait persuader au peuple*, disait la duchesse, *que je suis l'ennemie de mon propre sang, car le bonheur et la gloire de mon unique fils ne tiennent-ils pas au bonheur et à la gloire de la nation soumise à ses lois? On prodigue contre moi des accusations aussi basses qu'absurdes: j'aurai donc distrait les pierreries et les titres les plus précieux de la couronne, pour les avoir fait passer d'une province, que la guerre civile désole, que l'ennemi étranger menace, dans une province où la paix règne, et où l'ordre des lois n'a point été troublé? J'aurai donc entrepris de livrer le Piémont et mon fils à la France, parce que fidèle à la volonté de mon auguste époux, je suis la route qu'il m'a tracée, ou parce que j'ai recours à la générosité d'un grand roi contre les Espagnols, qui joignant les efforts de la séduction à ceux de leurs armes, ont porté le trouble jusqu'au sein de la famille royale, dans l'espérance de renverser le trône du jeune souverain qu'ils paraissent vouloir protéger?*

Cet écrit pouvait produire quelque effet sur l'esprit public: les princes eurent l'adresse de le rendre inutile, en déclarant qu'ils étaient disposés à renoncer à leurs prétentions, et à se soumettre à la

An 1639.

duchesse, si elle faisait sortir les Français du Piémont, comme ils offraient d'en faire sortir les Espagnols. Les princes savaient parfaitement que la régente n'aurait jamais la liberté de consentir à une pareille offre; mais en comptant sur un refus de sa part, ils calculaient le tort que ce refus lui ferait: ils réussirent dans leur attente; cette infortunée princesse fut généralement regardée comme la seule cause des malheurs de la guerre civile, et du séjour en Piémont des armées étrangères: les bruits odieux disséminés contre elle passèrent à bien des yeux pour des vérités; beaucoup de bons citoyens pensèrent servir leur souverain, en se rangeant du parti des princes; les grâces que la régente accordait à la noblesse achevèrent d'indisposer le peuple, et ses largesses envers quelques familles privilégiées mécontentèrent la noblesse elle-même (1). Les esprits s'aigrirent au dernier point, on ne songea plus, de part, ni d'autre, qu'une victoire remportée sur ses concitoyens est une perte réelle, et l'on ne s'occupa que des moyens d'abattre le parti contraire. Les princes levèrent des troupes dans les provinces qui leur étaient soumises, et entrèrent en campagne à leur tête, en opposant les Piémontais aux Piémontais.

Le prince Thomas s'étant emparé de Villeneuve d'Asti, que le chevalier de

(1) Tesauro. Origine della guerra civile. — Assarini, tom. 2, lib. 5. — Ramsay. — Capriata, lib. 16. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. -- Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. -- Irico, lib. 3. — Lettre du cardinal de la Vallette au cardinal de Richelieu, 20 avril. — Leclerc, liv. 5 — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 18.

An 1639. Caquéran rendit après une belle défense, alla rejoindre le marquis de Leganes au siége de Moncalve. Les Espagnols avaient vu plusieurs fois leurs travaux détruits par des sorties heureuses : ils ne s'étaient logés sur le glacis qu'avec une perte considérable, et ils venaient d'en éprouver une plus grande encore à l'assaut auquel on les repoussa peu avant l'arrivée des Piémontais dans leurs lignes : ils ne s'y arrêtèrent pas ; monsieur de Leganes laissa au marquis de Caracène le soin de continuer l'attaque de Moncalve, et il marcha avec le prince sur Asti, qu'ils investirent le 30 avril. A leur approche, une partie de la garnison, et le plus grand nombre de citoyens s'insurgèrent contre le commandeur de Balbian, gouverneur de la place, le forcèrent à s'enfermer dans le château, et ouvrirent leurs portes aux ennemis de la régente. Le château fut aussitôt cerné : on éleva une batterie sur la hauteur de la Montagnola, et l'on pressa les travaux : monsieur de Balbian n'attendit pas l'extrémité : il capitula, le 5, sous la condition de pouvoir conduire libres à Turin les mille hommes qui lui restaient ; mais averti à temps que madame royale mécontente de sa conduite avait donné des ordres pour qu'on instruisît son procès, il prit une autre route, et se retira auprès du cardinal Maurice, dont il embrassa les intérêts.

La promptitude peut à la guerre presque autant que la valeur. On apprit à peine à Turin la perte d'Asti, que l'avant-garde ennemie coupait déjà les communications de la capitale avec Trin (1). Cette place à laquelle Charles Emmanuel I donna les plus grands soins, était regardée comme une des meilleures villes fortes de l'Italie : elle avait néanmoins un défaut, qui seul lui faisait perdre ses plus grands avantages ; la ville n'était point assez vaste pour contenir la garnison nécessaire à la défense des ouvrages extérieurs multipliés avec profusion (2). Cependant sans compter sur ces fortifications détachées, on pouvait se soutenir longuement dans le corps de la place fermée par une double enceinte. Charles Emmanuel en conservant les anciens murs terrassés, garnis de vingt fortes tours, et couverts d'un large fossé, y avait construit extérieurement onze bastions, autant de ravelins, un double fossé plein d'eau, et vingt cavaliers qui découvraient au loin la campagne. Lorsque le prince Thomas investit cette importante place, il ne s'y trouvait que seize cents hommes, en comprenant dans ce nombre les habitans qui se joignirent à la garnison. Le 13 mai, on ouvrit la tranchée, et l'on forma quatre attaques, sous la protection de dix-huit pièces de canon. Le comte Roero de Montisel, gouverneur

An 1639.

(1) Brusoni, lib. 7. -- Guichenon, liv. 2, chap. 59. -- Galeazzo Gualdo, lib. 16. -- Fossati.

(2) Morello.

An 1639. de Trin, secondé par le comte de Marolles, commandant des troupes, exécuta plusieurs sorties, qui retardèrent les travaux des assiégeans; mais dès que ceux-ci eurent perfectionné leurs ouvrages, la garnison dut abandonner la première enceinte à cause de son trop vaste portour, et l'ennemi en y entrant sans obstacle, dressa ses batteries en brêche (1).

Cette nouvelle portée à Turin fit sentir la nécessité de secourir promptement la place; le marquis de Ville campa à Santya, d'où il s'approcha des lignes ennemies, vers lesquelles il poussa sa seule infanterie, qui attaquée et battue près des forêts de Lucédio, ne put jeter dans Trin qu'un faible détachement (2). Ce renfort ne changea rien à la position fâcheuse où les assiégés se trouvaient réduits, depuis surtout, que par le conseil d'un officier déserteur le prince Thomas venait de détourner l'eau d'un canal qui faisait mouvoir le seul moulin resté à la ville: la farine y manqua, quoique les magasins de bleds fussent abondans, et malgré cet inconvénient le gouverneur se refusa à toute sorte de propositions; enfin, le 22, l'ennemi donna un assaut, qui le rendit maître de la ville, après un combat vaillamment soutenu. Le comte de Montisel obscurcit la gloire d'une aussi belle défense en passant au service

(1) Frico, lib. 3. — ...an, ...bleazzo Gualdo, ...b. 16. — Brusoni, ...v. 7. — Guichenon, ... 2, chap. 39.

(2) Capriata, lib. 16. — Fossati.

des princes, ce qui le fit injustement accuser d'avoir trop tôt abandonné l'enceinte extérieure des fortifications de Trin ; nous avons fait remarquer les motifs qui en rendaient la défense impossible, et parmi tant d'exemples de lâches défections, nous nous plaisons à dire, que si Montisel s'égara comme tant d'autres, il sut changer de parti sans déshonorer son courage. Le château de Moncalve, et Pont-de-Sture, bloqués depuis long-temps, ayant ouvert leurs portes, les Espagnols, de concert avec le prince, résolurent d'aller ensemble mettre le siège à Santya (1). An 1639.

(1) Irico, lib. 3. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Galeazzo Gualdo, lib. 16.

CHAPITRE LI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

ET DE LA GUERRE CIVILE.

Sommaire. Nouveaux manifestes des princes de Savoie. — Nouvelles prétentions de la France. — Cruelle position de la duchesse régente. — Une partie de son conseil la trahit. — Fermeté de cette princesse. — Fidélité du comte d'Aglié. — Propositions secrètes de la régente à ses beaux-frères. — Elles sont repoussées. — Madame royale, forcée de remettre à des garnisons françaises Quérasque,

Savillan et Carmagnole, achève d'indisposer l'esprit public. — La plus grande partie du Piémont embrasse le parti des princes. — Santya se rend aux Espagnols. — Les Français se saisissent de Quiers. — Ils attaquent Chivas. — Les Espagnols cherchent à troubler ce siège. — Reddition de la place. — Mouvemens des armées. — La ville de Saluces chasse les partisans des princes, et appelle les troupes de la duchesse. — Fossan pris par elles. — Bene se rend. — Le château est emporté d'assaut, et la garnison massacrée. — Mondovi rentre sous l'obéissance de madame royale. — Les Français et les troupes de Savoie cernent Coni. — État de la place. — Le prince cardinal s'y enferme. — Une armée d'observation campe à Carmagnole. — Opérations du siège. — L'armée de secours se met en mouvement. — Les assiégeans abandonnent l'entreprise. — Les Espagnols unis au prince Thomas s'avancent vers Turin. — Inquiétudes de la régente. — Elle demande ses troupes au cardinal de la Vallette, qui les lui refuse. — Projets des ennemis. — Leurs secrètes intelligences dans Turin. — Ils tentent la surprise de cette capitale. — Dispositions et ordre qu'ils suivent. — La ville est prise.

— La duchesse de Savoie se sauve avec peine dans la citadelle. — Conduite du prince Thomas à Turin. — La mésintelligence du prince et du marquis de Leganes sauve la citadelle. — Les Français campent près de cette place. — Ils tentent sans succès un coup de main sur Turin. — Madame royale se retire à Suse. — Le comté de Nice se soumet au prince cardinal.

Tant de pertes et de malheurs n'avaient déjà que trop affaibli la régence ; lorsqu'un nouveau manifeste des princes (1), appuyé d'un troisième décret impérial, (2) servit de prétexte à de nouvelles défections. Les princes en publiant eux-mêmes un décret si contraire aux droits souverains de leur maison, prouvèrent l'aveuglement où ils étaient; ils déclarèrent nuls tous les actes du gouvernement depuis la mort de Victor Amédée: ils ordonnèrent aux grands officiers, aux gouverneurs, aux militaires, aux magistrats, enfin à toutes les classes d'employés de venir prêter dans leurs mains un nouveau serment; en déclarant criminels de leze majesté ceux qui reconnaîtraient plus long-temps l'autorité de madame royale. *An* 1639.

(1) Du 15 juin.

(2) Du 18 mai.

La position de cette princesse était d'autant plus cruelle, que la France, conduite par la politique de Richelieu,

An 1639. songeait moins à soulager ses malheurs, qu'à en profiter. Ce ministre s'étayait de la trahison de beaucoup de commandans Piémontais, qui avaient rendu plusieurs places sans défense, pour prétendre que celles qui restaient au pouvoir de la régente fussent remises aux mains des Français; l'ambassadeur d'Emeri ayant inutilement insisté sur cette demande, le cardinal espéra que ses volontés seraient mieux accueillies à la cour de Turin, en la renouvellant par une voie moins désagréable que n'était celle d'Emeri; il le rappela, et il envoya à sa place le conseiller d'état Boutillier de Chavigni. Ce nouveau ministre ne ressemblant en rien à son prédécesseur, apporta du moins dans la poursuite des instances indiscrètes dont il était chargé, des manières et un ton qui paraîssaient en quelque sorte les radoucir; la duchesse crut s'en défendre par des larmes et des prières; elle invoqua les engagemens du traité d'alliance; elle représenta qu'elle ne pouvait céder les places qui restaient à son fils, sans aliéner tout à fait le cœur de ses sujets, déjà prévenus contre elle à cause de ses engagemens avec la France; elle dit, que Française elle-même, fille du grand Henri, et sœur du roi, elle n'avait pas besoin de donner de plus fortes assurances de son dévouement à Louis XIII (1); mais le cardinal de Richelieu n'était

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Instruction à monsieur de Chavigni. — Lettre du cardinal de Richelieu au cardinal de la Vallette. — Lettre du cardinal de Richelieu à monsieur d'Emeri. — Dépêche de monsieur de Chavigni au cardinal de Richelieu, 17 avril. — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 18.

pas homme à se laisser émouvoir: invariable dans ses principes, il ne changea rien à ses premières résolutions, et ses instances prirent le ton de la mènace. *An* 1639.

Dans cette douloureuse circonstance la duchesse de Savoie exposa à son conseil l'alternative qui lui restait, de céder, ou de conclure à tout prix la paix avec les princes. On voudrait pouvoir dire que les personnes composant le conseil étaient toutes dans des sentimens dignes de la confiance dont madame royale les honorait; mais on ne saurait disconvenir qu'un parti, à la tête duquel on voit l'abbé de La-Montà, était dans les intérêts de Richelieu, et opinait uniquement selon ses vues: le comte Philippe d'Aglié s'opposa ouvertement à l'avis de satisfaire à ses demandes, et rien ne fut décidé dans la séance. Cependant l'ambassadeur de France instruit de ce qui venait de se passer, demanda que monsieur d'Aglié fût éloigné de la cour, comme partisan des Espagnols ou des princes: la régente s'en montra justement indignée; *j'aurai enfin le courage de me jeter dans un couvent, en cédant les rênes du gouvernement à mes beaux-frères,* dit-elle à monsieur de Chavigni, *si on ne se lasse de me persécuter.* Cette réponse sauva au Piémont un ministre habile et fidèle, ou du moins sa perte fut retardée, car on le verra devenir

An 1639. enfin la victime de son zèle patriotique.

Il est à croire que c'est d'après son conseil que madame royale prit la résolution d'envoyer secrètement vers les princes dans l'espoir de les amener à un accommodement; on choisit pour cette commission délicate le colonel Rangon, dont les talens égalaient la prudence; ses instructions portaient de ne rien cacher aux princes des prétentions des Français, ni du regret qu'éprouvait la duchesse de devoir s'abandonner à une protection aussi intéressée. Rangon s'acquitta de sa mission en homme adroit, en serviteur zélé; il exposa les dangers qui naissaient des divisions de la famille royale, et le desir sincère qu'avait la régente de les faire cesser; *vous n'avez avec elle*, disait-il aux princes, *qu'un même intérêt: la cause de votre maison et celle des peuples soumis à ses lois vous est commune: elle doit vous être également chère: oubliez les motifs particuliers qui vous divisent: réunissez-vous contre les étrangers qui nous oppriment, et cessons d'offrir par notre désunion des prétextes qui colorent leurs funestes vues.* La sagesse de ces discours, non plus que les avances de madame royale ne purent malheureusement rien sur l'esprit des princes, qui enorgueillis de leurs succès, ou prévenus contre la duchesse, jugèrent que ses propositions tendaient

uniquement à ralentir leurs progrès; le colonel Rangon retourna à Turin, sans rien apporter de sa course que des complimens et de vagues protestations; si bien que la régente, désespérant de gagner ses beaux-frères, consentit enfin à ce que la France exigeait, et signa, le premier de juin, les articles que Chavigni lui présenta. Le plus fort fit la loi dans ce traité inégal. Quérasque, Savillan et Carmagnole furent cédés au roi pendant la durée de la guerre. *An* 1639.

La remission de ces trois places aux troupes du cardinal de la Vallette porta un coup terrible à l'autorité de madame Christine. Bene, Fossan, Mondovi, Dronero, Démont et Busque embrassèrent le parti des princes. La ville de Saluces s'insurgea en leur faveur, et les citoyens assiégèrent eux-mêmes le château qu'ils forcèrent. Coni chassa le comte d'Envie son gouverneur, et suivit le mouvement général. Les capitaines Rey et Revelli livrèrent Revel et Cève; enfin les Piémontais accouraient de toute part auprès de ceux qu'ils regardaient comme l'appui du trône. Le prince Thomas laissait à son frère le soin de pourvoir à la sûreté de ces conquêtes, et continuait le blocus de Santya, qu'il tenait resserré depuis le 29 mai; le cardinal de la Vallette s'était approché de cette place à la tête de quatorze mille hommes; mais sa

An 1639. circonspection timide l'empêcha de rien tenter, et Santya, pressé par la famine, se rendit le 14 juin (1).

Le général français revenant alors sur ses pas, se saisit de Quiers, d'où il s'avança à Poyrin, comptant tenter sur Asti un coup de main, que deux capitaines de la garnison devaient favoriser ; cependant leur trahison ayant été découverte, la Vallette, qui en fut averti, alla mettre le siège devant Chivas. Le marquis de Leganes rassembla aussitôt son armée sous le canon de Trin, et quoiqu'il fût récemment arrivé au camp ennemi un renfort de quatre mille hommes, sous le commandement du duc de Longueville, le gouverneur du Milanais n'en tenta pas moins de troubler le siège, et de jeter un convoi dans Chivas. Ayant formé des ponts sur la Doire, près de Saluggia, et sur le Pô, près de Verrue, il s'approcha des lignes françaises, qu'il fit attaquer sur plusieurs points; mais, soit qu'en examinant de plus près ces lignes il perdît l'espérance de les forcer, soit qu'en s'y avançant, il eût déjà dans l'idée de ne point risquer une bataille, il ne tarda pas à se mettre en retraite, en allant prendre entre Chivas et Turin une position dans laquelle il se tint jusqu'au moment de la capitulation de la place assiégée; le baron de Sabach, qui y commandait, la rendit le 28 juin après

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Capriata, lib. 16. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Leclerc, liv. 5.

une belle défense : on lui reprocha d'avoir acheté la liberté de ses Allemands, par l'abandon des Piémontais du parti des princes, qu'il livra, ainsi que tous les déserteurs français (1). Après cette conquête l'armée assiégeante se divisa en trois corps; le cardinal de la Vallette en conduisit un dans les environs de Turin; le duc de Longueville se porta à Raconis; et les troupes de Savoie allèrent à Cavalimour, d'où un détachement s'avança à Saluces, appelé dans cette ville par les amis de la régente, qui venaient de chasser le parti contraire. Le gros des forces piémontaises, conduites par les marquis de Ville et de Pianezze, prit la route de Fossan, où l'on espérait de surprendre le prince cardinal; ce prince eut néanmoins le temps de se retirer à Coni; Fossan se rendit après quelques heures; la ville de Bène ouvrit ses portes dès la première sommation; et le marquis de Pianezze resserra le château avec son infanterie, pendant que la cavalerie, aux ordres du marquis de Ville, battait la campagne, afin d'empêcher l'approche des secours: les assiégeans s'étant logés d'emblée sur le bord du fossé, où ils établirent une batterie, attachèrent le mineur au pied des murs; on employa neuf jours à perfectionner deux mines, qui ouvrirent deux larges brèches, par lesquelles les

An 1639.

(1) Brusoni, lib. 7. — Assarini, tom. 2, lib. 3. — Galeazzo Gualdo, lib. 16.

An 1639. Piémontais montèrent à l'assaut; le capitaine de Vergas se défendit avec le plus intrépide courage, jusqu'à ce qu'enfin accablé par le nombre, il fut tué avec tous les siens, avant de pouvoir regagner le donjon, dans lequel il s'était ménagé une dernière retraite.

Le prince Thomas venait de se rendre à Mondovi, comptant observer de près les mouvemens des ennemis; il se retira à Cève, et de Cève il se porta à Asti auprès du marquis de Leganes, sur la nouvelle que le duc de Longueville s'était joint aux troupes savoyardes. Leurs forces réunies ne tardèrent pas à se présenter devant Mondovi, qui les reçut sans résistance, et changeant de direction, l'armée prit la route de Coni (1) qu'on espérait de forcer en peu de temps. Les fortifications de cette place se trouvaient en très-mauvais état; la garnison en était faible; les provisions de guerre y manquaient, et le sergent-major Corvo, chargé du détail du service, s'était laissé corrompre. Tout concourant ainsi à inspirer au duc de Longueville une confiance entière sur le succès de son entreprise, son soin principal fut celui d'empêcher l'approche d'une armée de secours, et celà paraissait aisé, dès que le cardinal de la Vallette campait avec des forces considérables dans les environs de Carmagnole,

(1) Assarini, tom. 2, lib. 3. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Capriata, lib. 16.

sur le chemin de Coni à Asti, où les Espagnols se trouvaient réunis. Le 22 juillet, l'avant-garde ennemie parut en vue de Coni; les amis du cardinal de Savoie essayèrent inutilement de l'engager à sortir de la ville; le prince Thomas lui-même, dont l'intrépide courage n'avait jamais envisagé les périls que pour les vaincre, parut effrayé du danger qu'allait courir son frère; le cardinal seul se montrait tranquille; sa résolution était prise irrévocablement; la facilité avec laquelle plusieurs villes venaient de rentrer sous la domination de madame royale lui faisait juger sa présence nécessaire à la conservation de Coni; il voulut s'y enfermer, et cette marque de confiance exalta tellement le dévouement des citoyens qu'ils jurèrent tous de mourir avant de se rendre; le commandeur de Balbian, qu'un double intérêt engageait au service des princes, depuis ce qui s'était passé à Asti, fit prêter le même serment aux troupes qu'il commandait, et le comte Aleram de Saint-George, gouverneur de la place, ne négligea rien de ce qui pouvait rendre efficaces d'aussi heureuses dispositions. An 1639.

L'armée assiégeante ayant passé la Sture, s'avança vers la place du côté de Nice; elle ouvrit la tranchée sous le canon de la ville, dont le feu l'incommoda extrêmement; quoiqu'on perdît beaucoup de monde, en brusquant les attaques,

An 1639. on pressa si fort les travaux, que le 25 les assiégeans se trouvèrent logés assez près d'une fausse porte pour que le général français conçût l'espérance de pénétrer dans la place par cet endroit: il mit son projet en exécution dès le 26; cependant après un combat opiniâtre il dut renoncer à cette entreprise, et reprendre les attaques réglées (1). Monsieur de Longueville était occupé à les presser, lorsqu'il reçut la lettre par laquelle le cardinal de la Vallette lui mandait, que les ennemis étant en mouvement avec des forces supérieures, il serait contraint de se retirer devant eux, s'il n'était incessamment joint par une partie des troupes occupées au siège. Le duc de Longueville parut un moment indécis sur le parti qu'il prendrait : l'on a néanmoins prétendu qu'il ressentit une joie secrète de pouvoir se retirer avec honneur de dessous Coni ; ce fut du moins à quoi il se décida, et en envoyant au cardinal de la Vallette huit cents cavaliers savoyards ou piémontais, il alla camper à Saint-Alban sur les bords de la Sture; il n'est pas facile de comprendre pourquoi ce général en levant le siège ne se porta pas plutôt à Carmagnole avec toute son armée.

(1) Teofilo Partenio. — Saint-Simon. Histoire de Coni. -- Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

Celle du marquis de Leganes, dont le prince Thomas conduisait l'avant-garde, s'était rendue à Moncalier, sans que les

Français fissent le moindre mouvement vers elle. Le cardinal de la Vallette, toujours persuadé qu'on voulait lui livrer bataille, songeait à s'assurer dans sa position, et il tenait si fermement à cette idée, qu'il refusa de laisser partir de son camp les troupes savoyardes, malgré l'ordre de la régente, qui n'ayant que dix-sept cents hommes à Turin, se trouva dans de justes inquiétudes à l'approche du Prince et de Leganes. Ses craintes étaient fondées; les vues de l'ennemi se portaient effectivement sur la capitale du Piémont (1), où le prince Thomas entretenait de secrètes intelligences parmi les habitans, parmi la garnison, et dans le sein de la cour même. Un de ses partisans, joignant à l'audace qui caractérise les factieux, le desir de venger son propre ressentiment, osa tenter de gagner ceux auprès de qui l'espérance de réussir paraissait la moins fondée; Don Maurice de Savoie maréchal de camp général, et capitaine des archers de la garde, se laissa entraîner à la séduction; il s'assura aisément du colonel Amrin qui commandait les Suisses, et du capitaine Fontana, auquel était confiée la garde de la porte du château.

An 1639.

Ce n'était point assez de livrer Turin aux princes, on voulait leur livrer la régente elle-même; la conspiration était ourdie avant que l'armée espagnole partît

(1) Assarini, tom. 2, lib. 3. — Fossati. — Guichenon, liv. 2, chap. 39.

An 1639. d'Asti; et le bruit répandu que cette armée allait attaquer le camp d'observation à Carmagnole, n'était qu'une feinte dont on colorait de plus grands projets. Nous avons vu comment l'imprévoyance du cardinal de la Vallette les favorisa. La nuit du 27 août, le prince Thomas et le marquis de Leganes, secondés par un temps très-sombre, s'approchèrent de Turin sur quatre colonnes, dont ils donnèrent le commandement au marquis de Caracène, au maître-de-camp Tuttavilla, au colonel Allardi, et au comte de Vich. Le premier de ces officiers avait ordre de marcher droit à la porte du château; le second devait escalader le bastion de Sainte-Marie; le troisième celui de Notre-Dame de la Consolà; et le quatrième était chargé d'attacher le pétard à la porte neuve.

Monsieur de Caracène étant arrivé en face du château plutôt qu'il n'y était attendu par le capitaine Fontana, en trouva la porte fermée, et craignant d'être découvert s'il ne prenait un parti sur l'heure, il se glissa le long de la courtine du bastion vert, qu'il réussit à franchir, pour entrer dans le jardin royal avec sa troupe : le maître-de-camp Tuttavilla s'égara à la descente du fossé, et alla donner dans une demi-lune occupée par cent cinquante hommes ; cet inconvénient pouvait faire manquer

An 1639.

l'entreprise, si ce poste, surpris ou gagné d'avance, n'eût mis bas les armes; Tuttavilla ne put cependant monter le rempart sur le point indiqué, ses échelles s'étant trouvées courtes, et ce fut le hasard seul qui le conduisit au pied du bastion vert, par lequel il joignit dans le jardin le marquis de Caracène, au moment où celui-ci s'avançait sur la place de Saint-Jean en face du palais. Pendant que l'ennemi se portait ainsi dans le cœur de la ville, les deux colonnes du colonel Allardi et du comte de Vich ayant perdu leurs guides, erraient à l'aventure le long des fossés sans savoir quel parti prendre : par un second bonheur, qu'on ne pouvait ni calculer ni attendre, ces deux colonnes se trouvèrent près de la porte du château au moment où un détachement des troupes de Caracène l'occupa; Vich et Allardi y entrèrent, et commençaient à déboucher sur la place, quand l'alarme se répandit dans Turin (1).

La perte de la demi-lune surprise par monsieur de Tuttavilla avait annoncé l'approche des ennemis; un grand nombre d'officiers accourut au palais de la régente, où l'on ne tarda pas à avoir la triste assurance des succès les plus alarmans; il ne restait pas à choisir; il fallait nécessairement combattre; l'ordre en fut porté par le comte d'Aglié au colonel suisse Amrin, dont le régiment

(1) Brusoni, lib. 7. — Assarini, tom. 2, lib. 3. — Capriata, lib. 16. — Le-Vassor, liv. 44.

An 1639. logeait sur la place; mais ce colonel ayant refusé d'obéir, les Espagnols eurent le temps de se former sur la place même, et il ne restait pas un moment à perdre pour sauver la personne de la régente, en lui faisant gagner la citadelle. Le seul Don Maurice de Savoie osa contredire à cette proposition: il contestait artificieusement, dans l'espérance que la retraite deviendrait sous peu impossible, et son crédit balançant dans cette circonstance celui du comte d'Aglié, la duchesse allait être prisonnière, si avertie par le comte de Roussillon du danger extrême qui la menaçait, elle n'eût enfin suivi le conseil de ses serviteurs les plus fidèles. Monsieur de Roussillon, à la tête des gardes-du-corps et de quelques soldats rassemblés à la hâte, sortit du palais, ouvrit une route à la princesse, et l'on dut ce bonheur à son courage, autant qu'à celui du marquis de Pullin et des deux frères de Beuil, qui tous firent des prodiges de valeur dans cette circonstance: ce qui se trouva d'hommes à la cour, environna le carrosse de madame royale: on passa au milieu du feu: il fallut forcer ou rompre les barricades dont l'ennemi avait fermé les rues, et l'on n'arriva enfin à la citadelle qu'à travers mille périls (1).

Les Espagnols se tinrent sous les armes pendant le reste de la nuit; aucun citoyen ne s'était montré durant le

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

An 1639.

combat: il leur avait été défendu, sous peine de la vie, de paraître seulement aux fenêtres en cas d'alarme, et la plupart ignorèrent jusqu'au lendemain la cause et les suites du trouble de cette orageuse nuit (1). Le prince Thomas parut d'abord vouloir imiter le grand exemple d'Emmanuel Philibert, en ordonnant que ceux qui voudraient suivre la duchesse en eussent la pleine liberté; ce premier acte de générosité faisait augurer l'oubli des partis: on ne tarda cependant pas à reconnaître qu'on s'était pressé de le croire: et au reste si Emmanuel Philibert trouvait son intérêt véritable en pardonnant à ses plus grands ennemis à la fin d'une longue guerre, les circonstances n'étaient pas les mêmes pour les princes de Savoie, auxquels il restait encore bien des gens à craindre et à ménager. Ainsi, soit que ce fût pour satisfaire à leurs amis, soit que ce fût pour écraser le parti contraire, ils chassèrent de toutes les places les personnes attachées à la régente, chargèrent le nouveau sénat, composé uniquement d'hommes dévoués, du soin d'informer contre ceux qui marquaient le plus dans le parti de madame royale, et permirent à ce sujet des récriminations odieuses, dans lesquelles le comte de Beuil, le comte Carron, le chevalier d'Aglié et le chevalier de Pastoris furent principalement impliqués (2).

(1) Assarini, tom. 2, lib. 3. — Capriata, lib. 16.

(2) Brusoni, lib. 7. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

An 1639. La citadelle de Turin, où madame royale s'était retirée, manquait de défenseurs et de provisions, au point que si on l'eût alors resserrée, sa perte devenait certaine en peu de temps; mais les contestations qui naquirent entre le prince de Savoie et le général espagnol, pour savoir auquel des deux appartiendrait cette place, quand on s'en serait rendu maître, firent renoncer à l'idée de l'assiéger; elles donnèrent le temps au duc de Longueville de joindre le cardinal de la Vallette, et de marcher avec lui au secours de la régente: leur armée campa fort près de la citadelle, sans que les Espagnols réunis dans les environs de Turin fissent le moindre mouvement, et cette inaction, dont les Français ignoraient la cause, leur fit concevoir l'espérance de reprendre la ville par un coup de main: ils le tentèrent sur la vieille ville, qu'un ancien mur séparait de la ville neuve; le marquis de Nérestan l'attaqua sans succès: repoussé avec perte il renonça à ce projet, et dès-lors madame royale songea à se retirer de la citadelle; le cardinal de la Vallette l'escorta jusqu'à Suse, pendant que monsieur de Longueville pourvoyait à la sûreté de la place du Piémont la plus importante à conserver. François Hawart, comte de Sénantes, y ayant été laissé en qualité de gouverneur par la duchesse de Savoie, Longueville lui associa dans

le commandement un officier de son armée; et la garnison étant composée presqu'entièrement de troupes françaises, le comte de Sénantes ne tarda pas à se voir tellement sans autorité qu'il crut convenable de se retirer auprès de la régente. *An* 1639.

Également maltraitée par ses alliés et par ses ennemis, cette princesse venait de perdre encore le comté de Nice, dans le temps même qu'elle se voyait chassée de sa capitale. Le prince cardinal passa le col de Tende aussitôt après la levée du siège de Coni; il n'amena avec lui qu'un faible détachement, car c'était le vœu général des habitans qui l'appelait dans cette province; le comte de Mussan et l'abbé Buschetti l'ayant précédé, furent reçus par tout avec joie: il n'y avait de garnison que dans le château de Nice, le chevalier de Sales lui livra cette place, et en peu de jours on reconnut par tout son autorité (1).

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Dusol. — Capriata, lib. 16. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Fossati.

CHAPITRE LII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

ET DE LA GUERRE CIVILE.

Sommaire. Congrès du Valentin ouvert sous la médiation du souverain Pontife. — Trêve conclue pour deux mois. — Madame royale en perd l'avantage. — Elle est forcée de remettre Suse,

Cavour et Aveillane aux Français. — Nouvelles discussions entre le prince Thomas et le général espagnol. — Thomas recherche un accommodement avec madame royale. — Ses avances ne sont point agréées. — Le cardinal de Richelieu est prêt à sacrifier cette princesse à ses beaux-frères qu'il desire attirer au parti de la France. — Ils refusent ses offres. — Le roi se rend en Dauphiné, et appelle à Grenoble la duchesse de Savoie avec son fils. — Projets de Richelieu. — Prudence et courage de la régente. — Détails sur son voyage, son séjour en France et son retour en Savoie. — Fin de la trêve en Piémont. — Quiers pris par les Français. — Ils ravitaillent Casal. — Mouvemens des armées. — Combat de la Routta. — Hostilités entre la ville et la citadelle de Turin. — Les armées prennent des quartiers d'hiver. — Nouvelles offres de la France aux princes de Savoie. — Ce qui fait manquer la négociation. — Avantage que les princes en retirent. — Madame royale les recherche. — Prétentions exagérées du prince Thomas. — Il tente de faire reconnaître sa qualité de régent par les puissances d'Italie. — Les Venitiens s'y refusent. — Négociation secrètement ouverte à Nice avec le cardinal de Savoie. —

Le prince Thomas en a connaissance, et la traverse. — Les traités se poursuivent à Turin. — Le cabinet de Paris s'oppose à la conclusion de la paix entre la régente et ses beaux-frères, s'ils ne se déclarent ouvertement contre l'Espagne. — Les conférences sont rompues. — Combat de Saint-Alban. — Suite des hostilités entre la ville et la citadelle de Turin. — Fin de la campagne de 1639.

Les malheurs du Piémont arrêtèrent les regards du souverain Pontife : sa sollicitude paternelle ne lui avait rien laissé négliger de ce qui pouvait faire cesser au moins les divisions intestines dont cette belle partie de l'Italie était affligée ; après bien des instances inutiles, le nonce du pape obtint enfin que les commissaires respectifs se réuniraient au palais du Valentin près de Turin, et entreraient en conférence sous sa médiation ; la duchesse de Savoie y envoya le marquis de Ville ; les princes députèrent le comte de Masserati ; le comte d'Argenson s'y trouva pour les Français, et l'abbé Vasquez pour les Espagnols. La présence seule des commissaires de ces puissances aurait rendu la paix impossible entre la régente et ses beaux-frères : il ne fut question dans ce congrés que d'une *An* 1639.

An 1639. suspension d'armes, à laquelle le comte de Masserati s'opposa avec force, mais sans succès ; il représenta inutilement à l'abbé Vasquez tout ce qu'on perdrait en donnant à un ennemi, alors faible et découragé, le temps de réunir de nouvelles forces ; plus le commissaire piémontais se montrait contraire à la trêve, plus le commissaire espagnol mettait d'empressement à la conclure : car depuis les discussions survenues au sujet de la citadelle de Turin, le prince Thomas et le gouverneur du Milanais étaient dans une opposition continuelle. On signa donc une armistice de deux mois, et la duchesse de Savoie pouvait sans doute y trouver de grands avantages, si par une fatalité malheureuse, cette princesse n'eût été forcée d'en troubler elle-même le repos, en introduisant les Français dans la citadelle de Suse, dans le château de Cavour et dans celui d'Aveillane, contre les dispositions du traité, qui défendait toute innovation à cet égard.

Richelieu l'exigea, et l'on n'était plus en mesure de le contredire. Le prince Thomas, malgré lequel la suspension d'armes s'était conclue, ne douta pas que ce motif n'autorisât la reprise des hostilités, et il se flatta d'y engager d'autant plus aisément le général espagnol, qu'à Madrid on n'approuvait point la trêve ; il se trompa néanmoins, monsieur

de Leganes ne voulut autrement se venger des innovations survenues qu'en refusant le passage aux renforts qu'on avait permis aux Français de faire passer à la garnison de Casal (1). Cette conduite du gouverneur de la Lombardie acheva d'indisposer le prince Thomas : il ouvrit enfin les yeux sur les véritables intérêts de sa maison ; il voyait que madame royale devait être aussi mécontente de Louis XIII qu'il l'était lui-même de Philippe, et il envoya vers elle le comte de Masserati, chargé en son nom et en celui du cardinal son frère, de reconnaître sa régence, et de se soumettre à son autorité, si elle voulait promettre de ne nommer aux gouvernemens des places fortes que des personnes à eux agréables, de leur laisser quelque part dans l'administration des finances, et de consentir qu'ils signassent avec elle les actes publics, en qualité de consultans de la régence (2).

An 1639.

(1) Muratori. Annali d' Italia, vol. 11. — Capriata, lib. 16. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

(2) Brusoni, lib. 7. — Le-Vassor, liv. 44.

Ces propositions n'étaient pas telles qu'on n'eût dû prudemment entrer en discussion : elles furent cependant refusées : plusieurs des conseillers de la régente desiraient moins le retour de la paix qu'ils ne craignaient celui des princes : leur envoyé obtint à peine d'être écouté : madame royale évita d'entrer en négociations ; et sans doute qu'en suivant l'avis perfide de ceux qui

An 1639. sacrifiaient l'intérêt de la patrie à leur intérêt particulier, elle était loin d'imaginer que le cardinal de Richelieu, n'ayant plus de sacrifices à attendre d'elle, pensait à traiter lui-même avec les princes de Savoie; heureusement ces princes qui se défiaient du cardinal refusèrent de se séparer des Autrichiens, et celà seul empêcha que la régente ne fût abandonnée à la discrétion de ses beaux-frères; mais échappée à ce péril, elle en courut un dont les suites pouvaient devenir fatales à la maison de Savoie. Richelieu entreprit d'attirer en France le jeune Charles Emmanuel, et de se saisir après de la partie de ses états où il régnait encore. Le roi s'étant rendu à Grenoble par le conseil de son ministre tout puissant, adressa à sa sœur les sollicitations les plus empressées afin qu'elle l'y allât trouver avec son fils. Madame Christine ne se trompa point sur le but véritable des instances qui lui en étaient faites, et si elle ne crut pas pouvoir s'y refuser, elle voulut du moins en éluder les espérances, en s'exposant seule au péril dont on la menaçait.

En partant de Montmeillan, où la duchesse laissa son fils sous prétexte d'une maladie qu'on supposa à propos, cette princesse ordonna au marquis de Saint-Germain de ne consentir jamais à laisser

sortir le jeune duc de la place, ni à y recevoir des étrangers, quand même on lui présenterait un ordre signé de sa main. Après avoir pris cette précaution, qui prouve assez combien la violence du caractère de Richelieu inspirait de défiance, madame royale partit pour Grenoble, en nommant son lieutenant général en Piémont Charles de Simiane marquis de Pianezze, grand chambellan, conseiller d'état, et général de l'infanterie. La duchesse de Savoie reçut à la cour de France les honneurs dus à sa naissance et à son rang; mais dès le lendemain de son arrivée le cardinal ministre lui déclara, que l'intention du roi était qu'on remît Montmeillan à une garnison de ses troupes, et que Charles Emmanuel se rendît à Paris. Peu accoutumé aux refus, Richelieu ne souffrit qu'impatiemment celui qu'il éprouva dans cette circonstance; il s'emporta en menaces, et laissant la duchesse dans un état plus aisé à concevoir qu'à dépeindre, il tenta de gagner le comte d'Aglié, dont l'influence lui était connue; *le généreux patriotisme que vous avez montré en tout temps*, dit au comte l'artificieux ministre, *a mérité mon estime et mes éloges: ces sentimens mêmes doivent vous décider maintenant à user de l'ascendant que vous exercez sur l'esprit de madame royale pour la décider à satisfaire aux justes* An 1639.

An 1639. *desirs du roi; employez-y l'influence que vous donnent vos talens et vos vertus; vous ne sauriez en faire un meilleur usage; donnez l'exemple d'une déférence légitime; votre suffrage emportera tous les vœux du conseil de Savoie, et en rendant un grand service à votre prince, vous verrez s'ouvrir devant vous la route de la plus brillante fortune; inutilement tenteriez-vous au reste de vous opposer aux volontés du roi, sa puissance ramenerait sans peine des hommes pour qui l'on aurait moins de considération.* Le comte d'Aglié répondit avec une fermeté respectueuse, en s'excusant de ne pouvoir consentir à ce que l'on exigeait de lui: Richelieu insista sans succès; d'Aglié inébranlable dans ses principes, ne se laissa ni éblouir, ni intimider, et dès-lors la duchesse de Savoie essuya tous les désagrémens possibles jusqu'au moment de son départ de France, qu'elle accéléra autant que la décence permit de le faire.

La trêve conclue au Valentin était près d'expirer, et l'armée française en Italie se trouvait sans chef, monsieur de Longueville ayant été destiné à un commandement en Allemagne, et le cardinal de la Vallette étant mort à Rivoli dans ces entrefaites. On nomma pour le remplacer Henri de Lorraine comte d'Harcourt, dont le mérite égalait la naissance (1).

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. -- Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Brusoni, lib. 7. — Leclerc, liv. 5. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. -- Capriata, lib. 11. — Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 3. — Storia dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 6.

Ce nouveau général, qui refusa de prolonger l'armistice, rassembla neuf mille hommes à Carmagnole, à la tête desquels il s'avança à Quiers, le 28 octobre; les habitans se rendirent à l'insçu de la garnison allemande, qui quoique forte de cinq cents hommes, eut à peine le temps de se retirer vers Asti (1), où le marquis de Leganes réunissait lentement son armée. Maîtres de Quiers, les Français entrèrent dans le Monferrat par les collines du Pô, et réussirent à ravitailler Casal, avant que les ennemis fussent en mouvement. Ils ne tardèrent cependant pas à venir camper à Santena, à Cambiagne ou à Moncalier : leur dessein était d'affamer l'armée du comte d'Harcourt, et dans cette vue ils détruisirent les moulins des environs de Quiers, après avoir coupé les communications de cette ville avec l'Astesan et le Monferrat. Le général français, trop inférieur en forces pour arrêter des mouvemens dont il reconnut l'objet, tenta quelques combats de détail qui ne répondirent pas à ses espérances, et il fallut bientôt se borner à assurer la marche des convois. Ce soin était ordinairement confié au marquis de Ville, qui s'acquitta toujours avec gloire de cette charge importante et difficile. Il serait cependant devenu dangereux au comte d'Harcourt de s'obstiner à rester à Quiers depuis le ravitaillement

An 1639.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 4.

An 1639. de Casal, aussi ne songeait-il qu'à se retirer sans perte. Les trois routes qu'il pouvait choisir offraient toutes des difficultés à vaincre; la première l'aurait conduit à Chivas par les collines; mais elle était très-difficile pour l'artillerie et pour les bagages dans la saison déjà avancée; par la seconde l'armée française serait arrivée dans l'Astesan en passant à Buttillière; mais il fallait traverser un pays d'où l'ennemi avait enlevé les subsistances, et prêter pendant toute la marche le flanc aux Espagnols; le troisième chemin était celui de Carmagnole, par lequel on s'approchait tellement de l'ennemi qu'il ne semblait pas probable d'éviter un combat. Il ne fallait point songer à revenir vers Turin par la colline, où le canon n'aurait pu passer. Les inconvéniens et les dangers entre lesquels on était maître de choisir furent balancés par monsieur d'Harcourt, qui se détermina enfin à prendre la route de Carmagnole. Il garda sur sa résolution un profond secret, et afin de mieux la cacher au marquis de Leganes il fit pendant plusieurs jours consécutifs des partis qui marchèrent sur les points opposés; l'on fatigua ainsi les Espagnols jusqu'au 20 de novembre, jour où l'armée se mit en mouvement vers Cambiagne (1).

Au premier bruit de sa marche le

(1) Galeazzo Gualdo, lib. 5. — Capriata, lib. 16. — Brusoni, lib. 7.

prince Thomas partit de Moncalier, et quoiqu'il n'eût à ses ordres que deux mille cinq cents hommes d'infanterie, et mille cavaliers, il alla à la rencontre des ennemis; il les atteignit à Santena: le comte d'Harcourt traversa promptement ce village, et parvint jusqu'au bras du Pô appelé le Pô mort, en avant duquel il se déploya en bataille, après avoir occupé le pont de la Routa, dont le nom rappelle le souvenir d'un combat funeste aux Français. Le prince de Savoie ne tarda pas à paraître, il l'attaqua sur tout le front (1); l'action s'engagea par une charge de cavalerie à l'avantage des Piémontais; mais comme ils avançaient inconsidéremment ils se trouvèrent sous le feu d'un corps de mousquetaires, qui mit le désordre dans leurs rangs; le moment paraissait décisif (2); le prince n'hésita pas; il mit pied à terre, se placea à la tête de son infanterie, et chargea la pique à la main; cependant les escadrons ennemis s'étant ralliés, menacèrent son flanc, et l'obligèrent à perdre du terrain : les Français auraient sans doute poussé plus loin leur avantage, sans l'arrivée du corps de cavalerie espagnole, qui formait l'avant-garde de l'armée de Leganes. Ce renfort rétablit le combat; les troupes du prince ayant vivement poussé l'ennemi, se saisirent du pont de la

An 1639.

(1) Ramsay. — Assarini, tom. 2, lib. 4.

(2) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 3.

An 1639. Routa, par où seul il pouvait se retirer; il lui fallait dès-lors périr, où reprendre ce pont; et après un combat sanglant, qui se prolongea pendant le reste du jour, monsieur d'Harcourt s'en rendit maître.

Le prince Thomas se flattait encore de voir arriver le marquis de Leganes à son secours, et il devait le croire, si ce général en partant de Poyrin très-tard n'eût pris un si long détour pour venir à Santena, qu'il n'y arriva que le matin du jour suivant; on l'accusa de vouloir sacrifier l'intérêt de la cause commune au ressentiment qu'il nourrissait contre le prince, et il semble en effet impossible de le justifier; jamais on ne manqua une plus belle victoire: elle paraissait indécise encore, lorsque la nuit sépara les combattans (1); le comte d'Harcourt mit alors en retraite ses colonnes, couvertes par un bois qui cachait leurs mouvemens à l'ennemi; elles passèrent le pont de la Routa, et se rendirent à Carignan, sans que leur marche fût troublée.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 4. — Capriata, lib. 16. — Brusoni, lib. 7.

Le marquis de Leganes arriva enfin: il s'excusa de son inconcevable retard sur ce qu'il ne connaissait point le pays, et parla en même temps de donner des quartiers d'hiver à son armée; il la conduisit en effet peu de jours après en Lombardie, en laissant un corps de

six mille hommes au prince Thomas. Les Français entrèrent en cantonnement dans les environs de Pignerol, et les Piémontais des deux partis se retirèrent dans les villes (1). Depuis la fin de la trêve, les hostilités duraient entre Turin et la citadelle; les Français s'étaient logés en avant du chemin couvert, fort près des retranchemens dont Turin s'était entouré contre leurs sorties : il était important de les en éloigner; et l'on réussit à les faire rentrer dans leurs ramparts, en creusant des fourneaux sous le glacis; le feu d'une batterie élevée sur le donjon inquiétait beaucoup les habitans, et endommageait considérablement les maisons les plus proches; on construisit promptement des contre-batteries, qui abattirent entièrement le donjon; mais les mortiers jouaient continuellement de part et d'autre.

An 1639.

Dès que l'hiver eut suspendu le bruit des armes, les princes reçurent de la part du roi de France de nouvelles propositions de paix; le cardinal de Richelieu irrité contre madame royale, leur offrit, s'ils voulaient s'attacher à Louis XIII, toute l'autorité de la régence, dont la duchesse ne conserverait que les apparences en se retirant en Savoie. Les princes répondirent, qu'ils étaient disposés à accepter ces propositions, si on leur permettait de se

(1) Ramsay. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Assarini, tom. 2, lib. 4. — Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 3.

An 1639.

conserver neutres pendant la durée de la guerre contre l'Espagne; et quoique cette clause fît échouer la négociation, les princes, ou leurs agens, en laissèrent pénétrer le secret, dans la vue d'engager la cour de Madrid à les ménager davantage, ce qui en effet réussit, l'ambassadeur d'Espagne à Gênes ayant reçu ordre de passer en Piémont pour les raffermir dans leurs engagemens. D'autre part madame royale, instruite sans doute des dispositions du cabinet de Paris, et voyant que la mésintelligence entre les Piémontais et les Français devenait chaque jour plus grande, songea sérieusement à conclure la paix avec ses beaux-frères (1), vers lesquels elle envoya François de Provane seigneur de Leyni, capitaine de ses gardes, qui ayant sa famille à Turin, pouvait s'y rendre sans donner aucune espèce d'ombrage. Provane était intimement lié avec le marquis de Pallavicino, et avec le président Bellon, jouissant tous deux de beaucoup de considération dans le parti contraire; ils se montrèrent l'un et l'autre empressés de voir finir les malheurs, dont leur patrie était accablée, et ils portèrent au prince Thomas la parole de Provane; mais ce prince, rendu de nouveau trop confiant depuis les dernières avances et les nouvelles promesses des Espagnols, porta ses prétentions

(1) Brusoni, lib. 9. — Ferrero. Storia di Torino. — Assarini, tom. 2, lib. 4. — Capriata, lib. 16. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Storia dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 7.

jusqu'à vouloir que la ville et la citadelle de Turin fussent occupées par une garnison suisse, en proposant, comme modèle du traité, l'accord conclu entre la duchesse Yolande et les princes de Savoie, sous le règne d'Amédée le bienheureux. An 1639.

Monsieur de Provane fit connaître à madame royale les dispositions où l'on était à Turin. Elles renversaient les espérances de cette princesse, car sans compter les difficultés qui la regardaient personnellement, il était impossible de croire que les Français voulussent jamais se dessaisir de la citadelle de Turin. Leyni retourna donc à Chambéry, sans que l'on y eût tout à fait perdu l'espérance de rétablir la paix dans la famille royale en s'adressant au prince cardinal, auprès de qui l'on comptait trouver plus de facilité (1). Cependant les princes crurent le moment arrivé de se faire reconnaître par les puissances d'Italie dans la qualité de régens qu'ils avaient prise, et ils envoyèrent à Venise le chevalier de Saluces, avec le titre de ministre; mais il ne put y être reconnu, malgré l'appui de l'ambassadeur d'Espagne (2), et il fallut renoncer à un avantage jugé important. Bientôt un soin plus pressant appela l'attention de Thomas; ce fut celui de traverser les négociations, déjà fort avancées à son

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. -- Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

(2) Brusoni, lib. 7.

An 1639. insçu, entre la duchesse sa belle-sœur et le cardinal son frère.

Le comte de Saint-Martin, avec le patrimonial Monet, venaient d'être envoyés secrètement de Chambéry à Nice. Ils trouvèrent le cardinal de Savoie dans des dispositions aussi favorables à la paix qu'ils pouvaient le desirer; le prince nomma Dominique Doria marquis de Cirié, son grand écuyer, pour traiter avec les envoyés de la duchesse Christine. Saint-Martin et Monet proposèrent d'abord le mariage de madame Louise, fille aînée de la régente, avec le cardinal son oncle : cette offre devait détruire dans tous les esprits les préventions qu'avait fait naître le bruit des fiançailles de cette princesse avec un prince français : on ne pouvait ouvrir la négociation d'une manière plus heureuse; aussi prit-elle d'abord une tournure à donner l'espérance la mieux fondée. Il ne restait de difficulté essentielle à vaincre, que celle d'engager le prince à se déclarer en faveur de la France contre les Espagnols; et quoique le marquis de Cirié demandât toujours qu'on lui permît de se conserver neutre entre les deux rois, l'abbé Soldati, homme de confiance, souvent chargé de porter la parole, laissait entrevoir que cet obstacle ne serait point insurmontable, si l'on faisait trouver dans

le parti qu'on proposait aux deux princes leurs convenances et leur sûreté. *An* 1639.

Madame royale instruite du succès des premières conférences, chargea l'abbé de la Montà d'aller en apprendre la nouvelle à Paris; elle fit partir en même temps pour Nice le père Saint-Martin d'Aglié, provincial des capucins, chargé des pleins pouvoirs dont ses commissaires avaient besoin: on était si près de signer le traité, que déjà le comte Galeani, gentilhomme du prince cardinal, s'était rendu par son ordre auprès du comte d'Harcourt, général commandant l'armée française, lorsque le prince Thomas ayant eu connaissance de ce qui se passait, outré de voir la paix au moment de se faire sans être seulement consulté, ordonna au comte de Bagnasque, et au commandeur Pazero, de se rendre diligemment à Nice, et de veiller à ses intérêts. Les deux envoyés du prince Thomas arrivèrent auprès du prince cardinal dans des dispositions tout à fait différentes. Pazero, dégoûté des Espagnols, et n'ayant pas recueilli dans le parti qu'il avait embrassé tous les avantages que son ambition s'était promis d'y trouver, desirait faire oublier les torts de sa conduite en contribuant à la conclusion de la paix, et ne demandait que d'y trouver la gloire des princes et la sûreté de leur parti. Bagnasque

An 1639. au contraire, ennemi déclaré des d'Aglié, tout puissans auprès de madame royale, redoutait un arrangement qui eût soumis sa fortune à leur crédit, et ne songeait qu'à servir son propre intérêt en traversant la négociation; il y réussit au delà peut-être de ses espérances, en obtenant que les articles arrêtés à Nice seraient envoyés à Turin et soumis au prince Thomas. C'était se donner gain de cause: le comte de Saint-Martin et le patrimonial Monet se retirèrent à Antibe, en attendant une résolution définitive; et les ministres du prince Thomas reprirent la route de Piémont avec le père d'Aglié, chargé de poursuivre la négociation au nom de la duchesse.

Cet homme, rompu depuis long-temps aux manières et aux usages de la cour où il avait passé sa première jeunesse, parvint à calmer le ressentiment du prince, et l'engagea à prêter l'oreille aux propositions dont il était chargé; par ses soins elles furent toutes agréées, excepté celle de l'alliance avec la France: Thomas persista dans son plan de neutralité; sur ce point il se montra toujours inébranlable. La régente essaya sans succès d'en obtenir l'agrément de la cour de Paris; Richelieu s'opposait à la paix de madame royale avec les princes s'ils ne se déclaraient contre les Espagnols,

et dès-lors il fallut renoncer à l'espoir de la conclure (1). An 1639.

Pendant la durée de ces conférences, la guerre avait continué en Piémont; le vicomte de Turenne était parti de Savillan, à la tête de huit cents chevaux, pour enlever un régiment de dragons piémontais stationné à Saint-Alban. Le colonel Porporato averti de son approche, loin de se retirer devant des forces supérieures, osa s'avancer vers elles, et contraint de se replier gagna sur la colline une position avantageuse, où ayant fait mettre pied à terre à une partie de son régiment, il repoussa l'ennemi, qui rentra dans ses quartiers, après avoir dévasté les campagnes environnantes (2). Ce combat termina la campagne du 1639, sans faire cesser les hostilités entre Turin et la citadelle; les Français venaient de relever le donjon sous le feu de l'artillerie des cavaliers qui soutenaient le retranchement dont la ville s'était couverte; et dès-lors la batterie élevée sur le nouveau donjon fit à Turin un mal très-considérable (3).

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

(2) Brusoni, lib. 8.

(3) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 4.

CHAPITRE LIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

ET DE LA GUERRE CIVILE.

Sommaire. Le général espagnol se décide à assiéger Casal, malgré les princes de Savoie qui sollicitaient l'attaque de la citadelle de Turin. — Dispositions du marquis de Leganes pour tromper son ennemi. — Escarmouche près de Turin. — Casal est investi. — Opérations du siège. — Attaque de Rossignan. — Approche de l'armée de secours. — Bataille de Casal. — Victoire des Français unis aux troupes de la régente. — Les troupes du prince Thomas s'approchent de Quérasque. — Leur retraite. — Madame royale demande qu'on assiège Turin. — Les Français y marchent. — Ils s'emparent de la colline. — La tranchée est ouverte. — Opérations du siège. — L'armée espagnole s'avance vers les lignes ennemies par la montagne des Camaldules. — Elle jette des ponts sur le Pô. — Premier combat de Moncalier. — Second combat près de cette ville. — Les Espagnols et les troupes des princes se portent sur la gauche du

Pô — La colline de Turin abandonnée à la fureur de l'armée assiégeante. — La disette se fait sentir dans son camp. — Le comte d'Harcourt s'ouvre une communication avec la province d'Ivrée. — Un capitaine de la garnison tente de livrer à l'ennemi une porte de la ville. — Il est découvert. — On offre la paix au prince Thomas qui la refuse. — Continuation du siège. — Les Français se voient cernés dans leurs lignes. — Les vivres leur manquent. — Mouvemens des Espagnols. — Position des assiégés. — L'armée de secours attaque sans succès les lignes pour faire entrer un convoi dans la place. — Retraite des Espagnols à Moncalier. — Colegno occupé par les Français. — Suite des opérations du siège. — Disette des assiégés. — Conspiration découverte dans la ville. — Continuation du siège. — Sortie repoussée. — L'armée de secours attaque la circonvallation sans pouvoir la forcer. — Nouvelle sortie meurtrière et inutile. — Riche convoi allant à l'armée française que les Espagnols enlèvent. — État de la place. — Pourparlers de paix trois fois repris. — Conduite et desseins du gouverneur de la Lombardie. — Projet combiné pour une attaque générale.

— La garnison l'exécute seule, et l'armée de secours ne paraît pas, — Le prince Thomas indigné de la conduite du marquis de Leganes consent à parlementer. — Il rend Turin, et se retire à Ivrée.

An 1640. Il paraissait au prince Thomas que son dévouement à l'Espagne devait enfin obtenir du marquis de Leganes des marques de déférence et d'intérêt: il lui en demanda la preuve, en le pressant de lever ses quartiers, et de venir mettre le siège devant la citadelle de Turin; cependant si le gouverneur du Milanais entra cette année le premier en campagne ce fut uniquement dans le desir de satisfaire aux instances de la duchesse régente de Mantoue, en considération de laquelle il résolut l'attaque de Casal (1). Le prince de Savoie tenta inutilement de le détourner de cette entreprise: Leganes se flattait d'avoir aisément la capitale du Monferrat, à la faveur des intelligences que les ministres de Mantoue assuraient entretenir dans la ville, et il comptait, qu'après s'en être rendu maître, il n'aurait pas comme à Turin d'obstacle à vaincre pour garder la place, au moins jusqu'à la conclusion de la paix. Ce parti étant décidément pris, il laissa croire au général français que son intention

(1) Tesauro. Campeggiamenti.— Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Capriata, lib. 17.

An 1640.

était d'assiéger la citadelle de Turin, dont il fit approcher quelques troupes ; le comte d'Harcourt y appela les siennes, dispersa les détachemens ennemis qu'il rencontra, défit près de Quiers un régiment de cavalerie piémontaise (1), et crut renverser ainsi les projets des Espagnols; mais pendant qu'il était uniquement occupé de la conservation de cette importante place, monsieur de Leganes investit Casal, le 8 avril, à la tête de dix-neuf mille hommes, dont cinq mille cavaliers (2).

Persuadé comme l'était le général espagnol que l'ennemi marcherait au secours de la place assiégée, et décidé à l'attendre dans ses lignes, il donna ses premiers soins à la circonvallation; il dressa ensuite deux batteries, l'une de six pièces de canon, contre le bastion de Frassinet, l'autre de huit canons, et de quelques mortiers sur les hauteurs de la Marguerite. La garnison tenta, le 11, une sortie qui ne réussit pas (3), et monsieur de la Tour, gouverneur de Casal, n'ayant sous ses ordres que douze cents hommes d'infanterie et trois cents cavaliers, s'enferma dans ses remparts sans troubler les travaux que l'ennemi pressait extrêmement (4). Celui-ci attaqua le village de Rossignan, poste également important aux deux partis, dans lequel les Français venaient de jeter trois cents

(1) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 4. — Le-Vassor, liv. 46.

(2) Baudier — Leclerc, liv. 6.

(3) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 4.

(4) Capriata, lib. 17.

An 1640. hommes. Le colonel Allardi les contraignit d'abandonner le village et la redoute qui les couvrait; les Français se soutinrent mieux dans le château où ils s'enfermèrent; Allardi amenait avec lui des pièces de campagne, dont les boulets ne faisaient que blanchir contre les murs de la place; il fallut y attacher le mineur, son travail fut plusieurs fois comblé, et le siège durait encore, lorsqu'à l'approche de l'armée de secours Allardi abandonna l'entreprise (1).

Le comte d'Harcourt n'était pas assez fort pour tenter de délivrer Casal avec ses seules troupes (2). Celles de la duchesse de Savoie se trouvaient occupées dans la province de Mondovi, où elles assiégeaient la petite ville de Carru, possédée à titre de fief par un des plus zélés partisans des princes; le comte de Sénantes l'ayant prise d'assaut, fut blessé par ses propres soldats, dont il entreprit d'arrêter les désordres; une partie de la garnison du château l'abandonna dès que la nuit survint, en se retirant par la porte de secours, ce qui obligea le chevalier de Montfort de se rendre à discrétion. L'on reprocha au marquis de Ville d'avoir faiblement réprimé les violences qui s'exercèrent contre les vaincus. Après cette expédition, les troupes de la régente au nombre de trois mille cinq cents hommes joignirent l'armée française à

(1) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 5.

(2) Leclerc, liv. 6.

Baudichieri, d'où elle se rendit à Calian, *An* 1640.
et le 26 avril à Moncïar (1) ; le jour suivant, elle parut en vue de Rossignan ; les Espagnols en abandonnèrent le siège (2) en se repliant sur le gros de leur armée dans les lignes de Casal.

(1) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 5.

(2) Il soldato Monferrino.

La bataille devenait inévitable : le nonce Ferragallo tenta inutilement de la prévenir : le marquis de Leganes accueillit très-mal ses remontrances ; *je ne suis point Sainte-Croix et vous n'êtes pas Mazarini*, répondit-il orgueilleusement, tant il se croyait assuré d'obtenir la victoire. Cependant les Français s'approchaient avec confiance : le comte d'Harcourt reconnut, le 28, la position ennemie, et changeant la résolution qu'il avait d'abord prise, de porter les plus grands coups du côté de Frassinet, il se décida à fixer sa principale attaque entre le pont de la Gottola et les hauteurs de la Marguerite ; le général espagnol décidé, contre l'avis d'une partie de ses officiers, à recevoir la bataille dans ses lignes, fit surtout perfectionner ses retranchemens de la plaine, comptant sur l'avantage de sa position du côté de la colline, où il négligea ses travaux.

Le 29, à onze heures du matin, l'armée française se trouva à portée de la circonvallation ; le combat s'engagea entre les avant-postes autrichiens et les enfans

An 1640. perdus que le comte d'Harcourt poussa en avant de ses colonnes: mais l'action ne tarda pas à devenir très-importante; la cavalerie française emportée par son courage s'engagea imprudemment à vouloir forcer un corps d'infanterie placé sous la protection de quelques cassines, dont l'attaque ne réussit pas; monsieur d'Harcourt y accourut à temps pour prévenir une plus grande perte, et marchant par sa gauche, il se porta vers le quartier de Saint-George, contre lequel il dirigea une batterie de dix pièces de canon; quelques dragons tentèrent d'enlever cette batterie; ils furent aisément repoussés, et extrêmement maltraités dans leur retraite, ainsi que trois compagnies de cavalerie qui voulurent les soutenir. La déroute de ces escadrons apporta le désordre dans les rangs de l'infanterie, dont une partie sortait des retranchemens dans l'intention de recueillir les fuyards, et le comte d'Harcourt, profitant du moment, fit avancer les troupes de la duchesse de Savoie en face du torrent de la Gottola, dans le temps même qu'une colonne française se portait supérieurement contre la partie des lignes défendue par les Castillans réunis aux Piémontais du prince Thomas.

Cette attaque, que le général en chef dirigea en personne, coûta beaucoup de sang; le comte d'Harcourt à la tête de

ses escadrons, franchit des premiers le retranchement: il culbuta un corps de cavalerie italienne, et s'avança vers la cavalerie espagnole qui marchait à sa rencontre: le choc fut rude, et l'avantage balancé; cependant le vicomte de Turenne étant survenu avec monsieur de la Motte sur le flanc des Espagnols, ils se mirent en retraite vers le quartier de la Gottola: par tout ailleurs les lignes étaient forcées; l'infanterie française suivant la route que la cavalerie venait de lui ouvrir, se répandit dans ces lignes, et les Autrichiens ne se soutenaient plus que dans quelques redoutes dont les retranchemens étaient flanqués; une sortie de la garnison acheva de les mettre en désordre; plusieurs corps entreprirent d'exécuter leur retraite sur Pont-de-Sture, malgré les exhortations du marquis de Leganes, qui voulait les ramener au combat. Ce général, ne pouvant arrêter les fuyards, envoya des gardes à Pont-de-Sture afin d'empêcher le passage du Pô; mais la terreur était si grande, que l'on força les gardes, et que beaucoup de soldats, ne pouvant assez tôt passer le pont, se jetèrent à l'eau et périrent. *An 1640.*

On se battait cependant encore au quartier de la Gottola, où il n'avait point été possible de forcer les Espagnols, et où ils se seraient soutenus long-temps encore si monsieur de Leganes n'eût

An 1640. envoyé à ses troupes l'ordre de se replier à Frassinet: elles se joignirent à Don Charles de la Gatta, qui couvrait la retraite de l'armée; se soutinrent le reste du jour sur la droite du Pô, qu'elles passèrent alors, et rentrèrent dans la Lomelline par Brême, en envoyant néanmoins des renforts aux garnisons de Turin, de Trin, de Santya, d'Asti et de Verceil, où le gouverneur du Milanais se rendit bientôt lui-même. Cette victoire ne coûta que mille hommes aux Français: les Espagnols en perdirent trois mille, tout leur bagage, la caisse militaire, la chancelerie des généraux, avec la plus grande partie de leur artillerie (1); et quoique après le malheur de cette journée ils se trouvassent encore plus forts en nombre que leurs ennemis (2), le découragement de leur armée donna une supériorité décidée aux Français. La maison d'Autriche tira pourtant cet avantage de la perte de cette bataille, qu'elle arrêta la conclusion d'une alliance, que la plupart des puissances d'Italie intéressées à sauver Casal, étaient au moment de conclure avec la cour de Paris (3).

Celle de Turin en devint toutefois de plus en plus dépendante; le cardinal de Richelieu craignant que madame royale ne prêtât l'oreille aux propositions de paix que les circonstances pouvaient

(1) Tesauro. Campeggiamenti. — Baudier. — Leclerc. — Brusoni, lib. 8. — Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 5. — Ramsay. — Il soldato monferrino. — Le-Vassor, liv. 46.

(2) Capriata, lib. 17.

(3) Brusoni, lib. 8. — Le-Vassor, liv. 46.

déterminer ses beaux-frères à lui offrir, fit dire au comte d'Aglié, qu'il serait responsable au roi du parti qu'embrasserait la régente ; il écrivit en même temps à cette princesse et au comte d'Harcourt sur le même sujet (1); mais la duchesse de Savoie songeait uniquement à la reprise de Turin; elle alla en personne solliciter cette entreprise au quartier général de Carmagnole; monsieur d'Harcourt y consentit, et pendant qu'il s'occupait des préparatifs du siège, madame royale réunit ses troupes à Rivoli (2), et les fit marcher dans les environs de Quiers. Elles campaient à Riva, en attendant l'ordre de se joindre aux Français, lorsqu'on apprit qu'un détachement des troupes des princes resserrait Quérasque, où ils entretenaient des intelligences; le marquis de Ville accourut au secours de cette place; et les troupes des princes s'étant retirées sur Coni à son approche (3), il alla s'unir à l'armée alliée marchant vers Turin.

On y éprouvait de justes inquiétudes; le marquis de Leganes n'y avait envoyé que de faibles secours, et les huit cents cavaliers piémontais, revenus de la bataille de Casal sous les ordres de Don Maurice de Savoie, portèrent l'alarme dans la ville (4). Le 10 de mai, les assiégeans s'approchèrent, et l'investirent par

An 1640.

(1) Leclerc, liv. 6. — Siri. Memorie recondite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 46.

(2) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 6.

(3) Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(4) Tesauro. Campeggiamenti.

An 1640. les deux bords du Pô; le lendemain ils dirigèrent trois pièces de canon contre une redoute de la colline qui couvrait la hauteur du Monte, et s'en étant emparés le 12, ils attaquèrent aussitôt le Monte même, l'épée à la main: d'abord ils furent repoussés; cependant une compagnie de Suisses grisons ayant refusé de combattre davantage, les Français entrèrent dans le retranchement; les assiégés cherchèrent alors leur salut dans la fuite; la plupart gagnèrent l'église des capucins, où ils espéraient de trouver un asile; mais ils y furent tous massacrés, le soldat s'étant abandonné aux excès les plus coupables (1).

(1) Diario dell'assedio di Torino nel 1640. — Baudier.

La perte de ce poste resserrait davantage Turin, et rendait toujours plus difficile l'entrée du convoi de poudre à canon qu'on attendait incessamment d'Ivrée. Le prince Thomas, qui s'était enfermé dans la place, entreprit de favoriser la marche de ce convoi par une sortie que Don Maurice exécuta, la nuit du 12 au 13, contre le quartier qu'occupaient les troupes de la régente du côté du parc; les assiégeans ayant légèrement abandonné le pont sur la Doire, Don Maurice pénétra jusqu'à la circonvallation, et si le convoi se fût trouvé à portée de profiter de cet avantage, il aurait pu entrer dans Turin; mais on ne calcula pas sa marche avec

assez de justesse, et la garnison rentra dans la ville, en laissant le chevalier Buschetti et le chevalier de Lucinge prisonniers de l'ennemi. Le chevalier de Montdragon et le colonel Prél furent blessés dans ce combat, où le baron de Perron et le chevalier de Palavesin se distinguèrent : on ne compta point d'officier de marque perdu du côté des assiégeans. Les généraux de la duchesse ayant réussi à jeter dans la ville des billets par lesquels ils promettaient de grands avantages aux citoyens qui embrasseraient le parti de cette princesse, il y en eut qui s'engagèrent à introduire les assiégeans dans la place par une fausse porte, où ils réussirent à couper les chandelles du pont levis; néanmoins la conspiration ayant été découverte, les coupables furent jugés selon la rigueur des lois (1).

An 1640.

Les travaux du siège étaient poussés avec beaucoup d'activité : les officiers donnaient l'exemple aux soldats; et pendant que l'infanterie perfectionnait des lignes de quatre milles d'étendue, la cavalerie l'aidait dans le service de la tranchée (2). Deux batteries dressées sur la colline, l'une au Monte, l'autre en face du pont de Pô, commencèrent à tirer, le 22, en dirigeant la plus grande partie de leur feu contre le palais royal, où logeait le prince avec les infantes

(1) Capriata, lib. 17. — Diario dell'assedio di Torino. — Assarini, tom. 2, lib. 4.

(2) Baudier. — Galeazzo Gualdo, parte seconda, lib. 6.

An 1640. ses sœurs. Les habitans ne s'en montraient pas moins très-animés; et leur courage redoubla, quand un paysan arrivé le 27 apporta la nouvelle que l'armée de secours camperait le soir de ce même jour à Quiers, pour tenter de troubler le siège. Le marquis de Leganes y conduisit en effet huit mille hommes de ses troupes; celles du cardinal Maurice étaient aux ordres du comte de Valpergue: le comte de Mussan commandait celles du prince Thomas, auxquelles s'étaient volontairement unis quelques centaines de paysans armés (1). Ces forces s'étant jointes aux Espagnols, s'avancèrent, le 29, aux Camaldules; le 30 elles chassèrent les Français de plusieurs postes de la colline, et le lendemain une colonne espagnole s'étant approchée du Monte, dirigea une batterie contre ce poste.

Pendant que le gouverneur du Milanais occupait ainsi son ennemi sur la droite du Pô, il faisait filer une partie de son armée vers Moncalier, où il voulait passer ce fleuve; il y jeta des ponts et commença à les retrancher le 2 juin; la cavalerie de Savoie battit le détachement qui couvrait les pionniers, et les ouvrages commencés furent détruits par les Piémontais, qui se tinrent en présence des ponts, dont l'ennemi occupait l'extrémité opposée.

(1) Diario dell'assedio di Torino. — Capriata, lib. 17. — Assarini, tom. 2, lib. 3. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

Six jours se passèrent dans cette position également fatiguante aux deux partis, jusqu'à ce qu'enfin monsieur de Leganes réunit plusieurs grands bâteaux à la hauteur des sables de Truffarello, et fit passer le Pô à une partie de ses troupes, qui marchèrent sur le flanc des Savoyards, pendant qu'ils combattaient de front. Le 8, à quatre heures du soir, l'action s'engagea vivement, et dura jusqu'à nuit close; les Piémontais, auxquels le comte d'Harcourt envoya des renforts, se trouvaient néanmoins inférieurs en nombre: ils n'en soutinrent pas moins avec beaucoup de courage l'attaque que l'ennemi renouvella à l'aube du jour; mais après une résistance opiniâtre, la cavalerie espagnole ayant passé les ponts de Moncalier, se porta vers Turin, si promptement qu'elle leur coupa la retraite. Les Savoyards et les Français tentèrent inutilement de s'ouvrir un passage, l'épée à la main; ils furent mis en déroute; les Espagnols massacrèrent tout ce qui tomba dans leur main par représailles de la rigueur exercée à l'attaque du 2.

An 1640.

Le 10, les troupes espagnoles abandonnèrent tout à fait la colline de Turin, et se réunirent sur la gauche du Pô. Les assiégeans marchèrent de nouveau sur cette colline, dont les paysans s'étaient ouvertement montrés contre eux,

An 1640. et comme les habitans de Turin y avaient de belles et nombreuses maisons de campagne, on les livra à la fureur du soldat; ceux de la régente, que l'esprit de parti animait à la vengeance, se livrèrent aux plus grands excès; l'hospice, le couvent et l'église des hospitaliers de Saint-Antoine furent mis au pillage: les malades massacrés ou chassés, et les sœurs qui desservaient la maison brutalement outragées. Le 12, les coureurs espagnols passèrent le Sangon, dans le dessein de resserrer les vivres à l'armée assiégeante: ils maltraitèrent une ambulance qu'ils surprirent sur la route de Pignerol, et ils enlevèrent quelques convois. Le 16, la disette commençait à se faire sentir dans le camp français; les soldats qui osaient sortir des lignes pour chercher des vivres étaient massacrés par les paysans armés en faveur des princes. Le comte d'Harcourt crut alors nécessaire d'ouvrir ses communications avec la province d'Ivrée, afin d'en tirer des subsistances, et cette idée l'engagea à faire marcher huit cents maîtres de l'escadron de Savoie, et sept cents mousquetaires piémontais contre les six cents dragons, à la tête desquels le comte Massetti courait le Canavesan; Massetti se retira sur Ivrée, en coupant les ponts de l'Orco après lui.

Les travaux du siège avançaient assez

lentement; mais les généraux de la régente se flattaient d'entrer en vainqueurs dans Turin, où ils avaient gagné le capitaine Cugini; l'occasion de profiter de ses services parut s'offrir bientôt. Une compagnie de cavalerie sortait tous les soirs par la porte du palais, et ne rentrait qu'après avoir fait le tour de la place : Cugini se trouvant commander, le 18, la garde de cette porte, proposa au marquis de Pianezze de s'en approcher un peu avant l'heure où la patrouille de la garnison entrait comme à l'ordinaire, en offrant de recevoir sa troupe, et en lui envoyant le mot d'ordre, afin qu'elle traversât sans obstacle les avant-postes; les Savoyards les franchirent, et l'entreprise pouvait réussir, si par un hasard imprévu la patrouille de la garnison n'était revenue plutôt que de coutume. *An* 1640.

Cet accident déconcerta Cugini; il espéra en vain de couvrir sa lâcheté en faisant feu sur l'ennemi qui s'avançait avec confiance : on ignore comment sa trahison vint à se découvrir; on sait seulement, que convaincu de son crime, il en fut puni de mort.

L'espérance des assiégeans s'étant ainsi évanouie, le nonce apostolique offrit inutilement de la part du général français un accommodement particulier au prince Thomas, s'il voulait se séparer des Espagnols; il le refusa, et peu de jours

An 1640. après, les assiégeans détournèrent les eaux qui faisaient mouvoir les moulins de la ville, où la farine manqua, malgré l'usage des meules à bras qu'on se hâta de construire. Le 20, jour de la naissance du duc Charles Emmanuel, on fit également des feux de joie et des réjouissances publiques, à l'armée assiégeante, à l'armée de secours, à Turin, et dans la citadelle, chacun se disait l'appui du jeune prince, auquel tous faisaient beaucoup de mal. Le 21, Don Charles de la Gatta délivra à Colegno un transport de trois cents prisonniers espagnols. Le 23, la garnison fit une sortie sous les ordres du comte de la Trinité, et parvint, malgré le feu des ennemis, à jeter un pont sur la Doire, qui devait ouvrir la communication de la place avec les troupes de Don Charles de la Gatta stationnées à Colegno; il était essentiel de ne point laisser cet avantage aux assiégés; le comte d'Harcourt profita de la nuit pour construire une redoute en face du pont, et pour y élever une batterie: le prince Thomas la fit attaquer, le 25, par le comte Bollognini à la tête de mille hommes qui s'en emparèrent; les Français en se retirant abandonnèrent une pièce de canon; mais la nuit d'après ils reprirent leurs postes, et tentèrent de forcer le pont que les

assiégés conservèrent après un combat meurtrier. An 1640.

La facilité que ce pont donnait à la garnison de s'avancer dans la campagne inquiétait d'autant plus le général français, que les paysans des environs, après avoir éloigné leurs enfans et leurs femmes, s'étaient tous mis en armes sous différens chefs, et osaient souvent attaquer les troupes: monsieur d'Harcourt voulut couper à ces partis bleux l'entrée de Turin en bloquant les avenues du pont, et il y réussit, quoique il fût lui-même comme assiégé dans ses lignes; les Espagnols venaient d'enlever la caisse militaire des troupes savoyardes que le commandeur de Souvré escortait de Suse au camp; la bravoure de cet officier, qui perdit dans un combat inégal la plus belle partie de l'escadron de Savoie, ne servit qu'à rendre son malheur doublement funeste; et l'ennemi devenu de jour en jour plus hardi, se porta entre Pignerol et l'armée assiégeante, enleva, le 28, un convoi considérable, chassa les Français de Rivalta, où il s'établit, et poussant ses courses jusqu'à l'entrée des vallées vaudoises, s'empara des magasins qu'on avait formés à Saint-Second. La disette fit naître la désertion parmi les assiégeans, dont la position était très-embarrassante. Cependant les vivres

An 1640. commençaient à manquer aux assiégés; on reconnut que par précaution ou par spéculation les plus riches citoyens emmagasinaient chez-eux, et l'on ordonna dans la ville de visites domiciliaires, dont le résultat ne répondit pas à l'attente du prince; néanmoins la connaissance qu'il avait de la situation de l'armée française soutenait son espérance, et tout semblait la justifier.

Le 9 de juillet, monsieur de Leganes s'approcha des lignes, contre lesquelles son artillerie fit le lendemain un feu très-vif. Le commandeur de Pazero ayant réussi à passer de la ville au camp des Espagnols, ne négligeait rien pour les décider à risquer le sort d'une journée. Ce ministre des princes de Savoie regardait une bataillle comme plus nécessaire encore à l'indépendance du Piémont qu'à la délivrance de Turin: *je voudrais voir*, dit-il dans un conseil, *les Espagnols victorieux*, *mais assez affaiblis par leur victoire*, *pour qu'ils renonçassent au projet de nous asservir*. Ferme dans ses principes, il ne laissait pas un moment de repos au marquis de Leganes, il alla jusqu'à le menacer de passer auprès du général français et d'y traiter la paix particulière de ses maîtres s'il n'agissait promptement en leur faveur; le gouverneur du Milanais tenta de le corrompre; il fut sourd

à l'appas de l'or qu'on fit briller devant lui, et il obtint enfin la promesse positive, que Turin serait secouru à tout prix (1). *An* 1640.

En exécution de cette promesse, l'armée espagnole s'avança, comme nous venons de le dire, fort-près de la contrevallation pendant que les comtes de Valpergue et de Massetti, commandant les troupes des princes, reçurent ordre de s'approcher de Turin par le Canavais avec le convoi préparé dans cette province. Don Charles de la Gatta marchant de Colegno sur la Doire, devait les soutenir, et deux mille paysans se chargeaient d'assaillir les postes ennemis de la colline. On se proposait d'exécuter ces différentes attaques, le 14, à trois heures après midi, au moment où la garnison ferait une sortie générale; mais monsieur de la Gatta, poussé par un imprudent courage, ou par le desir de recueillir seul la gloire de cette journée, anticipa sa marche, et tomba trop tôt sur le quartier de la Motte avec sa division composée de quatre mille hommes d'infanterie, et de deux mille cinq cents cavaliers. Les Français ne résistèrent pas à leur choc : les Espagnols pénétrèrent dans les lignes; et déjà leur cavalerie était aux portes de Turin, lorsque l'ennemi renforcé par les quartiers voisins revint à la charge, mit

(1) Diario dell'assedio di Torino. — Brusoni, lib. 8. — Capriata, lib. 17. — Tesauro. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Le-Vassor, liv. 46.

An 1640. les troupes de la Gatta en désordre, et dispersa son convoi : les escadrons espagnols se jetèrent dans la ville, en abandonnant l'infanterie, qui aurait été entièrement massacrée, si le comte de Broglia ne fût revenu sur ses pas pour favoriser sa retraite. Le marquis de Leganes, quoique sensiblement affligé de cet inconvénient, attaqua avec beaucoup de vigueur les lignes françaises : il y marcha jusqu'à quatre fois sans succès : la garnison occupée à recueillir les fuyards, et à sauver les débris du convoi sur le point opposé à la grande attaque, la favorisa faiblement et trop tard ; les assiégeans, vainqueurs de ce côté, réunirent toutes leurs forces contre Leganes, qui se retira à Moncalier (1).

(1) Assarini, tom. 2, lib. 4. — Baudier. — Ramsay, liv. 1.

Monsieur de la Gatta en entrant dans la place ne fit qu'augmenter l'embarras qu'y causait le manque de fourrages ; d'autre part les troupes que le comte de Broglia ramena à Colegno se trouvèrent si affaiblies qu'elles ne purent s'y soutenir, et les Français ayant occupé ce village, assurèrent la marche des convois qui leur arrivaient par Rivoli. Le 14, on commença une redoute en face de la porte du château que les assiégés avaient conservée libre jusqu'alors, et le même jour, le comte Catalan Alfieri ayant conduit dans les lignes un renfort de troupes savoyardes, monsieur d'Harcourt

entreprit de chasser la garnison du pont qu'elle occupait sur la Doire depuis le 23 juin. Le seul feu d'une batterie dirigée contre ce pont força les Piémontais à l'abandonner, et le prince Thomas, qui s'était prévalu de ce poste pour ramener l'eau à ses moulins, la vit une seconde fois détournée, et la ville se trouva bientôt dans une telle disette de farine qu'on dut réduire le soldat à la moitié de la distribution ordinaire du pain. Le marquis de Leganes instruit des besoins de la place, y fit savoir, que la nuit du 16 un convoi de quatre cents mulets s'en approcherait par la colline ; toute la cavalerie de la garnison sortit à sa rencontre ; cependant l'officier chargé d'escorter le convoi s'égara en route et retourna le matin au camp espagnol ; il fallut alors réduire les subsistances qu'on distribuait aux citoyens, ce qui servit de prétexte à une conspiration ourdie par le président Forno, qu'on arrêta le 18. *An* 1640.

Les travaux du siège avançaient ; les Français resserraient chaque jour plus étroitement la place, dont les communications avec l'armée de secours étaient intièrement interceptées. Ce fut dans cette circonstance qu'un ingénieur du prince, appelé Zignone, imagina de faire passer les lettres, en les enfermant dans une bombe remplie de sable qu'on

An 1640. lançait aux avant-postes espagnols; ce moyen réussit, et l'on s'en servit souvent pour jeter de la poudre à canon dans Turin. Comme on en manquait, la garnison ménageait extrêmement son feu, celui des assiégeans était continuel : le 23, deux nouvelles batteries commencèrent à tirer, l'une depuis le *Monte*, l'autre depuis les remparts de la citadelle; la ville en souffrit beaucoup (1), on craignit les suites du siège, et on conseilla au prince de se retirer au camp des Autrichiens; mais Thomas prévoyant que son départ amenerait infailliblement une prompte capitulation, se refusa aux instances qui lui étaient faites (2), et uniquement occupé du soin de prolonger la défense, il fit travailler à creuser un nouveau canal, au moyen duquel il porta les eaux de la Doire à ses moulins.

On avait épuisé tous les moyens par lesquels on pouvait suppléer au manque de fourrage; la cavalerie se ruinait; il fallut songer à la faire sortir de Turin, et la nuit du 23 on exécuta une sortie, à dessein d'ouvrir à Don Charles de la Gatta le chemin de Colegno, ce qui ne réussit pas, et plusieurs jours se passèrent sans que rien ne changeât à l'état du siège. On remarquait cependant que depuis quelque temps le nonce du pape enfermé dans Turin se ren-

(1) Diario dell'assedio di Torino. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Siri. Memorie recondite, vol. 8.

(2) Capriata, lib. 17.

dait fréquemment auprès du comte d'Harcourt: le marquis de Leganes craignant que les princes de Savoie ne songeassent à un accommodement particulier avec la France, se décida à sortir de son inaction. Le 31 juillet, il attaqua les lignes ennemies sur la droite du Pô; l'infanterie de la garnison sortit en même temps, et détruisit une partie des ouvrages les plus avancés, pendant que la cavalerie tentait de sortir de la place; les escadrons des princes se trouvèrent en présence des escadrons de madame royale; l'acharnement des partis rendit la charge doublement meurtrière; on fit des prodiges de valeur; le colonel Monti, le comte Taffin, le comte de Verrue, le chevalier Capris, le chevalier de Montisel, le marquis de Carret et le chevalier de la Roque, tous officiers distingués de l'un ou de l'autre parti, perdirent la vie dans un combat où l'on ne donnait point de quartier; la victoire sur ce point était indécise encore, lorsque Don Charles de la Gatta, repoussé avec perte, donna le signal de la retraite, et rentra dans Turin. *An* 1640.

Le marquis de Leganes ne réussit pas non plus à forcer la circonvallation: il rentra le soir dans son camp de Moncalier, en poussant ses partis du côté de Chivas, sur l'avis qu'il reçut

An 1640. de la marche d'un convoi de deux cents mulets, qu'il enleva en effet la nuit suivante. Les Espagnols conservaient toujours quelques postes sur la colline de Turin : ils y élevèrent le 2 août une batterie, dont ils dirigèrent le feu contre le *Monte*. Le 3, les assiégeans battirent en ruine les édifices des moulins; mais comme ils ne parvinrent pas à les détruire, ils travaillèrent à former une digue à la Doire, par le moyen de laquelle le nouveau canal de ces moulins fut mis à sec. La famine affligea de nouveau les assiégés : le prince voyait remettre d'un jour à l'autre la bataille que monsieur de Leganes lui promettait de donner, et soit qu'il comptât l'engager à combattre par la crainte d'une capitulation, soit qu'il songeât réellement à la paix, il prêta l'oreille aux nouvelles propositions que lui en fit le nonce du pape, et il vit l'abbé Mondino, envoyé de madame royale, sans qu'on pût rien conclure; le 29, monsieur Mondino fut congédié; et le 30, on emmagasina dans la ville les vivres qui se trouvèrent chez les citoyens, en ne laissant à chaque famille que les provisions d'un mois.

Le premier septembre, les Espagnols forcèrent le quartier de Mirefleur; ils enlevèrent le même jour un courrier, portant à la duchesse de Savoie une lettre du nonce qui était à Turin; la lecture

de cette lettre confirma les soupçons An 1640.
qu'avaient conçu de ce ministre le prince et le marquis de Leganes : on ne fit cependant que l'observer de plus près : le prince Thomas en l'éloignant se serait privé d'un médiateur, qui tout partial qu'il était, pouvait lui devenir utile ; il le retint donc, et par son entremise il reçut de nouvelles propositions de paix ; mais après cinq jours de conférences entre le marquis de Pianezze, le patrimonial Monetti et monsieur de Plessis, les espérances d'un accommodement s'évanouirent encore, et l'on se prépara de part et d'autre à de nouveaux efforts.

Le 7 septembre, la garnison fit une sortie contre les quartiers du Pô, de la Croisette et du Parc ; à la première de ces attaques, les assiégés après avoir été un moment maîtres du faubourg, furent repoussés avec perte ; ils remportèrent un avantage décidé du côté du Parc, où ils détruisirent en grande partie le travail des Français, auxquels ils enlevèrent une redoute près de la Croisette ; les sorties du 9 et du 10, quoique heureusement exécutées, ne changèrent rien à l'état du siège par l'inaction de l'armée de secours. C'était peu à Leganes de laisser tomber sous ses yeux la capitale du Piémont, tout porte à croire qu'il entrait dans ses vues de voir l'Espagne et la France partager

An 1640. entr'elles les états de la maison de Savoie, il est sûr au moins que l'abbé Vasquez s'ouvrit à ce sujet avec monsieur d'Argenson, pendant qu'il était prisonnier de guerre en Lombardie, et que le prince fut averti de ce projet; cet avis l'ayant rendu plus facile aux conseils du nonce, il envoya au camp des assiégeans le commandeur de Pazero et le comte de Druent, qui eurent, le 12, une longue conférence avec le général français, et peut-être la guerre civile aurait-elle dès-lors cessé en Piémont, si le marquis de Leganes, instruit des dispositions du prince, ne l'eût engagé à tout rompre par la promesse d'exécuter sans délai une attaque générale.

On l'arrêta pour la nuit du 13 au 14; les assiégés se disposèrent à seconder de tout leur pouvoir l'entreprise des Espagnols (1): les habitans enrégimentés qui faisaient le service avec les troupes de ligne sous les ordres du syndic Ranuccio Paoli, du comte de Robella, du comte de Santena, du comte de Piossasque, du comte de la Trinité, et du commandeur de Tana, montrèrent dans cette occasion un dévouement égal à leur courage: la noblesse se joignit toute aux gardes du prince, décidé à ne laisser dans la place que quelques détachemens d'infanterie, réunis aux citoyens dont

(1) Diario dell'assedio di Torino. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Capriata, lib. 17. — Brusoni, lib. 8. — Baudier.

l'âge ou la santé avaient fait jusqu'alors refuser le service (1). A neuf heures du soir on donna le signal de la sortie. Les Piémontais, qui se tenaient en bataille dans les fossés de la ville neuve en face du Valentin, s'avancèrent sur quatre colonnes, et commencèrent en même temps quatre différentes attaques : la première s'exécuta contre une redoute destinée à couvrir le pont volant que les Français avaient formé sur le Pô au-dessous du Valentin ; les assiégés s'en rendirent maîtres après un combat opiniâtre, et coupèrent ainsi la communication des quartiers de la colline au quartier du Valentin, qu'on attaquait en même temps. Les Français s'y défendaient avec beaucoup de courage ; celui de la garnison ne s'affaiblissait pas, et déjà elle était parvenue au pied du retranchement l'épée à la main, lorsque chargée en flanc par quelques escadrons sortis des lignes, elle fut mise en désordre, et forcée de se retirer. Les deux autres colonnes qui s'étaient portées entre le Valentin et la Croisette, obtinrent d'abord un plein succès, elles occupèrent toutes les redoutes dont la contrevallation était couverte, et malgré les renforts que l'ennemi recevait à chaque instant, les Piémontais se soutenaient dans leur premier avantage.

On combattait depuis près de trois

An 1640.

(1) Tesauro. — Assarini, tom. 2, lib. 4.

An 1640. heures, et l'armée de secours ne paraissait point; rien n'annonçait même son approche, et cependant les forces françaises se portaient toutes sur les points attaqués; déjà elles s'avançaient du quartier du Valentin, et menaçaient de couper la retraite aux colonnes occupées du côté de la Croisette; le prince eut à peine le temps de les rappeler; celle qui se trouvait vers le pont du Pô était cernée, lorsqu'on lui donna l'ordre de revenir: le capitaine Gamboa fut tué en tentant de s'ouvrir un passage, et sa troupe, restée aux ordres de Don Diegue Moreda, et du capitaine Careglio, se rendit prisonnière le lendemain. La garnison rentra avec une perte considérable; la ville en fut consternée; le prince Thomas était indigné contre le marquis de Leganes, qui entreprit d'excuser sa conduite, en disant n'avoir pas vu de son camp les signaux convenus pour l'attaque (1).

Le comte d'Harcourt profitant du moment demanda au prince une conférence qu'on fixa au 15; le comte de Druent, le comte Mussan et le commandeur de Pazero s'y rendirent au nom des princes; les marquis de Pianezze et de Ville, l'abbé Mondino et monsieur Gonteri, qui y furent au nom de la duchesse de Savoie, insistèrent pour que le prince Thomas se rendît prisonnier; mais ses députés ayant déclaré qu'il s'ensevelirait

(1) Diario dell'assedio di Torino. — Baudier. — Capriata, lib. 17. — Le-Vassor, liv. 46.

plutôt sous les ruines de la place, le comte d'Harcourt pressé de conclure avant l'arrivée de Mazarini, avec lequel il craignait de partager la gloire de la capitulation (1), signa, le 16, une suspension d'armes, et le 20 les articles de la reddition de Turin, qui permettaient au prince, aux infantes ses sœurs, et à tous les habitans qui voudraient les suivre, de se retirer libres à Ivrée. Beaucoup de noblesse et un grand nombre de citoyens abandonnèrent la ville afin de se soustraire à la réaction de parti; le 24, ils se rendirent avec le prince à Rivoli, en attendant pour passer à Ivrée que la crue des eaux eût cessé. Les troupes piémontaises se retirèrent dans cette ville: les Espagnols faisant partie de la garnison allèrent rejoindre leur armée à Moncalier, et les Français entrèrent victorieux dans la capitale du Piémont (2).

An 1640.

(1) Siri. Memorie reconuite, vol. 8. — Le-Vassor, liv. 46.

(2) Diario dell'assedio di Torino. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Baudier. — Capriata, lib. 17.

CHAPITRE LIV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635 ET DE LA GUERRE CIVILE.

Sommaire. Conduite de la régente après la prise de Turin. — Violence exercée par Richelieu contre le ministre de madame royale. — Ouvertures de paix avec les princes. — Les Français tentent de s'emparer d'Asti. — Les Espagnols y font entrer six cents

hommes, malgré les Piémontais. — Paix conclue secrètement à Ivrée par le prince Thomas. — Position de sa famille qui se trouvait à Madrid. — Embarras de la princesse de Carignan. — Circonstances de son arrestation. — Le prince prend pour sauver sa famille de nouveaux engagemens avec l'Espagne. — Écrits publiés de part et d'autre. — L'armée française s'avance en Monferrat, où elle s'empare de Moncalve et de quelques autres petites places. — Elle entre dans le Canavesan, tente de surprendre Valence, manque cette entreprise, et assiège Ivrée. — Opérations de ce siège. — Assaut soutenu. — Approche de l'armée de secours. — Combat de Burolo. — Convoi jeté dans la place. — Les assiégeans occupent le poste de Castelletto. — Suite du siège. — Le général espagnol marche sur Chivasso, dans l'espérance que cette diversion sauvera Ivrée. — Succès de ses vues. — Ivrée dégagé. — Les Français se flattent de surprendre Alexandrie. — Leur projet échoue. — Les troupes de la régente attaquent et prennent Cève. — Mondovi soumis à madame royale.

An 1640. Lorsque Turin se rendit, les défenses en étaient à peu près intactes; et sans

doute le prince Thomas n'aurait pas capitulé encore s'il ne se fût cru joué par le marquis de Leganes, contre lequel il se répandit en plaintes amères; le général espagnol qui se replia sur Asti ne ménagea pas davantage le prince, et leur mécontentement réciproque donna lieu aux invectives de deux écrivains également passionnés (1), qu'on ne doit ni entièrement rejeter, ni aveuglement croire. *An* 164.

(1) Tesauro. — Capriata.

La prise de la capitale du Piémont releva le courage des amis de la régente, et grossit le nombre de ses partisans; le peuple, aussi inconstant dans son amour que dans sa haine, le peuple qu'on ramène avec autant de facilité qu'on le séduit, parut transporté de la joie la plus vraie en revoyant madame royale, qui fit, le 19 novembre, son entrée solemnelle dans Turin, où le roi de France entretenait cependant encore un gouverneur et une garnison. Le parti jusqu'alors écrasé opprima à son tour; des hommes exaltés occupèrent les premières places, car la modération devient un crime sous l'influence terrible des factions. Un nouveau sénat remplaça celui que les princes venaient de créer pour casser tous les actes d'un corps regardé comme illégalement constitué; les procédures intentées contre les adhérens de la France furent interjetées; on rechercha

An 1640. les amis des Espagnols ; on se permit par fois des punitions arbitraires, qui révoltent l'opinion publique lors même qu'elles sont méritées ; le gouvernement refusa de reconnaître les quittances passées par les officiers des princes; l'on poursuivit, comme débiteurs du trésor public, les particuliers, et les communes qui avaient payé la taille en leurs mains, ce qui occasionna des banqueroutes multipliées par l'effet desquelles le Piémont perdit son crédit dans l'étranger.

La plupart des ministres de la duchesse Christine, ou pour venger leur intérêt particulier, ou pour se faire un mérite, renchérissaient encore sur les mesures déjà rigoureuses dont l'exécution leur était confiée; ainsi les volontés les plus justes de la puissance légitime se corrompaient en passant par des sources corrompues. Le comte d'Aglié seul osait prêcher la modération et l'oubli du passé: il jouissait d'un grand crédit auprès de la régente, et il montrait dans sa place une sagesse qui s'accorde rarement avec la faveur ; mais il était suspect à la France, et l'influence de cette puissance empêchait souvent la régente de se rendre à ses avis. Le cardinal de Richelieu haïssait personnellement le comte, depuis leur entrevue à Grenoble ; incapable de pardonner, il jugea que l'heure de la vengeance était venue, et les soins par

lesquels d'Aglié tentait de rapprocher les esprits, parurent justifier l'inculpation dont on le chargea, de s'être laissé gagner par les princes. Le comte d'Aglié se reposant sur le témoignage d'une conscience tranquille, vivait dans une sécurité parfaite au milieu des Français, et n'imaginait point le piège que l'on s'occupait à lui tendre. Mazarini revenu depuis quelque temps en Piémont était, quoique sans caractère public, le confident et l'organe des volontés secrètes du cardinal de Richelieu; ce fut lui qui arrangea, pour le 30 décembre, un grand soupé chez l'ambassadeur de France, où monsieur d'Aglié devait être enlevé. Le repas s'étant prolongé fort avant dans la nuit, l'exécution du projet de Mazarini ne rencontra aucun obstacle. D'Aglié, en sortant de chez l'ambassadeur, fut arrêté avec son secrétaire Amoretti par un détachement de troupes françaises, qui les conduisit à la citadelle, et de là aux prisons de Vincennes, d'où ils ne sortirent qu'après la mort de Richelieu. Cette violence exercée contre le ministre favori offensa sensiblement la régente, et malgré la diversité des intérêts, l'indignation fut générale en Piémont; les Français eux-mêmes la partagèrent; mais Richelieu était assez puissant pour ne pas craindre l'animadversion publique; loin de se rendre aux instances de An 1640.

An 1640. madame royale, qui demandait la liberté de son ministre, il exigea qu'on éloignât de Turin sa famille entière (1); chaque jour ajoutait un nouvel anneau à sa pesante chaîne.

Le prince Thomas se ressentit de la violence exercée contre sa belle-sœur: cependant la conduite du marquis de Leganes l'avait tellement indisposé, qu'il écouta avec plaisir la proposition d'une paix particulière que lui offrit Mazarini. On en traita les conditions, sans arrêter le cours de la guerre. Le 11 décembre, cinq cents soldats d'infanterie et autant de cavaliers français s'avancèrent sous les murs d'Asti; l'officier qui les commandait envoya un parlementaire vers Don Emmanuel de Savoie, gouverneur de la place, pour lui dire que les princes ayant conclu avec la France un traité secret, le chargeaient de renforcer la garnison; il ne paraît pas probable qu'on espérât de voir réussir une ruse aussi grossière; mais on comptait sur un mouvement dans la ville, où les partisans de madame royale étaient en grand nombre; ils n'osèrent cependant pas remuer. Don Emmanuel répondit à coups de canon à la proposition qu'on lui adressait, et l'ennemi se retira. Cette conduite aurait dû suffisamment tranquilliser les Espagnols, si le séjour de Mazarini à Ivrée ne leur eût donné des soupçons sur les intentions que nourrissait le prince

(1) Siri. Mercurio, tom. 1, lib. 1. — Leclerc, liv. 6. — Memorie d'un Borghese di Rivoli. — Brusoni, lib. 8. — Mém. sur la vie des ducs de Savoie. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 8. — Le-Vassor, liv. 46.

Thomas; ils résolurent donc de s'assurer d'Asti; et profitant de l'absence de Don Emmanuel, qui s'en était imprudemment éloigné en allant à la chasse, ils y firent entrer six cents hommes (1). An 1640.

Les doutes du marquis de Leganes étaient fondés; peu de jours avant l'entrée de ses troupes à Asti les princes conclurent à Ivrée leur paix avec la France. Louis XIII s'engageait par ce traité à reconnaître l'ordre de succession établi dans la maison de Savoie, selon les lois de primogéniture masculine; il promit de donner aux princes Maurice et Thomas les satisfactions qu'ils auraient droit de prétendre de la duchesse leur belle-sœur, dont ils reconnurent la régence; il s'engagea à rappeler ses troupes du Piémont, lorsque les Espagnols s'en seraient retirés, et l'on assura enfin aux deux princes des dédommagemens proportionnés aux avantages qu'ils allaient perdre en Espagne. Le secret devait faire la base de cet accord, jusqu'au moment de son exécution entière; on le promit de part et d'autre, et il était très-essentiel au prince Thomas qu'il fût gardé jusqu'à ce qu'il eût tiré sa famille de Madrid, où elle était encore.

Ce point lui tenait infiniment à cœur. Aussitôt après la signature des articles arrêtés à Ivrée, Thomas envoya le comte Nicolis demander au roi d'Espagne le

(1) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 9.

An 1640. retour auprès de lui de sa femme et de ses enfans. Nicolis trouva cette cour prévenue contre son maître ; ses instances, ni celles de monsieur Riccardi, agent du cardinal de Savoie, ne réussirent pas à obtenir l'agrément du départ ; après bien de remises, le monarque espagnol leur promit enfin d'accorder au mois d'octobre des passeports à la maison de Carignan ; mais cette promesse tendait uniquement à gagner du temps, dans la circonstance où la cour de Madrid occupée de la révolte de la Catalogne et du Portugal, ne voulait pas indisposer par un refus l'esprit du prince qu'elle se flattait toujours de ramener. Le mois d'octobre arriva cependant sans que le ministère espagnol songeât à tenir la parole donnée ; la princesse de Carignan, après en avoir inutilement sollicité l'exécution, se disposait au départ, malgré la prière qu'on lui fit de vouloir le différer encore : on mit alors une garde à son palais ; on défendit à toutes les postes de lui fournir des chevaux, et l'on surveilla ses moindres démarches, ce qui ne l'empêcha pas de sortir de Madrid dans sa propre voiture, accompagnée de ses enfans, du comte Nicolis, et du colonel Allardi ; personne ne se doutait de son départ, lorsque quelques heures après le chevalier Coardi se rendit par son ordre à la cour, et y annonça que

comptant sur la parole du roi, la princesse venait de prendre la route d'Arganda. Cette nouvelle jeta les ministres dans l'embarras; ils ne voulaient pas que la maison de Carignan sortît d'Espagne; mais ils ne voulaient pas non plus avoir l'air d'exercer une violence qui autorisât la défection des princes de Savoie; après quelques discussions le comte duc d'Olivarez se décida à suivre lui-même la princesse dans l'espérance de l'engager à revenir sur ses pas; il la vit sans rien obtenir d'elle, et la laissa poursuivre sa marche vers Arganda. *An* 1640.

Les choses en étaient à ce point quand l'evêque de Nice et le comte Masserati arrivèrent à Madrid avec ordre d'y solliciter de la part des princes le retour en Italie de la maison de Carignan: ces ministres décidèrent la princesse à se rendre à la cour: elle y reçut un accueil flatteur, sans pouvoir obtenir les passeports qu'elle redemandait, et le 21 décembre, madame de Carignan prit en secret le chemin de Valence par Valmidor; le roi promptement averti de sa retraite, envoya après elle un détachement de cavalerie qui l'ayant atteinte en route, et ne pouvant l'engager à revenir sur ses pas, l'arrêta à Caramanzel, où elle tomba malade; le monarque espagnol la fit visiter et complimenter: elle était traitée avec les égards les

An 1640. plus respectueux, sans qu'il lui fût permis cependant de s'éloigner de la ville, ou d'écrire. Le prince Thomas, instruit du sort de sa famille, menaça d'entrer en Lombardie à la tête de toutes les forces du Piémont; on lui laissa entrevoir qu'on n'ignorait pas ses engagemens avec la France, et comme il en disconvenait toujours, il ne put se défendre de prêter l'oreille aux propositions du roi catholique, qui pour lui complaire rappela le marquis de Leganes, et confia le gouvernement du Milanais au comte de Siruella.

Le prince Thomas se vit alors dans un pénible embarras: n'osant rompre lui-même sans prétexte le traité d'Ivrée, il se rendit à Nice, comptant y engager le prince cardinal; il y réussit, et pendant qu'on faisait naître des obstacles à l'exécution des articles convenus avec la France, on négociait près du comte de Siruella, avec lequel on conclut enfin, dans une conférence secrète tenue à Villa-de-Pegli près de Nice. Mazarini trompé pour la première fois, ne connut ce traité que quand le prince, en lui reprochant l'imprudence avec laquelle on avait trahi le secret de celui d'Ivrée, lui déclara, que pour sauver sa famille, il se trouvait forcé de s'unir à l'Espagne par de nouveaux liens (1). L'espoir de détacher les princes de Savoie de la cause des Autrichiens venait

(1) Siri. Memorie recondite, tom. 1, lib. 2. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Assarini, tom. 2, lib. 4. — Le-Vassor, liv. 47.

de faire perdre à peu près toute la campagne ; on était alors dans le fort de l'hiver, ce qui n'empêcha cependant pas le vicomte de Turenne, commandant l'armée française en absence du comte d'Harcourt, de réunir une partie de ses forces et d'entrer dans le Monferrat. *An* 1641.

Il comptait surprendre Nice ; mais les soldats qui se présentèrent à la porte de cette ville ayant été reconnus, malgré leur déguisement, monsieur de Turenne renonça à cette entreprise, et marcha sur Moncalve. Pendant qu'on recommençait ainsi les hostilités, madame royale publia un manifeste par lequel elle accordait une amnistie pleine et entière à tous les bandits qui quitteraient le parti des princes, et passeraient sous ses drapeaux (1) ; les princes, en répondant à cet écrit, offrirent les mêmes avantages à ceux qui entreraient à leur service, et dès-lors les troupes, de part et d'autre, revêtirent du costume de l'honneur des hommes voués à l'opprobre. On dut voir avec étonnement, que le même édit qui portait une aussi blâmable mesure, appelait la noblesse à rendre le service personnel (2). La conduite du prince Thomas dans cette circonstance fut généralement blâmée. Les Piémontais auxquels l'espérance de voir terminer la guerre civile avait fait entrevoir un avenir moins malheureux, sentirent avec peine les nouveaux cris de

(1) Editto 15 marzo.

(2) Editto 30 marzo.

An 1641. discorde, et les puissances italiennes s'en alarmèrent; le prince entreprit de se justifier aux yeux du public, en chargeant le comte Pelegrin de faire son apologie; Pelegrin s'en acquitta avec le talent et la finesse qui lui étaient propres: il entreprit de persuader, que les princes de Savoie n'étant pas plus Espagnols que Français, voulaient assurer l'indépendance de l'Italie dans le repos du Piémont, sans songer à l'intérêt de leurs convenances personnelles.

Tous ces écrits ne produisirent qu'une faible impression: chacun demeura attaché au parti dont il servait la cause. Nous avons dit que l'armée française s'était approchée de Moncalve; le sergent-major Bustamante, après avoir abandonné la ville sans la défendre, rendit lâchement le château, le 6 de mars (1). Monciar et Gabbiano capitulèrent; et le vicomte de Turenne réunit ses forces à Rivoli, dans le dessein d'aller mettre le siège devant Ivrée. Le prince Thomas venait de quitter cette ville, pour se rendre à Gagliate dans le Novarais, où le comte de Siruella se trouva, afin d'y concerter les opérations militaires de la campagne. A la nouvelle des mouvemens de l'ennemi, le prince hâta son retour à Ivrée: il y conduisit quelques troupes espagnoles, et reçut du gouverneur de la Lombardie la promesse d'un plus grand

(1) Siri. Memorie recondite, vol. 1, lib. 2. — Ramsay.

secours. Pendant que les Français campés à Saint-George désolaient la plus belle partie du Canavais, et faisaient les préparatifs nécessaires au siège qu'ils voulaient entreprendre, le gouverneur de Casal tenta de surprendre Valence par la trahison de quelques citoyens; la nuit du 31 mars, l'ennemi s'avança sous les murs de la place; mais la vigilance et les soins de don Gabriel de Cardenas découvrirent le projet, et le firent échouer. An 1641.

Le prince Thomas ayant pourvu à la sûreté d'Ivrée, retourna, le 8 avril, à Milan, comptant pouvoir engager monsieur de Siruella à arrêter les courses des Français, qui exigeaient des contributions sur tout le Canavais; il trouva ce général dans l'intention de le satisfaire, autant que la faiblesse de son armée le lui permettait, et l'on résolut de réclamer les secours de la cour de Vienne, où le prince envoya le marquis de Casella, son général des finances. Cependant monsieur de Turenne se mit en mouvement le 12. La cavalerie de Savoie formant son avant-garde, guéa la Doire près de Montalto, jeta des ponts sur cette rivière, et Ivrée fut investi le même jour. Don Silve de Savoie gouverneur de la place, secondé par don Pierre de Gonzalves, et par le maître-de-camp Visconti, s'occupait à perfectionner

An 1641. les nouvelles fortifications : il enrégimenta les citoyens dont il connaissait le zèle, et dès les premiers jours du siège, il fit exécuter au comte Massetti et au capitaine Insolo une sortie dans laquelle l'ennemi fut repoussé.

Le gouverneur de la Lombardie se rendit à Verceil, et y assigna les rendez-vous de son armée; le prince Thomas s'avança avec quelques troupes à Santya, et le cardinal de Triulse alla l'y joindre. On espérait d'être à temps à secourir la place, quoique les Français en pressassent vivement l'attaque du côté de la colline; le comte d'Harcourt, qui arriva le 18 au camp, en entreprit une seconde contre la partie de la ville appelée la Cosséra, et dès le 23 la brèche étant faite sur les deux points on monta à l'assaut. Don Silve, à la tête des troupes espagnoles, défendit les remparts de la Cosséra : le marquis de Saint-Maurice soutint l'autre attaque, ayant à ses ordres les trois régimens piémontais de Valpergue, de Casaneuve et de Montegrandi ; les assiégeans marchèrent en même temps contre la Castille et contre Casteletto, dont ils tentèrent l'escalade; par tout ils furent repoussés; trois fois ils revinrent à la charge avec beaucoup de courage ; le combat dura jusqu'à deux heures de nuit; mais ils rentrèrent enfin dans leurs lignes, après avoir perdu cinq

cents hommes. Du côté de la garnison il y en eut cent de tués. Don Silve reçut une légère blessure, qui ne l'empêcha pas de sortir le lendemain pour favoriser la marche de quatre cents Valdaustains que le baron de Prel conduisait à son secours; ils entrèrent heureusement à Ivrée, où l'on travailla le même jour à réparer la brèche de la Cosséra, que vingt-cinq hommes pouvaient monter de front, et dont les défenses de flanc étaient entièrement ruinées. An 1641.

Le feu recommença vivement de part et d'autre, après quelques heures d'une suspension d'armes destinée à retirer les blessés. Le 24, l'armée de secours se porta à Bolengo, d'où plusieurs détachemens entreprirent de se jeter dans la place. Le comte d'Harcourt averti de leur marche, s'avança en personne vers eux; son mouvement parut hasardé au prince Thomas, qui espérant d'en profiter, ordonna au chevalier Ayazza de se porter sur le flanc des Français depuis Burolo avec un corps d'infanterie piémontaise; on ignorait sans doute que la cavalerie de la régente conduite par le marquis de Ville couvrait la marche du comte d'Harcourt; Ayazza et de Ville ne tardèrent pas à se rencontrer: les Piémontais des deux partis en vinrent aux mains avec l'acharnement ordinaire:

An 1641. ceux du prince furent culbutés, et leur chef resta prisonnier du marquis de Ville; mais revenant aussitôt à la charge, ils le repoussèrent à leur tour, et délivrèrent le chevalier Ayazza : on se renforça de part et d'autre : le combat se soutint le reste du jour avec un avantage balancé (1), et à la faveur de ce combat, un détachement espagnol parvint à éviter monsieur d'Harcourt, força les lignes, et entra dans Ivrée (2). Ce renfort ne consola pas les assiégés de la perte de Castelletto qu'ils s'étaient vus contraints d'abandonner (3) : le feu des batteries, dont la vivacité redoubla pendant cette journée, fit ébouler les revêtemens des deux courtines attaquées (4). Le danger que courait la place était grand; le prince de Savoie voulait que pour la sauver on combattît le lendemain; mais le comte de Siruella pensa qu'en attaquant Chivas il sauverait Ivrée, sans courir les hasards d'une bataille, et tout ce qu'on put lui dire ne le détournant pas de son projet, il le mit à exécution (5), après s'être emparé du château de Chiavérano, afin de se donner la facilité de troubler une autre fois le siège; ayant laissé quelques troupes dans ce poste et dans celui de Bolengo, il se porta pendant la nuit sous les murs de Chivas; on espérait de s'en rendre maître par un coup de main

(1) Galeazzo, Gualdo, parte 2, lib. 10. — Siri. Mercurio, lib. 2. — Brusoni, lib. 9. — Le-Vassor, liv. 47.

(2) Capriata, lib. 18.

(3) Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 2.

(4) Siri. Mercurio, tom. 2.

(5) Brusoni, lib. 9.

que les Piémontais du prince tentèrent le 10 mai, en montant à l'escalade; ils furent repoussés avec perte; et l'on hésitait sur le parti qu'il restait à prendre, lorsqu'on reçut l'avis de l'approche des Français. *An* 1641.

Le comte d'Harcourt craignant que la perte de Chivas n'eût des suites pour la sûreté de Turin, se décida à marcher au secours de cette place, sans renoncer à revenir sous Ivrée, réduit à la dernière extrémité; il leva son camp, la nuit du 14 (1), en laissant trois mille hommes dans ses lignes (2); c'était ce qui desirait le comte de Siruella: dès qu'il sut l'armée ennemie en pleine marche, il passa sur la gauche du Pô, et il fit avancer vers Ivrée quinze cents cavaliers, qui ayant chassé les détachemens français des environs de cette place y entrèrent sans obstacle (3). Monsieur d'Harcourt voyant ses travaux détruits, et les fortifications de la place réparées, renonça au dessein d'en reprendre le siège, et ne retourna en Canavais qu'afin de recueillir ses troupes qui y étaient dispersées. Monsieur de Siruella le suivit, campa à Livourne, et y demeura jusqu'à ce que Ivrée lui parut suffisamment rassuré (4).

Il donna alors des quartiers de repos à ses troupes, et le moment parut favorable à l'exécution de la surprise

(1) Ramsay. — Galeazzo Gualdo, parte 2, lib. 10. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Capriata, lib. 18. — Leclerc, liv. 6.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 5. —

(3) Capriata, lib. 18.

(4) Leclerc, liv. 6. — Assarini, tom. 2, lib. 5.

An 1641. d'Alexandrie que le gouverneur de Casal avait imaginée. Comptant sur les intelligences que cet officier s'était ménagées, le comte d'Harcourt s'en approcha; mais averti en route que les conspirateurs venaient d'être arrêtés, il conduisit son armée à Albe, d'où les troupes de la duchesse de Savoie allèrent assiéger Cève, le 6 juillet. La ville se rendit sans résistance; la garnison du château commandée par le capitaine Bonard, sortit avec succès, et retarda les travaux du siège; cependant le mineur ayant conduit une galerie sous le pied du rempart, on somma la place, et sur le desir que témoigna le gouverneur de voir l'effet des mines, on y mit le feu, le 14. Les colonnes d'attaque montèrent aussitôt à l'assaut par une brêche de quatre trabucs de large: Bonard la défendit avec intrépidité, et les assiégeans ne parvinrent à se loger sur le haut des remparts qu'après un combat sanglant, où le comte Catalan Alfieri qui les commandait fut dangereusement blessé. Les assiégés se soutinrent en face de l'ennemi jusqu'au lendemain, qu'ils signèrent une capitulation honorable. Cette conquête entraîna celle de Mondovi, du château de Mulassán, et de quelques autres moindres places. Le prince Thomas, toujours observé par l'armée française, ne put s'approcher de Cève, quoiqu'il le

tentât à plusieurs reprises; il se réunit enfin dans le Canavesan aux Espagnols, toujours immobiles; et les Savoyards retournèrent à l'armée française, qui se disposait à une plus grande entreprise (1). An 1641

(1) Brusoni, lib. 9. -- Siri. Mercurio, lib. 2. -- Capriata, lib. 18.

CHAPITRE LV.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635

ET DE LA GUERRE CIVILE.

Sommaire. Coni investi par les troupes françaises unies à celles de la duchesse de Savoie. — Combats à la Sture. — Prise de Bourg Saint-Dalmas. — Ouverture de la tranchée. — Les assiégeans forment deux attaques. — Sortie heureuse de la garnison. — Troisième attaque commencée. — Succès d'une seconde sortie. — Guerre souterraine. — Danger couru par le comte d'Harcourt. — Projet de rendre Coni aux troupes de la régente. — Continuation du siège. — Assaut repoussé. — La place capitule. — Mouvemens des armées. — Le prince Thomas attaque Quérasque. — Il y est repoussé. — Les Espagnols s'emparent de Moncalve. — Les Français prennent Démont. — Ils s'avancent dans la province d'Alexandrie. — Les troupes de madame royale assiègent Revel. — Convention entre les généraux

piémontais et le gouverneur pour sauver cette place à la maison de Savoie. — Plaintes des Français. — Ils exigent la démolition des fortifications de Revel. — Ils font marcher en Catalogne deux régimens de cavalerie piémontaise. — Le cardinal de Richelieu traite la duchesse de Savoie sans ménagemens. — Le gouverneur du Milanais traite aussi mal les princes. — On desire de part et d'autre la fin de la guerre civile. — Le prince Thomas fait les premières ouvertures de paix. — Congrès de Turin. — Paix entre madame royale et ses beaux-frères. — Inquiétudes du gouverneur de la Lombardie. — Son entrevue avec le prince Thomas qui le rassure. — La duchesse de Savoie se rend médiatrice entre la France et ses beaux-frères. — Traité conclu. — Imprudence des Espagnols. — Le prince Thomas en profite et publie sa paix. — Leurs projets contre le cardinal de Savoie. — Il les prévient, les chasse de Nice et se déclare pour la France. — Fin de la guerre civite en Piémont. — Conduite des deux partis. — Reste des factions.

An 1641. Il n'y avait dans Coni que quatorze cents hommes, moitié Piémontais, moitié

Espagnols, lorsque le comte d'Harcourt en résolut le siège ; son avant-garde, composée de quinze cents cavaliers savoyards et d'un pareil nombre de mousquetaires français, se porta le 25 juillet sur la Sture (1); un corps de carabiniers aux ordres du commandeur de Paglieris lui disputa courageusement le passage de cette rivière (2), afin de donner au comte de Vivalda gouverneur de la place le temps d'y faire entrer tous les vivres qu'il put amasser dans les environs. Le marquis de Ville, commandant l'avant-garde de l'armée assiégeante, perdit quelque monde en défilant sous le canon de Coni pour arriver à Bourg Saint-Dalmas, où il devait se rendre, comptant couper à la garnison la communication de Nice (3); il trouva que quatre cents habitans de Saint-Dalmas ayant barricadé les avenues de leur ville s'étaient mis en défense; cependant après un léger combat, le comte de Caméran les força à se retirer vers le col de Tende (4); et monsieur de Ville ayant laissé sur le Gesso une partie de sa troupe, prit le chemin de Notre-Dame de l'Orme, où il avait ordre d'attendre l'armée. Il devait traverser de nouveau la Sture, dont il tenta d'abord le passage un peu en dessous de Coni, en présence d'un corps de paysans armés, qui le repoussèrent avec perte; mais averti pendant le

An 1641.

(1) Partenio. Secoli di Cuneo. — Capriata, lib. 18.

(2) Brusoni, lib. 9.

(3) Partenio.

(4) Capriata, lib. 18. — Brusoni, lib. 9.

An 1641. combat que les gués de Vignolo n'étaient pas gardés, il gagna ce village en diligence, et parvint à sa destination sans rencontrer d'autres obstacles.

L'armée assiégeante, forte de onze mille hommes, arriva le 28 sous les murs de Coni; la faiblesse de la garnison fit juger inutile d'élever une contrevallation régulièrement construite; on se contenta d'appuyer de quelques redoutes les boyaux que l'on entreprit, et les deux batteries, que l'on dressa, l'une contre le bastion de Notre-Dame, l'autre contre celui de Caraglio: cette dernière attaque fut poussée avec une extrême vigueur, malgré le feu continuel des remparts, et le cinquième jour les Français avaient porté leur travail si avant sur le glacis qu'ils menaceaient le chemin couvert (1); il fallait nécessairement arrêter des progrès aussi rapides: les chevaliers de Cève et de Fausson, destinés à conduire la sortie qui s'exécuta le premier août, payèrent tous deux de leur vie la gloire de repousser l'ennemi, et de détruire ses ouvrages (2). Le comte d'Harcourt commença alors une troisième attaque, en face du bastion de Sainte-Anne. Les assiégés ne purent s'y opposer que faiblement, et en peu de jours les Français parvinrent à se loger sur la contr'escarpe. La garnison n'était pas assez forte pour risquer un

(1) Partenio — Saint-Simon.

(2) Siri. Mercurio, vol. 1, lib. 2. — Capriata, lib. 18.

nouveau combat; monsieur de Vivalde tenta d'obtenir par la ruse ce qu'il n'aurait pu autrement tenter sans imprudence; il fit mettre le feu à quelques barils de poudre placés la nuit dans le fossé; et comme les assiégeans craignirent l'effet d'une mine, et s'éloignèrent, les Piémontais tombèrent sur leurs travaux, qu'ils détruisirent presqu'entièrement. Deux régimens, l'un français, l'autre savoyard, arrivèrent trop tard contre la sortie; le comte de Broglia qui la commandait soutint le combat avec avantage, et ne rentra dans la ville qu'après avoir rempli son objet. Il fallut recommencer l'ouvrage; on mit le feu en même temps à deux mines qui éventèrent contre le bastion de Caraglio; les deux fourneaux que les assiégés firent jouer à cette attaque, renversèrent les boyaux les plus avancés, et les nouvelles sorties rendirent la reprise de ce travail difficile et meurtrière. Pendant qu'on s'en occupait, le mineur de la garnison creusait sous le fossé une galerie, dont il conduisit les rameaux dans le camp même des ennemis, sans qu'ils en eussent la moindre connaissance, et si le fourneau qui éclata fort près de la tente du comte d'Harcourt n'eût pas été mal chargé, ce général aurait immancablement perdu la vie. Les mineurs français s'avançaient de leur côté jusqu'au pied du bastion de

An 1641.

An 1641. Caraglio, qu'ils attaquèrent sur deux points, protégés par le feu d'une nouvelle batterie élevée au bord du fossé. La garnison, quoique unie aux habitans, était réduite à suffire à peine au service journalier des attaques, et n'osait plus sortir de ses murs (1).

Les Piémontais que l'esprit de parti n'aveuglait pas entièrement prévoyaient la perte de Coni, et les malheurs qui pouvaient en être la suite: c'était la seule place importante occupée encore par les troupes de la maison de Savoie, quand on voyait par tout ailleurs arborés les drapeaux de France ou d'Espagne, et l'exemple prouvait assez qu'on avait moins à espérer qu'à craindre de la protection de ces deux grandes puissances. Il se trouva dans ces circonstances un homme assez courageux, assez vrai, pour oser tenir aux princes de Savoie le langage de la vérité que les grands ont rarement le bonheur d'entendre; cet homme était monseigneur Ripa, evêque de Mondovi, qui unissant aux qualités d'un pasteur vertueux les sentimens d'un bon citoyen, avait su se conserver la confiance des deux partis, sans s'engager dans les divisions de la famille royale. Ripa écrivit au prince cardinal : il lui exposa d'une manière respectueuse, mais forte, les dangers que courait le Piémont si Coni venait à être

(1) Saint-Simon. — Partenio.

occupé par une garnison étrangère; il le conjura de céder cette importante place à madame royale pendant qu'il en était encore temps. Ces remontrances firent une impression profonde sur l'esprit du cardinal de Savoie; qui envoya vers l'evêque de Mondovi un commissaire chargé des pleins pouvoirs nécessaires à convenir de la reddition de la ville assiégée à une garnison exclusivement savoyarde. Le référendaire Filippa traita au nom de la duchesse Christine avec l'envoyé du prince: cependant le comte d'Harcourt, sans le consentement duquel la cour de Turin n'osa rien conclure, ayant fait traîner la négociation en longueur, les princes, trompés par les Espagnols qui leur promettaient de secourir Coni, rompirent les conférences (1). *An* 1641.

Le comte de Vivalda prévenu que les mines étaient chargées sous la courtine du bastion de Caraglio, témoigna le desir d'en voir l'effet avant d'entendre parler de capitulation; on fit jouer deux fourneaux qui ouvrirent une brêche de vingt-cinq pieds de largeur; les assiégeans l'attaquèrent deux fois sans succès; repoussés avec perte, ils dirigèrent un feu terrible contre les défenses qui flanquaient encore cette brêche, et comme elles furent entièrement ruinées, le gouverneur par l'avis d'un conseil de

(1) Brusoni, lib. 9. -- Partenio. -- Capriata, lib. 18.

An 1641. guerre arbora le drapeau blanc. On convint, le 11 septembre, que la place serait cédée le 15 aux Français, s'il n'y entrait plutôt un renfort de mille hommes au moins ; le comte de Vivalda s'engageait à ne rien tenter pour faciliter l'entrée du secours s'il se présentait devant les lignes ; le général français permit à la garnison de se retirer libre à Nice, à Démont, ou à Asti; il se chargea du soin des hôpitaux ; il accorda aux habitans une amnistie entière ; s'engagea à conserver les privilèges de la ville, et consentit que ceux des citoyens qui voudraient sortir de Coni, pussent vendre tous les effets qui leur appartenaient. La capitulation s'exécuta fidèlement: il ne restait que six cents hommes à monsieur de Vivalda, lorsqu'il remit la place à une garnison française. Les troupes de cette nation ne tardèrent cependant pas à en sortir : la duchesse de Savoie obtint peu de mois après que Coni lui serait rendu, et elle y nomma gouverneur François de Mesmes, comte de Maroles, qui passa de France en Piémont, où il laissa une famille connue (1).

(1) Saint-Simon. — Partenio.

Les princes furent avertis de la perte de Coni par deux officiers que leur envoya le comte Vivalda ; il paraît inutile de dire combien cette nouvelle les affligea sensiblement ; ils s'étaient flattés

que le gouverneur de la Lombardie marcherait au secours de la place; mais le comte de Siruella jugea trop dangereux de conduire son armée sur la frontière méridionale du Piémont, ayant plusieurs rivières à traverser dans des provinces dont l'ennemi occupait les places fortes, et il s'était contenté d'envoyer au prince Thomas quelques troupes, sous la conduite du marquis de Caracène (1). Le prince campa d'abord à Raconis, d'où il semblait menacer Savillan, Fossan ou Carmagnole; mais le marquis de Ville étant accouru au secours de ces places qu'il mit promptement en état de défense, Thomas marcha contre Quérasque, la nuit du 23 août: ses soldats trouvèrent le chemin couvert abandonné; ils en coupèrent les palissades, et informés du mauvais état des fortifications, ils se présentèrent à l'assaut d'un bastion gazonné, dont le talus offrait une montée commode. Cependant monsieur de Souvigni les repoussa à quatre attaques consécutives; il reçut dans la journée du 24 un renfort de trois cents hommes, et il se disposa à soutenir un nouveau combat, en appelant auprès de lui quelques soldats de la milice royale (2).

L'ennemi reparut en effet dès que la nuit fut venue; la tête de sa colonne réussit à gagner le haut du rempart, et déjà quelques soldats s'étaient répandus

An 1641.

(1) Brusoni, lib. 9. — Capriata, lib. 18.

(2) Salmatoris. — Leclerc, liv. 6 — Siri. Mercurio, tom. 1, lib. 2.

An 1641. dans la ville, lorsque la garnison revenant à la charge, culbuta les assiégeans, leur tua quatre cents hommes, et les força à se retirer.

En s'éloignant de Quérasque, le prince marcha à Chivas: il espérait que le général espagnol se serait joint à lui sous les murs de cette place, comptant que monsieur d'Harcourt abandonnerait Coni, comme il avait abandonné Ivrée; mais monsieur de Siruella, occupé alors de l'attaque de Moncalve, refusa de renoncer à son entreprise; on lui représenta inutilement qu'elle n'était pas assez importante pour opérer la diversion qu'on souhaitait; le prince se retira à Ivrée, et les Espagnols eurent Moncalve par capitulation, peu de jours après la perte de Coni. Le comte d'Harcourt, maître de cette place, n'ayant pu faire entrer dans Moncalve le détachement qu'il envoya en Monferrat, s'empara de Démont après trois jours de batterie, et conduisit son armée dans l'Astesan, où il occupa plusieurs châteaux forts (1), et d'où il poussa une colonne vers Alexandrie, que des traîtres devaient lui livrer; la trame ayant été découverte (2), les Français se bornèrent à faire des courses dans cette partie de la Lombardie, et les Savoyards qui se séparèrent d'eux, levèrent inopinément leurs quartiers pour

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Capriata, lib. 18. — Brusoni, lib. 9.

(2) Porta, parte 2.

marcher contre Revel dans le marquisat de Saluces. An 1641.

Il était important à madame royale de conquérir cette place que les Français avaient dessein de prendre et de garder; mais à peine le marquis de Pianezze, maître de la ville, commençait le siège du château, que le comte d'Harcourt arriva à son camp en personne, se plaignant fort d'une entreprise qui n'était pas consultée avec lui; peut-être l'aurait-il blamée davantage, si en examinant l'état des fortifications et des travaux il ne se fût assuré qu'il aurait le temps de joindre ses troupes à celles de Savoie avant la fin du siège; il s'en retourna vers Asti dans cette intention que les généraux piémontais n'osèrent pas contredire ouvertement. Ces derniers sentirent néanmoins que si les Français venaient prendre part à cette entreprise, Revel leur demeurerait immancablement; le seul moyen de prévenir cet inconvénient aurait été celui de presser la reddition de la place, et l'on ne pouvait raisonnablement espérer de la réduire qu'après de longs travaux. Cependant le comte Odon de Roero, connu par son brillant courage, et par son dévouement à la cause des princes, s'était toujours montré un des plus zélés partisans de l'indépendance du Piémont: son patriotisme seul l'avait entraîné dans le parti des

An 1641. factieux, et il déplorait souvent lui-même l'alternative de trahir sa patrie, ou de porter les armes contre madame royale : c'était lui qui commandait dans la place; ce fut à lui que le marquis de Pianezze fit part dans une conférence secrète de la crainte qu'il éprouvait; Roero la partagea; mais il ne pouvait sacrifier la gloire de son nom et l'intérêt de son parti, ni croire à un ennemi sur parole; il le dit au marquis; *je puis me soutenir jusqu'au 20 novembre*; ajoutait-il, *peut-être ma défense se prolongerait-elle au delà de ce terme, je le crois même positivement; s'il est donc vrai que vous desiriez comme moi de sauver à nos princes la place où je commande, signons une capitulation également utile aux deux partis; dès demain je consentirai à vous rendre Revel le 20 novembre, si je ne suis pas secouru avant ce jour, et vous vous engagerez à ne jamais faire entrer dans cette place que des troupes de Savoie.*

La proposition ne pouvait être qu'agréée ; on tomba bientôt d'accord sur les articles, qu'on signa le jour suivant. Le comte d'Harcourt en les apprenant éclata en menaces : il fit marcher sur le champ un corps de troupes à Revel, avec ordre d'entrer à tout prix dans le château, le jour où il serait remis aux généraux de madame royale.

L'arrivée de ces troupes embarrassa autant le marquis de Pianezze que le comte de Roero; ils pensèrent que le seul moyen de prévenir leur dessein était celui d'anticiper la remise du fort; le gouverneur en demanda l'agrément au prince Thomas, qui instruit des circonstances, l'accorda sans hésiter, et l'on convint que le comte de Malabaila à la tête de son régiment entrerait dans le château par la porte de secours, la nuit du 4 novembre. Rien ne troubla l'exécution de cet accord; monsieur de Malabaila prit la place du comte de Roero, et celui-ci se retira avec sa garnison, sans qu'il se fît le moindre mouvement dans les lignes, où l'on fut extrêmement surpris de voir flotter au nouveau jour les drapeaux de la régente sur la tour de Brancafame; les Français s'en tinrent offensés: ils demandèrent à être reçus dans le château; ils menacèrent d'en recommencer eux-mêmes le siège, et ils ne se retirèrent que quand ils virent le marquis de Pianezze dans la ferme résolution de ne point céder. Cependant la duchesse de Savoie ne conserva pas long-temps cette place. En consentant à lui rendre Coni, le cardinal de Richelieu exigea qu'on démolît les fortifications de Revel: on n'osa pas le refuser; mais plus on lui accordait, plus il se croyait en droit de prétendre: An 1641.

An 1641. il demandait souvent l'impossible à la régente pour se mettre en droit de l'accuser, et ces discussions se terminaient toujours par quelques nouveaux sacrifices ; bientôt après la démolition de Revel, Richelieu voulut que les régimens de cavalerie piémontaise de Monti et de Ville allassent à l'armée de Catalogne ; on ne put obtenir aucun adoucissement à cette demande (1), quoique madame royale voulût bien descendre jusqu'à la prière avec les sous-ordres mêmes de Richelieu, et n'écrivit jamais à cet orgueilleux ministre, qu'en termes d'amitié (2). Si une telle conduite indisposait la duchesse Christine et lui faisait soupirer après l'occasion de secouer un joug insupportable, les princes de Savoie n'avaient pas lieu d'être plus satisfaits du gouverneur général de la Lombardie : le comte de Siruella, toujours lent à les secourir, et prompt à les contrarier, exerçait dans la partie du Piémont soumise à ses armes tous les actes de la puissance souveraine au nom du roi catholique ; il faisait prêter aux peuples le serment de fidélité à ce monarque ; il défendait aux communes de reconnaître et de payer la taille aux officiers des princes, auxquels il retardait les pensions qui leur étaient assignées ; et depuis quelque temps surtout il semblait les oublier ou les braver sans

(1) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 1. -- Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Guichenon, liv 2, chap. 39. -- Storia dell'Italia occidentale, lib. 12, cap. 9.

(2) Recueil de lettres de madame royale Christine. -- Leclerc, liv. 5. — Le-Vassor.

mesure (1). Dans ces circonstances, les deux partis devaient également desirer la paix; le prince Thomas en fit les premières ouvertures; il envoya l'abbé de Bergera vers la duchesse sa belle-sœur, et comme on la trouva très-favorablement disposée à entrer en traité, le comte de Mussan, le président Léon et le patrimonial Monetti, se rendirent à Turin en qualité de commissaires (2).

An 1641.

(1) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 1. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Guichenon, liv. 2, chap. 39.

(2) Capriata, lib. 18.

An 1642.

On voulait enfin sincèrement la paix de part et d'autre; on était pressé de la conclure, et l'on convint que la duchesse Christine resterait seule chargée de la régence, que les princes auraient le droit d'assister et d'opiner au conseil, qu'ils viseraient les patentes, les édits et les ordonnances relatives aux charges publiques, à l'aliénation du domaine royal et à la guerre. La duchesse accorda une amnistie pleine et entière à ceux qui lui avaient été opposés de parti; elle s'engagea à les rétablir tous dans les charges qu'ils occupaient avant la guerre civile; il fut dit, que le prince Maurice aurait la lieutenance générale du comté de Nice, et que renonçant au chapeau de cardinal, il épouserait madame Louise sa nièce. On nomma le prince Thomas lieutenant général de la province de Bielle et de la ville d'Ivrée, avec le droit d'entretenir sur pied deux

An 1642. mille soldats de ses troupes aux frais du trésor public (1).

(1) Trattato di Torino 22 gennajo.

Après la conclusion de ce traité, les commissaires des princes de Savoie entrèrent en négociation avec les Français, sous la médiation de madame royale. Le gouverneur du Milanais qui en fut trop tard averti, espéra de prévenir la défection de ses alliés, en les berçant par de brillantes espérances; il fit demander une entrevue au prince Thomas, qu'il vit dans le château de Viveron en Canavais; le prince Thomas plus habile que Siruella sut calmer son inquiétude sans prendre avec lui de nouveaux engagemens; l'Espagnol retourna en Lombardie, persuadé d'avoir regagné le prince, et l'hiver se passa sans qu'il ne transpirât rien, ni du traité conclu avec la régente, ni de celui auquel on travaillait avec la France. Ce manège aurait peut-être duré long-temps encore, si le comte de Siruella, informé du départ du comte d'Harcourt, destiné à commander sur la frontière de l'Artois, n'eût voulu entrer plutôt que de coutume en campagne, afin de prévenir l'arrivée en Piémont du duc de Bouillon, nouveau général en chef de l'armée française. Il écrivit en conséquence au prince Thomas; mais ce prince lui ayant demandé un corps de troupes pour agir séparément et indépendamment, ainsi que le portaient leurs dernières

conventions, Siruella jaloux se désista de ses instances. *An* 1642.

L'inaction des armées durait encore, lorsque le traité de paix avec la France se conclut, le 14 juin. Les deux princes de Savoie renoncèrent à toute liaison avec les ennemis de cette puissance, et promirent de se déclarer ouvertement pour elle, aussitôt qu'ils trouveraient l'occasion de se débarrasser des Espagnols. Louis XIII reconnaissait le droit de primogéniture masculine dans la succession de la maison de Savoie; il s'engageait à ne pas faire la paix avec l'Espagne sans y comprendre les princes de cette maison, qui dès-lors furent déclarés régens des états du jeune duc, si madame royale venait à mourir avant sa majorité. On convint de tenir ces articles secrets, en attendant l'occasion de se donner quelque avantage, et la circonstance en naquit bientôt, lorsque le comte de Siruella fit marcher vers Trin menacé de siège les troupes de la garnison d'Ivrée; quoique le gouverneur du Milanais, repenti de cette fausse démarche, essayât de la réparer, en ordonnant à ces troupes de retourner sur leurs pas en diligence, le prince Thomas leur refusa l'entrée de la ville, et prit ce moment pour rendre public son traité de paix avec la régente et avec la France (1). Cette nouvelle, en affligeant

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 2. — Leclerc, liv. 6. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Le-Vassor, liv. 49.

An 1642. sensiblement le général espagnol, lui fit comprendre que le prince Maurice n'attendait que le moment de se déclarer aussi, et il forma le projet de prévenir sa défection, en l'arrêtant prisonnier à Nice, où il y avait garnison autrichienne; le prince en fut averti (1), et cachant avec soin l'inquiétude que lui donnait cet avis important, il monta dans le château que les Piémontais occupaient seuls, et fit appeler près de lui le maître-de-camp Tuttavilla, commandant des troupes espagnoles: cet officier comptant sur son secret, se rendit dans la place, où on le retint, après l'avoir forcé de signer un ordre à ses troupes de sortir de la ville, et de marcher à une expédition qu'on supposa; ces troupes obéirent sans défiance: la ville fut aussitôt occupée par les Piémontais: trois mille hommes de la milice royale de la province entrèrent dans Nice, et Tuttavilla, qui obtint sa liberté, lorsqu'on était sûr de pouvoir lui résister, s'embarqua avec les siens, et se rendit à Final (2).

L'on prétendit que monsieur de Siruella, aimant encore mieux avoir le prince Thomas ennemi que compétiteur, ne s'affligea guère de le voir s'attacher à la France; on n'en pensait pas ainsi à Madrid, où l'on apprit à peu près en même temps la paix conclue

(1) Assarini, tom. 2, lib. 5.—Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 19.

(2) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 2.

entre la famille royale de Savoie et la défection du prince de Monaco, qui las du joug des Espagnols, trouva moyen de s'en délivrer, en se mettant sous la protection de Louis XIII (1). Ces évènemens parurent arrêter quelque temps les mouvemens des armées; on semblait s'observer de part et d'autre, et pour la première fois après bien des années, on s'occupait à Turin de fêtes et de plaisirs. Madame royale ne voulut pas retarder l'exécution de ce qu'elle avait promis aux princes ses beaux-frères; leurs amis furent tous rétablis dans leurs charges, excepté ceux dont les places tenaient à la personne de la duchesse, ou de son jeune fils, qu'elle dispensa du service, en leur conservant néanmoins les titres et les pensions attachées à ces emplois. Le colonel Amrin seul n'obtint pas sa grâce: on le remit à la justice des cantons suisses (2), sans que les princes eux-mêmes s'intéressassent en sa faveur.

An 1642.

(1) Bouche, liv. 10, chap. 10. — Brusoni, lib. 10. — Le-Vassor, liv. 49.

(2) Articoli de' 14 giugno 1642.

La duchesse régente fit ensuite marcher vers Nice un corps de troupes aux ordres du comte de Verrue; le capitaine Guerra et le comte de Monestarol conduisirent à Villefranche la garnison qu'on y destinait, en même temps que le comte de Borgarello allait prendre le commandement de celle qu'on envoyait au fort de Saint-Hospice. Tous ces officiers jurèrent de rendre ces places au prince

An 1642.

Maurice, si son mariage avec madame Louise n'avait pas lieu dans un temps convenu; et comme on le célébra avant ce terme, malgré la répugnance de la jeune princesse, on crut que rien ne manquait à assurer l'union de la régente avec ses beaux-frères. Cependant les bonnes dispositions qu'on fit paraître dans un premier moment, se refroidirent bientôt; la duchesse ne sut pas assez oublier l'époque malheureuse de la guerre civile, poussée sans doute par ceux qui trouvaient leur intérêt à provoquer son ressentiment contre les anciens amis des princes; plusieurs individus furent arrêtés; on envoya dans quelques villes qu'on voulait punir des troupes indisciplinées, qui y commirent impunément beaucoup de désordres, et les réclamations adressées au ministère étant repoussées, il se forma autour des princes un nouveau cercle, auquel se réunirent tous les mécontens; cette faute leur donna une nouvelle influence, et entretint long-temps encore le germe des divisions. Les princes de leur côté s'attachèrent à contrarier la régente; le crédit qu'ils acquirent en France sous le ministère de Mazarini, leur donna souvent le moyen de faire essuyer des désagrémens à cette princesse, destinée à passer sa vie dans les orages et le malheur (1).

(1) Mémoires sur la vie des ducs de Savoie. — Memorie sugli evenimenti di Mondovi. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Brusoni, lib. 10. — Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3.

CHAPITRE LVI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Mouvemens de l'armée combinée de Savoie et de France. — Attaque et prise de Crescentin. — Le prince Thomas de Savoie et le duc de Longueville commandent cette armée. — Les apparences de paix retardent l'exécution du plan de campagne. — Siège de Nice en Monferrat. — Reddition de cette place. — Combat d'Arborio. — Courses des Espagnols dans le Biellais. — Les alliés s'emparent d'Acqui. — Ils entrent dans la province d'Alexandrie, d'où ils passent en Monferrat. — Ils projettent le siège de Pavie. — En renonçant à cette entreprise, ils s'avancent par la Lomelline dans le Novarais. — Ils passent dans le Tortonais. — Tortone investi. — Prise des fauxbourgs. — La ville se rend. — La tranchée est ouverte devant le fort. — Voghère soumis aux alliés. — Serraval assiégé. — L'approche de l'armée de secours en fait abandonner l'attaque. — Mouvemens des Espagnols. — Ils s'emparent de Castelnovo, de Pontecurone et de Voghère. — Ils s'avancent vers les lignes de

Tortone du côté de la colline. — Escarmouche assez vive. — Retraite des Autrichiens. — Continuation du siège. — Assaut repoussé. — Second assaut. — Les alliés se logent sur le haut de la brêche. — La garnison se soutient dans une coupure qui ferme le bastion. — Secours entré dans la place. — Suite des opérations du siège. — La place capitule. — Attaque et prise de Verrue. — Les Français tentent et manquent l'escalade de Santya. — Retour de l'armée combinée de Tortone en Piémont. — Inconvéniens de sa marche. — Le roi de France érige le Tortonais en principauté, et en donne l'investiture au prince Thomas. — Négociations avec le duc de Parme. — Traité conclu entre la cour de Turin et les Suisses. — La maison de Carignan prisonnière en Espagne obtient son retour en Piémont.

An 1642. Les troupes des princes s'étant réunies à celles de la régente, quittèrent l'écharpe rouge d'Espagne, ajoutèrent l'écharpe blanche de France à la bleue de Savoie, et marchèrent sur la commune de Gattinara, qui intimidée par les menaces du comte de Siruella hésitait à payer les contributions aux officiers piémontais. Le

gros de l'armée campa en même temps à Montiglio, jeta des ponts sur le Pô, et poussa des partis jusque sous le canon de Valence, comme si elle eût voulu entrer dans la Lomelline; mais revenant tout à coup sur ses pas, elle investit Crescentin. Le prince Thomas ayant joint l'armée, signa, après huit jours de batterie, la capitulation par laquelle Don Alonze de Vasquez lui remit la place; il se rendit ensuite à Turin, où le duc de Longueville son beau-frère venait d'arriver pour partager avec lui le commandement des troupes françaises (1); le duc de Bouillon ne l'avait eu qu'un moment, parce qu'impliqué dans les desseins et dans les malheurs de monsieur de Saint-Mars il fut arrêté en arrivant à Casal (2).

An 1642.

Louis XIII, en nommant à sa place monsieur de Longueville, lui associa le prince Thomas, et les deux chefs ayant tenu le 26 juillet un conseil de guerre à Mirefleur, résolurent le siège de Nice en Monferrat; cette entreprise fut néanmoins différée, dans l'espérance de voir la paix se conclure enfin par la médiation du souverain pontife et de la république de Venise, qui proposaient la réunion d'un congrès à Cologne; mais la cour de Vienne, refusant d'admettre les ambassadeurs des princes allemands mis au ban de l'empire, et la

(1) Assarini, tom. 2, lib. 5. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

(2) Leclerc, liv. 6. — Ramsay.

An 1642. France voulant qu'ils y fussent reçus, aussi bien que ceux de la duchesse de Savoie, en qui l'empereur ne reconnaissait pas la qualité de régente, l'on dut bientôt renoncer à l'idée d'une paix générale, et l'on se borna à espérer de conclure un traité particulier pour l'Italie, ainsi que le comte de Siruella le proposait. Cependant de très-grandes difficultés se présentaient à résoudre: les Espagnols demandaient la démolitiou des fortifications de Casal, et prétendaient conserver Verçeil, aussi long-temps que la France garderait Pignerol; la cour de Paris y aurait consenti peut-être, si on eût voulu ajouter Trin aux places qu'elle occupait en deçà des alpes; mais les Autrichiens ne trouvèrent point de sûreté à laisser les Français aux portes de la Lombardie, et l'on renonça à traiter d'une paix, dont la maison de Savoie eût seule fait tous les sacrifices.

Les hostilités recommencèrent. D'après le résultat du conseil de guerre tenu à Mirefleur, l'armée alliée, forte de sept mille hommes d'infanterie et de cinq mille cavaliers, s'avança vers Nice le 27 août. Au bruit de sa marche le baron de Watteville se jeta dans la place avec trois cents Bourguignons. Les assiégeans commencèrent trois attaques, l'une contre la redoute, dont les moulins de la ville étaient couverts, les

deux autres contre deux demi-lunes avancées sur le prolongement d'un ouvrage à tenaille, qui formait la seule défense de la place sur ce point. Les demi-lunes ayant été emportées après peu de jours, l'épée à la main, on attacha le mineur à l'angle saillant de la tenaille, sans que la garnison parvînt à retarder son travail. Don Diègue de Quintana et le capitaine Bolengo tentèrent inutilement d'entrer dans Nice : la mine qui joua sous la tenaille y ouvrit une telle brêche que le gouverneur, malgré son intrépidité reconnue, n'osa pas entreprendre de s'y soutenir ; les assiégeans s'y logèrent, et conduisirent la sape depuis cet ouvrage jusqu'au pied de la vieille enceinte, ce qui décida la capitulation, qu'on signa le 3 septembre, ensuite de laquelle la garnison ayant demandé à être conduite sur les terres d'Espagne, sans indiquer par quelle route, ni sur quel point, fut escortée jusqu'aux frontières de la Bourgogne (1).

An 1642.

Pendant la durée de ce siège, cinq cents cavaliers espagnols s'étaient logés à Arborio, village du Verceillais sur la Sesia ; Don Maurice de Savoie, gouverneur d'Ivrée, marcha vers eux, les surprit, s'empara de tout leur bagage, et fit cent cinquante prisonniers : le marquis de Caracène essaya de venger cet affront en se jetant inopinément depuis

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3. — Mémoires sur la vie des ducs de Savoie.

An 1642. Verceil sur quelques troupes de cavalerie piémontaise cantonnées dans le Biellais; mais à son approche, les villages par où il passait donnèrent l'alarme, et les quartiers s'étant mis en défense, l'ennemi se retira (1). Après la prise de Nice, les alliés attaquèrent Acqui; la ville ne résista pas, et le château s'étant rendu en deux jours (2), ils s'avancèrent dans la province d'Alexandrie, brûlèrent les villages de Cuorgnento et de Soleri, qui s'armèrent contr'eux (3), et se rendirent par Saint-Salvador à Casal, où ayant passé le Pô, ils campèrent à Morano et à Balzola.

Le 16 septembre le prince Thomas et le duc de Longueville traversèrent la Sesia, et se réunirent dans la Lomelline, comptant attaquer Pavie (4); mais la difficulté des chemins que les pluies rendaient très-mauvais, et la crue extraordinaire des eaux, les détermina à entrer de préférence dans le Novarais, où ils campèrent entre Confienza et Palestra. Il se tint au premier de ces villages un conseil de guerre, dans lequel la résolution fut prise de repasser la Sesia, et de conduire l'armée vers Tortone, ce qui s'exécuta sans que l'ennemi fît le moindre mouvement; on donna quelques jours de repos aux troupes en rentrant en Piémont; celles de Savoie, commandées par le marquis de

(1) Leclerc, liv. 6.—Brusoni, lib. 10. — Capriata, lib. 18.

(2) Moriondus. Monumenta aquensia, pars 2 in historia pedemontana.

(3) Porta, parte 6.

(4) Capriata, lib. 18.

Ville, s'arrêtèrent à Stropiane, pendant que le prince Thomas se portait à Carezane, et le duc de Longueville à Aziliano. Le 29 septembre, les quartiers se mirent en mouvement; le prince marcha par Livourne vers Casal, malgré la sortie qu'exécnta la garnison de Morano, dont il repoussa l'attaque : le duc de Longueville se porta en même temps à Popolo, et le marquis de Ville à Pomà. Tous trois ayant passé le Pô, se réunirent entre les Gierole et Occimiano, d'où ils se rendirent, le premier octobre, à Félizzano et à Quatordici (1). Le comte de Siruella, inquiet en même temps pour Asti, pour Annone, pour Roqueveran et pour la ville de Tortone, dans laquelle il n'y avait qu'un détachement de cent hommes, en envoya huit cents au village de Piovère, avec ordre de se jeter dans celle de ces places que les alliés menaceraient de plus près : l'officier chargé de cette commission l'exécuta avec beaucoup d'intelligence : il ne prit pas le change sur les mouvemens de l'ennemi, et il entra enfin dans Tortone (2)

An 1642.

(1) Brusoni, lib. 10. — Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3.

(2) Capriata, lib. 18.

L'armée combinée, forte de quinze mille hommes, dont cinq mille cavaliers, marcha directement vers cette place; le marquis de Ville, qui conduisait l'avant-garde, fut joint sous ses murs par deux mille hommes aux ordres du marquis

An 1642. de Castellane (1), pendant que l'armée s'en approchait plus lentement; elle arriva le 4 octobre: le prince Thomas et le duc de Longueville ayant convenu de commander alternativement par jour (2), firent attaquer, en arrivant, les fauxbourgs dont ils se rendirent maîtres; le 5, ils sommèrent la ville, quoiqu'elle ne fût pas en état de résister aux batteries que les assiégeans avaient dressées: le commandant Bernard Galleotti ne voulut écouter ce jour là aucune proposition, parce qu'occupé à transporter ses magasins dans le fort, les heures mêmes lui étaient précieuses; cet objet une fois rempli, il entra en traité, le 6; et il est à croire que la capitulation aurait été accordée le même jour, si le prince, offensé de ce que l'on tira imprudemment quelques coups de fusil sur le comte Massetti son parlementaire, n'eût commencé le feu de son canon. Tortone ne pouvait se défendre; la garnison espagnole se retira dans le château, et les habitans ouvrirent, le 7, leurs portes au vainqueur, qui se saisit sans perte de temps du couvent de Saint-Dominique, bâti sur la colline assez près du fort; les assiégés tentèrent infructueusement de reprendre ce poste, qu'ils auraient dû plutôt occuper, et l'on ouvrit le même jour la tranchée.

Toute l'armée n'étant pas nécessaire

(1) Assarini, tom. 2; lib. 5.

(2) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3.

à ce siège, les généraux des alliés envoyèrent une partie de leur cavalerie occuper les villages des environs (1), pendant que trois mille hommes d'infanterie, et quinze cents cavaliers, marchèrent, aux ordres du marquis de Ville, contre le fort de Serraval (2). Les partis qui couraient la province, soumirent Voghère, et furent bientôt maîtres de la plaine; mais les habitans des collines se défendaient courageusement, et remportaient quelques fois l'avantage dans les combats qu'ils livraient aux troupes (3). Cependant le gouverneur du Milanais partit d'Alexandrie, le 8 octobre, et s'avança à Frégarolo, à la tête de huit mille hommes; ce mouvement décida le rappel de toutes les forces combinées dans les lignes de Tortone; quoique Serraval fût au moment de tomber, le marquis de Ville reçut ordre d'abandonner cette entreprise (4) pour se rendre à Pontecurone, et observer ainsi l'ennemi d'une part, tandis que le colonel Fontana, détaché à Castelnovo de Scrivia, surveillait de l'autre ses mouvemens.

Par leur moyen, le prince Thomas et le duc de Longueville apprirent bientôt que le comte de Siruella ayant levé son camp de Frégarolo, s'était porté à Brignano, dont il occupait les collines; les chefs des alliés marchèrent aussitôt à sa

An 1642.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 5. — Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 5.

(2) Capriata, lib. 18.

(3) Assarini, tom. 2, lib. 5.

(4) Brusoni, lib. 10. — Capriata, lib. 18. — Le-Vassor, liv. 50.

An 1642. rencontre, à la tête de la plus grande partie de leurs forces; ils trouvèrent l'ennemi parti de Brignano, et attaquant Castelnovo; le colonel Fontana, battu et suivi dans sa retraite sur Pontecurone, se replia avec le marquis de Ville dans les lignes de Tortone, ce qui décida le prince et le duc à y retourner de leur côté. Les Espagnols ayant alors repris Voghère et Salle, commencèrent à resserrer les assiégeans dans leurs lignes; on ne négligea rien de ce qui pouvait rendre l'approche de ces lignes difficile; cependant le comte de Siruella considérablement renforcé par les paysans armés en sa faveur, se porta, le 24, à Volpedo, occupa Montegualdone et Sarzano le même jour, pour s'avancer le lendemain en vue des postes que les assiégeans occupaient sur la colline; l'escarmouche s'engagea assez vivement, et dura la journée entière; mais dès que la nuit fut venue, les Espagnols commencèrent leur retraite sur le village de Vighizzuolo (1): la cavalerie ennemie s'étant mise à leur poursuite, ils craignirent d'être prévenus à Vighizzuolo, et ils passèrent la nuit au bord du torrent de Grû, d'où ils se rendirent le 26 à Pontecurone (2); une partie de l'armée s'y logea; le reste se divisa entre Voghère, Serraval, Salle, Castelnovo, Saint-Julien, Pozzuolo et Brignano,

(1) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3. — Capriata, lib. 18.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 3.

en vue de resserrer les vivres aux assiégeans. *An* 1642.

Le comte de Siruella se flattait de les forcer ainsi à la retraite : il savait que les attaques de Tortone avançaient lentement; les batteries avaient peu de succès ; les alliés firent jouer, le 10 novembre, un fourneau sous le bastion de Sainte-Barbe, dont ils tentèrent l'assaut sans succès ; le 14, ils mirent le feu à un autre fourneau sous le bastion de Léon, et plus heureux cette fois ci, ils s'établirent au haut de la brêche, la garnison s'étant retirée dans une coupure qui fermait le bastion. La nuit du 15, un détachement de trois cents hommes chercha à se jeter dans la place. Don Diègue d'Alverardo renouvella cette tentative le 18; elle lui réussit, et son arrivée ayant ranimé le courage de la garnison, le gouverneur exécuta, le 20, une nombreuse sortie contre les travaux par lesquels les alliés cherchaient à s'approcher du donjon de la porte royale : le combat fut vif, et les efforts des Espagnols inutiles ; les assiégeans perfectionnèrent la batterie qu'ils avaient entrepris d'élever, et son feu ayant écrasé le magasin de vivres, le pain manqua dans la place; une nouvelle mine ouvrit la brêche dans le corps même du donjon : les assiégés perdirent dès-lors l'espérance de pouvoir se

An 1642. défendre davantage: ils capitulèrent, le 25, sortirent de Tortone, au nombre de huit cents hommes, sans compter les blessés, et se retirèrent avec trois pièces de canon à Alexandrie.

Pendant ce siège, quatre mille hommes des troupes de Savoie, unis à quelques détachemens des garnisons françaises de Pignerol et de Casal, attaquèrent Verrue, sous les ordres du marquis de Pianezze: la ville fut prise par escalade, la nuit du 17 octobre: on commença trois attaques contre le fort, que le capitaine Gautier rendit le 24, quoiqu'il eût pu long-temps se défendre (1). La facilité de cette conquête fit naître au marquis de Pianezze l'idée d'assiéger Verceil, dont on savait la garnison si faible qu'à peine aurait-elle suffi à la défense de la citadelle; le gouverneur de Casal appuyait beaucoup ce projet, et l'on était au moment de l'exécuter, lorsqu'une discussion trop animée qui s'éleva entre l'ambassadeur de France et monsieur de Pianezze au sujet de la garnison de Verrue, où chacun voulait faire entrer les troupes de sa nation, décida le retour des Piémontais à Turin. Le maître-de-camp Monsuri, commandant les Français employés au siège de Verrue, paraissait disposé à marcher seul contre Verceil; mais ayant mieux réfléchi, il se porta

(1) Siri. Mercurio, tom. 2, lib. 3. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Capriata, lib. 18.

sur Santya, dont il tenta la surprise par escalade; repoussé avec quelque perte, il se jeta dans le Monferrat, comptant joindre l'armée dans ses lignes sous Tortone; il dut néanmoins s'arrêter à Acqui, soit parce que Don Vincent de Gonzague s'opposait à sa marche, soit en exécution des ordres du duc de Longueville. Ce prince désapprouva beaucoup la conduite de l'ambassadeur au sujet de la garnison à mettre dans Verrue, autant parce qu'il ne vit pas de justice dans les prétentions qu'on élevait, que parce qu'il regrettait l'occasion manquée de prendre Verceil, et parce qu'enfin il crut son autorité blessée par la liberté avec laquelle l'ambassadeur venait de donner des ordres aux officiers de son armée (1).

An 1642.

Il reconduisit en Piémont cette armée aussitôt après avoir pourvu à la sûreté de Tortone. La cavalerie qui en partit la première, prit une telle alarme sur la fausse nouvelle de l'approche de l'ennemi, que voulant guéer l'Orba sans précaution, beaucoup de soldats y périrent. L'infanterie continuellement harcelée dans sa retraite par les paysans armés, souffrit aussi quelques pertes (2), qui décidèrent la fin des opérations de cette campagne et l'entrée des troupes en quartier d'hiver plutôt qu'on ne le projetait. Le comte de Siruella cantonna

(1) Brusoni, lib. 10.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 5. — Capriata, lib. 18.

An. 1642. alors son armée; il venait de proposer aux alliés l'échange de Tortone contre Santya, et ceux-ci voulaient avoir Asti ou Verceil, dont les Espagnols refusèrent de se dessaisir; le roi de France donna au prince Thomas de Savoie l'investiture du Tortonais, qu'il érigea en principauté relevant de sa couronne; il lui fit compter en même temps cent mille livres, pour subvenir aux besoins de la place, et l'argent seul fut ce qu'il y eut de solide dans ce don.

Cette année se termina par deux grands évènemens qui ne changèrent cependant en rien le sort de l'Italie, la mort du cardinal duc de Richelieu, arrivée le 4 décembre, et la disgrace du duc d'Ollivarez, qui la suivit de près. L'on ne tarda pas à voir que le changement des ministres ne rapprocherait pas les deux cours de Paris et de Madrid, et le gouverneur de la Lombardie songeant à la

An 1643. reprise de Tortone, essaya de faire entrer le duc de Parme dans ses intérêts; le comte Pellegrin, que la cour de Turin envoya vers ce prince, réussit à déjouer l'espérance du comte de Siruella, en offrant au duc la souveraineté du Tortonais et le commandement de l'armée combinée en prix de l'alliance qu'on lui proposait. Si ces offres ne furent point acceptées, parce que Farnese uniquement occupé de ses différends avec le pape au sujet

de Castro ne pouvait mécontenter les Espagnols, elles servirent toujours à retenir les Parmesans dans la neutralité, et c'était précisément ce qui convenait davantage à l'intérêt du Piémont. Monsieur de Siruella en eut un chagrin d'autant plus grand, que les soins des ministres de France et de Savoie en Suisse retardaient les levées qu'il y faisait; le comte de Saluces conclut avec les cantons un nouveau traité d'alliance au nom de Charles Emmanuel, malgré les entrâves dont les Autrichiens traversaient sa négociation. An 1643.

Au milieu des soins de la guerre qui occupaient le prince Thomas, son cœur gémissait sur le sort de sa famille retenue à Coromanzel, où l'on accordait néanmoins à la princesse beaucoup de respect, et autant de liberté que les circonstances pouvaient en permettre; mais comme elle eut l'imprudence d'écrire en France au maréchal de la Motte des lettres très-fortes qu'on intercepta, la cour de Madrid l'enferma prisonnière dans le château d'Odon. Don François d'Alerçon et Don Joseph de Gonzales, chargés de l'exécution de cet ordre, cherchèrent à en mitiger la sévérité par les égards et les soins qu'ils témoignèrent à la princesse: ils allèrent jusqu'à retarder le départ de madame de Carignan, et à lui permettre d'envoyer au roi monsieur

An 1643. Ricardi, pour obtenir, s'il était possible, la révocation de cette mesure de rigueur. Le succès qu'eut Ricardi surpassa toute espérance ; cet homme adroit ayant réussi à porter l'affaire, du conseil d'état dans lequel on la traitait, au conseil de conscience où il savait qu'on userait de plus l'indulgence, y intrigua si heureusement, qu'il obtint non pas seulement la révocation des ordres donnés contre sa maîtresse, mais la permission à la maison de Carignan de repasser d'Espagne en Piémont (1).

(1) Siri. Mercurio, tom. 3, parte 3.

CHAPITRE LVII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. L'armée espagnole s'assemble dans le plus fort de l'hiver et assiège Tortone. — Marche des alliés. — Combat près de Bassignane. — L'armée combinée tente de dégager Tortone par diversion en cernant Novare. — Elle abandonne cette entreprise. — Ses mouvemens. — Elle attaque Asti. — Une division autrichienne marche au secours de la place. — Combat de Saint-Barthelemi. — Prise de la ville, du château et de la citadelle d'Asti. — Le fort de Saint-Pierre capitule. — Les Espagnols s'emparent d'Acqui. — L'armée de

France et de Savoie s'avance de nouveau vers Tortone. — Reddition de cette place. — Villeneuve d'Asti ouvre ses portes aux Savoyards. — Les Espagnols réunissent leurs forces autour de Valence. — Les alliés menacent Alexandrie. — Mouvemens des armées. — Les alliés attaquent Trino. — Opérations de ce siège. — Le gouverneur soutient deux assauts, et sort de la place avec les honneurs de la guerre. — Prise de Pont-de-Sture. — Fin de la campagne du 1643. — Le jeune duc de Savoie retourne en Piémont. — Mouvemens des armées. — Siège d'Arone. — Retraite des alliés. — Ils attaquent Santya. — Trahison des femmes d'Asti. — Les Espagnols introduits dans la citadelle ne peuvent forcer la ville. — Suite du siège de Santya qui se rend. — Attaque et prise de la citadelle d'Asti. — Incursion faite par les Espagnols dans les provinces de Verceil et de Bielle. — Le prince de Savoie porte la guerre dans les Langhes. — Il s'avance jusque sous les murs de Final. — Sa retraite. — Il donne des quartiers à ses troupes. — On se plaint de lui à Paris et à Turin.

Dès les premiers jours de février l'armée espagnole se mit en mouvement; An 1645.

An 1643. monsieur de Siruella se porta à Bosco et à Frégarolo, à la tête de sept mille hommes environ, pendant que mille cavaliers et deux mille soldats d'infanterie, conduits par le marquis de Caracène, s'approchaient de Tortone; ils passèrent la Scrivia sans obstacle à la faveur d'un épais brouillard, et le 7, ils occupèrent le couvent des capucins fort près de la ville avant qu'on y fût averti de leur approche. Monsieur de Floreville tenta sans succès de reprendre ce poste; repoussé dans la place, il prépara sa retraite au château, la ville n'étant pas en état de résister à l'artillerie. Deux seules heures de feu suffirent en effet pour en renverser les murs, et la garnison se replia dans le fort, en occupant le couvent de Saint-Dominique. Le général en chef était arrivé lui-même au siège; malgré la rigueur de la saison, les Espagnols travaillèrent avec beaucoup d'activité à la construction des parallèles; leur constance et leur sobriété étaient nécessaires pour vaincre les obstacles et surmonter les peines qu'offrait au plus fort de l'hiver un siège entrepris dans un pays dévasté au point qu'une grande partie des habitans en avaient déserté. On éleva promptement quatre batteries (1); celle de Sainte-Euphémie fut vivement attaquée sans être prise, et sous la protection

(1) Assarini, tom. 2, lib. 6. — Siri Mercurio, tom. 3, lib. 1. — Capriata, lib. 18.

de son feu les assiégeans poussèrent les boyaux destinés à embrasser le couvent de Saint-Dominique. *An* 1643.

L'armée alliée quitta ses quartiers à la fin du mois de février : sept mille hommes s'avancèrent à Saint-Salvador dans la province d'Alexandrie (1), en même temps que le prince Thomas entrait avec trois mille dans le Novarais, à dessein de rappeler vers Milan le gouverneur de la Lombardie; mais monsieur de Siruella s'étant borné à envoyer un fort détachement sur le Tesin, le prince de Savoie s'approcha du Tortonais, en traversant la Lomelline. Il trouva que l'ennemi occupait la rive droite du Pô, dont il tenta néanmoins le passage aux gués de la Girola et de l'Inferu; mais n'ayant pu les forcer, il fit courir le bruit qu'il allait retourner en Piémont, et se portant diligemment à Bassignane, la nuit du 3 mars, il y jeta un pont, que son avant-garde avait passé, lorsque Don Vincent de Gonzague arriva vers lui : on combattit pendant deux heures; enfin les Piémontais se retirèrent dans le Monferrat.

(1) Brusoni, lib. II.

Bientôt les alliés repassèrent une seconde fois la Sesia, et marchant droit de Palestra à Novare, ils investirent cette ville forte, dans l'espérance encore d'opérer une diversion utile à Tortone; rien ne put cependant décider monsieur

An 1643. de Siruella à abandonner son entreprise; le seul marquis de Caracène s'approcha de Novare avec quelque cavalerie jointe à un corps de paysans armés, et le prince Thomas levant alors son camp de Novare, quitta cette province, après l'avoir mise à contribution, pour traverser le Monferrat et arriver dans l'Astesan. Il passa le Tanaro à l'abbaye de Saint-Barthelemi d'Azzano. Le 12 avril, ses troupes investirent Asti: elles emportèrent le même jour une redoute avancée, et dès que la nuit survint, elles s'en approchèrent à portée d'élever avant le nouveau jour les batteries de brèche. Un aussi prompt succès décida le comte de Siruella à tenter sans retard de secourir la place; il était assez fort pour l'entreprendre sans lever le siège de Tortone, aussi y laissa-t-il une partie de ses troupes sous les ordres de Don Juan Vacquez Corronado, pendant qu'il se rendit en Piémont avec le reste de son armée; elle se saisit du pont de Saint-Barthelemi d'Azzano, et mille hommes destinés à renforcer la garnison d'Asti passèrent le Tanaro, sous l'escorte d'un corps de cavalerie. Le marquis de Monti se trouvait avec son seul régiment à la défense de la rivière: il chargea les premiers ennemis qui parurent, et les ayant culbutés, la colonne entière se mit en désordre; le pont resta aux Savoyards,

qui s'y renforcèrent, pendant que les Espagnols allèrent camper à Annone. An. 1645.

Quoique la brèche fût ouverte dans le mur dont Asti était environné, il restait à forcer un grand retranchement formant une seconde enceinte (1); elle eût pu arrêter les assiégeans quelques jours encore, si la faiblesse de la garnison, à peine suffisante pour garder les forteresses, n'eût pas décidé Don Pierre de Gonzales à abandonner la ville, qui capitula (2) le 16. Le prince attaqua en même temps le château et la citadelle; les défenseurs de la première de ces places ayant négligé d'occuper l'église de Saint-Dominique, ne purent résister qu'un moment; la citadelle ne se défendit guère mieux (3); c'était un pentagone irrégulier, bâti par le duc Victor Amédée sur les ruines de Casteletto (4); rien n'y manquait: elle se rendit néanmoins le 5 mai, avant qu'on tentât seulement le passage du fossé. Il ne restait plus au pouvoir des Espagnols que le petit fort de Saint-Pierre, bâti à peu de distance de la ville; le prince Thomas jugea que la faiblesse de la garnison le dispensait de l'attaquer, et en effet elle ne tarda pas à se rendre.

Le gouverneur du Milanais, après s'être tenu à Annone tout le temps que dura ce siège, marcha vers Acqui, où les alliés formaient des magasins; le marquis

(1) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 1. — Capriata, lib. 18. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11.

(2) Brusoni, lib. 11.

(3) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 1.

(4) Morello.

An 1643. de Caracène ayant inutilement tenté de surprendre cette ville par escalade, fit venir du canon, et força la garnison à capituler, le 27 avril : le château refusa de se rendre, et ne fut point attaqué. Les Autrichiens craignant toujours de voir l'armée de secours approcher de Tortone, ne s'occupèrent qu'à enlever les vivres des lieux par lesquels elle devait passer. Ce but rempli, monsieur de Siruella retourna dans ses lignes, où de nouveaux renforts le joignirent; il perfectionna la circonvallation, car la résolution était prise d'y attendre l'ennemi s'il tentait de troubler le siège (1), et il ne tarda pas long-temps à paraître. Le prince Thomas, informé des obstacles par lesquels on tentait de retarder sa marche du côté d'Acqui, entra par Nice dans la province d'Alexandrie, prit Castellazzo et Bosco, d'où il s'avança sur la Scrivia; mais averti que des détachemens espagnols lui en disputeraient le passage s'il suivait la grande route, il remonta la rivière avec plus de promptitude qu'on ne lui en supposait, et il réussit à prévenir les chances d'un combat qui paraissait inévitable. Le 24 mai, il s'approcha des lignes (2); mais quatre jours après il alla prendre une position rétrograde au village de Rivaltella (3). Monsieur de Florenville perdant alors l'espoir d'être secouru arbora le drapeau

(1) Moriondus. Monumenta aquensia, pars 2 in historia pedemontana. — Capriata, lib. 18. — Assarini, tom. 2, lib. 7.

(2) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 1.

(3) Capriata, lib. 18.

blanc, obtint les honneurs de la guerre, et alla joindre, le 26, l'armée du prince avec sa garnison (1) forte de quinze cents hommes.

An 1643.

Peu de temps avant la perte de Tortone une colonne piémontaise, aux ordres du comte de Broglia, bloqua Villeneuve d'Asti. Le sergent-major Molineri, sommé de rendre la place, signa dès les premiers jours une capitulation, pour l'exécution de laquelle il se réserva d'attendre le consentement du comte de Siruella vers lequel il obtint d'envoyer un officier. Il est à croire que ce ne fut là qu'une ruse du commandant, car on devait naturellement se dire que le gouverneur de la Lombardie s'opposerait à la remise de la place, comme il arriva en effet. On résolut alors de convertir le blocus en siège formel. Le marquis de Ville en alla prendre la direction aux premiers jours de juillet : le 11, les assiégés lui envoyèrent des parlementaires, avec lesquels on tomba d'accord, que si Villeneuve n'était pas secouru plutôt, la garnison espagnole en sortirait le premier août, avec les honneurs de la guerre, et se retirerait à Alexandrie, en ammenant trois pièces de canon (2). Le sergent-major Molineri reçut ordre d'aller à Milan rendre compte de sa conduite ; mais il craignit les suites de son affaire, et il se sauva à l'étranger (3).

(1) Assarini, tom. 2, lib. 7.

(2) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 3. — Brusoni, lib. 11.

(3) Capriata, lib. 18.

An. 1643. Le prince Thomas, resté seul au commandement des alliés depuis le retour à Paris du duc de Longueville, venait de leur donner des quartiers de repos, en attendant les renforts que le vicomte de Turenne conduisait en Piémont (1). L'armée se trouvant à son arrivée composée de quinze mille hommes d'infanterie, et de cinq mille cavaliers (2), le prince alla camper à Moncastel. Ce mouvement rappela les ennemis des cantonnemens dans lesquels ils étaient depuis la prise de Tortone (3): le comte de Siruella partit de Pavie et se rendit à Valence, où il réunit ses forces; cependant les alliés marchèrent sur Alexandrie le 22 juillet. Il ne se trouvait que deux mille hommes de garnison dans cette importante place: les fortifications en étaient extrêmement dégradées: le revêtement d'un bastion entier venait de s'ébouler; et certes Don Antoine Sottello n'aurait pu se défendre sans l'arrivée du comte Trotti, qui réussit à se jeter dans la ville avec quinze cents cavaliers. L'entrée du secours, et la proximité de l'armée espagnole décidèrent le prince de Savoie à abandonner l'entreprise; il marcha le 28 sur Asti (4), d'où il passa dans le Verceillais, pour se porter le 4 août sur le bord du Pô en face de Brême.

La Lombardie venait de changer son

(1) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 3.

(2) Capriata, lib. 18.

(3) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 3.

(4) Porta, parte 2. — Assarini, tom. 2, lib. 7. — Capriata, lib. 18.

gouverneur; le marquis de Vellada, successeur du comte de Siruela, voyant les ennemis sur la frontière de la Lomelline, y réunit ses forces; mais quand le prince Thomas crut avoir attiré sur ce point l'attention du nouveau chef des Espagnols, il investit inopinément Trino: sa diligence ne put cependant pas prévenir l'entrée d'un corps de dragons dans la place, qui se trouva défendue par cinq cents cavaliers, et par deux mille hommes d'infanterie. La nuit du 6 au 7, les assiégeans ouvrirent la tranchée: ils entreprirent en même temps deux attaques; l'une contre la citadelle, l'autre contre la ville, et ils pressèrent tellement cette dernière, que le 11 ils commencèrent à battre en ruine le ravelin, dont la courtine était couverte; le 13, la garnison sortit sans succès contre cette attaque: le 16, les alliés emportèrent une demi-lune l'épée à la main; et le 25, ils donnèrent l'assaut au ravelin, où le marquis de Ville se logea, après un combat opiniâtre et sanglant: maître de cet ouvrage, il y éleva une batterie contre la courtine, sous laquelle le mineur piémontais dirigeait une galerie. Les assiégés qui reconnurent ce travail le troublèrent à plusieurs reprises sans pouvoir l'empêcher, et le 20 septembre la mine éclata avec le succès le plus complet: l'heure étant avancée, on renvoya l'attaque au An 1643.

An 1643. lendemain, ce qui donna au baron de Watteville le temps de réparer la brêche; il repoussa les deux assauts donnés le 21 et le 22.

Malgré cet avantage, le gouverneur désespérant de sauver la place, pensait à ne pas perdre au moins sa garnison, forte encore de dix-huit cents hommes: il proposa, le 24, de rendre Trino le 27, et de se retirer en Lombardie, en emmenant trois pièces de canon: on accepta son offre: les Espagnols sortirent par la brêche avec les honneurs de la guerre, et l'armée s'en éloigna.

Le prince de Savoie et le vicomte de Turenne étant l'un et l'autre attaqués de la fièvre, monsieur de Plessispraslin prit le commandement des alliés, pour les conduire à l'attaque de Pont-de-Sture. Cette ville était entourée de cinq boulevards, revêtus de simple gazon, n'ayant qu'un fossé sans chemin couvert. Le 12 octobre, on commença deux attaques contre les deux bastions qui s'appuyaient au Pô du côté de Casal et du côté de Verrue: on poussa surtout la première: les assiégeans s'établirent dans le fossé après un léger combat, et peu de travail suffit à rendre assez douce la montée du bastion dont le talus était déjà très-grand. Jusqu'alors la garnison composée de huit cents Espagnols s'était assez mollement défendue, ce qui

faisait penser que la brèche ne serait pas longuement disputée; monsieur de Plessispraslin en ordonna l'assaut (1) : le 26, à l'aube du jour, ses troupes y marchèrent: elles rencontrèrent une résistance à laquelle on ne s'attendait pas: cependant après un combat sanglant, les alliés se logèrent sur le haut des remparts, et les assiégés ayant battu la chamade, obtinrent de se retirer libres à Verceil, à condition de livrer le château qu'on n'avait point attaqué encore. Ce siège termina la campagne du 1643. L'armée combinée affaiblie par les maladies, prit des cantonnemens (2), et le marquis de Vellada congédia alors une partie des troupes qu'il avait inutilement retenues en Lombardie pendant que ses ennemis portaient la guerre en Monferrat (3).

An 1643.

(1) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 3. — Irico, lib. 3.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 7. — Capriata, lib. 18.

(3) Siri. Mercurio, tom. 3, lib. 3.

L'année 1644 commença heureusement pour les Piémontais, qui desiraient ardemment de voir repasser les alpes à leur jeune souverain resté à Montmeillan depuis que les dangers de la guerre civile l'avaient contraint de se rendre en Savoie: il revint enfin en Italie au grand contentement de tout le Piémont, et parce qu'une garnison française en occupait la capitale, il fixa sa résidence à Fossan (4). Rien ne troubla d'abord la joie de cet heureux évènement. Les Espagnols étaient uniquement occupés du

An 1644.

(4) Muratori. — Guichenon, liv. 2, chap. 38.

An 1644. soin de démolir les fortifications de la Rocca d'Arazzo, que l'expérience prouvait être inutiles à la défense de la Lombardie (1); et les alliés n'entrèrent en campagne que lorsque, vers la fin du mois de mai, de nouveaux renforts leur arrivèrent de France.

Le prince Thomas se porta sur la Sesia, en même temps qu'il faisait marcher dans les Langhes le marquis du Plessispraslin, auquel le château de Ponzone se rendit le 22 juin (2). Le prince investit le fort de Brême, et ouvrit la tranchée contre cette place; mais ces démonstrations tendaient uniquement à masquer les intelligences qu'il entretenait dans Arone, où la révolte devait éclater le 25 juillet; les alliés comptaient s'y avancer ce jour même, et attaquer la ville par terre et par eau, à la faveur de vingt grosses barques dont les conjurés s'étaient assurés. Pour exécuter cette entreprise, Don Maurice de Savoie quitta le premier le siège de Brême, à la tête de deux mille hommes, rentra dans le Verceillais, remonta la Sesia jusqu'à Gattinare, passa la rivière, et marcha le 23 juin à Gislarengo dans la province de Novare. Il apprit, en arrivant dans ce village, que la garnison d'Arone venait d'être renforcée de quatre compagnies, et que des vingt barques promises, huit seules

(1) Siri. Mercurio, tom. 4, parte 2.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 7.

étaient préparées : malgré cet avis, Don Maurice investit la place, en attendant l'arrivée du gros de l'armée, qui le joignit le 26, sans que les conspirateurs eussent osé faire le moindre mouvement. On dressa le même jour une batterie ; la garnison fit plusieurs sorties, qui retardèrent considérablement les premiers travaux ; et le 6, elle fut encore augmentée d'un régiment italien, qui entra dans la ville par le lac, en conduisant un convoi de vivres et de munitions ; le 7, il en arriva un second, sous l'escorte de cinq cents hommes, ce qui décida la levée du siège. *An* 1644.

Le 13 juillet, l'armée se retira à Romagnan. Le 14, Don Maurice passa la Sesia, à la tête de l'avant-garde destinée à investir Santya : il battit pendant sa marche un détachement de Croates qui voulait se jeter dans cette place ; et le 15, l'armée entière arriva sous ses murs. On ouvrit aussitôt la tranchée. Le 24, les assiégeans se trouvèrent logés sur la contr'escarpe, malgré les efforts de Don Diègue d'Alverado, dont l'intrépidité et l'intelligence se signalèrent pendant toute la durée du siège. Le marquis de Vellada paraissait vouloir le troubler : il formait à Novare un parc d'artillerie, et il s'était lui-même rendu à Verceil, où il faisait filer ses troupes ; le 25, il fit reconnaître la position des

An 1644. alliés; mais pendant qu'on le croyait uniquement occupé de l'idée de délivrer Santya, c'était vers Asti que le gouverneur de la Lombardie portait ses plus sérieuses pensées. Les Espagnols ayant été long-temps dans cette ville, y conservaient de liaisons et des rapports dont on ne se défiait point, ou qu'on ne connaissait pas; quelques femmes aveuglées par leurs passions osèrent former le projet de les introduire dans la place, et ce projet fut conduit à son exécution par madame de Pellette avec autant de finesse que de calcul. Cette dame, chez qui le commandant et les officiers piémontais se réunissaient, leur demanda avec instance le spectacle d'une pêche pour laquelle il fallait retirer l'eau des fossés de la ville; l'imprudent gouverneur consentit à la satisfaire: on prit jour pour le 27 juillet, et à la fête que la garnison donna aux dames d'Asti, succéda celle qu'elles rendirent aux officiers, et qu'elles eurent soin de prolonger bien avant dans la nuit, afin de laisser aux Espagnols le temps d'arriver sous les murs de la ville.

Ils en étaient prévenus long-temps d'avance. Monsieur de Vellada, ayant attiré l'attention du prince Thomas du côté de Verceil, fit partir d'Alexandrie un corps de deux mille cavaliers portant en croupe mille mousquetaires, qui arrivèrent aux

portes d'Asti sans être reconnus; la nuit était sombre, les soldats de la garnison, suivant l'exemple de leurs officiers, ne songeaient qu'aux plaisirs, et faisaient par tout assez mauvaise garde; cependant l'ennemi traversant sans difficulté le fossé de la citadelle, en escalada les remparts sans obstacles, et maître de cette place, il aurait emporté la ville avec la même facilité, si Don Vincent de Gonzague n'eût perdu un temps précieux en préparatifs inutiles; cette faute donna aux Savoyards le loisir de se mettre en défense: les habitans d'Asti prirent les armes, et se joignirent à eux; il devint impossible alors de forcer la ville, et Gonzague reprit avant jour le chemin d'Alexandrie, après avoir laissé dans la citadelle un détachement aux ordres du lieutenant général Carola. Il y fut bientôt resserré par les garnisons des places voisines, qui à la nouvelle du danger d'Asti accoururent à son secours. Le prince Thomas lui-même y conduisit une partie de ses forces; mais pressé de conquérir Santya, il se contenta de bloquer la citadelle d'Asti dont il renvoya le siège. *An 1644.*

Celui de Santya touchait à son terme; il aurait moins duré, si le prince eût voulu s'avancer autrement qu'à force de sape. Cette précaution fit perdre plusieurs jours; on ouvrit enfin la brêche:

An 1644. le gouverneur qui soutint un assaut, voyant les assiégeans logés sur le haut de ses remparts, capitula le 7 septembre. Le lendemain l'armée se mit en marche vers Asti. Le 9, on forma contre la citadelle trois différentes attaques. La garnison exécuta le 22 une sortie générale, qui ne lui réussit pas, et le 30 elle obtint de se retirer à Alexandrie, sous la condition qu'on rendrait un nombre égal de prisonniers aux alliés. Les Espagnols entreprirent inutilement d'opérer une diversion, en faisant entrer trois mille hommes dans les provinces de Verceil et de Bielle; le prince se contenta d'envoyer vers eux un corps de cavalerie sous les ordres du comte Massetti et du colonel Serraval, qui forcèrent l'ennemi à repasser la Sesia (1). Tranquille sur ce point de la frontière, le général en chef des alliés entra dans la vallée de Bormida, campa à Bestagne (2), et fit des détachemens qui s'étant emparés de Carchéré, de l'Altare et de Calizano, coupèrent les communications entre Savone et Final; l'armée s'avança alors sur la dernière de ces places (3), en laissant une partie de la cavalerie piémontaise à Bestagne. Le prince Thomas comptant sur la flotte française, qu'on savait rentrée des mers de Catalogne dans les ports de Provence, se proposait d'assiéger Final, où l'on-

(1) Brusoni, lib. 12. — Siri. Mercurio, tom. 4, parte. 2. — Guichenon, liv. 2, chap. 36.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 7.

(3) Siri. Mercurio, tom. 4, parte 2.

manquait de vivres (1); il s'approcha en effet jusque sous les murs de cette place; mais l'escadre française ne paraissant point, les Espagnols firent entrer par mer un convoi considérable dans la ville, et les alliés ne recevant, ni les vivres ni l'artillerie que les vaisseaux devaient leur fournir, se retirèrent (2) un jour trop tôt; car le lendemain de leur départ pour Bestaghe la flotte parut en vue de Final, ce qui fit accuser le prince de Savoie d'avoir avidement saisi le prétexte qui semblait autoriser sa retraite, dans la crainte que la France prétendît conserver une place, qu'il ne convenait point à l'intérêt du Piémont de voir passer entre les mains des étrangers (3). Quoique il en puisse être de cette accusation, la cour de Turin qui s'était promis d'obtenir cette campagne des succès brillans, ne se montra pas plus satisfaite de la conduite militaire du prince, que ne l'était la cour de Paris; en effet l'armée ayant pris des quartiers d'hiver peu de temps après son retour à Bestagne (4), ses avantages se bornèrent cette année à la prise de Santya.

An 1644.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 7.

(2) Capriata, lib. 18. — Siri. Mercurio, tom. 4, parte 2. —Assarini, tom. 2, lib. 7.

(3) Memorie manoscritte d'un Borghese di Rivoli.

(4) Siri. Mercurio, tom. 4, parte 2.

CHAPITRE LVIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Traité signé au Valentin entre les cours de Turin et de Paris. — Retour du duc de Savoie et de madame royale à Turin. — Troubles à Mondovì. — L'armée espagnole entre dans le Monferrat. — Projets et mouvemens des Autrichiens. — Mouvemens des alliés. — Ils assiègent Vigevano. — Les ennemis paraissent vouloir en approcher. — Suite des opérations du siège. — Capitulation de cette place. — Soins qu'on prend pour l'assurer. — Position difficile où se trouvent les alliés. — Leur retraite. — L'ennemi les suit. — Combat sur la Mora. — Le prince de Savoie reconduit son armée en Piémont. — Les Espagnols font le siège de Vigevano, qui se rend plutôt qu'on ne le pensait. — Le prince Thomas destiné à tenter l'expédition d'Orbitello, y conduit la plus grande partie des forces françaises. — Entrée des Espagnols dans le Monferrat où ils prennent Acqui. — La guerre se fait un moment dans les Langhes. — On prend des quartiers de part et d'autre. — Les plénipotentiaires savoyards au congrès de Munster. — Intrigues

politiques. — Les négociations se prolongent. — État de l'Italie. — Les Espagnols s'avancent dans le Monferrat, et y assiègent Nice. — Prise de cette ville. — Le duc de Modène se déclare contre les Autrichiens. — Il entre en Lombardie. — Le marquis de Vellada rappelé à la défense du Milanais. — Mouvemens militaires dans cette province. — Une grande partie de l'armée française de Piémont passe à Naples. — Conspiration contre la personne du jeune duc de Savoie découverte à Turin.

L'hiver se passa en escarmouches entre les ennemis, et en négociations entre les alliés. La duchesse de Savoie sollicitait le rappel de la garnison française qui occupait Turin, et la cour de Paris exigea pour y consentir qu'un nouveau traité cimentât l'union des deux puissances (1). Par ce traité, signé le 3 avril au château du Valentin, on prolongea de dix ans l'alliance déjà conclue; madame royale s'engagea à fournir pendant la guerre contre l'Espagne toute son infanterie, et un corps de trois mille quatre cents cavaliers; Louis XIV promit de rendre au duc de Savoie Turin, Asti avec ses dépendances, la ville de Carmagnole avec son château, Santya et le fort de Démont; il fut convenu qu'aux autres places déjà occupées par des

An 1645.

(1) Secini. — Quincy. Histoire militaire.

An 1645. garnisons françaises on ajouterait Verrue, que les Savoyards remettraient jusqu'à la conclusion de la paix (1). *Ce traité est remarquable*, dit monsieur de Flassan, *par la probité et l'honneur qui le dictèrent* (2).

Le jeune duc Charles Emmanuel fit son entrée solemnelle à Turin, peu de jours après la signature de ce traité. Madame royale envoya le comte de Sénantes remercier le roi son frère (3), dont les sentimens paraissaient plus favorables à la maison de Savoie depuis la mort du cardinal de Richelieu; mais pendant qu'on était à Turin occupé de plaisirs et de fêtes, il éclata à Mondovi des mouvemens populaires, dont on eut lieu d'être très-inquiet. L'esprit de parti, plus fort et plus dangereux à Mondovi que dans nulle autre ville du Piémont, y était sans cesse fomenté par les querelles des familles Dadei et Volpenghi, qui durant la guerre civile s'étaient toujours montrées en opposition; leur haine entretenait les troubles après que la paix de la cour avec les princes les avait fait cesser partout ailleurs, et l'on en vint enfin à prendre les armes. Les hommes les plus tranquilles durent embrasser l'un des deux partis; les citoyens devenus ennemis s'associèrent tout ce qu'ils purent réunir d'hommes perdus; chaque quartier, chaque maison furent

(1) Traité du 3 avril.

(2) Flassan, 4.me période, liv. 6.

(3) Guichenon, liv. 2, chap. 39.

mis en état de défense: la violence et la haine ne connaissaient plus de bornes; mais bientôt des brigands étrangers imprudemment introduits dans la ville, se réunirent contre les citoyens des deux partis, et ils imaginèrent le honteux trafic d'enlever les jeunes gens à leur maison paternelle, et de les emmener dans les montagnes voisines, d'où ils marchandaient leur rançon. Ce fléau, en frappant également sur l'une et l'autre faction, parut en affaiblir l'enthousiasme, et les choses en étaient à ce point lorsque les troupes destinées à ramener l'ordre arrivèrent; elles ne trouvèrent aucune résistance; car les citoyens se protestaient soumis et fidèles aux volontés de la cour. La duchesse confia le gouvernement de cette province au chevalier Operti, dont la conduite souple et les manières insinuantes semblaient promettre une administration douce et mesurée. Cependant Operti ayant marché d'abord contre les brigands, et les ayant cernés dans une maison forte où ils se retirèrent et d'où ils refusèrent de sortir, ne put les forcer, qu'en mettant le feu à la maison même, sous les ruines de laquelle périrent, avec ces scélérats, ceux de leurs prisonniers qui n'avaient point été rachetés encore. Rentré à Mondovi après cette expédition, Operti y apporta une verge de fer; sa sévérité réussit au delà

An 1645.

An 1645. de toute espérance; et sans nous prononcer en faveur des moyens qu'il employa (1), on peut applaudir au succès qu'il en obtint pour ramener la tranquillité publique.

Les armées de part et d'autre attendaient dans leurs quartiers l'arrivée des nombreuses recrues qu'on leur annonçait de France ou d'Espagne. Les Savoyards démolirent au commencement du mois d'avril les fortifications du château de Calizano; les Espagnols firent quelques courses dans la province d'Ivrée, et le mois de juin s'écoula avant qu'on entrât en campagne. Cette inaction parut honteuse à la cour de Madrid, dont les ordres précis déterminèrent enfin le marquis de Vellada à entrer en campagne. Il marcha d'abord à Capriata, petite place du Monferrat, qu'il prit les premiers jours de juillet, et qu'il démantela. Pendant cette expédition les forces espagnoles se rassemblèrent sous les murs d'Alexandrie, d'où elles partirent le 10, pour se porter sur la Sesia, en passant le Pô à la Gerola (2). Le dessein du gouverneur de la Lombardie était d'entrer en même temps dans le Verceillais et dans le Biellais: il fut néanmoins au moment de renoncer à son projet lorsqu'il apprit l'arrivée d'une flotte française en présence de Final, et les préparatifs que le duc de Mantoue faisait dans le Monferrat; cependant le conseil de guerre

(1) Memorie sugli evenimenti di Mondovi.

(2) Socini.

réuni à Mortare ayant décidé de porter la guerre en Piémont, on y résolut que mille hommes marcheraient en diligence à Final, et que le gros de l'armée se diviserait en deux corps dont l'un passerait la Sesia à Gattinare, l'autre passerait le Pô à Brême. An 1645.

Le prince Thomas, qui avait d'abord réuni ses troupes à Asti, se rendit à Ivrée sur la nouvelle des mouvemens de l'ennemi. Il rappela dans le Verceillais le marquis de Ville détaché en Monferrat, et s'étant porté entre les deux divisions espagnoles, il les obligea à se retirer dans la crainte d'être séparément attaquées (1). Monsieur de Vellada, après avoir fait courir ses partis dans le Monferrat, passa une seconde fois sur la droite de la Sesia à la tête de toutes ses forces, campa le 27 août à Carezane, et distribua sa cavalerie dans les villages voisins pour y consumer les fourrages (2). Le prince de Savoie se tenait toujours dans le Verceillais; l'inaction d'un ennemi supérieur en forces lui fit penser qu'il pourrait diviser les siennes, et lui donner ainsi des inquiétudes sur plusieurs points; il fit en conséquence marcher vers Pont-de-Sture huit mille hommes d'infanterie et quatre mille cavaliers (3), en même temps qu'il jetait des ponts sur le Pô, comme s'il eût voulu attaquer Valence. A cette nouvelle les

(1) Siri. Mercurio, vol. 5, parte 1.

(2) Socini.

(3) Assarini, tom. 2, lib. 7.

An 1645. Espagnols rentrèrent à la hâte dans la Lomelline, et le prince revenant aussitôt sur ses pas se porta, le 19, de Tricero à la Motte, où il s'arrêta le jour suivant: le 21, il entra dans le Novarais, en occupant Vespolate: le 22, il marcha par sa droite sur Vigevano qu'il fit investir le même jour (1); la ville n'ayant d'autre défense qu'un simple mur (2), se rendit à la première sommation; les gués du Tesin furent tous occupés par des troupes, qui courant la province jusqu'aux portes de Pavie, la mirent à contribution.

(1) Siri. Mercurio, vol. 5, parte 1. — Socini.
(2) Morello.

On se préparait avec activité au siège du château de Vigevano (3). Cette place avait la figure d'un quarré long, aux angles duquel s'élevaient quatre grandes tours; un fossé de cinq trabucs de profondeur environnait l'enceinte; on avait tenté de diminuer les inconvéniens de cette énorme profondeur par la construction de quelques ravelins casematés, et en donnant un cours rapide aux eaux qui couraient dans ce fossé; un chemin couvert l'entourait encore, et la garnison étant suffisamment nombreuse, le siège semblait devoir se prolonger fort-avant dans l'automne; cependant Morello premier ingénieur de Savoie, chargé de diriger les attaques, prétendit que le chemin couvert pouvait être enfilé, et qu'il serait possible de dessécher les fossés, en

(3) Siri. Mercurio, vol. 5, parte 1.

ouvrant un aqueduc souterrain, dont il connaissait l'existence; il mit à profit cette double découverte (1); les assiégeans établirent leurs batteries dans le chemin couvert que la garnison ne put long-temps soutenir, et l'on se disposait à entreprendre le passage du fossé aussitôt que l'eau en serait entièrement écoulée. *An* 1645.

Le marquis de Vellada, campé à Novare, venait d'envoyer sur la rive gauche du Tesin, entre Pavie et Vigevano, un corps de troupes, sous les ordres de Don Diègue de Sayavedra, et d'ordonner à Don Vincent Gonzague, qui était à Alexandrie, de marcher sur Asti, dans l'espérance que cette diversion rappelerait les alliés à la défense du Piémont. Cependant Gonzague n'ayant que quinze cents cavaliers et mille hommes d'infanterie, ne jugea pas pouvoir s'avancer au delà d'Annone, et alla se réunir au comte Trotti dans la province de Verceil, où ils brûlèrent le village de Carezane, sans pouvoir détourner les alliés du siége dont ils étaient occupés (2). Le gouverneur du Milanais s'avança alors à Mortare, comptant jeter un renfort dans la place; mais les alliés s'étant portés sur le torrent nommé Terdoppio, résolus d'en disputer le passage, le général espagnol renonça à son projet (3).

Après sa retraite, les assiégeans

(1) Morello.

(2) Socini. — Siri. Mercurio, tom. 5, parte 1.

(3) Assarini, tom. 2, lib. 7.

An 1645. exécutèrent la descente du fossé, en même temps qu'ils embrassaient par la sape le ravelin, dont la porte était couverte; le mineur s'en approchait aussi: le fourneau qu'il fit éclater ayant ouvert la brèche dans cet ouvrage, les alliés s'en emparèrent après un combat assez vif; une seconde mine renversa, le 12, la tour du front d'attaque, ce qui réduisit Don Christophe de Castro à capituler le même jour. Le prince Thomas s'occupa sans retard des moyens d'assurer sa nouvelle conquête: il construisit une tenaille en avant de l'aqueduc qui ôtait l'eau au fossé: il fit terrasser les courtines, et couvrir les tours des quatre angles par des enveloppes en forme de boulevards: le chemin couvert fut palissadé: on abattit les maisons, dont la plus grande proximité aurait pu faciliter les travaux d'un nouveau siège: l'on fit entrer dans la place les munitions de guerre nécessaires, des vivres pour quatre mois, et une garnison de cinq cents hommes, sous les ordres de monsieur de Nestier.

L'armée combinée s'arrêta à Vigevano jusqu'à la moitié d'octobre, afin de couvrir les travaux des fortifications (1): on y attendait les troupes françaises dernièrement arrivées en Piémont: mais le maréchal de Plessispraslin trouvant chaque jour de nouvelles difficultés au passage de la Sesia, le prince dut perdre

(1) Socini.—Siri. Mercurio, tom. 5, parte 1.

l'espérance de pousser plus loin ses avantages, et renoncer même au projet d'hiverner en Lombardie (1). Cependant sa retraite était devenue assez difficile, depuis que l'ennemi s'était considérablement renforcé dans sa position de Mortare; la diligence et le secret pouvaient seuls faire échapper les alliés au danger d'un combat qu'il leur était important d'éviter; ils le sentirent, et s'étant mis en marche à petit bruit le 18 octobre, ils arrivèrent à Camera le même soir. Monsieur de Vellada, averti trop tard de leur départ, se porta sur l'Agogna, dans l'idée d'étendre sa gauche le long du canal de la Mora, et de forcer ainsi l'ennemi à combattre désavantageusement, en lui coupant la route du Piémont. Le prince devina les vues du général espagnol, et dans la position difficile où il se trouvait, il embrassa le parti le plus dangereux en apparence, celui de diviser ses forces, afin d'occuper sur quelque point le bord droit du canal: la cavalerie alliée reçut en conséquence l'ordre de gagner en toute hâte le village de Prò, vers lequel l'infanterie ne tarda pas à se diriger, sans que les Autrichiens profitassent de ce moment heureux pour tomber sur elle; ils mirent au contraire tant de lenteur dans leurs mouvemens, que toute l'armée eut le temps de passer la Mora, et de se former en bataille avant que les têtes

An 1645.

(1) Brusoni, lib. 15.

An 1645. de leurs colonnes y parussent le 19 à midi.

Le marquis de Vellada dut être étonné d'une diligence qu'il n'avait pas prévue; il est vrai aussi, que la reconnaissance du péril qui la menaçait, fit faire à l'infanterie du prince des efforts dont il n'osait se flatter lui-même. Les deux armées se trouvant en présence l'action s'engagea vivement. L'infanterie piémontaise accablée par le feu de huit pièces de canon qui ne cessaient de tirer sur elle à cartouche, perdit terrain, et l'avantage des Espagnols allait être décisif, lorsque le marquis de Ville chargea à la tête des escadrons qu'il commandait, repoussa l'ennemi, et rétablit le combat, en donnant aux gens de pied le temps de se remettre; mais arrêté après ce premier succès par les obstacles insurmontables qu'opposait à ses mouvemens le terrain marécageux des rizières, il alla reprendre sa première position, et devenir simple spectateur d'un combat auquel la cavalerie ennemie ne pouvait pas non plus prendre part. L'infanterie seule manœuvra et combattit pendant le reste de la journée : le feu se prolongea jusqu'à minuit passé, et par un hasard rare, les deux chefs donnèrent à peu près en même temps le signal de la retraite. Le gouverneur du Milanais voulait remettre ses troupes en ordre,

comptant renouveller l'attaque à l'aube du jour, et le prince voulait se placer avec avantage le long des canaux des rizières. *An 1645.*

Ce dernier passa le reste de la nuit à y disposer son armée, et soit que monsieur de Vellada, en examinant cette nouvelle position, la jugeât difficile à forcer, soit qu'il craignît l'approche de monsieur du Plessispraslin, qui était enfin entré dans le Verceillais, il renonça à l'idée de combattre encore, et prit le chemin de Vigevano. Les alliés suivirent alors la route de Verceil après avoir perdu mille hommes environ dans l'action de la veille, qui coûta la vie à plusieurs officiers de marque, entr'autres à don Maurice de Savoie, mort de ses blessures à Bielle, où on le transporta (1).

La conduite du marquis de Vellada parut d'autant plus faible, que peu de jours auparavant il avait osé comparer orgueilleusement l'Agogna au Garigliano, et la gloire dont il se couvrirait à celle du grand Gonzalve : on le lui reprocha avec raison : lui seul parut satisfait d'assiéger Vigevano, qu'il fit investir, sans pouvoir empêcher l'entrée dans la place d'un détachement que le prince Thomas y envoya depuis les bords de la Sesia, où il s'arrêta jusqu'au 25 de novembre. Le général espagnol, toujours lent, n'eut pas achevé avant la moitié de décembre les préparatifs du siège qu'il méditait : le 18,

(1) Relazione dell' incontro di Pro al passaggio della Mora. — Socini. — Assarini, tom. 2, lib. 7. — Brusoni, lib. 13. — Quincy. Histoire militaire.

An 1645. ses troupes entrèrent dans la ville sans opposition, et ouvrirent la nuit suivante la tranchée contre le château, qu'ils battirent avec une nombreuse artillerie; les fortifications nouvelles résistèrent mal à un aussi grand feu, ce qui engagea le gouverneur à capituler le 16 janvier, contre l'attente où l'on était de lui voir soutenir un assaut (1).

Le marquis de Vellada ayant donné des quartiers à son armée après la reddition de Vigevano, les alliés prirent les leurs, et le prince de Savoie se rendit à Paris, où il était appelé pour concerter l'expédition projetée contre Orbitello, de laquelle il devait avoir le commandement. Il ne tarda pas à l'entreprendre cette expédition malheureuse, où nous ne le suivrons pas; nous observerons seulement, que la plus belle partie de l'armée française en Italie ayant été embarquée avec le prince, le Piémont aurait couru les plus grands dangers, si le marquis de Vellada, rappelé du gouvernement de la Lombardie, avait été remplacé par tout autre général que par le connétable de Castille, aussi lent, aussi incertain, aussi timide que lui. Le connétable ayant perdu inutilement un temps considérable à démanteler Vigevano et à fortifier la petite ville de Biagras, ne se mit en campagne qu'à la fin de juillet. Il marcha d'abord sur Acqui, qui lui

(1) Siri. Mercurio, tom. 5, parte 1; vol. 6, parte 1. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Socini.

ouvrit ses portes le 28, après deux jours de résistance. Le château de Ponzone, que les Espagnols attaquèrent ensuite, se défendit moins bien encore, et l'une et l'autre place furent démolies. La cour de Turin, ne pouvant opposer aux progrès de ses ennemis que des forces infiniment inférieures, craignait de les voir pénétrer dans le cœur du Piémont; mais elle fut bientôt rassurée, les Espagnols étant rentrés en Lombardie, après vingt-huit jours passés à Acqui. Les alliés se tinrent eux-mêmes sur la défensive jusqu'au retour des troupes revenant d'Orbitello; ils entreprirent alors de porter la guerre dans les Langhes, où il ne se passa cependant rien de considérable; le gouverneur du Milanais y envoya quelques renforts, et l'on s'observa le reste de la campagne, chacun étant dans la crainte que son ennemi ne fît passer des secours en Toscane, où les Français assiégeaient Longone. Cette place ayant enfin été prise, l'on entra en quartiers d'hiver en Lombardie et en Piémont. An 1645.

La paix générale se traitait à Munster (1), où la cour de Turin avait envoyé le marquis de Saint-Maurice, et avec lui le sénateur Belezia, homme aussi connu par ses talens dans la partie diplomatique, que par les sentimens d'un patriotisme éclairé et pur; son zèle en l'emportant sur les règles de la prudence ne

(1) Ramsay, liv. 2. -- Guichenon, liv. 2, chap. 39. -- Moriondus. Monum. aquens. in historia pedem. — Assarini, tom. 2, lib. 7.

An 1643. tarda pas à lui susciter l'animadversion des plénipotentiaires français, qui voulant conserver Pignerol, malgré les Espagnols, trouvaient les oppositions les plus fortes à leur projet de la part de Belezia ; on le soupçonna d'entretenir des liaisons secrètes avec les commissaires autrichiens, et le cabinet de Paris demanda son rappel. Il était difficile qu'on pût le remplacer : personne ne connaissait comme lui les intérêts et les vues des différentes cours: personne ne connaissait mieux que lui les intérêts du Piémont, et les vues politiques qu'il fallait suivre d'après le plan sur lequel la maison de Savoie réglait depuis long-temps sa conduite. Il était naturel que la régente s'excusât de complaire dans cette circonstance à ce que le roi lui demandait; mais plus elle résistait, plus le cardinal Mazarini jugea important d'éloigner de Munster un homme qui lui devint doublement suspect; il tenta d'abord d'y réussir en menaçant le marquis de Pianezze de l'indignation du roi, s'il n'engageait madame royale, dont il avait la confiance, à accorder ce qu'on desirait d'elle, et quand il reconnut que monsieur de Pianezze était aussi peu susceptible de crainte qu'incapable de se laisser séduire, il en vint jusqu'à rappeler de Turin l'envoyé qui y résidait, en même temps que l'ambassadeur de Savoie à Paris reçut ordre de ne plus paraître à la

cour. Ces preuves de ressentiment n'étaient que l'annonce de la vengeance : Mazarini prétendait user de la force pour amener la régente à ses volontés ; l'abbé de Verrue trouva moyen de l'en prévenir. On soupçonna les Français, maîtres de la citadelle de Turin, de vouloir enlever la famille royale, et l'on prit à la hâte des mesures de sûreté. La duchesse fut au moment d'abandonner sa capitale, ou de sortir au moins du palais royal pour s'enfermer dans le château ; mais dès qu'elle eut consenti à rappeler le sénateur Belezia, les menaces cessèrent. Belezia reçut l'ordre d'aller complimenter à Varsovie le nouveau roi de Pologne, et le président Nomis, destiné à le remplacer, ne tarda pas d'arriver à Munster (1). Cependant des nœuds inextricables s'opposaient à la conclusion d'un traité : il fallait du sang encore à la politique. An 1646.

(1) Siri. Mercurio, tom. 7, — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 10.

La faute que le connétable de Castille venait de faire en ne profitant pas de sa supériorité pouvait devenir d'autant plus dangereuse, qu'il se vit forcé d'envoyer au commencement de la nouvelle année une grande partie de ses troupes à Naples ou en Sicile, pour soumettre les habitans qui s'étaient révoltés. Il ne pouvait naître d'occasion plus heureuse aux alliés pour faire en Lombardie de brillantes conquêtes, si le cabinet de Paris, trop occupé du desir de profiter des troubles du An 1647.

An 1647. midi de l'Italie, n'avait perdu beaucoup de temps en négociations avec les différentes puissances. Ce cabinet, bercé par des espérances qui ne se réalisèrent jamais, laissa une armée supérieure se fondre inutilement dans ses quartiers, et donna au gouverneur de la Lombardie le temps d'assurer ses places, et de rassembler de nouvelles forces (1). Celui-ci fut dès-lors en état d'entrer lui-même en campagne au commencement du mois de mai. Le 10, il se présenta devant Nice en Monferrat, où le chevalier de Broglia commandait une garnison de trois cents hommes. Cet officier ayant capitulé le 22, sans rien convenir en faveur des habitans, les Espagnols abandonnèrent la ville au pillage. Ils projetaient de s'avancer en Piémont, lorsque le duc de Modène, qui flottait depuis long-temps dans l'indécision, quoique les deux partis lui prodiguassent les offres les plus flatteuses, se décida enfin en faveur de la France, et renforcé par quelques troupes que le maréchal du Plessispraslin lui envoya, il entra en Lombardie, à la tête de neuf mille hommes.

(1) Lettere manoscritte del cardinale Mazarini. — Siri. Mercurio, tom. 6, 7, 8 e 9.

Ce prince s'étant avancé sur le Pô, le 23 septembre, fit embarquer mille mousquetaires, qui parvinrent, malgré les efforts des Autrichiens, à gagner le bord opposé du fleuve, et à s'y retrancher près de l'embouchure de l'Oglio. L'armée

entière passa le Pô à Pomponasco sur les ponts qu'elle forma, et cet évènement jeta une terreur si grande parmi les Espagnols, qu'ils furent au moment d'abandonner Crémone, dont le duc de Modène s'approchait par Casalmaggiore. Monsieur du Plessispraslin marcha dans l'état de Parme, comptant se joindre aux Modénais avant que les ennemis pussent l'atteindre; mais il fut arrêté par le prince de Triulse; et pendant que ces deux généraux s'observaient, les pluies de l'automne commencèrent à tomber en si grande abondance, que le duc de Modène, après s'être avancé jusqu'à Saint-Sigismond à un mille de Crémone, retourna à Casalmaggiore, et prit une ligne de cantonnemens entre Crémone et Sabionetta. On releva la faute du maréchal du Plessispraslin, qui prit la route de Parme, quand il aurait pu arriver directement dans le Crémonais par le Lodesan. Ce général reconduisit ses troupes en Piémont, aussitôt qu'il vit les Modénais entrer en quartiers, et le prince Thomas retourna de Voghère, où il s'était avancé, dans les environs d'Asti, en détachant vers Casalmaggiore un corps de sept cents cinquante cavaliers. An 1647.

La déclaration du duc de Modène rappela le connétable de Castille dans le Milanais, où il dispersa son armée, pendant que la plus grande partie de

An 1647. l'infanterie française quittait le Piémont, et allait s'embarquer pour Naples. Rien n'empêchait les Espagnols de reprendre la guerre offensive avec avantage; cependant le connétable de Castille qui sollicitait son rappel à Madrid, ne voulut pas s'exposer à l'incertitude des évènemens, quelque probable qu'en pût être le succès: il demeura donc dans l'inaction jusqu'à ce que les ordres de la cour lui permirent de partir de l'Italie et de remettre le commandement à son fils le comte de Haro, dont le comte d'Arèse et Don Antoine Ronchillo furent chargés de diriger la jeunesse. L'armée espagnole se mit alors en mouvement contre les Modénais: elle battit à Saint-Martin la division commandée par monsieur de Noailles, sans pousser plus loin ce premier avantage, après lequel on entra en quartiers d'hiver. Les Piémontais qui avaient été pendant toute l'automne dans une juste sollicitude, apprirent cette nouvelle avec une grande satisfaction; mais aux inquiétudes que l'ennemi venait de causer à la cour de Turin succédèrent celles que lui donna la découverte d'une conspiration contre la personne du jeune duc Charles Emmanuel. Le sénateur Sillan, le moine Gandolfo, et le nommé Gioja, arrêtés comme auteurs de la trame, y enveloppèrent l'auditeur Masin, et tous quatre

An 1647.

se trouvant au nombre des plus chauds amis des princes, pendant, et depuis la fin de la guerre civile, on accusa le magistrat chargé de la rédaction du procès de chercher à faire tomber des soupçons odieux sur le prince Thomas lui-même. Ce prince et son frère s'en tinrent profondément offensés; ils demandèrent que les pièces mises aux actes leur fussent communiquées; le nonce du pape fit lui-même des instances pour avoir connaissance de ce qui regardait le moine Gandolfo, sans pouvoir rien obtenir. Sillan mourut en prison, et Gioja, condamné par arrêt du sénat à être enfermé tout vivant dans une colonne vide qu'on dressa exprès sur les lieux destinés à l'exécution des criminels, y fut enfermé, après avoir été étranglé dans les prisons. La voix populaire accusait Gandolfo et ses complices d'avoir tenté de faire périr le duc par des sortilèges, en perçant avec des épingles le buste en cire du jeune prince; il paraît que cette puérilité absurde s'accrédita dans le public, qui voyait avec peine la santé de Charles languir depuis quelque temps (1). Ces fables n'entrèrent sans doute pas dans l'esprit des juges qui décidèrent du sort des accusés, dont on n'a cependant jamais connu, ni les moyens, ni les véritables projets.

(1) Siri. Mercurio, tom. 10 e 11. — Brusoni, lib. 15. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Lettere manoscritte del cardinal Mazarini. — Assarini.

CHAPITRE LIX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Suite des conférences de Munster. — Inquiétudes de la maison de Savoie. — Guerre sur la frontière du Modénais. — Les alliés entrent en Lombardie. — Prise des lignes espagnoles entre l'Oglio et le Pô. — L'armée combinée se propose de passer l'Adda. — Les obstacles qu'on y rencontre, décident l'attaque de Crémone. — Siège de cette place. — Les Espagnols se préparent à livrer une bataille pour la sauver. — Retraite des alliés. — Observations sur ce siège. — Les troubles intérieurs rappellent en France le maréchal du Plessispraslin, et une grande partie de ses troupes. — La ville d'Ivrée enlevée au prince Thomas. — Fin de la régence de la duchesse Christine. — Mouvemens de guerre dans les états du duc de Modène. — Paix particulière de ce prince avec l'Espagne. — Les troupes de cette puissance prennent Oneille. — Elles menacent Albe, et se saisissent de Bielle, qu'elles livrent au pillage et dont elles détruisent les fortifications. — Les Savoyards reprennent Oneille. — Les Autrichiens,

qui tentent et manquent la surprise d'Asti, mettent le Monferrat à contribution. — Projet de trêve en Italie. — Circonstances qui l'empêchent. — L'armée espagnole à Buttigliera. — Turin menacé. — Belle manœuvre des alliés qui décide la retraite de l'ennemi. — Son arrière-garde est harcelée. — Négociation artificieuse dont le gouverneur du Milanais est dupe. — Ce général assiège Trin. — Courage du gouverneur de cette place. — Les Piémontais cherchent inutilement à faire entrer un renfort dans la ville. — Capitulation signée. — Mouvemens des armées. — Attaque et prise de Crescentin par les Autrichiens, qui en démolissent les fortifications.

Malgré le desir sincère où l'on était à Turin de voir la paix se conclure, malgré le besoin extrême que le Piémont en avait, la cour éprouvait de grandes inquiétudes sur ce qui se déciderait à Munster; l'on venait d'y ébaucher les préliminaires d'un traité très-préjudiciable à la maison de Savoie, et l'on attendait impatiemment l'effet que produirait la note d'opposition présentée par le marquis de Saint-Maurice, relativement surtout à l'idée que faisaient paraître les *An* 1648.

An 1648. cabinets de Paris et de Madrid de retenir un an encore après la fin de la guerre les places que chacune des deux puissances occupait en Piémont. Dans ces circonstances, madame royale vit avec plaisir les apparences de paix s'éloigner encore ; les nouveaux bruits de guerre lui parurent sans doute moins dangereux qu'un pareil accommodement.

Don Louis Fromiste de Tolède, marquis de Caracène, nommé gouverneur général de la Lombardie, étant arrivé à Milan dans le mois de janvier, donna ses premiers soins à la province de Crémone, qu'il entreprit de couvrir par des lignes de sept milles d'étendue, embrassant le terrain compris entre l'Oglio et le Pô. Le duc de Modène craignit que ces dispositions n'annonçassent le projet de porter contre lui les premiers et les plus grands efforts de la nouvelle campagne; il desira avoir près de lui un officier général dont le talent méritât sa confiance; on lui envoya le maréchal du Plessispraslin, qui arriva précisément à Reggio au moment où l'ennemi resserrait à Casalmaggiore (1) la division du comte de Noailles. On n'ignorait pas que les vivres manquaient à cet officier, et l'on voyait que les efforts de cette division pour rouvrir ses communications avec Parme ne réussissant point, elle était réduite à

(1) Siri. Mercurio, tom. 12.

attendre son salut de ce que l'armée pourrait faire en sa faveur (1). An 1648.

Monsieur du Plessispraslin ayant joint le duc de Modène, on prit la résolution de tenter le passage du Pô, et pendant que les troupes dispersées se réunissaient à Gualtieri, on réussit à jeter dans Casalmaggiore un convoi de farine. Le 29 mai, l'armée s'ébranla sur plusieurs colonnes; la cavalerie entra toute dans le Parmesan, comptant pénétrer par cette route dans le Crémonais, pendant que l'infanterie côtoyait le Pô, en épiant le moment et le lieu d'en exécuter le passage; un gros détachement embarqué sur ce fleuve devait le descendre à vau l'eau jusqu'à la hauteur de Casalmaggiore, où il essayerait de prendre terre sous la protection d'une sortie générale, que monsieur de Noailles exécuterait. Le succès de ce plan d'opérations paraissait douteux au maréchal lui-même, qui le regardait néanmoins comme le seul moyen de sauver la division qu'il fallait secourir; mais on ne pouvait pas s'attendre que les Espagnols se retireraient à la seule nouvelle de la marche des alliés dans l'état de Parme.

La crainte de laisser Crémone à découvert engagea le marquis de Caracène à se replier dans ses lignes entre l'Oglio et le Pô, fortifiées d'un triple ordre de feu, et d'un triple fossé.

(1) Brusoni, lib. 15. -- Quincy. Histoire militaire.

An 1648. Cependant le duc de Modène et le maréchal, qui se tinrent un mois entier à Casalmaggiore sans rien entreprendre, décidèrent l'attaque de ces lignes sur la nouvelle que l'armée piémontaise arriverait le 25 juin dans le duché de Plaisance; ils se mirent en marche le 23; et le 28 au soir ils arrivèrent à Dozeno, à moins de deux milles du centre des retranchemens ennemis. On en avait reçu le plan exact par un transfuge, et d'après ce plan, les généraux donnèrent les dispositions de l'attaque qui devait s'exécuter vers l'Oglio sur trois points différens, en même temps que deux fausses attaques, l'une au centre, l'autre à la droite des lignes, attireraient sur ces points éloignés l'attention des Espagnols.

Le 29, à l'aube du jour, les colonnes arrivèrent à Rébecca: les troupes chargées de défendre cette partie des retranchemens s'y tenaient avec une si grande négligence, que les alliés passèrent sans opposition les deux premiers fossés, et n'essuyèrent qu'une seule décharge de mousqueterie en franchissant le troisième. Ils entrèrent ainsi dans le camp même des ennemis, qui après un instant de faible résistance, se retirèrent (1) sur Crémone, et sur Bocca d'Adda, en abandonnant au pouvoir du vainqueur la plus grande partie de leurs bagages, et trois pièces de canon; les alliés ne perdirent que deux

(1) Siri. Mercurio, tom. 12 e 13. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Brusoni, lib. 15.

cents hommes, qui n'en coûtèrent guère plus de quatre cents à l'armée battue (1). Cependant le marquis de Caracène se trouvait dans l'alternative affligeante, ou de livrer Crémone à ses propres forces, ou de laisser à ses ennemis la liberté de porter la guerre au delà de l'Adda, et le maréchal du Plessispraslin en prévoyant son embarras, comptait régler le parti qu'il fallait prendre sur celui pour lequel le gouverneur de la Lombardie se déciderait; aussi dès qu'on le vit déterminé à couvrir Crémone, le passage de l'Adda fut décidé: mais il fallait attendre les magasins, et l'artillerie qui arrivaient lentement de Reggio par Plaisance; l'armée alliée perdit trois semaines dans son camp de la Cava, où elle fut jointe par la cavalerie de Savoie, et le 10 juillet, on résolut de se porter sur l'Adda, par la Grotta, village situé entre Crémone et Pizzighettone.

An 1648.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 7. — Poggiali, tom. 11.

De son côté le marquis de Caracène s'était mis en mesure de contrarier les projets des alliés : il venait d'assurer la communication de Crémone avec l'état du duc de Parme, en cédant à ce prince l'île de Mezzano di Chisantolo, avec le fort qu'on y avait bâti, et ayant pourvu la place menacée de tout ce qu'il fallait à une bonne défense, il conduisit la plus grande partie de ses forces sur l'Adda, où les alliés n'arrivèrent que le 14, à

An 1648. cause du mauvais temps. La journée s'étant passée en escarmouches, le duc de Modène fit élever pendant la nuit deux batteries en face d'une petite île qu'il occupa le lendemain; le 16, il marcha au village de Saint-Bassan, comptant se servir des bâteaux qui y étaient, et de jeter un pont sur la rivière; mais le détachement chargé d'enlever ces bâteaux s'étant amusé à piller en route, les paysans maltraités se sauvèrent sur ces barques mêmes au delà de l'Adda, et rendirent sans le savoir un grand service aux Espagnols, qui ignoraient les mouvemens des alliés.

Ce contretemps fut d'autant plus malheureux qu'on ne pouvait sans imprudence tenter le passage de la rivière en présence des ennemis dont les forces augmentaient journellement. On n'osait pas non plus violer la neutralité du territoire venitien, en se portant au delà de l'Adda par la province de Bergame, ce qui fit renoncer au plan de campagne adopté, et revenir à l'idée d'assiéger Crémone. Le 19, l'armeé retourna de Saint-Bassan à Grumello; le 20, elle campa à Spidasecco; et le 22, elle investit la place.

La ville n'était entourée que d'un mur antique, très-aisé à forcer; cependant monsieur du Plessispraslin voulut commencer par le siège du château, dont les

fortifications étaient régulières, et l'influence de son opinion entraîna ceux qui s'y étaient d'abord opposés dans le conseil de guerre. An 1648.

La tranchée fut ouverte le 23. La garnison ayant reçu par le Pô un renfort considérable, les assiégeans songèrent à s'emparer du cours du fleuve sur lequel ils armèrent une galiotte et deux brigantins. La flottille des assiégés n'hésita point à attaquer celle des alliés, dès qu'elle osa paraître, et s'en empara après un léger combat. Cependant les travaux du siége avançaient : les batteries démontèrent une grande partie des canons de la place, et ruinèrent les moulins de la ville ; mais la garnison en conservant les communications avec Parme, réparait journellement ses pertes, et recevait sans cesse de nouveaux secours. Le 8 août, les alliés attaquèrent les Espagnols sur le bord du canal des moulins, les en chassèrent après trois heures de combat, et se retranchèrent à la portée des remparts du château pour y élever leurs batteries de brèche.

Ce jour-là même le marquis de Ville arriva au camp à la tête d'une division piémontaise de trois mille cavaliers, et de treize cents hommes d'infanterie. Cet officier général n'eut pas plutôt reconnu l'état du siége qu'il remarqua la faute qu'on avait faite en n'attaquant pas la

An 1648. ville; il le conseilla inutilement, et dès-lors il augura mal de l'entreprise. Le 4, la garnison chassa les Suisses du bord du canal, dont la garde leur était confiée ce jour-là, et les batteries eussent été en danger, sans les gendarmes de Modène qui reprirent le poste.

Les assiégeans en étant demeurés les maîtres, prolongèrent les boyaux destinés à embrasser le ravelin dont la porte du château était couverte, en même temps qu'ils battaient en ruine l'ouvrage à tenaille du côté du Pô. Les Espagnols travaillaient sans relâche à réparer le mal que le canon leur faisait: ils formèrent un triple rang de palissades, et creusèrent cinq fougades: le 5, ils tentèrent une sortie, qui fut repoussée: celle qu'ils exécutèrent le 7 ne leur réussit pas mieux, et les assiégeans parvinrent à s'établir sur la contr'escarpe. Don Vincent de Moassurg, gouverneur de la place, craignit de ne pouvoir prolonger longuement la défense du château, et travailla à le séparer de la ville par un fossé large et profond; le 8, il fit jouer une mine; les alliés se logèrent peu de temps après dans une demi-lune; et le 16, ils entreprirent de fermer l'entrée des secours, en embarrassant le cours du Pô, et en construisant une redoute dans l'île qu'ils occupaient sur ce fleuve; la nuit même ils mirent le feu à un fourneau sous la

demi-lune royale, sans pouvoir se loger dans cet ouvrage, quoiqu'une grande partie du revêtement s'écroulât par l'effet de la mine. An 1648.

Pendant que le duc de Modène travaillait au passage du fossé, il cherchait à attirer l'attention du marquis de Caracène vers l'Adda, en faisant manœuvrer le marquis de Ville sur cette rivière. Le 20, il entra dans la place par le Pô un régiment de Bourguignons. Une sortie détruisit le même jour les travaux les plus avancés, et la garnison poussa des contre-approches, qui retardèrent la sape des assiégeans et qui les incommodèrent beaucoup. On fit jouer de part et d'autre quelques fougades. Les alliés commençaient cependant à combler le fossé à force de fascines, et quoique la garnison réussît deux fois à renverser ce travail, il se trouvait fort avancé le 6 de septembre. La brêche ne tarda pas à être faite dans le ravelin. Le 15, on tenta inutilement d'en approcher, en jetant un pont de planches; il fallut en revenir le lendemain à achever de combler le fossé; mais les assiégés détruisaient toujours la nuit une partie du travail qui se faisait le jour.

Monsieur de Caracène voulut reconnaître par lui-même l'état du siège: il entra dans Crémone le matin du 17, et ne retourna le soir à Pizzighettone qu'après avoir changé et renforcé la cavalerie de

An 1648. la garnison. Le 30, quelques nouvelles troupes arrivèrent de France au camp, où l'on comptait que le prince Thomas, revenu de son expédition de Naples, enverrait au siège de plus considérables renforts. On se trompait néanmoins : le prince qui se plaisait à contrarier le duc de Modène, retint ses troupes dans les ports de Provence, et l'on commençait à douter de réduire la place, surtout depuis qu'une crue d'eau ayant rompu les chaînes qui traversaient le cours du fleuve, rien ne s'opposait aux communications de Crémone avec le camp espagnol. L'armée alliée était d'ailleurs affaiblie : l'infanterie surtout souffrait beaucoup : les vivres manquaient, et la garnison disputant pas à pas le terrain, occupait toujours dans le chemin couvert deux logemens sur les flancs de ceux que les alliés y avaient pris.

Le mineur des assiégeans mit le matin du 6 octobre le feu à une mine contre la demi-lune royale ; le duc de Modène se porta à la tranchée pour en attendre l'effet ; et le marquis de Ville arrivant alors même de Grumello, où il était avec sa cavalerie, se rendit près de ce prince, et fut atteint d'un boulet de canon à la cuisse, dont il mourut peu d'instans après. Les Savoyards ne furent pas seuls à donner des regrets à sa mémoire ; son courage et ses talens

le rendaient cher à toute l'armée. La mine qu'on venait de faire jouer éventa ; celles auxquelles la garnison mit le feu renversèrent les logemens des alliés dans le chemin couvert ; ils entreprirent de les reconstruire, et comme ils employèrent à ce travail les prisonniers de guerre espagnols, le gouverneur usa de représailles, en exposant à découvert sur les brêches les ennemis qui étaient en son pouvoir. Les assiégeans, après s'être logés une seconde fois au bord de la contr'escarpe, achevèrent de combler le fossé ; mais la garnison se défendait avec d'autant plus de courage qu'elle savait la résolution où était le marquis de Caracène de livrer une bataille en sa faveur. *An* 1648.

Le gouverneur du Milanais ayant reçu de Naples des renforts considérables, rappelait en effet de l'Adda les troupes qu'il y avait jusqu'alors laissées, et se disposait à attaquer les lignes.

Le maréchal du Plessispraslin jugea la retraite nécessaire, et son avis, quoique opposé à celui du duc de Modène, et quoique vivement combattu par Balthasard, intendant général de l'armée, fut adopté dans le conseil de guerre, où l'on décida, qu'en conservant quelques postes sur la gauche du Pô, on se retirerait par Casalmaggiore et par Gualtieri. Le 14, l'armée se mit en

An 1648. marche. Les Piémontais, aux ordres du lieutenant - général marquis de Monti arrivèrent à Verceil, en traversant le Novarais. Le maréchal du Plessispraslin repassa en France par l'état de Gênes avec une grande partie de son armée, dont le reste s'unit aux troupes du duc de Modène, et prit des cantonnemens dans les états de ce prince.

La levée du siège de Crémone fit en Italie une très-grande sensation; l'entreprise avait cependant été si mal dirigée qu'on eût dû être étonné de la voir réussir; malgré l'ingénieur Clairville, et malgré le commandant d' artillerie Sciuppel, on prétendit attaquer le corps de la place avant de s'être emparé des ouvrages extérieurs qui le couvraient, et au lieu d'embrasser le front d'attaque par des boyaux, ainsi que ces officiers le voulaient, on s'avança jusqu'à la contr'escarpe au moyen d'une seule approche dirigée précisément entre les deux points saillans du chemin couvert, où la garnison se soutint toujours. Le duc de Modène et le maréchal essayèrent de se disculper, en accusant le duc de Parme de favoriser les Espagnols. Il est vrai que ce prince, neutre en apparence, penchait en leur faveur, et les Français qui dans leur retraite maltraitèrent son pays, n'adoptèrent pas le projet de le traiter ouvertement en

ennemi, par la seule crainte de le jeter ouvertement dans le parti de la cour de Madrid, au moment où les troubles intérieurs du royaume rappelaient dans son sein la plupart des troupes employées jusqu'alors en Italie (1). An 1648.

Le duc de Savoie Charles Emmanuel venait de prendre les rênes du gouvernement, en entrant dans sa quatorzième année. Madame royale voulut avant que de les lui remettre tirer la ville d'Ivrée des mains du prince Thomas, alors employé au commandement de l'expédition que les Français exécutaient dans le royaume de Naples. Le récit de cet évènement aurait trouvé place quelques mois plutôt, si nous avions pu interrompre la narration des évènemens militaires de cette campagne. Depuis le traité qui mit fin à la guerre civile, le prince Thomas entretenait à Ivrée une garnison à sa solde et un gouverneur de sa nomination; il avait été dit dès-lors, que ce droit cesserait avec la régence de la duchesse Christine, quand le duc atteindrait l'âge de sa majorité; mais dans les circonstances où se trouvait la cour, l'exécution de cet article dépendait de la volonté du prince, et il fallait peu y compter, surtout depuis les discussions survenues à l'occasion du procès de Sillan, de Gandolfo et de Gioja. On songea donc à

(1) Siri. Mercurio, tom. 12 e 13. — Poggiali, tom. 11. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Brusoni, lib. 15. — Ramsay, liv. 3.

An 1648. profiter de son absence pour lui enlever Ivrée. Madame royale s'étant rendue avec son fils au château d'Aglié, sous prétexte d'une fête qu'elle acceptait du comte de ce nom, son ministre favori, fit avancer quelques troupes dans le Canavais, et le 16 juin, elle écrivit au comte de Campion gouverneur d'Ivrée, au nom du prince, que le duc son fils desirant voir cette ville, un corps de ses gardes l'y précéderait. Le gouverneur sentit tout l'embarras de sa position; il se serait peut-être excusé de recevoir la cour, si les habitans, dont plusieurs étaient gagnés, n'eussent montré un empressement de la voir qui tenait de la menace et de l'insurrection; ainsi pendant que monsieur de Campion délibérait encore, les gardes-du-corps, suivies de quelques autres troupes, arrivèrent; le duc, accompagné de sa mère, les suivit de près, et fut reçu dans la ville aux acclamations du peuple.

Le jeune souverain ordonna d'abord à la garnison de quitter les armes; elle obéit; on remplaça le gouverneur; et le 19, la duchesse de Savoie ayant déclaré elle-même que le terme de sa régence était arrivé, Charles Emmanuel en fit part à son oncle, auquel il envoya les patentes de gouverneur d'Asti et d'Albe. Le prince Thomas n'osa pas

laisser paraître son mécontentement; il accepta les places qui lui étaient accordées, et ne s'opposa point à ce que ses troupes fussent licenciées (1). An 1648.

Les armées étaient entrées en quartiers après la levée du siège de Crémone; les Espagnols n'y demeurèrent cependant pas long-temps. Dès les premiers jours de février ils s'approchèrent des états de Modène; le 13, ils s'emparèrent de Pomponasco; ils passèrent le Pô près de Luzara, le 14, et se retranchèrent sur le bord du fleuve, avant que les troupes qui marchèrent vers eux eussent pu arriver; on n'osa pas les attaquer, et les Espagnols s'approchèrent de Reggio. Pendant ces mouvemens de guerre, le duc de Parme traitait de la paix particulière du duc de Modène, auquel le roi de France lui-même avait conseillé de se raccommoder avec la cour de Madrid. Monsieur de Caracène, après avoir résisté quelques momens aux ouvertures qui lui furent faites, consentit à un traité, dont les conditions signées le 26 étaient meilleures que le prince italien ne devait l'espérer dans la position des affaires (2). An 1649.

Le poids de la guerre allait tout retomber sur le Piémont dans un moment où la France ne pouvait soutenir que faiblement les intérêts du duc de Savoie; mais les Espagnols occupés dans

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Siri. Mercurio, tom. 11. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 11 e 12.

(2) Siri. Mercurio, tom. 13. — Quincy. Histoire militaire.

An 1649. le midi de l'Italie se tinrent sur la défensive, et ce ne fut qu'à la fin du mois d'août qu'ils attaquèrent Oneille : leur flotte retournant de Naples en Catalogne, débarqua un corps de troupes, qui s'empara aisément d'une ville sans garnison (1). Dans le même temps, ou à peu près, le marquis de Caracène conduisit son armée sous les murs d'Albe ; il renonça néanmoins au projet de l'assiéger, lorsqu'il apprit que le comte de Verrue s'était jeté dans cette place, à la tête d'un fort détachement (2) ; le gouverneur du Milanais en fit un lui-même, qui traversant le Monferrat et le Verceillais, se dirigea contre Bielle, et quoique les habitans, chargés seuls de leur défense, n'entreprissent seulement pas de résister, la ville livrée au pillage eut à souffrir les excès de la licence militaire la plus effrénée pendant les quarante-trois jours que les Espagnols s'y arrêtèrent, occupés à démolir les faibles restes de ses anciennes fortifications (3). Monsieur de Caracène marcha sur Cève en s'éloignant d'Albe ; mais revenant bientôt sur ses pas sans rien entreprendre, il reconduisit son armée à Alexandrie, où il passa le reste de la campagne à faire sur la frontière du Piémont des courses insignifiantes au succès de la guerre. Cependant le marquis de Saint-Damian gouverneur de Nice, qui à la nouvelle

(1) Brusoni, lib. 17.

(2) Assarini, tom. 2, lib. 7.

(3) Mulatera.

du danger de Cève s'en était approché, à la tête de tout ce qu'il put rassembler d'hommes de la milice royale, ou des garnisons, chassa à son retour les ennemis de la principauté d'Oneille, qu'il soumit en peu de jours (1); et son expédition termina la campagne du 1649. An 1649.

(1) Assarini, tom. 2, lib. 7.

Les inquiétudes de la cour de Turin avaient été d'autant plus grandes et d'autant plus justes qu'elle ne pouvait pas compter sur le ministère français depuis le refus par lequel elle avait indisposé le cardinal Mazarini. Ce ministre avait osé proposer le mariage de sa nièce Marie Mancini avec le duc de Savoie, et quoique l'on prît soin d'ôter à ce refus les personnalités qui pouvaient blesser l'orgueil de Mazarini (a), il en fit souvent éprouver son mécontentement à madame royale, laquelle continuant à diriger les affaires après la fin de sa régence, se voyait souvent réduite à mendier l'appui des sous-ordres obscurs des bureaux du cardinal, qui souvent se dispensait de répondre à ses lettres, et plus souvent

(a) Le cardinal ayant donné à connaître qu'en faveur de ce mariage la France ne se serait pas opposée à ce que le duc de Savoie voudrait entreprendre contre Genève et contre Berne pour ravoir le pays de Vaud, la cour de Turin lui demanda, que le roi se chargeât lui-même d'en faire la conquête, ce qui fit tomber le traité, ainsi qu'on le prévoyait, et qu'on le desirait.

An 1649. encore se plaisait à la contrarier. La duchesse Christine, dont l'ame élevée et forte trouvait la véritable grandeur dans le bien qu'elle faisait aux peuples du Piémont, et dans les avantages de sa maison royale, ne regrettait les avances qu'elle devait faire que lorsqu'elles étaient inutiles, ce qui arrivait le plus souvent; mais les Espagnols toujours indécis à entreprendre, et lents à exécuter, perdirent encore la nouvelle année, comme ils avaient fait de l'année précédente.

An 1650.

Monsieur de Caracène n'entra que tard en campagne, avec le projet de surprendre Asti. Le gros de son armée devait passer de la Lomelline dans le Monferrat, traverser cette province, et arriver à Asti, en même temps qu'une colonne y marchait par Alexandrie. Cependant une crue subite du Pô ayant arrêté la marche du marquis de Caracène, les Savoyards en profitèrent pour jeter dans la place un renfort considérable, et les troupes venues d'Alexandrie reçurent ordre de rétrograder, quoique elles se fussent d'abord logées dans les fauxbourgs attenans à la ville. Les Espagnols mirent alors le Monferrat entier à contribution; ils envoyèrent peu de temps après une grande partie de leurs forces en Toscane; et la campagne finit en Piémont par quelques courses qu'ils exécutèrent dans les provinces de Bielle ou de Verceil (1).

(1) Brusoni, lib. 18. — Siri. Mercurio, tom. 13. — Recueil manuscrit des lettres tirées des archives royales, ans 1649 et 1668. — Guichenon, tom. 2, liv. 39.

L'hiver se passa en négociations. Le duc de Bavière avait entrepris de faire agréer la proposition d'une suspension d'armes en Italie : la France y aurait consenti, si les Espagnols, qui l'acceptaient volontiers pour le Piémont et le Milanais, n'eussent voulu en excepter la Toscane, ce qui fit tomber le projet. Le gouverneur de la Lombardie, auquel la froideur qui régnait entre les alliés était connue, se flatta de parvenir à détacher le duc de Savoie de la France, en menaçant Turin. Dans cette idée, il rassembla son armée à Alexandrie, traversa les collines du Monferrat, afin d'éviter Asti, en s'avançant à Buttigliera près de Quiers. Les Savoyards et les Français réunis s'en étaient approchés avec des forces trop inférieures pour oser combattre : leur unique soin fut celui de contenir les partis espagnols, dont les courses portaient la désolation et la terreur dans les campagnes voisines. Cependant la milice royale, appelée sous les armes, ayant joint le camp des alliés, monsieur de Saint-André-Mombrun qui la commandait, entreprit d'engager l'ennemi à se retirer sans combattre, en se portant derrière sa position ; son dessein réussit : le marquis de Caracène averti de sa marche vers Cortanzone, reprit la même route par laquelle il était arrivé, et se replia jusqu'à Alexandrie. An 1651.

An 1651. Monsieur de Mombrun poursuivit son arrière-garde, l'atteignit, et eut l'avantage sur elle.

Il aurait d'autant plus convenu au général espagnol de gagner le Piémont à son parti, que l'alliance du duc de Mantoue lui étant dès-lors secrètement assurée, le duc de Savoie se trouvait le seul allié que la France conservât dans l'Italie occidentale. N'ayant pas réussi à le lui enlever par la force, ainsi qu'il venait de le tenter, il fit à la cour de Turin les premières ouvertures d'une paix particulière, et quelque décidée que fût cette cour à ne pas se séparer des Français, il lui était néanmoins utile de cultiver en apparence des dispositions dont elle pouvait tirer le parti le plus avantageux, non seulement à son propre intérêt, mais à celui de son allié. Le cabinet de Paris entra dans ses vues; on donna à monsieur de Caracène des espérances, dont on retardait à chaque instant l'exécution: la saison avançait cependant; Caracène trompé passa dans l'inaction la campagne entière; et quand dans les premiers temps de la nouvelle

An 1652. année il reconnut son erreur, ses forces lui étaient nécessaires en Monferrat d'après ses accords avec le duc de Mantoue.

Résolu d'y porter la guerre, le général espagnol cachait avec soin son projet

par toutes les démonstrations qui pouvaient lui faire supposer d'autres idées. A la fin du mois d'avril ayant rappelé son armée à une revue entre Alexandrie et Tortone, il en fit secrètement partir le maître-de-camp général marquis Serra à la tête d'un fort détachement destiné à investir Trin. Le comte Cattalan Alfieri, qui en était gouverneur, et qui s'en trouvait absent, ne consultant que le mouvement de son courage, arriva à travers mille dangers dans la ville dont la défense lui était confiée (a). *An* 1652.

Le 4 mai, Trin fut étroitement resserré: le marquis de Caracène y arriva avec toutes ses forces, et malgré les pluies continuelles, il poussa vigoureusement les travaux du siége, sous le feu de la garnison. On prévoyait à Turin, que dans les circonstances où se trouvaient les assiégés, ils seraient bientôt réduits à se rendre, et le comte de Verrue reçut ordre de marcher à leur secours. Le petit corps de troupes qu'il fut possible de rassembler était loin de pouvoir se mesurer avec l'armée espagnole, qui

(a) Monsieur Alfieri s'étant rendu à peu près seul à Camin où était le général espagnol, se fit présenter à lui par le curé du village, sous le nom d'un gentilhomme des environs qui retournait dans ses terres; il en obtint un passeport à la faveur duquel il parvint heureusement à Trin, en traversant les postes ennemis.

An 1652. s'avança à sa rencontre, en laissant dans ses lignes les forces nécessaires pour contenir la garnison. Monsieur de Verrue avait espéré de surprendre la vigilance des ennemis, et de faire entrer un renfort dans la place ; mais il se trouva extrêmement embarrassé lorsqu'il reçut l'avis de leur approche ; il voulut d'abord se retirer ; le jeune marquis de Ville, héritier de la charge et du courage de son père, combattit cette idée avec tant de force, que le commandant allait céder et risquer un combat trop inégal pour ne pas être téméraire, quand le marquis Monti le détourna de cette résolution, et le décida à tenter de jeter par le Pô un secours de trois cents hommes dans Trin. Ce détachement fut repoussé : les Savoyards se retirèrent, et les Espagnols ne les suivirent pas. Ils étaient pressés d'achever le siège ; ils avancèrent leurs batteries sur le glacis, en même temps qu'ils poussaient les galeries des mines sous deux demi-lunes du poligone attaqué : les fourneaux étant chargés, on somma le gouverneur en lui offrant des conditions honorables, Alfieri se voyait sans espérance de secours : sa garnison se trouvait réduite à trois cents hommes en état de combattre : il accepta donc la capitulation par laquelle on lui permit de se

retirer avec les siens, et d'emmener à Crescentino deux pièces de canon. *An* 1652.

Maîtres de Trin, les Espagnols coururent les campagnes du Canavais, qu'ils dévastèrent, s'emparèrent du château de Masin, et jetèrent l'épouvante jusqu'aux portes d'Ivrée et de Verceil. Les Piémontais se rassemblaient sous le canon de Crescentino : monsieur de Caracène, comptant assiéger cette place, voulut les en éloigner, et se porta à Livourne, comme s'il avait eu l'intention de donner bataille : le comte de Verrue qui le crut, se replia sur Chivas, et l'ennemi attaqua Crescentino, dont il s'empara en huit jours. Les Espagnols en démolirent les fortifications, et s'approchèrent de Casal dans le dessein d'en faire le siège ; mais soit que les préparatifs de cette entreprise importante prissent plus de temps qu'on ne l'avait cru d'abord, soit que le marquis de Caracène ne s'accordât pas sur cet objet avec le duc de Mantoue, les mois d'août et de septembre se passèrent sans qu'il sortît des quartiers qu'il venait de donner à son armée aux environs de Moncalve (1).

(1) Muratori. Annali d' Italia, vol. 11. — Irico, lib. 3. — — Brusoni, lib. 19 e 20. — Istoria del ministero del cardinale Mazarini.

CHAPITRE LX.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Négociations des Espagnols avec le duc de Mantoue. — Les Français tentent inutilement de les traverser. — Conduite de la république de Venise. — Les Mantouans se saisissent de la ville de Casal. — Le château et la citadelle sont assiégés et se rendent. — Mouvemens des Savoyards pour sauver ces places. — On prend de part et d'autre des quartiers. — Les alliés ouvrent la nouvelle campagne en entrant dans la province d'Alexandrie. — Les Autrichiens campent entre Fontanetto et Palazuolo. — Leurs ennemis en approchent. — Marches et contre-marches des armées. — Prise du fort de Serraval par les Français. — Suite des opérations militaires. — Combat de la Roquette sur le Tanaro. — Nouveaux mouvemens de troupes. — Fin de la campagne. — Inaction des armées en 1654. — La plus grande partie des forces françaises repasse les alpes. — Les alliés changent de chef.

An 1652. Le duc de Mantoue n'était réellement pas tout à fait d'accord avec le

Espagnols sur les conditions de leur nouvelle alliance ; les Mantouans qui s'y décidaient, pour secouer le joug des Français avides de posséder le Monferrat, craignaient en rompant leurs fers de forger une chaîne nouvelle, et plus ils voyaient le gouverneur du Milanais empressé de conclure, plus ils étaient fermes à ne vouloir qu'une alliance sans sujétion. Traiter d'égal à égal avec un aussi petit souverain paraissait dur à la cour de Madrid. La négociation se prolongea, et le cabinet de Turin intéressé à la rompre engagea celui de Paris à la traverser. Monsieur d'Argenson ministre de France à Venise qui en reçut l'ordre, et eut à ce sujet de longues conférences avec le marquis de La-Val, résident de Mantoue, n'ayant pu le séduire, chercha à l'intimider ; mais dans les circonstances du moment, on ne craignait guère plus les menaces du roi très-chrétien, qu'on ne comptait sur ses promesses ; on le voyait trop occupé de ses propres affaires : monsieur de La-Val ne donna que des réponses évasives, et la république de Venise, engagée dans la guerre contre les Turcs, se refusa aux instances par lesquelles on prétendit la décider à se déclarer contre la maison d'Autriche. Le sénat venitien, quoique jaloux de la puissance de cette maison, voulut s'en tenir aux principes d'une neutralité armée. An 1652.

An 1652. Dans ces circonstances on éprouvait à Turin de justes inquiétudes, quoiqu'on y ignorât encore que le marquis de Caracène venait de conclure enfin son traité avec le duc de Mantoue, qui, au moment même de la signature, fit passer en Monferrat un corps de trois mille cinq cents hommes d'infanterie, et trois cents cavaliers, aux ordres du marquis Camille de Gonzague. Cet officier était chargé de publier dans la province deux manifestes de son souverain; l'un portait sa nomination à la place de gouverneur du Monferrat, avec ordre aux peuples de lui obéir exclusivement : l'autre déclarait, que le duc, plein de respect et de reconnaissance pour le roi très-chrétien, ne se décidait à envoyer ses troupes prendre possession des places du Monferrat, que parce qu'il était évidemment impossible aux Français de les défendre, ou de les secourir.

Le marquis de Gonzague exécuta les ordres dont il était chargé, en se joignant aux Espagnols. L'effet que produisirent les déclarations de Mantoue fut très-grand, à Casal surtout, où il se manifesta un mouvement général parmi les habitans qu'il fallut songer à contenir. Monsieur de Saint-Ange dut placer des corps de garde le long des rues : il fit arrêter quelques personnes, en exila un plus grand nombre; mais les citoyens

prirent par tout les armes; ils opposèrent des postes aux postes de la garnison; et le sénat de Monferrat, dirigeant les mouvemens populaires, se tenait continuellement assemblé, malgré les ordres et les menaces du gouverneur, qui assistait souvent à ses séances. Dans l'une d'elles un trompette apporta deux dépêches du duc de Mantoue, qui priait monsieur de Saint-Ange de remettre Casal à ses troupes, et qui ordonnait au sénat d'armer le peuple contre les Français s'ils refusaient de se retirer. La lecture de ces pièces donna lieu à une discussion très-animée. On courut aux armes: le peuple voulait attaquer les portes et les ouvrir aux Mantouans; la garnison menaçait de piller la ville. An 1652.

On sentait néanmoins de part et d'autre le danger qu'on allait courir. Les Français, s'ils étaient battus, allaient non seulement perdre la ville, mais le château et la citadelle; le sénat craignait de voir la capitale du Monferrat abandonnée à la fureur des soldats, s'ils obtenaient l'avantage; ainsi un moment de réflexion fit également desirer aux deux partis de prévenir les suites incertaines et terribles d'un pareil combat. Le président Brembato qui, quoique dans le nombre des plus chauds partisans des Gonzagues, s'était ménagé l'amitié du gouverneur, convint avec lui qu'il se

An 1652. retirerait dans la citadelle et dans le château avec les douze cents hommes composant sa garnison. La ville ouvrit alors ses portes au marquis de La-Val et aux Espagnols. Les Français tournèrent contre Casal dix pièces de canon des remparts de la citadelle. On convint pourtant quelques heures après que le feu cesserait, et que la citadelle ne serait point attaquée du côté de la ville. Monsieur de Saint-Ange chassa de la place quelques Italiens qui s'y trouvaient, et il avait raison, car l'un d'eux gagné par le président de Brembato devait mettre le feu au magasin à poudre.

Au bruit du danger de Casal, le marquis de Ville s'en approcha à la tête de l'armée savoyarde : le gouverneur n'aurait plus refusé le secours des Piémontais qu'il avait peu de temps auparavant rejeté ; mais les Espagnols arrêtèrent leur marche, et monsieur de Ville n'osant pas leur livrer bataille, alla mettre le siège à Crescentin, dont il s'empara en peu de jours. Il prit avec une facilité égale le château de Masin, et quelques autres petites places des environs d'Ivrée. Le marquis de Caracène était uniquement occupé de réduire la citadelle et le château de Casal : l'une et l'autre place pouvait se défendre longtemps ; cependant monsieur Giraud d'Espradèle commandant du château, séduit

par le président Brembato, le vendit aux Mantouans pour deux mille pistoles, dès le troisième jour de feu. Tous leurs efforts se tournèrent alors contre la citadelle: les assiégeans emportèrent, l'épée à la main, deux redoutes avancées sur le glacis: ils ne tardèrent pas à s'établir dans le chemin couvert, coupèrent la contr'escarpe, et attachèrent le mineur au pied du rempart. La garnison mit le feu aux gabions qui couvraient le logement des assiégeans dans le fossé, et sortit avec impétuosité sur une troupe d'officiers, qui servant en corps, après être tombés dans la réforme, opposa tant de courage aux efforts des Français, qu'après un combat sanglant ils se retirèrent sans avantage. *An.* 1652.

La position des assiégés était désespérée: il ne restait que trois seuls canonniers dans la place: onze pièces de canon avaient été démontées, et l'on manquait absolument d'ouvriers capables de les réparer: le gouverneur n'en paraissait pas moins disposé à soutenir l'assaut: il fit creuser une coupure derrière la brèche, dans l'espérance d'un prompt secours. Des troupes françaises arrivaient journellement en Piémont, et leur destination ne pouvait être douteuse; ce qui engageait le marquis de Caracène à presser le siège de tout son pouvoir. Les deux fourneaux placés sous le

An 1652. revêtement du bastion étant chargés, le 21 octobre, on somma la place; mais monsieur de Saint-Ange voulut voir l'effet des mines, et le même jour on y mit le feu; celle de l'attaque des Espagnols n'eut que peu d'effet: ils ne parvinrent pas à s'établir au haut du rempart, quoiqu'ils le tentassent à plusieurs reprises: les Italiens réussirent mieux: la mine ouvrit de leur côté une large brèche, sur laquelle ils se logèrent après un terrible combat, où le gouverneur fut lui-même blessé. Le danger était pressant, et une plus longue résistance impossible; la garnison obtint le lendemain, 22, de se rendre libre à Turin en quatre marches. Un régiment de huit cents Allemands prit possession de la citadelle de Casal au nom du duc de Mantoue. L'armée espagnole alla chercher des quartiers en Lombardie. Les alliés se tinrent sur la défensive pendant l'automne; et l'hiver se passa tranquillement.

An 1653. Les Français rentrèrent les premiers en campagne. Le comte de Quincy nouvellement destiné à les commander campa avec six mille hommes au village d'Annone, d'où il fit pendant un mois des courses continuelles dans la province d'Alexandrie, jusqu'à ce que le marquis de Caracène alla prendre position entre Fontanetto et Palazuolo, à la tête de huit mille hommes. Le général français passa alors

le Pô, et se porta sous le canon de Crescentino, à trois milles des ennemis, auxquels il envoya des gages de bataille; mais le temps était passé, où ces sortes de cartels ne pouvaient se refuser sans honte: le gouverneur du Milanais se tint immobile: les Piémontais profitèrent de ce temps pour mettre en sûreté les places du Canavais; et le mois de juin se passa en escarmouches de nulle importance. An 1653.

Au commencement de juillet, monsieur de Quincy marcha dans l'Astesan, passa le Tanaro et campa à la Roquette, puis à Mombercel. Ce mouvement pouvait menacer d'une invasion la province d'Acqui ou le Tortonais, ce qui décida le marquis de Caracène à s'approcher de l'ennemi. Son armée, qui se porta d'abord sur Félizzano, passa bientôt le Tanaro près de Casalbayan pour arriver à Nice. Les alliés prirent position à Castelnovo; et monsieur de Caracène, toujours décidé à ne pas combattre, rentra en Monferrat, quinze jours après en être parti, et se jeta sur le Verceillais, dans l'espérance d'appeler les alliés à la défense de cette province. Il se trompa néanmoins. Le général français au lieu de le suivre entra dans la Lombardie, prit le fort de Serraval, et mit le Tortonais à contribution. Le marquis de Caracène accourut à Alexandrie, croyant

An 1653. pouvoir rendre la retraite difficile à son ennemi : il poussa une forte colonne vers Nice : mais les alliés l'avaient prévenu, en se repliant sur Acqui, d'où ils occupèrent la vallée de Tinella, par laquelle ils arrivèrent tranquillement à Albe, et enfin à Govon.

Les Espagnols suivirent sur la droite du Tanaro la marche de l'armée combinée : ils comptaient passer cette rivière à la Roquette, et se porter à Félizzano, quoique les derniers renforts arrivés de France eussent considérablement augmenté le nombre de leurs ennemis. Le maréchal Grancé qui venait d'en prendre le commandement, entreprit de s'opposer au dessein de monsieur de Caracène, dont il eut connaissance. Le 23 septembre il arriva sur la colline de la Roquette, en même temps que l'avant-garde autrichienne achevait de traverser la rivière. L'infanterie du corps de bataille s'était déjà ébranlée vers ses ponts, et la cavalerie commençait à guéer le Tanaro ; le moment devenait décisif : le maréchal crut pouvoir en profiter, et déploya son armée sur deux lignes : il poussa toute sa cavalerie vers sa gauche, qui s'éloignait de la colline, en marchant en avant. Cependant monsieur de Caracène, rompu depuis long-temps aux calculs militaires, jugea qu'il aurait le

temps de joindre son avant-garde avant qu'elle fût attaquée, et pressa le mouvement de ses colonnes; le terrain sur lequel il les déployait en bataille à mesure qu'elles arrivaient à la gauche du Tanaro se trouvait être encore hors de la portée de la mousqueterie ennemie. L'artillerie des alliés n'ayant pu les suivre, les Espagnols souffrirent peu du feu de quelques pièces de campagne qu'on fit jouer contre eux, et ils eurent le temps de se former en ordre de bataille. Leur cavalerie se plaça en seconde ligne: l'infanterie formant la première occupa deux cassines, dont elle appuya ses flancs, et poussa en avant un rideau de tirailleurs destinés à couvrir les pionniers, occupés à embarrasser le terrain qui les séparait des ennemis. An 1655.

Les alliés culbutèrent les travailleurs et leur escorte. La droite de l'armée du maréchal assaillit, sans pouvoir forcer, la cassine dont l'aîle gauche autrichienne était appuyée. La perte des Français fut telle sur ce point, que leur général ralentit l'attaque et appela vers lui le marquis de Montpésat, avec une partie de la cavalerie, à dessein de tourner ce poste. Monsieur de Montpésat s'empara d'une chapelle à vingt pas à côté de la cassine, et quoique sous son feu, il marchait contre un régiment espagnol, et contre les milices de Lombardie qui étaient

An 1653. en bataille à peu de distance, lorsqu'il reconnut que ces troupes, couvertes par un profond ravin, étaient à l'abri d'une charge de cavalerie. Le combat s'était engagé vivement à l'aîle opposée : les Savoyards, qui se trouvaient à la gauche de l'armée alliée, attaquèrent avec beaucoup de hardiesse; le marquis de Monti leur général fut tué, et le marquis de Ville, qui le remplaça, reçut une blessure dangereuse; monsieur de Grancé accouru sur ce point, fit soutenir par des troupes tirées de la seconde ligne les Piémontais extrêmement affaiblis. Le combat se prolongea sans succès jusqu'au déclin du jour; les alliés manquant de plomb mirent dans leurs mousquets les boutons de leurs habits au lieu de balles, et ils se voyaient enfin réduits à ne pouvoir répondre au feu dont ils étaient écrasés. Leur courage devenait inutile; le maréchal désespérant de vaincre reconduisit son armée sur la colline : les Espagnols couchèrent sur le champ de bataille, et se rendirent le lendemain à Félizzano, en même temps que leurs ennemis allaient camper entre Montemagno et Grana en Monferrat.

Peu de jours après, ils s'avancèrent à Fubine dans la province d'Alexandrie, ce qui engagea le marquis de Caracène à se rapprocher de cette ville; et ce fut dans ce temps que les deux généraux

en chef eurent une entrevue, dont on ignora l'objet et le résultat. Quelque temps après, l'armée combinée campa à Saint-Salvador, d'où elle se replia à Moncalve. Les Savoyards seuls s'y arrêtèrent; les Français passèrent le Pô à Gabiano, et la Sesia à Ghislarengo, pour attaquer le château de Carpignano dans le Novarais; ils firent de cette petite place l'entrepôt des contributions qu'ils exigèrent par tout dans cette province, jusqu'à ce que le gouverneur de la Lombardie y arriva avec toutes ses forces. Le maréchal de Grancé repassa alors la Sesia, et donna des quartiers à ses troupes, avant de quitter lui-même le Piémont. Les Espagnols prirent des cantonnemens, et la campagne fut ainsi terminée. *An 1653.*

Le maréchal ne revint de Paris que sur la fin de juillet. Il était mal avec les ministres piémontais, ce qui le retint en France le plus tard possible; de retour en Italie, il conduisit son armée dans l'Alexandrin, comptant passer la Bormida, et camper à Castelazzo; le marquis de Caracène parut un moment vouloir défendre le cours de la rivière; mais renonçant bientôt à ce projet, il abandonna à la discrétion de l'ennemi tout le pays compris entre le Monferrat et les fiefs impériaux; les alliés y passèrent plusieurs mois dans l'inaction, *An 1654.*

An 1654. jusqu'à ce que vers la fin de l'automne monsieur de Grancé déclara qu'il allait repasser les alpes avec la plus grande partie de ses troupes. Le prince Thomas se trouvant alors en Piémont, essaya vainement de le détourner de cette idée: ses instances tendant à l'engager à hiverner dans le pays ennemi ne furent point écoutées, et la campagne finit aussi mollement qu'elle avait commencé tard (1).

Ce général ne pouvait plus être agréable à la cour de Turin: elle en demanda le rappel, et celle de Paris proposa de mettre le duc d'York à la tête de l'armée combinée. Il ne pouvait entrer dans les vues de Cromwel que ce prince se fît une réputation militaire; informé du projet du monarque français, il menaça de bombarder Nice, si le fils du roi Jacques obtenait le généralat, et le ministère piémontais ménageant avec raison le protecteur d'Angleterre, s'excusa de satisfaire à la proposition du roi très-chrétien, qui nomma le prince Thomas en remplacement de monsieur de Grancé (2).

(1) Brusoni, lib. 20 e 21. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Quincy. Histoire militaire. — Istoria del ministerio del cardinale Mazarini.

(2) Recueil de lettres tirées des archives royales en 1649 et 1668.

CHAPITRE LXI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

RÉVOLTE DES VALLÉES VAUDOISES.

Sommaire. Le duc de Modène se déclare une seconde fois contre les Espagnols. — Situation des armées à l'ouverture de la campagne du 1655. — Insurrection des vallées vaudoises du Piémont. — Causes de la révolte. — Évènemens qui la précédèrent. — Marche des troupes dans les vallées. — Combat de La-Tour. — Attaque générale de la position des insurgés trois fois renouvellée. — Victoire des troupes. — Les Vaudois se retirent dans les montagnes. — Combat de Rorà. — Attaque et prise de Prà-du-Tour. — Les insurgés font avec quelque succès la petite guerre. — Acharnement et barbarie des deux partis. — Les Vaudois entrent dans la vallée du Pô et la livrent au pillage. — Ils attaquent inutilement Luzerne. — Combat sanglant entre Briquérasque et Osasque. — Les rebelles se retirent sur la montagne de la Vachère. — On les y attaque sans pouvoir les forcer. — La disette leur fait prendre la résolution de combattre.

— Journée de La-Tour. — La protection des puissances protestantes sauve les Vaudois réduits à l'extrémité. — Conférences ouvertes à Pignerol sous la médiation de la France. — Accord signé. — Conduite du ministre Léger depuis la fin des troubles. — L'armée combinée entre en Lombardie. — Passage du Tesin. — Retraite des Espagnols. — Réunion vers Pavie des forces des alliés. — Le siège de cette ville est résolu.

An 1655. Les Espagnols, jaloux des rapports que le duc de Modène semblait reprendre avec la France, lui demandèrent des places de sûreté pour garantie de la paix précédente, et sur son refus le marquis de Caracène investit Reggio au commencement du mois de mars (1). A cette nouvelle, le prince Thomas poussa des détachemens dans le Monferrat, pendant que son armée se réunissait sur la frontière de la Lombardie, où les Espagnols s'empressèrent d'accourir. Le duc de Modène, délivré du péril dont il venait d'être menacé, entra ouvertement dans le parti des ennemis de la maison d'Autriche, ce qui contribua peut-être à retenir le gouverneur du Milanais sur la défensive. Les alliés étaient alors dans l'impossibilité de rien entreprendre; les

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39.

Français attendaient le retour des troupes qui avaient suivi le maréchal de Grancé, à la fin de l'année précédente; les Modénais se trouvaient à peine en mesure d'assurer leur pays, et les Piémontais occupés à éteindre le feu de la révolte dans les vallées vaudoises, regardaient l'inaction des Espagnols comme le plus grand des bonheurs (1). An 1655.

Depuis quelques années la sédition avait éclaté plusieurs fois dans ces vallées. Pour en comprendre la cause, il faut savoir que les Vaudois, profitant du temps de la guerre civile, avaient construit de nouveaux temples hors des limites qui leur avaient été assignées, et empiété en tout sur leurs accords avec le gouvernement. Madame royale, en réprimant ces abus aussitôt que le retour de la paix intérieure avait pu le lui permettre, ne prétendit pas d'ôter aux Vaudois leurs priviléges, et moins encore de briser leurs anciens autels: elle exigeait uniquement l'observation exacte des lois, qui en autorisant le culte des sectateurs de Valdo, en bornaient de tout temps l'exercice public à des lieux déterminés, et assuraient aux habitans catholiques de ces mêmes lieux le libre exercice de la religion romaine. Les ordonnances données par la duchesse régente à ce sujet prouvent que telles étaient ses vues, et nous dispensent de réfuter les calomnies

(1) Poggiali, tom. 12. — Brusoni, lib. 23.

An 1655. du pasteur Léger. Cet homme, auteur d'une histoire des églises vaudoises, qui n'est qu'un libelle odieux désavoué par les protestans eux-mêmes, à été le moteur principal des égaremens et des malheurs des habitans des vallées; si son ouvrage à eu un moment de réputation, il dut ce succès éphémère à l'enthousiasme des circonstances; et le temps, qui fixe le mérite des écrivains, a replongé Léger dans l'obscurité, dont il ne sortit un instant, que pour couvrir de sang et de deuil sa patrie infortunée.

La cour connaissait les dispositions de cet esprit turbulent et corrompu; mais on se flattait de le ramener, ou l'on espérait de convaincre les Vaudois des véritables intentions du souverain, qui venait de permettre à beaucoup de calvinistes français de se retirer dans la province des Quatre-Vallées. Cependant le perfide Léger persuadait aux habitans de ce pays que le ministère n'attendait que le retour de la paix pour chasser tous ceux qui ne professaient pas la religion de l'état: ses fausses insinuations produisirent un terrible effet: les Vaudois regardèrent Charles Emmanuel comme un tyran sanguinaire, et devinrent si méfians, que les mesures les plus simples du gouvernement leur parurent toutes tendre au but qu'on lui supposait (1). Léger, plus audacieux à mesure

(1) Relazione dei successi nella valle di Lucerna. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Raccolta degli editti, ed altre provigioni per le valli di Lucerna. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 12, cap. 13.

qu'il voyait croître son influence, provoqua et obtint l'arrestation de quelques-uns de ses ennemis accusés de magie : il soutint qu'ils mangeaient les enfans aux Sabats, et il ne tint pas à lui de les voir condamner au feu (1), quoiqu'ils partageassent les erreurs de sa doctrine. An 1655.

Son ascendant devenu de jour en jour plus dangereux n'était employé qu'à aigrir les esprits, et cette disposition des esprits devait enfin amener de grands désordres. Les habitans de Villars furent les premiers à en donner le signal, lorsqu'en 1653 ils allèrent mettre le feu à l'hospice des missions, sans que rien eût donné raison, ou prétexte, à cette violence, qui fut uniquement la suite du synode tenu peu de jours auparavant à Boissel, ainsi que Léger lui-même n'en disconvient pas. Une pareille insolence ne pouvait être laissée impunie sans déshonorer la puissance souveraine; on fit entrer des troupes dans la province; le colonel Tedesco s'empara de Villars, le 26 avril, après une légère escarmouche. Dès le jour suivant, les Vaudois se réunirent en force dans les environs de La-Tour : ils établirent leur poste principal sur la montagne du Pélerin, où ils appelèrent en conseil les principaux d'entr'eux. L'assemblée fut orageuse : en vain les plus sages osèrent-ils dire que les habitans de

(1) Histoire générale des églises vaudoises, 2 partie, chap. 25.

An 1655. Villars ayant justement attiré sur eux la vengeance dont ils étaient menacés, il ne convenait pas d'embrasser leur parti; cet avis parut lâche ou perfide; et la multitude décida en tumulte qu'il fallait opposer la force à la force.

Le colonel Tedesco, informé de la résolution prise par les insurgés, en avertit le marquis de Bagnasque, qui alla aussitôt le joindre à la tête de deux mille hommes dans le dessein d'attaquer la montagne du Pélerin; mais les Vaudois revenus d'un premier moment d'enthousiasme sentirent tout le danger de leur situation; le comte de Luzerne intercéda en leur faveur, et rien ne prouve autant le desir où était la cour de voir la paix rétablie, que le pardon général qu'elle accorda aux premières marques de soumission que les Vaudois donnèrent; il n'y eut d'excepté dans l'amnistie que la famille du pasteur Monget, dont la femme causa les premiers tumultes. Les auteurs de la sédition qui n'attendaient pas une pareille modération, cherchèrent à envenimer cet acte de générosité, en publiant qu'on le devait uniquement à la crainte qu'inspirait l'armement général de la province; mais, ajoutaient ces suppôts de la rebellion, le ministère n'en desire que plus ardemment notre ruine, et le seul moyen de la prévenir est de lui opposer une fermeté courageuse. Il n'était pas difficile

d'exalter une seconde fois la multitude prévenue : elle crut aisément ce qu'on voulut lui persuader, et loin d'exécuter les articles dernièrement convenus avec le colonel Castracaro, les Vaudois continuèrent à insulter au culte catholique; le curé de Fénil fut tué par eux dans son propre presbytère. Ce nouvel excès resta encore impuni. On était persuadé avec raison que l'extrême arrogance d'une poignée d'hommes jusqu'alors tranquilles et laborieux tenait à la perversité de quelques individus sans fortune, sans occupations, ou sans principes, et l'on espéra de prévenir la guerre, en envoyant dans les vallées un auditeur de la chambre des comptes, chargé de ramener l'ordre par la voie de la douceur. Les Vaudois parurent disposés à se soumettre; néanmoins leur apparente docilité tendait à cacher les démarches qu'ils venaient de faire, afin de se procurer le secours et l'appui des protestans étrangers. *An* 1655.

Ils en attendaient des réponses qui ne se trouvèrent pas conformes à leurs desirs, les Suisses, et les Genévois les ayant également exhortés à la soumission. Ce conseil salutaire s'accordait peu avec l'intérêt des meneurs: ils eurent malheureusement tant de crédit sur le peuple, qu'ils lui firent prendre la détermination de s'armer de nouveau contre son prince.

An 1655. On crut encore à Turin que la présence de quelques troupes ferait changer cette imprudente résolution, et l'on y destina une partie des régimens français qui devaient hiverner en Piémont ; mais les communes refusèrent de les recevoir, et déjà ces troupes se disposaient à entrer de force dans leurs cantonnemens, lorsque le pasteur Léger, craignant les suites d'une résistance qu'il avait lui-même provoquée, alla implorer la clémence du commandant français, en tentant de rejeter sur les ministres du culte catholique, et sur des ordres secrets de la cour, l'odieux des difficultés dont il était le seul auteur.

Les troupes s'étant dispersées dans les villages, tout se passa tranquillement, jusqu'à ce que l'armée quitta ses quartiers, pour marcher aux confins de la Lombardie. Alors les Vaudois étendirent de nouveau l'exercice public de leur religion au delà du Cluson et du Pélice, ce qui donna lieu à l'édit royal qui leur ordonnait d'abandonner incessamment Briquérasque, Fénil, Bibiane et Campion, et de se concentrer de nouveau dans les pays compris dans les anciennes limites, où l'exercice de leur culte était toléré. Les Vaudois obéirent; mais ensuite d'une nouvelle assemblée tenue sous l'influence de Léger, ils redescendirent vers la plaine de Pignerol, en envoyant une députation

demander à la cour la révocation du dernier édit, et une ampliation de privilèges. Les choses demeurèrent en suspens jusqu'au commencement d'avril; les circonstances de la guerre étrangère firent penser alors aux chefs des Vaudois que le moment était venu de soutenir avec succès leurs audacieuses demandes; ils osèrent prétendre traiter d'égal à égal avec leur souverain (1), et il fallut enfin en venir à les ramener au devoir par la force. An 1655.

Deux mois plutôt, ils auraient pu être accablés du poids de l'armée entière : on n'eut alors que cinq à six cents hommes à envoyer dans les vallées (2). Le marquis de Pianezze chargé de les y conduire, se porta le 17 avril dans la plaine de Saint-George, en occupant le village de Saint-Jean (3), que les habitans abandonnèrent à son approche, sans vouloir entendre aux propositions qu'on leur adressa. Ils se retranchèrent à La-Tour; monsieur de Pianezze les y força, et les mit dans une telle déroute, que la nuit seule les sauva d'une entière destruction. Les Vaudois consternés envoyèrent le lendemain une députation au quartier général, et consentirent à recevoir les troupes à Angrogne. Cependant à leur approche les habitans abandonnèrent le village, en emportant sur les montagnes voisines leurs effets, et tout ce qui se

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Relazione de' successi nella valle di Lucerna. — Raccolta degli editti ed altre provigioni per le valli di Lucerna. — Loschi. — Bouche, liv. 10, chap. 11.

(2) Relazione dei successi nella valle di Lucerna.

(3) Léger, liv. 2, chap. 8.

An 1655. trouvait de provisions. Cette conduite choqua d'autant plus monsieur de Pianezze que les vivres manquèrent à ses soldats; il en fit des reproches aux Vaudois, les invita à rentrer dans leurs foyers, et à quitter les armes, sans rien obtenir d'eux. Loin d'obéir, ils réunissaient leurs forces: ce qui décida l'entrée dans les vallées de cinq régimens, dont on avait arrêté la marche aux premières ouvertures de paix.

Le 19, ces troupes étant arrivées, on se disposa à l'attaque générale des hauteurs de Briquérasque, de Saint-Jean et d'Angrogne, que les insurgés venaient d'occuper, sur le flanc et en face des troupes; par tout elles furent repoussées. Le combat du lendemain n'eut pas plus de succès; mais le 21 monsieur de Pianezze força la ligne ennemie: les Vaudois battus et poursuivis pendant trois jours consécutifs se retirèrent sur les hautes montagnes, par les cols de la Croix et de Saint-Julien. L'on confondit de part et d'autre dans ces différentes rencontres la barbarie avec le courage, les deux partis exerçant également une vengeance cruelle durant le cours de cette malheureuse campagne, qui coûta huit mille hommes au Piémont (1). Pendant que les troupes de Savoie s'avançaient dans le fond de la vallée de Luzerne, désertée par ses habitans, un corps de troupes

(1) Gregorio Leti, parte 4, lib. 2. — Relazione de' successi nella valle di Lucerna. — Guichenon, liv. 6, chap. 39.

françaises entrait dans la vallée d'Angrogne. Les insurgés, conduits par le nommé Fanaval, se défendirent avec la plus grande intrépidité, et sans admettre les exagérations de Léger, il est bien sûr, qu'il en coûta beaucoup pour les vaincre. Le village de Rorà ne fut pris enfin que lorsque les Savoyards se joignirent aux Français, et exécutèrent d'accord une nouvelle attaque. Le 25, ils marchèrent réunis contre le poste de Prà-du-Tour, et le forcèrent. Dès-lors les troupes coururent les deux vallées de la Pérouse et de Saint-Martin, qu'il fallut abandonner faute de vivres ; et à peine s'en étaient elles retirées, qu'une colonne d'insurgés, commandée par leur chef Fayer, redescendit les montagnes, en exerçant contre les catholiques habitans de ces vallées des excès qui égalèrent ceux commis par les troupes. An 1655.

Fayer n'avait point encore satisfait sa vengeance; il marcha par la sommité des montagnes sur le flanc des ennemis, descendit à Saint-Second, qu'il abandonna au pillage, et s'établit dans ce village sur les derrières de l'armée, en même temps que Fanaval, à la tête d'un autre corps d'insurgés, brûlait Luzernette, en dévastait les environs, et n'accordait point de quartier aux catholiques. Il était important surtout de reprendre Saint-Second : monsieur de Pianezze y fit aller

An 1655. un détachement, qui en chassa les Vaudois. Cependant Fayer les ramena à la charge, entra dans le village, massacra la garnison, et après ce succès, il s'avança jusqu'à Briquérasque, le feu et le fer à la main. Les troupes marchèrent à lui, l'attaquèrent, le battirent, et le forcèrent a se retirer par les montagnes de Saint-Jean. Monsieur de Pianezze aurait pu tirer parti de cet avantage, s'il n'avait été rappelé sur ses pas par les mouvemens insurrectionnels de la commune de Villars, qui jusqu'alors s'était tenue tranquille. Les menaces de Fanaval la mirent en armes. Ce chef, toujours actif, toujours entreprenant, attaqua le 7 un convoi destiné au fort de Mirabouc sous l'escorte de trois cents hommes: repoussé par ce détachement, il alla investir La-Tour, dont il emporta les premières maisons, sans pouvoir jamais chasser du village les troupes qui l'occupaient. Fanaval en se repliant à Angrogne fit passer cinq cents hommes environ dans la vallée du Pô, et y enleva un butin considérable.

Le marquis de Pianezze voulut rappeler les Vaudois dans leur pays en s'approchant d'Angrogne; il vengea le sac donné à Crussol par le pillage de Rocheplatte; mais pendant cette expédition un autre corps d'insurgés coupa le pont de communication entre Bibiane et

Luzerne, et se porta vers cette dernière ville, où monsieur des Marolles était enfermé. Cet officier se défendit avec beaucoup de courage, quoiqu'il n'eût que très-peu de monde avec lui, et les Vaudois se retirèrent dans les montagnes. Le 15, le marquis de Pianezze attaqua Angrogne; l'ennemi en abandonnant le village après une longue résistance, se replia sur les hauteurs voisines, sans qu'il fût possible de l'en chasser; ce qui décida la retraite des troupes vers Osasque. Fanaval blessé remit le commandement des Vaudois à Fayer, et ce chef sans expérience ayant osé s'avancer jusque dans la plaine, se vit tout à coup entouré par la cavalerie. Peu des siens échappèrent au carnage, et il perdit lui-même la vie en combattant. An 1655.

Les insurgés affaiblis se réunirent sur la montagne de la Vachère, où ils ne tardèrent pas à être resserrés; et malgré le courage qu'ils faisaient paraître dans les escarmouches continuelles qu'ils soutenaient, ils paraissaient devoir bientôt être réduits à accepter les conditions que la cour voudrait leur faire, lorsque l'on apprit l'approche des secours que le pasteur Léger avait été solliciter auprès des protestans de France. Cette nouvelle décida monsieur de Pianezze à presser l'attaque de la montagne de la Vachère. L'armée s'ébranla sur quatre

An 1655. colonnes, et parvint à la position ennemie avec tant de bonheur, que les Vaudois ne connurent sa marche qu'au moment de l'attaque de leurs avant-postes; ils eurent à peine le temps de se former en bataille, et ne purent soutenir le choc des troupes qui franchirent le premier retranchement; elles s'avancèrent pique baissée contre le poste du donjon, où les ennemis se repliaient en désordre; le combat s'y engagea très-vivement. La nature offrait aux insurgés tant de moyens de défense sur ce point que leur courage même leur devenait inutile, dès qu'on n'avait pas réussi de surprendre ce poste, ainsi qu'on s'en était flatté. Les ordres furent donnés pour la retraite; elle s'exécuta, sans que l'ennemi osât la troubler.

En renonçant à l'espoir de forcer les Vaudois dans leur camp, le marquis de Pianezze revint à l'idée de les y affamer, et ses partis allèrent fourrager, et dévaster le pays des environs. Les insurgés tentèrent inutilement d'arrêter ces courses ruineuses : ils livrèrent plusieurs combats; mais dans l'alternative où la disette les réduisit, de se soumettre ou d'attaquer à leur tour, pour pénétrer dans le fond des vallées, ce dernier parti fut préféré.

Depuis le malheur de Fanaval les insurgés se trouvaient sans un chef capable

de diriger la moindre opération militaire: il fallait faire un choix, et tous les vœux se réunirent en faveur d'un ancien officier français, appelé D'Escombies, dont l'enthousiasme religieux armait le courage en faveur des Vaudois. Cet homme, qui méritait sans doute la préférence sur tous ceux de son parti, marcha à la tête des siens contre La-Tour, où l'on était assuré de trouver des provisions en abondance. Cependant dès qu'il eut reconnu les dispositions et la force des troupes, D'Escombies voulut renoncer à une entreprise qu'il jugea téméraire; mais les Vaudois pressés par le besoin, et d'ailleurs peu faits à la discipline, demandaient hautement à combattre, et le forcèrent à y consentir. Les dispositions de l'attaque se firent à la hâte: les Vaudois impatiens se précipitèrent sur les retranchemens qui couvraient La-Tour avec le courage du désespoir auquel rien ne résiste: ils le forcèrent, et en entrant en vainqueurs dans le village, ils n'y épargnèrent rien. Uniquement occupés ensuite d'assouvir les excès de la vengeance, ils négligèrent jusqu'aux moindres précautions de sûreté, et pendant qu'ils se livraient au pillage, ils se trouvèrent cernés de toutes parts. Un combat terrible s'engagea alors, et se prolongea long-temps, avant que les insurgés parvinssent à s'ouvrir un passage An 1655.

An 1655. au prix du sang de leurs plus braves soldats.

La cause des Vaudois était devenue intéressante pour les protestans de toutes les communions, et de tous les pays. Les Suisses Bernois chargèrent le colonel Witz d'offrir au duc de Savoie leur médiation qui ne fut point acceptée. Cromwel, après avoir recommandé les habitans des vallées aux rois de France, de Suède et de Danemark, aux princes protestans d'Allemagne, aux états généraux de Hollande, et au corps Helvétique, envoya le chevalier de Morland à Turin, afin d'engager le duc de Savoie à accorder aux Vaudois la paix et la liberté de conscience. Bientôt après Sir Dunning, chargé de la même commission, partit de Londres, revêtu du caractère d'ambassadeur extraordinaire, et monsieur Wanommeran était déjà arrivé à Genêve pour passer en Piémont de la part des Hollandais. L'intérêt que tant de puissances témoignaient au sort des habitans d'une petite province, dont le malheur faisait oublier les fautes, ou dont on ignorait peut-être les torts, suspendit les derniers coups prêts à la frapper. Charles Emmanuel ne crut pas pouvoir autrement refuser des médiateurs suspects, qu'en supposant que la France s'était rendue elle-même médiatrice, et monsieur de Servient, ambassadeur du

roi très-chrétien, fut prié de se charger de la négociation. *An* 1655.

Il l'accepta, et se rendit à Pignerol avec quatre députés suisses, et quatre commissaires de la cour, le baron de Gresy, le sénateur Parachini, l'avocat patrimonial Truchi, et l'intendant Ressan. Les Vaudois, invités aux conférences, y envoyèrent les trois chefs de la révolte, Léger, Fanaval et Le-Preux. Le 4 du mois d'août, le congrès s'ouvrit. Les commissaires de la cour exigeaient comme condition préliminaire que les Vaudois rentrassent dans les anciennes limites où leur culte était toléré avant les derniers troubles, et sur ce que leurs députés représentèrent que les habitans des vallées ayant acheté des biens hors de ces limites, il leur était nécessaire de pouvoir les cultiver, on offrit de leur payer la valeur de ces biens, moitié en argent comptant, moitié en terres labourables à prendre entre le Pélice et le Cluson. Cette proposition ne fut point acceptée, et de long-temps encore on n'aurait rien conclu, si monsieur de Servient n'eût menacé les Vaudois, pour les rendre moins difficiles. Ils consentirent enfin à satisfaire à la première demande de la cour, en abandonnant Campion, Fénil, Briquérasque, Luzerne, Luzernette, Bibiane et Garzillane, et ils obtinrent alors des lettres d'abolition, portant leur grâce,

An 1655. et le renouvellement de leurs privilèges.

Les Vaudois, fiers des puissans protecteurs qui s'intéressaient à eux, ne se montrèrent pas satisfaits d'une paix qu'ils n'osaient pas seulement espérer deux mois plutôt : ils prétendirent contester sur les expressions des patentes royales, dont les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande se montrèrent eux-mêmes peu contens (1). Rien n'y fut cependant changé. Les Suisses protestans, qui comptaient procurer aux Vaudois de plus grands avantages, se trouvèrent avoir besoin eux-mêmes de la médiation du duc de Savoie dans leurs différens avec les cantons catholiques, et le corps helvétique dut en grande partie à ce prince le bonheur de voir cesser les troubles qui menaçaient la Suisse d'une guerre civile (2).

Les esprits turbulens qui avaient excité les Vaudois à la révolte voyaient dans le retour de la paix la fin de leurs odieuses manœuvres, et le terme du pouvoir qu'ils avaient usurpé : ils tentèrent de faire renaître les troubles, et il fallut que le duc de Lesdiguières les menaçât d'unir contre eux les forces françaises à celles du duc de Savoie pour faire cesser leurs audacieuses machinations. Le ministre Léger, plus que nul autre, eût desiré que de nouveaux embarras vinssent détourner l'attention publique

(1) Raccolta d'editti ec. -- Guichenon, liv. 2, chap. 39. -- Bénoît. Histoire des Vaudois. -- Léger, liv. 2, chap. 10, 11, 12, 16. -- Relazione de' successi nella valle di Lucerna.

(2) Leti, parte 4, lib. 2. -- Storia dell' Italia occidentale, lib. 12, cap. 16.

An 1655.

de dessus lui au moment où les siens lui demandaient compte des quêtes faites en faveur des vallées en Angleterre, en France, en Allemagne, en Suisse, et à Genêve. On faisait monter l'argent perçu à six cents mille écus romains, somme exorbitante dans le temps, et sans comparaison au dessus de ce que la province pouvait avoir souffert si cet argent eût été fidèlement distribué; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il en eût été ainsi; et jamais on ne parvint à éclaircir cette affaire que l'adroit ministre eut l'art d'assoupir, en détournant l'attention des Vaudois par les déclamations les plus exagérées contre la construction d'un nouveau fort que le gouvernement décréta de former sur la colline proche de La-Tour, et qui ayant été élevé en peu de mois, fut déstiné au séjour de monsieur de Sénantes, nommé alors gouverneur de la province des Quatre-Vallées.

Léger, échappé par l'amnistie de Pignerol au supplice qui l'attendait, n'en était pas devenu plus sage (1). Le duc de Savoie las enfin de lui pardonner inutilement, ordonna au sénat de Turin d'informer contre ce méchant homme, pour cause de rebellion constatée par ses intrigues dans les pays étrangers, et dans les vallées mêmes, où il ne cessait de prêcher la sédition et la révolte, et où il avait secrètement introduit quantité d'armes et de munitions. Léger se

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 59. — Leti, parte 4, lib. 2. — Bénoît. — Relazione de' successi della valle di Lucerna.

An 1655. trouvait d'ailleurs prévenu d'homicide, et des turpitudes les plus dégoûtantes, ainsi qu'on le voit par les détails de son procès, dont une partie nous a été conservée (1). Le tribunal suprême du Piémont rendit contre lui, le premier décembre 1661, un arrêt par défaut qui le condamnait à mort, et pendant que ce traître refugié en Hollande, et ensuite en Angleterre, y publiait sous le titre d'histoire générale des églises vaudoises les plus atroces calomnies contre son souverain, ses perfides adhérens jetaient dans les vallées la semence des nouveaux troubles qui éclatèrent en 1663.

Après avoir suivi Léger jusqu'au moment de sa condamnation, il faut revenir au moment où la paix conclue avec les Vaudois à Pignerol permit au prince Thomas de réunir les forces des alliés sur la frontière de la Lombardie. Son armée, composée de sept mille chevaux, et de dix-huit mille hommes d'infanterie, s'étant rassemblée aux environs d'Asti (2), marcha vers le Milanais sur deux colonnes. L'une, conduite par le prince lui-même, s'avança droit à Bassignana, où elle s'arrêta, afin de donner le temps au marquis de Ville d'arriver à Bourgfranc sur le bord opposé du fleuve. La seconde colonne entra par Candia dans la Lomelline, ne rencontra aucun obstacle à s'avancer sur le Pô que le prince

(1) Raccolta di editti, e provvigioni per le valli di Luserna.

(2) Muratori. Annali d' Italia, vol. XI.

passa alors, et toute l'armée se porta à Belriguardo dans la province de Novare. An 1655.

Les Espagnols, attaqués en même temps par le duc de Modène, avaient dû faire passer des forces considérables dans le Crémonais qu'il menaçait; le reste de leur armée occupa la gauche du Tesin, dont on voulait défendre le passage. Le prince Thomas ayant reconnu cette longue et faible ligne, l'attaqua, le 8 juin, sur trois points différens : tous furent forcés: monsieur de Caracène se retira d'abord à Biagras, et bientôt après vers Milan, en jetant un renfort dans Pavie. Le 11, les alliés passèrent le Tesin; le 13, ils campèrent à Binasco, d'où l'on courait le pays, en attendant l'arrivée du duc de Modène, pour entreprendre le siège de Pavie. Ce prince entra dans l'état de Parme à la tête de cinq mille hommes, qu'il conduisit, le 17 juillet, à San-Gioanni: le 21, il passa le Pô, et se rendit à Portomarone, où il trouva les détachemens de la grande armée, occupant la Chartreuse, Saint-Ange et la Piève. Le duc et le prince de Savoie s'y virent, et s'entretinrent sur le plan de campagne projeté; le duc aurait voulu assiéger Lodi de préférence, et il y avait de bonnes raisons à dire en faveur de son avis; mais la cour de Paris voulait qu'on attaquât Pavie, et il fallut s'y résoudre (1).

(1) Brusoni, lib. 35. — Poggiali, tom. 12.

CHAPITRE LXII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Pavie assiégé. — Mouvemens des armées. — Renfort d'infanterie jeté dans la place. — La cavalerie s'en retire à cause du manque de fourrages. — Continuation du siège. — L'armée de secours n'osant attaquer les lignes des alliés, manœuvre pour leur couper les vivres. — Succès de cette entreprise. — Levée du siège. — Retraite de l'armée combinée. — Cinq mille Piémontais marchent sur la frontière de Suisse en faveur des cantons catholiques. — Paix entre les cantons des deux communions. — Mort du prince Thomas de Savoie. — Plan d'opérations des alliés pour la nouvelle campagne. — Le duc de Modène les commande. — Siège de Valence entrepris. — Opérations de ce siège. — Mouvemens de l'armée espagnole. — Combat de Fontana-Santa. — Victoire des Espagnols. — Suite des opérations du siège. — Approche de l'armée de secours. — Dissentions entre les officiers généraux de cette armée. — Le gouverneur du Milanais s'y fait transporter quoique malade. —

Attaque des lignes. — Succès dont les Espagnols ne profitent point. — On est au moment de lever le siège. — Seconde attaque. — Retraite de l'armée de secours. — Continuation du siège. — Mort du cardinal de Triulse. — Arrivée du nouveau gouverneur de la Lombardie au camp de la Piève. — Efforts tentés pour secourir la place. — Continuation du siège. — Mouvement hasardé de l'armée espagnole. — Marche de l'armée alliée. — On reprend de part et d'autre les premières positions. — Suite des opérations du siège. — Reddition de Valence.

Les alliés s'étant approchés de Pavie, le marquis de Caracène s'avança à Binasco, et fit entrer dans la place menacée le comte Trotti, officier général d'un mérite distingué (1). Le 24 juillet, Pavie fut investi; et malgré la sortie qu'exécuta la garnison, les assiégeans dressèrent le 25 leurs ponts de communication sur le Tesin, et établirent tous leurs postes (2). Monsieur de Caracène ayant inutilement tenté de brûler ces ponts, entreprit de resserrer à ses ennemis les vivres du côté du Milanais, et quoique les Modénais en occupant le château d'Aréna eussent assuré aux convois la route du Plaisantin

An 1655.

(1) Brusoni, lib. 23.

(2) Pirogallo. Pavia stretta d' assedio.

An 1655. (1), le prince Thomas n'en jugea pas moins nécessaire d'envoyer vers Novare un fort détachement, destiné à entretenir la liberté du chemin de Verceil, plus court, et moins dangereux que l'autre. Le marquis de Ville, chargé de cette commission à la tête de trois mille cavaliers et de mille hommes d'infanterie, laissa la moitié de ses forces aux villages de Romagnano ou de Ghenime, avant d'entrer dans la vallée de Sesia, dont les habitans s'étaient mis en armes. Cependant malgré quelques avantages remportés sur eux, il renonça à l'idée de les soumettre, et revenant sur ses pas, il retourna à Romagnano.

(1) Brusoni, lib. 4.

Le gouverneur du Milanais, toujours campé à Binasco, réussit à faire entrer dans Pavie cinq cents fantassins, au moment même où il rappelait vers lui trois cents cavaliers enfermés dans la place, sans qu'il y eût des fourrages. Les alliés avaient dirigé leur principale attaque contre le bastion de Saint-Epifane, comptant occuper l'abbaye de Saint-Sauveur qui en approchait; mais ayant été repoussés, ils entreprirent d'embrasser ce poste à force de sape; les Espagnols s'avancèrent sur les flancs des ennemis par des contr'approches, et le 4 août, ils sortirent en force, chassèrent le piquet qui gardait la redoute où s'appuyaient les boyaux, et les détruisirent.

Le prince fit aussitôt recommencer l'ouvrage; le 7, il approcha ses batteries à la faveur de deux fausses attaques, et néanmoins le 8 une nouvelle sortie renversa une seconde fois ses travaux. Pendant que l'on combattait ainsi du côté de l'abbaye, les alliés s'avançaient sur le glacis; le soir du 9, ils attaquèrent le chemin couvert, en chassèrent la garnison qu'ils poursuivirent jusque dans ses traverses, et s'emparèrent de deux places d'armes. Cependant le comte Trotti, accourant au secours des siens avec toutes ses forces, ne donna pas aux assiégeans le temps de former leur logement : il les repoussa jusqu'à la tranchée. *An* 1655.

On continua à avancer la sape sur le glacis; le 12 et le 14 la garnison sortit sur ce point; elle eut l'un et l'autre jour quelque avantage, ce qui n'empêcha pas la continuation des travaux. Le 15, il arriva au camp un nombreux convoi, escorté par le marquis de Ville. On fit jouer, le 16, une fougade sous une caponnière. On mit le feu le lendemain à un autre fourneau. Les assiégés s'occupaient de leur côté à creuser des puits, pour éventer les mines des assiégeans, pendant que ceux-ci élevaient sur la hauteur de Saint-Victor une batterie, dont l'effet endommagea beaucoup le ravelin Baretta.

Le marquis de Caracène, informé de la négligence avec laquelle les lignes

An 1655. étaient gardées du côté du Gravaon, ordonna au sergent-major Bustiglios de se jeter dans la place à la tête de cinq cents hommes; mais une terreur panique ayant saisi cette troupe dans sa marche, elle se retira sans combattre. Monsieur Trotti continuait sa défense avec autant d'intelligence que de courage: le 19, il fit en plein midi une sortie qui surprit les gardes de la tranchée, et détruisit beaucoup de travail, avant que les piquets eussent eu le temps de marcher. Le prince Thomas attaqua le soir du même jour le chemin couvert, le ravelin Baretta, et la redoute de Giovine; des trois colonnes qui marchèrent, deux forcèrent le chemin couvert, et tournèrent la redoute, dont la gorge était ouverte; ce poste important allait être enlevé, lorsque les assiégeans, attaqués en queue par la garnison, durent songer à se défendre, et bientôt après à se retirer.

Dès le jour suivant le comte Trotti fit lui-même sauter à force de mine quelques petits ouvrages où il désespérait de se soutenir. Les alliés tentèrent inutilement de forcer, la nuit du 21, le chemin couvert en face du ravelin Baretta. La garnison ruina le lendemain une partie de leurs ouvrages, et le feu continua vivement des deux côtés jusqu'à tout le 24. Le 25, on attaqua de nouveau

le chemin couvert; on y perdit sans succès beaucoup de monde, les Espagnols s'étant par tout défendus avec un courage qui rendit inutiles les plus grands efforts. La garnison exécuta le 28 une nouvelle sortie: elle culbuta les premiers postes des assiégeans; mais les ayant poursuivis sans précautions, elle se trouva entourée par la cavalerie française, et ne parvint à rentrer dans la ville qu'après beaucoup de peine et de sang répandu. La nuit venue, les alliés firent jouer une mine sans grand effet; et jusqu'au 30, ils s'occupèrent à perfectionner leur troisième parallèle. Le 31, ils conduisirent le travail de la sape au bord du chemin couvert, dans lequel ils se logèrent. Ils y commencèrent le même jour deux batteries destinées à ruiner les défenses des bastions de Saint-Epifane, et de Sainte-Justine. Le mineur entreprit de conduire une galerie sous ce dernier bastion: il rencontra le lendemain le mineur des assiégés, qui cherchait à traverser son ouvrage: le combat s'engagea dans la galerie; et les Espagnols eurent l'avantage. An 1635.

Le marquis de Ville, rappelé dans les lignes, y arriva le 2 de septembre; ses troupes pénétrèrent dans le fossé du ravelin Baretta, sans pouvoir s'y soutenir. On dirigea contre cet ouvrage une nouvelle batterie: dès le 5, les assiégeans

An 1655. montèrent à l'assaut du ravelin; les Espagnols, forcés sur la brêche, se retirèrent dans une coupure qu'ils s'étaient ménagée, et forcèrent par le feu de leur mousqueterie l'ennemi à se retirer. Les alliés furent plus heureux à l'attaque de la caponnière de la Fonsecca qu'ils exécutèrent en même temps; le comte de Broglia, quoique d'abord repoussé, parvint à s'en rendre maître, et à s'y loger. Le 6, on renouvella sans succès l'assaut du ravelin; et renonçant enfin au projet de s'en emparer, l'épée à la main, on résolut de n'en approcher qu'à force de travail: on commença en effet une galerie couverte; mais les assiégés réussirent, le 9, à mettre le feu aux saucissons et aux madriers. Le gouverneur fit travailler le même jour à réparer ses fortifications sur le point de Borgorato, et à assurer la partie du chemin couvert, où les siens se soutenaient encore. Le 10, il entreprit une fausse braie dans le fossé des bastions de Sainte-Justine et de Saint-Epifane, dont les défenses de flanc commençaient à être endommagées (1).

(1) Pirogallo.

L'armée de secours campait toujours à Binasco. Trop faible pour combattre les alliés, monsieur de Caracène entreprit de leur couper la communication du duché de Plaisance, d'où ils tiraient la plupart de leurs convois. Cependant

le chevalier Venati ayant attaqué le poste d'Aréna, fut complètement battu et emmené prisonnier dans le château où commandait le baron de Rochefort, qui s'étant laissé corrompre par l'officier autrichien, convint de se rendre aussitôt qu'on l'attaquerait, et donna à l'évènement qu'il venait de préparer lui-même toutes les apparences d'un malheur inévitable; il capitula le 11 avec le comte De-la-Rivière et avec don Thomas d'Avecabrera (1). An 1655.

Le marquis de Caracène s'avança en même temps sur le Terdoppio, à dessein d'intercepter à l'armée du prince de Savoie les routes du Piémont. La droite des Espagnols s'appuya au Pô, en occupant la Piève de Brignola, et un corps détaché s'avança par Prédémasco jusqu'à Sicomaro, espérant de pouvoir jeter un renfort dans Pavie par la porte du bastion de la Darsena (2).

Tout favorisait les projets du gouverneur de la Lombardie; les alliés, sans chefs depuis quelques jours à cause de la maladie du prince Thomas, et de la blessure du duc de Modène, ne montraient plus la même constance, ni la même ardeur: il n'y avait pas d'unité parmi les troupes des trois nations dont l'armée était composée: les vivres commençaient à leur manquer: la désertion s'y mit, et il fallut enfin abandonner l'entreprise. On

(1) Poggiali, tom. 12. — Brusoni, lib. 25.

(2) Pirogallo.

An 1655.

commença la retraite la nuit du 13 avec beaucoup trop de précipitation. Le pont des Modénais sur le Tesin rompit, et trois mille hommes manquèrent à périr dans une île de cette rivière. On abandonna dans les lignes deux pièces de canon aux armes de France, et quatre à celles d'Est, deux mille boulets, les magasins et une partie du bagage (1). Les alliés arrivèrent à la Cava, poursuivis pendant toute la journée du 14 par la garnison de Pavie, qui les harcela vivement (2). Monsieur de Caracène parut le lendemain en vue des alliés; et le désordre dans lequel ils étaient faisait préjuger leur défaite, si le prince de Savoie, qui quoique malade reprit le commandement de l'armée, n'eût habilement dérobé une marche à l'ennemi pour arriver à Asti, en traversant la province d'Alexandrie.

Le général espagnol n'ayant pu atteindre les alliés dans leur retraite, fit entrer son armée en quartiers. Le duc de Modène renvoya dans ses états ses troupes affaiblies, et se rendit lui-même à Paris. Les Français repassèrent en partie les alpes, et se logèrent en partie dans le Monferrat, pendant que le duc de Savoie, allié des Suisses catholiques, portait sur leur frontière un corps de cinq à six mille hommes, destinés à les soutenir contre les cantons protestans.

(1) Brusoni, lib. 25. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11.

(2) Pirogallo.

Il est remarquable, que les Espagnols, ennemis des Piémontais, marchaient comme eux au secours des Suisses catholiques, en faveur desquels ils auraient combattu ensemble, si comme nous l'avons dit au chapitre précédent, la paix entre les cantons des deux communions n'eût été rétablie par les soins surtout de la cour de Turin. An 1655.

An 1656. Le prince Thomas, revenu dans cette capitale, y termina sa vie, dans la soixantième année de son âge. Ce prince, accoutumé à la guerre dès sa plus tendre jeunesse, et formé dans cet art à l'école de Charles Emmanuel son père, y était aussi habile que les meilleurs généraux de son temps; il n'en fut pas moins le plus souvent malheureux dans ses entreprises; ennemi du repos, il aima les combinaisons politiques, dans lesquelles il réussit souvent contre les apparences de probabilité; la cour l'aimait peu; il était devenu indifférent au peuple; l'armée seule le regretta: elle en avait d'autant plus raison, que son nouveau général le duc de Modène ne pouvait lui être comparé. Les Espagnols qui changèrent de chef en même temps, ne perdirent pas moins que leurs ennemis. Le marquis de Caracène, destiné en Flandre, remit le gouvernement du Milanais au cardinal de Triulse, en attendant l'arrivée en Italie du comte Fuensaldagna, destiné à le remplacer.

An 1656. Les Savoyards profitèrent de son absence, et entrèrent en campagne avant d'être joints par les Français; ils mirent à contribution une grande partie de l'Alexandrin, sans que le cardinal de Triulse pût s'opposer à leurs courses; il manquait de vivres et d'argent; il avait à lutter encore contre l'insubordination des officiers généraux, du duc de Veraguas surtout, et de don Juan Borgia; leur exemple fomentait l'indiscipline; et ce fléau des armées acheva d'affaiblir les Espagnols. Le cardinal opposait beaucoup de courage à tant de contrariétés; il appela la noblesse de Lombardie sous les armes, avec la milice territoriale, qu'il réunit à la Stella près de Pavie, où il fit marcher une partie des garnisons des places les moins exposées. Ces dispositions s'exécutaient dans le temps même du retour du duc de Modène à Turin; le duc de Savoie le vit à Quiers; et l'on y décida, que les Piémontais tenteraient seuls la surprise de Verceil, pendant que l'armée française se porterait contre Valence; l'on espéra de cacher ce double projet, en faisant passer la Sesia au duc de Mercœur, qui parut menacer Novare ou Mortare.

Les troupes de Modène se mirent en mouvement, comptant traverser l'état de Parme et la province d'Alexandrie, pour se joindre à leur souverain, qui à la tête

des Français venait de cerner Valence, le 24 juin : et déjà les Savoyards, conduits par le marquis de Ville, s'approchaient de Verceil, dont les habitans étaient disposés à prendre les armes, lorsque sur la nouvelle des renforts considérables arrivés à la garnison de cette ville, le général piémontais alla se joindre à l'armée, qui assiégeait Valence (1). *An* 1656.

Le cardinal de Triulse avait eu soin d'y envoyer quelques nouvelles troupes; mais dès qu'il ne resta plus de doutes sur le dessein des ennemis, il ordonna au maître-de-camp don Charles Tuffo d'y conduire un détachement de quatre cents hommes. Or ce faible corps rencontré dans sa route par un parti supérieur en nombre, fut complètement battu le 26, et dès le lendemain, le duc de Mercœur arriva au camp.

On jeta ce même jour des ponts de communication sur le Pô. La nuit du 4 juillet on ouvrit la tranchée sous un feu très-vif, qui coûta beaucoup de monde aux assiégeans. Le comte de Broglia, et le maître-de-camp Pallavicino, faisant le service de lieutenans-généraux, périrent les premiers jours du siège. On entreprit deux attaques, l'une contre le bastion de Caracène, dirigée par monsieur de Mercœur, l'autre contre le poligone, entre les portes de Casal et d'Alexandrie, qui fut confiée à monsieur de Ville. Le 8,

(1) Brusoni, lib. 24 e 25. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Muratori. Annali d'Italia, vol. 11. — Quincy. Histoire militaire.

An 1656. les batteries commencèrent leur feu, et le 13, monsieur de Ville s'étant emparé de l'ouvrage à redens, qui seul couvrait le fossé sur le front dont il conduisait l'attaque, les Piémontais auraient battu en brèche le corps de la place, s'ils n'avaient reçu ordre de se joindre aux Français, dont le travail avançait trop lentement du côté du bastion de Caracène (1).

L'armée espagnole destinée à secourir Valence s'était enfin réunie, et campait à la Stella, lorsque les troupes de Modène arrivèrent à Fontana-Santa, comptant se rendre à Valence, par la voie Romera. Les Espagnols marchèrent à elles sous les ordres de don Pierre de Gonzales, maître-de-camp général; le commissaire général don Diègue de Viglaury conduisait son avant-garde. Monsieur de Gonzales, voyant l'ennemi fortifié dans une position avantageuse, hésita sur le parti qu'il lui fallait prendre, et voulut attendre de nouveaux ordres. Le cardinal de Triulse, conseillé par don Paul Spinola duc del Sesto, les donna pour le combat, et voulant lui-même en être témoin, il se rendit à l'armée, qui passa le Pô la nuit du 6 juillet, et s'avança le lendemain vers les Modénais, commandés par le comte Baiardi et par le duc de Biron. Ces deux officiers, déterminés à éviter la bataille, songèrent trop tard à assurer leur retraite, en se saisissant de

(1) Socini. Assedio di Valenza.

Castel-San-Giovanni; ils s'y trouvèrent prévenus, et ils durent malgré eux accepter un combat inégal. L'infanterie italienne résista avec courage au choc des Espagnols qu'elle repoussa; mais la cavalerie ayant tourné le dos à la première charge, les escadrons autrichiens se portèrent sur le flanc des Modénais, et les mirent en déroute. Monsieur Baiardi, plus de cent officiers, et plus de mille soldats demeurèrent prisonniers; l'infanterie fut entièrement dispersée, et il ne se sauva de la cavalerie, que six cents hommes, que le duc de Biron reconduisit sur ses pas (1). A. 1658.

Cet échec faisait doublement desirer au duc de Modène de terminer son entreprise, soit que le gouverneur du Milanais se décidât à envahir ses états alors découverts, soit qu'il entreprît de secourir la place assiégée; s'il ne pouvait rien contre le premier de ces malheurs, il songea du moins à prévenir l'autre, en rappelant dans son camp toutes les troupes qu'il put tirer des garnisons du Piémont.

Le 10 et le 12, les assiégés tentèrent inutilement de détruire les boyaux, qui se prolongeaient sur le glacis; le 15 les assiégeans étendirent leurs logemens dans le chemin couvert, et firent jouer sous la demi-lune du Rosaire une mine, par l'effet de laquelle les ennemis

(1) Brusoni, lib. 25. — Poggiali tom. 12. — Quincy. Histoire militaire.

An 1656. abandonnèrent cet ouvrage, au moment de l'assaut (1). On pressait d'autant plus les attaques, que dès le 14, l'armée de secours, forte de dix mille hommes d'infanterie et de quatre mille cavaliers, se montra en vue des lignes: elle venait de traverser le Tortonais, et de passer le Pô à Moncastello (2), d'où elle s'avançait par le chemin de Pezeto.

(1) Socini.

(2) Brusoni, lib. 43.

Le duc de Modène, n'ignorant point combien les Espagnols se confiaient dans leur infanterie, s'attendait à les voir approcher du côté de la colline, ce qui l'engagea à renforcer le poste du Sabion, et à ordonner la construction de plusieurs redoutes à Mazzucchetto, à Treventi, à Tettu et à Morte (3). Il y eut de ce côté des escarmouches continuelles, le 15; mais les officiers généraux autrichiens ne cherchant qu'à se contrecarrer entr'eux, exécutaient les différentes attaques sans accord et sans vigueur, ce qui obligea le cardinal de Triulse de se faire transporter à l'armée, quoique malade. Il y tint, le 16, un conseil de guerre, où l'on prit la résolution de chercher à faire entrer, le même soir, un secours dans la place, en forçant le quartier des Savoyards. Cependant dès que l'on eut mieux reconnu la disposition et la force des lignes, on changea la direction des colonnes d'attaque (4), qu'on poussa

(3) Socini.

(4) Brusoni, lib. 35.

vers le quartier du duc de Mercœur. *An* 1656.
Le combat y fut sanglant, sans que le courage des Français pût sauver le poste important du Sabion, où l'ennemi se soutint contre les efforts des Piémontais, qui cherchèrent à le reprendre. Les Espagnols pouvaient aisément depuis ce poste prendre à revers les lignes des alliés, parmi lesquels il s'était glissé du désordre, et l'on doutait si peu de les voir profiter de ce moment, que l'on fut sur le point de lever le siège. Le duc de Modène, en s'y opposant presque seul, eut la satisfaction de voir l'ennemi perdre deux jours à se fortifier au Sabion, et lui donner ainsi le temps de prévenir les suites d'un premier échec. Cependant la redoute de Tréventi fut emportée la nuit du 18; mais ayant été reperdue en peu d'heures, les Espagnols (1) se décidèrent à la retraite, qu'ils exécutèrent le 29 sur la Piève del Cairo par Salle, où ils passèrent le Pô (2).

Les alliés, libres des soucis que leur causait la proximité de l'armée ennemie, redoublèrent de vigueur dans la poursuite du siège, sans que le courage de la garnison s'en affaiblît; elle venait de réparer les fortifications, et elle continuait à opposer la résistance la mieux soutenue aux efforts des assiégeans; ceux-ci tentèrent sans succès,

(1) Socini.

(2) Brusoni, lib. 25.

An 1656. le 8 et le 9, la descente du fossé, où ils parvinrent enfin à se loger le 11, malgré l'avantage que les assiégés eurent dans une sortie le jour précédent. L'ingénieur Baretta, dont le talent distingué contribua beaucoup à la belle défense que fit la place, employa toutes les ressources de son art à retarder le passage du fossé, et montra autant de valeur que de savoir pendant la durée du siège. On en était au point que nous venons de le dire (1), lorsque le comte de Fuensaldagna, nommé gouverneur de la Lombardie, arriva de Madrid à Milan : le cardinal de Triulse voulut aller à sa rencontre; mais la maladie, dont il était atteint depuis long-temps, l'arrêta à Pavie, et le conduisit en peu de jours au tombeau.

Monsieur de Fuensaldagna trouva l'armée réduite à moins de huit mille hommes (2), campés à la Piève; deux fois il tenta de faire entrer des secours dans Valence, et deux fois ses détachemens furent repoussés; les assiégeans ayant attaché le mineur au bastion de Caracène (3), la place allait être bientôt réduite à l'extrémité: le nouveau gouverneur du Milanais voulut essayer encore de la secourir; il ordonna au lieutenant-général Gianini de s'approcher des lignes ennemies par Alexandrie, et d'entrer dans Valence à la faveur de la fausse

(1) Socini.

(2) Brusoni, lib. 23.

(3) Socini.

attaque qu'il exécuterait lui-même de son côté. *An* 1656.

La nuit du 18, Gianini s'approcha du camp des alliés, à la tête de dix-huit cents hommes, marchant sur trois colonnes; celle de la droite, commandée par le commissaire général Fieschi, se dirigea contre le quartier du duc de Mercœur; le commissaire général don Diègue de Viglaury conduisit le centre destiné à se jeter dans Valence par le quartier des Modénais; et le lieutenant-général se tint à la colonne de la gauche, formant la réserve. De son côté, monsieur de Fuensaldagna s'était mis aussi en mouvement par le bord du Pô, en embarquant sur ce fleuve un détachement de cinq cents hommes: un gros parti espagnol s'avançait en même temps au village de Frascarolo, afin de détourner l'attention des assiégeans, et on lança des brûlôts contre leurs ponts de communication; cependant le feu ayant pris trop tôt à ces brûlôts, les ponts furent sauvés, et les cinq cents hommes embarqués trouvèrent leur navigation embarrassée; monsieur de Viglaury seul entra dans la ville à la faveur d'une sortie, qui parvint à chasser l'ennemi du fossé, où il s'était logé; monsieur Fieschi essuya quelque perte; et le but de l'expédition étant rempli, chacun

An 1656. se mit en retraite sur Alexandrie, ou sur la Piève, d'où l'on était parti (1).

Don Augustin de Segnudo, gouverneur de Valence, ordonna, le 20, une sortie générale contre les nouveaux logemens que les assiégeans venaient de reprendre dans le fossé : les efforts qu'il fit pour les en chasser ne réussissant pas, il les répéta sans plus de succès le lendemain, et dès que la nuit survint, il entreprit d'accabler ces logemens à force de feux d'artifices ; mais ce moyen ayant encore échoué, il chercha à éventer leur mine. Cependant les alliés qui s'en doutèrent, résolurent de la charger, et d'y mettre le feu, quoiqu'elle ne fût pas encore entièrement achevée, et cette précipitation inconsidérée leur coûta du monde, sans remplir leur but : le bastion ne s'en trouva que très-faiblement endommagé : il fallut reprendre le travail ; et prolonger dans la galerie les rameaux, dont le mineur ennemi paraissait être le moins près. Le ravelin qui couvrait la porte de Bassignane, battu en brêche depuis plusieurs jours, ayant été pris d'assaut, les alliés s'y établirent : ils firent jouer, le 23, un fourneau, qui renversa une partie du revêtement du bastion ; on allait en tenter l'assaut, lorsqu'averti que la garnison s'était ménagée une coupure derrière la brêche, le duc de Modène se décida à n'avancer

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Brusoni, lib. 26.

qu'à force de sape, et il employa sept jours entiers à se loger sur le haut des remparts, en face du retranchement des Espagnols (1). An 1656.

Dans ce temps même, le comte de Fuensaldagna, informé qu'un riche convoi traversait le Monferrat, allant au camp sous Valence, passa le Pô à la tête de son armée, et se porta par Girola sur le bord de la Grana. Le duc de Modène ne tarda pas à connaître ce mouvement : il apprit que le gouverneur du Milanais au lieu de traverser le torrent, afin de s'éloigner de la colline, ou d'en occuper la sommité, avait fait la faute de la côtoyer, en se tenant dans la plaine, ce qui donnait la facilité de tomber sur son flanc : le duc y marcha en toute diligence avec la plus grande partie de ses forces, et monsieur de Fuensaldagna se trouva dès-lors dans une position très-embarrassante : quelques-uns de ses officiers généraux voulaient qu'on attaquât l'ennemi sur la colline ; néanmoins ce parti ayant paru hasardeux au plus grand nombre, la retraite fut résolue dans un conseil de guerre, et promptement exécutée : les alliés ne la troublèrent point : satisfaits d'assurer la marche de leur convoi, et pressés de continuer le siège, ils retournèrent vers leurs lignes, en laissant

(1) Soçini.

An 1656. les Espagnols rentrer tranquillement dans le camp de la Piève (1).

Le 2 de septembre, le duc de Modène fit sommer le gouverneur de lui rendre la place; don Augustin de Segnudo offrit de la remettre s'il n'était secouru avant quinze jours: on refusa cette proposition: on attaqua l'épée à la main le retranchement par lequel la garnison avait fermé la gorge du bastion: on combattit de part et d'autre avec le plus grand courage: le brave Segnudo voulut prouver qu'en demandant quinze jours avant de se rendre, il n'exagérait point les moyens que son courage lui assurait: il se soutint en effet au delà même de ce terme contre tous les efforts des assiégeans, et le 16 enfin il battit la chamade, obtint une capitulation honorable, et sortit avec armes et enseignes par la brêche qu'il avait si bien défendue (2). S'il eût été possible à ce brave officier de résister deux jours encore, la crue extraordinaire du Pô, qui emporta tous les ponts des alliés, aurait ouvert par eau l'entrée de Valence aux secours; les assiégeans, partagés sur les deux bords du fleuve, se seraient trouvés exposés à un combat inégal, sans pouvoir s'entresoutenir. Même après la perte de Valence, monsieur de Fuensaldagna pouvait tirer parti de l'inondation, et faire prisonnier un

(1) Brusoni, lib. 25.

(2) Socini. — Quincy. Histoire militaire.

corps de deux mille six cents Français, qui se trouva séparé du reste de l'armée; mais uniquement occupé de sa retraite à Brême, le gouverneur de la Lombardie donna à ses ennemis tout le temps nécessaire pour se mettre en sûreté : l'infanterie traversa le Pô sur les bâteaux qu'elle rassembla, et la cavalerie se porta au village d'Arborio, où elle guéa la Sesia, sans éprouver d'autres pertes que celles que lui causa l'impétuosité des eaux (1). *An* 1656.

(1) Brusoni, lib. 25.

CHAPITRE LXIII.

SUITE DE LA GUERRE DE 1635.

Sommaire. Troupes allemandes en Italie. — Elles entrent dans les états de Modène. — Mouvemens des armées. — La citadelle de Turin est remise par les Français au duc de Savoie. — Déclaration de guerre de l'empereur. — Desseins des généraux. — Marches des armées. — Les Autrichiens bloquent Valence. — Combat d'Annone. — Suite des mouvemens des armées. — Ravitaillement de Valence. — Les Français assiègent Alexandrie. — Opérations de ce siège. — Approche de l'armée de secours. — Position singulière des assiégeans. — Projet du général autrichien. —

Levée du siège. — Combat de Frassinet. — Mort du cardinal de Savoie. — Paix particulière du duc de Mantoue. — Les alliés entrent en Lombardie. — Ils forcent le passage de l'Adda. — Siège de Trin par les Piémontais. — Prise de cette place. — Attaque de Mortare par l'armée combinée. — Reddition de Mortare et de Vigevano. — La vallée de Sesia soumise par les alliés. — Ouverture des négociations pour la conclusion d'une paix générale. — Continuation des hostilités. — Mouvemens des armées. — Les Espagnols tentent sans succès la surprise de Valence. — Mort du duc de Modène. — Voyage du duc de Savoie en France. — Vues du cardinal Mazarini. — Paix particulière du duc de Modène. — Suspension d'armes générale. — Traité conclu. — Fin de la guerre.

An 1656. Un corps de quelques milliers d'Allemands descendus en Italie au secours des Espagnols venait d'entrer ces jours là même sur les terres du duc de Modène, où il n'y avait que de faibles garnisons dans les principales villes. Ce prince aurait marché au secours de ses états, si le comte de Fuensaldagna, placé entre lui et les Allemands, n'en eût

été la possibilité et l'espérance. Du Monferrat, où ce prince se trouvait depuis la prise de Valence, il conduisit son armée vers les fiefs impériaux des Langhes: les Espagnols l'y suivirent, en campant à Incisa. Cependant le comte de Hekenfurt, qui craignit apparemment de voir la guerre se porter dans les états de l'empereur, jusqu'alors respectés, quitta promptement le duché de Modène, et vint prendre position à Acqui; on s'observa de part et d'autre, sans rien entreprendre, et au mois de novembre, l'on entra en quartiers d'hiver (1). *An* 1656.

Le duc de Savoie envoya alors à Paris l'abbé Amoretti, chargé de négocier la restitution de la citadelle de Turin que les Français occupaient toujours: les instances de Charles Emmanuel étaient appuyées par le duc de Modène, qui venait de se rendre auprès du roi; et Louis consentant à lui complaire, donna à ce dernier prince les pouvoirs nécessaires pour remettre la place aux Savoyards, lorsqu'il revint en Italie dans le mois de février (2). La joie de cet heureux évènement fut troublée par la déclaration de l'empereur, qui fit passer de nouvelles troupes en Italie, et donna le commandement de son armée au duc de Mantoue, dont on publia alors seulement l'alliance avec les Espagnols. Ce prince s'étant joint au comte de *An* 1657.

(1) Brusoni, lib. 25.

(2) Muratori. Annali d' Italia, vol. 11. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 12, cap. 14.

An 1657. Fuensaldagna dans le dessein d'assiéger Valence, leurs troupes se mirent en mouvement au commencement d'avril, et tentèrent de tromper l'attention des ennemis, en paraissant menacer la frontière du Piémont: le duc de Modène ne se laissa pourtant pas tromper par ces fausses démonstrations: il réunit son armée sous le canon de Valence, en même temps que huit mille hommes dernièrement arrivés de France entrèrent dans le Monferrat. Les Autrichiens, et plus qu'eux le duc de Mantoue craignant alors de voir Casal attaqué, s'approchèrent en diligence de cette ville: les alliés marchèrent aussitôt sur la frontière de la province d'Alexandrie, en laissant les seules troupes savoyardes dans le Monferrat; ce qui engagea les ennemis à diviser leurs forces, dont une partie resta en présence des Piémontais, une partie alla resserrer la garnison de Valence, et le reste accourut pour couvrir Alexandrie.

Monsieur de Fuensaldagna se logea au haut de la colline d'Annone, fit occuper par un régiment le vieux château de ce village, et laissa entre ce poste et la position qu'il occupa un espace assez considérable. Le duc de Modène porta ses colonnes sur ce terrain, força le château, pendant qu'il tenait en échec l'armée ennemie, et la contraignit de se replier

dans les plaines de Félizzano, où elle se trouvait cependant également à portée de couvrir Alexandrie et Valence, que le duc de Mantoue resserrait chaque jour plus étroitement par une chaîne de redoutes appuyées au Pô, en attendant le moment d'en commencer le siège. Le chef de l'armée française résolu de l'empêcher, ou du moins de le retarder, entra dans le Monferrat, comptant s'approcher de la place bloquée par le chemin de Casal et d'éviter ainsi les Autrichiens campés à Félizzano : mais il se trouva de nouveau en présence du comte de Fuensaldagna, qui à la nouvelle de sa marche était venu entre Lazzarone et la Chiarola, afin de livrer une bataille, si elle était nécessaire, pour arrêter la marche de l'ennemi. *An 1654.*

Le duc de Modène auquel il ne convenait pas de hasarder un combat décisif, trompa le général espagnol, en menaçant le seul pont qu'il eût sur le Pô, et en exécutant par son flanc un mouvement précipité, comme s'il eût voulu se porter vers Pavie : le danger de cette ville appela le gouverneur du Milanais à son secours, et l'armée française tombant aussitôt sur les postes allemands qui entouraient Valence, les força, ravitailla abondamment la place, et en augmenta la garnison. Après cet avantage, le duc de Modène marcha dans le Tortonais

An 1657. pour protéger la marche de ses propres troupes, qui ayant reçu ordre de le joindre, s'étaient avancées jusqu'à Castel-San-Gioanni; et pendant que monsieur de Fuensaldagna, revenu des environs de Pavie dans le Monferrat, s'occupait uniquement de secourir Tortone, dont il renforça la garnison, les alliés arrivèrent à Alexandrie, où treize cents soldats, et quelques paysans armés, se trouvaient seuls faisant service. Le 16 juillet, jour destiné à l'investissement de cette importante ville, les bâteaux rassemblés secrètement à Savone descendirent le Tanaro, sur lequel on jeta deux ponts; l'armée les passa, guéa la Bormida, et parut le 17 au matin en vue de la place. Les Français commencèrent une vaste circonvallation, en même temps qu'ils ouvraient la tranchée en face du bastion de la tour de Baretta; la nuit du 20, ils attaquèrent l'épée à la main un ouvrage à bonnet, qui pris et repris deux fois, leur demeura enfin, et dans lequel ils élevèrent une batterie dirigée contre le bastion même.

Quoiqu'il n'y eût dans la place aucun ingénieur, les officiers d'infanterie chargés d'en faire le service s'occupaient avec intelligence du soin de retarder les progrès des assiégeans: les habitans s'étant volontairement mis en armes, aidèrent la faible garnison, et en partagèrent la

gloire; ils tentèrent avec elle de reprendre l'ouvrage à bonnet; mais la sortie ayant été repoussée, on s'occupa à creuser des trous de loup pour rendre le passage du fossé plus difficile; les alliés ayant dirigé quelques pièces d'artillerie contre le faîte des maisons de la ville, on éleva des contre-batteries qui les forcèrent à changer la place des leurs; les assiégeans étendirent leurs boyaux, et traînèrent du canon vers le bastion de Saint-Martin, où ils commencèrent une seconde attaque: à la première, la brêche étant ouverte dans le ravelin, le marquis de Ville conduisit les deux mille hommes destinés à donner l'assaut à cet ouvrage: on y fut repoussé trois fois: l'entreprise renouvellée la nuit suivante ne réussissant pas mieux, on reprit le travail de la sape; cependant la garnison reconnut que ce travail prêtait le flanc au cours du Tanaro; elle arma quelques bâteaux sur la rivière, ce qui retarda l'ouvrage des pionniers. *An* 1657.

Les alliés se logèrent dans ce temps même fort près du ravelin du bastion de Saint-Martin; les assiégés contreminèrent cet ouvrage, commencèrent une fausse braie dans le grand fossé, qu'ils semèrent de chausse-trapes, et conduisirent quelques pièces d'artillerie dans les casemates du bastion: toutes les troupes de la garnison passèrent dans les

An 1657. ouvrages extérieurs, en abandonnant aux bourgeois le service de rempart. Le ravelin du bastion de la tour soutint un troisième assaut: les Espagnols mettaient d'autant plus d'opiniâtreté à le défendre, qu'ils poussaient depuis ce ravelin une galerie de mine vers l'ouvrage à bonnet occupé par les assiégeans, sans que ceux-ci s'en doutassent: l'effet du fourneau leur causa quelque perte, renversa le logement, et les obligea à se retirer.

Le comte de Fuensaldagna, décidé à secourir Alexandrie, se vit arrêté pendant cinq jours dans sa marche par une crue extraordinaire du Pô; ayant enfin passé ce fleuve à Casal, il reconnut les lignes ennemies, qu'il trouva extrêmement resserrées par la Bormida du côté de Marengo, ce qui lui fit penser que les alliés s'y soutiendraient difficilement, s'il les mettait entre le feu de la place et celui de son artillerie, en se portant sur ce point par la gauche de la rivière. Ce calcul paraissait juste, mais l'exécution n'en était pas sans difficultés: l'armée de secours devait passer le Tanaro pour arriver à Marengo, et l'ennemi était si près, que la plupart des officiers généraux autrichiens jugèrent l'entreprise imprudente: cependant monsieur de Fuensaldagna, dont la facilité à suivre leurs conseils ne s'était pas jusqu'alors démentie, persista dans son

idée, et s'occupa des moyens de la réaliser; il mit ses colonnes en mouvement vers Félizzano, comme s'il eût voulu attaquer la circonvallation sur le point opposé à la Bormida, et changeant pendant la nuit leur direction, il les porta jusqu'au Tanaro, jeta des ponts sur cette rivière, la passa sans obstacles, et arriva à Castelazzo, le matin du 5 août. La nuit suivante il occupa Marengo, pendant que son avant-garde marcha sur la Bormida, et s'y retrancha, malgré le feu continuel qui partait des lignes. *An* 1657.

Le gros de l'armée espagnole y étant arrivé quelques heures après, la garnison fit une sortie, qui jeta le désordre dans cette partie des lignes fouettées continuellement par le canon de Fuensaldagna, et par celui des remparts; les Autrichiens, profitant de ce moment, traversèrent la rivière, et forcèrent sur trois points les retranchemens ennemis: ils comptaient probablement avoir ouvert l'entrée de la place aux secours, lorsque le duc de Modène accourut en personne vers eux, et les culbuta dans la Bormida. Le reste de la journée se passa à combattre d'une part à l'autre de la rivière; dès la nuit, monsieur de Fuensaldagna éleva plusieurs batteries, et pendant sept jours entiers il les fit jouer contre les lignes. Les alliés en souffraient beaucoup, sans en devenir moins ardens

An 1657. à poursuivre les opérations du siège : ils tentèrent l'assaut du ravelin de Saint-Martin, où la garnison s'était ménagé une coupure, qu'on ne parvint pas à forcer, et le feu de la place devint si meurtrier du côté du bastion de la tour, qu'on ne put se soutenir dans le fossé du ravelin dans lequel on avait débouché avec peine.

Le 15, le gouverneur de la Lombardie réussit à jeter un fort détachement dans une île de la Bormida, séparée seulement par un étroit canal de la circonvallation : il était important de reprendre ce poste ; le duc de Modène le tenta à la faveur de la nuit, et quoiqu'il exécutât en même temps quatre fausses attaques, ses troupes furent repoussées après un combat opiniâtre, et les Espagnols s'étant fortifiés dans cette île, les assiégeans accablés dans leurs lignes sentirent la nécessité de se retirer. Le duc de Modène s'y serait peut-être décidé plutôt, s'il n'eût compté sur un homme, qui gagné par lui devait mettre le feu au magasin à poudre de la place ; cette espérance déçue, il se décida à partir, et dès la nuit du 18 ses troupes commencèrent à repasser le Tanaro. L'imprudence qu'elles eurent de mettre le feu à la paille du camp, en découvrant la direction des colonnes, les exposa à une perte considérable, tout le feu des

remparts, s'étant dirigé sur elles comme en plein jour. An 1657.

La retraite des alliés ne fut pas autrement inquiétée. On fit monter à six mille hommes leur perte durant ce siège, qui n'en coûta pas plus de cinq cents aux Espagnols, auxquels on ne pouvait plus disputer l'avantage de tenir la campagne (1). Le duc de Modène, dans la crainte de voir ses états envahis, proposa secrètement au comte de Fuensaldagna une paix particulière; mais le gouverneur du Milanais n'osant pas en traiter sans la participation de sa cour, perdit l'occasion favorable, et quand il reçut les réponses de Madrid, les choses avaient tellement changé d'aspect qu'on dédaigna ses avances.

(1) Brusoni, lib. 25. — Porta, parte 2. — Quincy. Histoire militaire.

En effet, monsieur de Fuensaldagna, loin de profiter de la supériorité de ses forces, se tint depuis la délivrance d'Alexandrie dans une inaction inconcevable, qui donna aux alliés le temps de se remettre, et de recommencer eux-mêmes la guerre offensive, aussitôt que les renforts venant de France les eurent joints: ils passèrent la Sesia, et ne rentrèrent en Piémont qu'après avoir consumé les vivres et les fourrages de la province de Novare. Don Gabriel de Savoie fut alors destiné à escorter un convoi nombreux à Valence. Cet officier général ayant pris sa route par le Monferrat,

An 1657. reçut l'avis que cinq cents cavaliers Mantouans, conduits par le marquis Striggio, s'étaient portés à Frassinet, dans le dessein de l'attaquer au moment où il passerait le Pô ; don Gabriel ne balança pas à dévancer le colonel Ferraris, qu'il laissa avec quatre cents dragons à la conduite du convoi, pour marcher lui-même à la rencontre de l'ennemi ; il le joignit près du Pô, et l'on en vint aux mains. Striggio quoiqu'inférieur en nombre chargea le premier ; cependant la fortune seconda mal sa valeur ; battu, et poursuivi, il perdit les deux tiers de sa troupe, et il demeura lui-même prisonnier, avec dix de ses officiers.

Don Gabriel de Savoie, ayant escorté le convoi jusqu'à Valence, se logea dans le Monferrat avec la cavalerie piémontaise qu'il conduisait ; les Autrichiens entrèrent en quartier de repos, et le duc de Modène, après avoir distribué son armée dans les villes frontières, alla complimenter la cour de Turin, que la mort du prince Maurice, plus connu sous le nom de cardinal de Savoie, venait de mettre en deuil. Le duc ne s'arrêta pas long-temps dans cette capitale ; quoique l'automne fût avancée, il voulait essayer de détacher le duc de Mantoue du parti des Autrichiens, en portant la guerre dans le Mantouan. Les conseils de ces deux princes proposèrent une convention

secrète, par laquelle ils se seraient réciproquement engagés à ne point attaquer les états l'un de l'autre; et revêtus comme ils l'étaient du commandement des armées de l'empereur et du roi de France, ils pouvaient, sans qu'on s'en doutât seulement, exécuter cet accord, qui aurait eu lieu peut-être, si l'inaction des Espagnols, et l'arrivée d'un nouveau corps de troupes françaises, n'eussent entièrement rassuré le Modénais. *An* 1657.

En rompant la négociation, et en formant le projet d'entrer dans les états de Mantoue, le duc de Modène affectait publiquement de craindre pour les siens propres, et de vouloir y conduire l'armée: elle marcha en effet par la route de Parme; mais au lieu de prendre les quartiers qui y étaient préparés, les alliés passèrent le Pô à Viadana et à Gazzolo, et s'avancèrent jusque sous les murs de Mantoue même, qui allait leur être livrée, si le duc de Modène avait voulu profiter de la trahison d'un ministre dont il repoussa les offres avec mépris. Il n'entrait pas dans les vues de ce prince de se donner pour voisins des étrangers déjà trop puissans en Italie; son projet était uniquement d'engager la maison de Gonzague à se détacher des Espagnols, et cette espérance se réalisa bientôt, du consentement même du gouverneur de la Lombardie.

An 1657. Monsieur de Fuensaldagna n'apprit qu'avec une inquiétude extrême l'arrivée des alliés dans les environs de Mantoue, et le danger qui menaçait cette ville très-importante, où il n'y avait ni troupes, ni magasins; il ne calcula pas que le général ennemi eût été plus fâché que lui-même de voir Mantoue au pouvoir des Français, et uniquement occupé de cette crainte, il regarda comme un grand bonheur les ouvertures d'une paix particulière pour la maison de Gonzague, qui furent faites dans ce temps par la république de Venise: tous la desiraient également cette paix, si l'on en excepte la cour de Turin, malgré laquelle le traité ne tarda pas à se conclure. On engagea le duc de Mantoue à déclarer à la satisfaction du duc de Savoie, qu'il n'entendait rien changer au traité de Quérasque, quoiqu'il n'eût point encore reçu son entière exécution, et les armées étrangères ayant évacué les états du duc de Mantoue, ce prince ne dut pas regretter son alliance avec l'Autriche, qui lui valut la restitution de Casal (1).

An 1658. Cette paix conclue, l'hiver se passa tranquillement; l'on entra même assez tard en campagne; le duc de Modène l'ouvrit dans le Crémonais, où monsieur de Fuensaldagna le suivit avec toutes ses forces, qu'il disposa le long de l'Adda, dont il retrancha la rive droite, depuis son embouchure dans le Pô

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Brusoni lib. 25. — Muratori. Ann. vol. 11.

jusqu'aux confins de l'état de Venise. Les allies tentèrent inutilement de forcer le passage de cette rivière, le 9, le 10, et le 11 de juillet; avertis ensuite, qu'en face du village de Cassano les bords de l'Adda n'étaient défendus que par les paysans, ils y marchèrent, la nuit du 13, au nombre de mille hommes. Cette troupe, ayant dispersé devant elle le peu de monde qu'elle rencontra, s'était déjà emparée de Cassano et du pont de la Muzza, lorsque le comte d'Assentar et le prince de Triulse y arrivèrent; trop faibles pour attaquer l'ennemi, auquel il était arrivé des renforts considérables, ils avertirent de ses mouvemens le comte de Fuensaldagna, qui n'en avait encore aucune connaissance, et qui à cette nouvelle se replia vers Milan, en envoyant quelques régimens à Lodi ou à Pizzighettone. An 1658.

Le duc de Modène marcha sur le Tesin, en attendant l'arrivée des Piémontais occupés au siège de Trino. Le 22 juin, cette place avait été cernée par le comte de Brichantau, malgré les réclamations du duc de Mantoue, auquel on répondit, qu'ayant lui-même consenti par le dernier traité à l'exécution de la paix de Quérasque, il aurait plutôt dû céder Trino au duc de Savoie, que se plaindre de le voir attaquer. Le marquis de Ville ne tarda pas à joindre monsieur de Brichantau, et ils se logèrent d'abord

An 1658. sur le glacis de l'enceinte extérieure, où don Antoine de Sandoval n'entreprit pas de se défendre, n'ayant que cinq cents hommes de garnison. Les assiégeans commencèrent trois attaques contre la seconde enceinte; le marquis de Saint-Damian fut chargé de celle du bastion de Caracène; le comte Cattalan Alfieri dirigea celle du front, appelé de la citadelle; et le comte de Marolles conduisit la troisième, en face des moulins. Les ouvrages extérieurs, faiblement défendus, furent presque tous emportés l'épée à la main en peu de jours, et l'on commençait à peine à élever les batteries de brêche, lorsque le gouverneur arbora le drapeau blanc. Le duc de Savoie, qui venait d'arriver au camp avec madame royale sa mère, lui accorda des conditions honorables; il fit entrer dans la place trois régimens de son infanterie, avec les hommes d'armes du prince de Carignan et du comte de Monestarol, en ordonnant au reste de ses troupes d'aller s'unir à l'armée en Lombardie.

Le marquis de Ville commandant les troupes savoyardes (1) comptait en traversant le Monferrat combattre le comte de Hekenfurt, qui à la tête d'une colonne allemande se trouvait dans cette province: cependant ce général s'étant retiré à son approche entre Alexandrie et Tortone, les Piémontais passèrent dans la Lomelline

(1) Irici lib. 3. — Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Brusoni lib. 26. — Quincy. Hist. milit.

et joignirent à Saint-Ange le duc de Modène. Ce prince venait de détourner l'eau du canal, appelé le Naville de la Martésana: il s'avança alors sous Mortare, où par négligence du comte de Hekenfurt, il ne se trouvait y avoir qu'une très-faible garnison: Héraclite Morone qui la commandait n'en fit pas moins tout ce qu'on pouvait attendre de son courage pour retarder les progrès du siége, que les alliés commencèrent le 2 août. An 1658

Le gouverneur de la Lombardie, après avoir été forcé sur l'Adda, s'était porté vers Tortone, dans l'espérance de trouver un moment favorable à la surprise de Valence, en colorant son séjour dans cette province du prétexte d'y attendre l'arrivée de deux mille hommes dernièrement débarqués à Final, vers où il poussa des détachemens disposés par échellons. Cependant la garnison de Valence n'en fut pas moins renforcée, et l'attaque de Mortare décida monsieur de Fuensaldagna à marcher à son secours: il s'y détermina trop tard: cette place ayant capitulé le 15, et Vigevano s'étant rendu sans résistance, le duc de Modène fit démolir l'enceinte de la ville, près de laquelle il campa, en étendant sa ligne du côté de Trécate. L'armée espagnole prit position sur la rive gauche du Tesin, où le gouverneur du Milanais se proposait

An 1658. d'attendre l'arrivée des troupes de Naples. Les alliés, qui lors de leur premier séjour dans les environs de Novare en avaient consumé les vivres et les fourrages, se trouvaient forcés de tirer leurs subsistances du Piémont, et souvent la marche de leurs convois était troublée par les habitans de la Valsesia, auxquels on offrit une neutralité qu'ils s'excusèrent d'accepter. Le prince Alméric de Modène marcha alors contr'eux, les contraignit à mettre bas les armes, et laissa dans leurs villages des troupes suffisantes pour les contenir.

Dans le temps que la guerre se poursuivait ainsi en Italie, la France envoyait secrètement monsieur de Lionne à Madrid, pour y entâmer des négociations de paix. Quoique toutes les puissances manquant d'hommes et d'argent desirassent le repos, on trouva dans la discussion des intérêts du prince de Condé des difficultés très-grandes: cependant le roi d'Espagne fit passer en France don Antoine Pimentello: le cardinal Mazarin, pendant le séjour qu'il fit à Lyon, l'y vit plusieurs fois, et l'on espérait enfin voir la paix se conclure.

La négociation toutefois n'arrêta pas le cours des hostilités; monsieur de Fuensaldagna, renforcé par les troupes napolitaines, prit pour passer le Tesin le moment où le duc de Modène remettait au prince son fils le commandement de l'armée, et se

faisait transporter malade à Bielle. Rien n'arrêta la marche des Espagnols, qui campèrent d'abord à Fontana, et ensuite à Mommo, en s'étendant le long de l'Agogna, lorsque les ennemis abandonnèrent les environs de Vigevano, et s'avançèrent à Romagnan. Les deux armées se trouvèrent ainsi à quatre milles l'une de l'autre: les partis se rencontraient journellement: le général autrichien occupé d'un projet qu'il cachait avec soin semblait épier le moment de livrer une bataille: ses troupes manœuvraient continuellement autour de la position ennemie, et quand il fit entrer son armée dans la Lomelline, les alliés crurent qu'il voulait les prendre par le flanc droit, et songèrent uniquement à l'assurer; mais pendant que les colonnes espagnoles en s'approchant de Romagnan semblaient vouloir couper les communications de ce village avec Verceil, un corps de trois mille soldats d'élite, conduit par le général d'artillerie don Inigo de Vellandia, se dirigeait à Valence avec tant de promptitude, de secret et de bonheur, que sa marche fut entièrement ignorée; une nuit très-sombre la favorisait; les Espagnols s'approchèrent de la place; en trouvèrent le chemin couvert abandonné; descendirent le fossé; et se divisèrent en deux troupes pour escalader les remparts: la première de *An* 1658.

An 1658. ces troupes, entièrement composée de Napolitains, parvint à se loger dans l'intérieur d'un bastion avant d'être reconnue, et quand on l'attaqua, elle se soutint avec courage contre les efforts de toute la garnison réunie sur ce point; cependant la seconde colonne, conduite par de mauvais guides, n'ayant pas secondé les efforts des Napolitains, ceux-ci se virent enfin accablés par le nombre, et réduits à chercher leur salut en se précipitant des remparts. Don Inigo de Vellandia reprit la route de Lomello, et par le plus grand des hasards Valence fut conservée aux alliés.

Le duc de Modène en apprit la nouvelle lorsqu'il touchait au dernier terme de la vie: il s'était rendu de Bielle à Santya, et il y mourut le 13 octobre. Ce prince entendait l'art de la guerre, qu'il préféra aux douceurs de la paix; les étrangers l'accusèrent de cette versatilité de caractère qu'ils ont quelquefois blâmé dans les souverains d'Italie, sans songer que leur position et leurs circonstances les forçaient souvent à changer de parti; les rois de France et d'Espagne desirant également d'asservir l'Italie devaient être tenus en balance, si on voulait éviter leur domination; mais François d'Est duc de Modène, en suivant ces principes politiques, n'eut rien dans sa conduite qui fût indigne de son rang et de son nom.

La surprise de Valence ayant manqué, les Espagnols s'occupèrent d'arrêter les courses des partis ennemis, et en s'approchant de Romagnan, ils les obligèrent à faire avancer les convois qui leur arrivaient du Piémont sous de nombreuses escortes ; du reste rien ne changea dans la disposition des armées, jusqu'à ce qu'au commencement du mois de novembre, les Français, les Savoyards et les Modénais repassèrent la Sesia, et prirent des quartiers d'hiver, en même temps que le comte de Fuensaldagna en donnait à ses troupes (1). Le duc de Savoie se décida alors à visiter le roi de France, qui devait se rendre à Lyon, et sur les espérances que donnait le cardinal Mazarini de décider le jeune monarque à épouser madame Marguerite de Savoie, Charles Emmanuel conduisit avec lui sa sœur et sa mère. Cependant le ministre français ne faisait entrevoir la possibilité de cette alliance à la cour de Turin, qu'afin de décider celle de Madrid à la conclusion de la paix, dont le mariage du roi très-chrétien avec l'infante d'Espagne devait être une des conditions : les Piémontais en arrivant à Lyon s'en aperçurent, et s'ils eussent pu en douter encore, ils en auraient été détrompés par les dépêches du président de Chamousset ambassadeur à Paris, auquel Mazarini ne cacha

An 1658.

(1) Mezerai. — Poggiali, tom. 12. — Brusoni lib. 26. — Muratori. Ann. vol. 11.

An 1658.

plus alors ses véritables desseins. La cour de Savoie revenue à sa résidence renonça à l'espérance dont elle s'était quelque temps flattée, et madame Marguerite fut fiancée au duc de Parme (1).

Quoique la paix parût au moment de se conclure, les préparatifs de la nouvelle campagne se poursuivaient avec activité. Le nouveau duc de Modène Alphonse IV venait d'être nommé généralissime des armées françaises en Italie, lorsqu'il reçut de la part du gouverneur du Milanais les propositions les plus avantageuses d'un traité particulier, qu'il conclut avec l'approbation de la France, et qui augmenta du duché de Coreggio les états de la maison d'Est. Cette paix fut bientôt suivie d'une trêve entre toutes les puissances intéressées, et la suspension d'armes se prolongea jusqu'à la conclusion du traité général, qui rendit enfin le repos à l'Europe. Le duc de Savoie s'en montra satisfait; ses droits sur la partie du Monferrat qui devait lui appartenir d'après la paix de Quérasque, furent reconnus et assurés; on régla la dette de la cour de Madrid envers celle de Turin, pour la dot de l'infante Catherine, mère de Victor Amédée premier, et celle du duc de Savoie envers la maison de Gonzague, pour la dot de la princesse Marguerite, fille de Charles Emmanuel premier, mariée au duc de Mantoue; les

An 1659.

(1) Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Aubery, liv. 7, chap. 3. — Ist. dell' Ital. occid., lib. 12, cap. 15. — Flassan, 4. pér., liv. 7.

Espagnols devaient rendre aux Piémontais Verceil et Cencio, en rentrant dans Valence et dans Mortare; les conditions du traité de Munster étaient généralement confirmées; et les armées étrangères en évacuant l'Italie laissèrent enfin aux habitans de ces contrées le loisir de réparer les malheurs qu'elles ne cessaient d'éprouver depuis vingt-neuf ans. *An* 1659.

Les intérêts des maisons de Savoie et de Gonzague n'ayant pu se concilier par les commissaires de ces princes réunis à Valence, on en remit la décision aux rois de France et d'Espagne, selon la disposition du traité général. Cette affaire, confiée au cardinal Mazarini et au comte de Fuensaldagna, était sans cesse retardée par les Mantouans, et selon leur desir, elle resta pour lors indécise sur tous les points, excepté celui de la contestation relative au vicariat de l'empire en Italie auquel l'un et l'autre prince prétendaient. La décision sur ce point appartenant à la diète impériale, alors assemblée à Francfort, le duc de Savoie y obtint une satisfaction entière, telle que la justice de sa demande pouvait la lui assurer (1).

Ce fut dans ce temps à-peu-près, que le cardinal Mazarini desirant de réunir le comté de Nice à la Provence, proposa

(1) Ramsay, liv. 4. -- Guichenon, liv. 2, chap. 39. — Brusoni, lib. 26. — Muratori. Ann. vol. 11.

An 1659. l'échange de cette province contre la ville de Genève, dont il aurait volontiers entrepris la conquête à ce prix; mais Charles Emmanuel regrettait trop de voir les Français maîtres de Pignerol, pour consentir à l'échange qui lui était proposée; *c'est assez*, disait-il à cette occasion, *d'avoir un pied cloué, il faut au moins que l'autre soit libre* (1).

(1) Leti, parte 4, lib. 2.

CHAPITRE LXIV.

MOUVEMENS INSURRECTIONNELS DES VAUDOIS EN 1663.

MÉSINTELLIGENCE AVEC GENÈVE EN 1666.

Sommaire. Disposition des esprits dans les vallées vaudoises depuis la fin des derniers troubles. — Motifs et prétextes de la nouvelle insurrection. — Premières hostilités. — Quelques protestans français se joignent aux Vaudois. — Combats de Saint-Jean et de Luzerne. — Mouvemens des troupes. — Situation des insurgés. — Indulgence de la cour. — Siège de Mirabouc par les Vaudois. — Marche des troupes dans les vallées. — Convoi singulièrement introduit dans la place. — Attaque de la position des rebelles. — Les troupes la forcent et l'abandonnent le même jour.

— Prise et sac de Bibiane par les insurgés. — Ils sont attaqués et battus dans leur retraite. — Avantages remportés par le marquis de Saint-Damian. — Les Vaudois poussés dans le fond des vallées sont dans une terrible position. — Les Suisses obtiennent leur grâce. — Condition du pardon. — Fin des troubles. — Mort de la duchesse douairière et de la duchesse régnante. — Second mariage de Charles Emmanuel. — Mésintelligences avec la république de Genève. — Sujets de discorde. — Traité qui rétablit la bonne harmonie entre les deux gouvernemens.

Lorsque en 1655 le pasteur Léger avait été condamné au dernier supplice, cet homme couvert de crimes se trouvait dans les pays étrangers, intriguant auprès des gouvernemens protestans pour les disposer à soutenir la nouvelle révolte qu'il méditait; l'arrêt du sénat, quoique proclamé comme injuste par les esprits prévenus, ne laissa pas, au dire de Léger lui-même, de produire une sensation défavorable sur son compte; le sénat de Berne envoya cependant le colonel d'Holsabh à Turin solliciter sa grâce, qu'il n'obtint pas. Aux motifs sur lesquels était appuyée la sentence de mort contre ce

An 1659. méchant homme, se joignaient de nouvelles accusations, et plusieurs de ses amis se trouvaient enveloppés dans les instances que les Vaudois eux-mêmes adressèrent à la cour, afin d'avoir compte de l'usage fait par leurs représentans des sommes perçues de France, d'Angleterre ou de Hollande, pendant les derniers troubles. Le duc de Savoie ne voulant pas donner prise aux malveillans ordonna que la discussion de cette affaire eût lieu par devant les tribunaux ordinaires, selon les formes accoutumées; et cette sage précaution aurait dû suffire, pour prouver l'impartialité de la cour, si les complices de Léger, devenus riches des biens de leurs frères, ne s'étaient servis contre eux de leurs propres armes.

L'argent leur fit trouver sans peine des hommes prêts à seconder leurs perfides desseins, et malheureusement l'inconduite du commandant de la province ne tarda pas à fournir des prétextes, pour cacher les véritables motifs de la révolte. Sans adopter les déclamations exagérées des ennemis de monsieur de Bagnol, on ne saurait disconvenir que cet officier n'ait abusé de son pouvoir, et donné aux Vaudois des sujets de mécontentement; mais dès le moment où leurs plaintes arrivèrent au pied du trône, Charles Emmanuel en ayant constaté la légitimité, y pourvut

de manière à ne laisser aucun doute sur la droiture de ses intentions paternelles. Les ennemis du repos public s'attendaient peut-être à cet acte de justice de la part d'un prince qui l'aimait, et ce fut probablement ce qui les décida à le prévenir par un éclat, dont on ne serait plus maître de revenir. An 1659.

Il était resté dans les vallées vaudoises, depuis les mouvemens du 1655, un nombre considérable de brigands, qu'on avait inutilement cherché à détruire, et depuis quelque temps ces scélérats, soldés par les complices de Léger, osaient descendre des montagnes qui leur servaient d'asile, et se montrer par troupes dans les villages: les chefs de la révolte les ayant réunis, marchèrent à leur tête jusqu'à Briquérasque, en livrant au pillage les campagnes et les bourgs que les catholiques habitaient. Cette course eut le succès que s'en étaient promis les lâches qui l'avaient imaginée: le riche butin, dont ils revinrent chargés, tenta la cupidité de beaucoup d'hommes sans fortune: la troupe des insurgés se grossit; et les Vaudois, aussi prompts à se soulever qu'à se soumettre, y accoururent en foule, sans songer qu'ils allaient se donner pour chefs les mêmes hommes qu'ils venaient d'accuser de déprédation.

Les Suisses, toujours trop prévenus en faveur des montagnards piémontais qui

An 1659. alliaient la réforme de Calvin aux erreurs de Valdo, furent prompts à offrir leur médiation dans cette circonstance; mais la médiation suppose l'égalité des parties, ou du moins leur indépendance, et il parut à Charles Emmanuel peu convenable de traiter ainsi avec des sujets téméraires. Il ne se trouvait pourtant dans la province en insurrection qu'un détachement de deux cents cinquante Suisses, composant la garnison du fort de Sainte-Marie de la Tour; cette troupe essaya d'empêcher la jonction des paysans aux rebelles, en arrêtant prisonnières les familles des principaux déserteurs, sans que ce moyen de rigueur ramenât un seul homme dans ses foyers. Le commandant du fort promit la grâce aux bandits qui se joindraient à lui, et cet expédient dangereux lui procura quelques recrues. Cependant la guerre commença dès-lors à devenir cruelle; de part et d'autre on dévasta les campagnes, on incendia les fermes, et l'on accorda rarement quartier aux prisonniers (1).

Le premier mouvement de cette nouvelle insurrection des Vaudois arma en leur faveur quelques religionnaires français. Les rebelles, devenus plus hardis, marchèrent, le 9 mai, à Luzernette, rompirent tous les ponts sur le Pellice, et s'avancèrent le lendemain à La-Tour, d'où ils s'éloignèrent néanmoins après

(1) Raccolta di editti, e d'altre provvigioni per le valli di Lucerna. — Conférences faites à Turin en 1663 et 1664. — Guicheneau, liv. 2, chap. 59.

une assez vive escarmouche (1). Ils étaient appelés, le 13, à une assemblée générale, provoquée par quelques pasteurs, qui firent prêter au peuple un serment d'union avec les brigands, au nom desquels le frère du ministre Léger se présenta aux Vaudois, dont les chefs Michelin, Bertrand, Rispert, Patre et Bec, furent chargés de concerter les mesures à prendre dans la circonstance. Il fut décidé, qu'il fallait fortifier le poste des Portes sur la montagne du Villar, où devaient se réunir les forces du parti; mais parce qu'on sentit que l'exécution de ce projet demandait quelques jours de tranquillité, on entra en négociation ; le collatéral Pérachino, intendant de la province, trompé par les apparences d'un faux repentir, s'intéressa en faveur des coupables, et le duc Charles se montrait disposé encore à la clémence, lorsque les Vaudois recommencèrent tout à coup les hostilités.

An 1659.

(1) Léger, 2 partie, chap. 24.

Le 8 juin, ils s'avancèrent de nouveau jusqu'aux portes de Briquérasque, en dévastant le pays sur leur route; les désordres extrêmes auxquels ils s'abandonnèrent ayant armé contr'eux les paysans des environs, les insurgés, attaqués à leur tour, furent poursuivis jusqu'au village de Saint-Jean, près duquel le combat s'engagea avec une chaleur nouvelle; les Vaudois, ou du moins les brigands qui se trouvaient avec eux, assouvirent leur

An 1659. haine contre les restes inanimés des infortunés qui avaient péri ; les catholiques en entrant enfin dans le village y prirent dans les premiers momens de fureur une vengeance terrible ; mais les rebelles forcés de gagner les montagnes , en descendirent, le 12, surprirent Luzerne, qu'ils pillèrent entièrement, et en emmenèrent plusieurs ôtages. Les troupes arrêtèrent pour leur sûreté quelques-uns des habitans vaudois de La-Tour, qui étaient restés dans leurs familles. Le village eut tout à souffrir de la licence du soldat, et la guerre devint si cruelle, qu'il serait difficile de dire lequel des deux partis montra le moins d'humanité. Les insurgés, informés de l'approche d'un convoi qui filait vers le fort de Sainte-Marie , l'attaquèrent le 24 ; l'escorte, quoique très-faible, repoussa les efforts des ennemis , et entra le soir dans la place (1).

Les Vaudois, entraînés dans une rebellion ouverte, osèrent adresser à Charles Emmanuel une requête , dont l'objet ne pouvait être que de colorer leur révolte aux yeux des étrangers ; le gouvernement crut déjouer cette astuce , et prouver jusqu'à l'évidence la fausseté de leurs déclamations, en publiant un édit (2), portant une amnistie pleine et entière en faveur des paysans qui se sépareraient des brigands, et quitteraient

(1) Raccolta di editti ed altre provvigioni per le valli di Lucerna. — Conférences faites à Turin, etc. — Guichenon, liv. 2, chap. 39.

(2) Editto 25 giugno.

les armes dans huit jours. On comptait peu à Turin sur les suites de cette nouvelle preuve de clémence, et elle n'en eut point en effet; les insurgés investirent ce jour là même le fort de Mirabouc, en établissant au Prà leur camp d'observation. A cette nouvelle, la cour, qui jusqu'alors avait suspendu la marche des troupes dans l'espérance d'un accommodement, sentit la nécessité d'arrêter l'audace des rebelles, et fit marcher vers les vallées une partie du régiment aux gardes, sous les ordres du marquis de Fleuri, avec quelques escadrons, conduits par monsieur de Crémasco. La cavalerie s'arrêta d'abord à Briquérasque, pendant que l'infanterie s'avançait à Saint-Jean: en y arrivant, monsieur de Fleuri envoya vers les insurgés le trésorier général de la milice Ricca, chargé de leur annoncer, que voulant faire passer un convoi dans Mirabouc, il forcerait leurs positions, s'ils ne se disposaient à lui ouvrir la route du fort: les Vaudois reçurent très-honorablement le parlementaire; ils s'excusèrent avec respect de laisser passer les troupes; mais ils proposèrent d'escorter eux-mêmes le convoi dans la place, et ils offrirent de donner des ôtages pour la sûreté de leur parole. An 1659.

L'offre fut acceptée, et la promesse fidèlement exécutée: les assiégeans

An 1659. conduisirent eux-mêmes jusqu'aux premiers postes de la garnison les voitures confiées à leur garde, sans cependant discontinuer le blocus. Cette singulière contradiction fit croire au marquis de Fleuri que les insurgés pourraient voir avec plaisir l'occasion de traiter d'un accommodement, et il leur en fit deux fois l'ouverture ; mais sans répondre à ces propositions, les Vaudois s'avancèrent en présence des troupes dans la plaine de Saint-Jean, et pendant qu'ils engageaient l'escarmouche, ils transportèrent tout ce qu'ils purent amasser de vivres dans les environs.

Monsieur de Fleuri leva alors son camp, et le matin du 6 juillet, il attaqua la montagne de Pian, entre Rocheplatte et Angrogne, en même temps qu'un détachement se portait directement contre ce dernier village ; on força la position ennemie, et l'on s'y soutint malgré les efforts des Vaudois. Cependant, parce qu'on n'avait pu s'emparer d'Angrogne, on manquait d'eau sur la montagne, et on dut retourner le soir même dans les retranchemens de Saint-Jean (1). Quoiqu'il se passât huit jours entiers depuis l'entrée du convoi dans Mirabouc, jusqu'à l'attaque de la montagne de Pian, Léger ne rougit pas d'accuser monsieur de Fleuri d'avoir profité du temps où une partie des forces

(1) Conférences tenues à Turin, etc. — Raccolta d'editti, etc. — Benoit.

vaudoises servait d'escorte à ce convoi, pour les attaquer avec avantage (1). An 1655.

Cet officier ayant été rappelé à Turin avec sa troupe, se vit remplacer, le 10 août, dans sa position de Saint-Jean, par un nouveau corps aux ordres du marquis de Saint-Damian : le marquis de Tournon releva le même jour la cavalerie cantonnée à Briquérasque ; ce qui ne fut qu'un déplacement de troupes (2), et non pas, comme le prétend l'infidèle Léger, une augmentation des forces royales, qui réduisit les Vaudois à combattre un contre cent (3) : ces forces étaient si peu disproportionnées, que les insurgés osèrent eux-mêmes entreprendre la guerre offensive, en poussant un corps de quinze cents hommes sur Bibiane, où ils espéraient faire un riche butin. Monsieur de Saint-Damian, averti trop tard de leur marche, ne put les prévenir en occupant la ville menacée ; mais il les fit suivre par sa cavalerie, envoya monsieur de Bagnol sur la montagne de la Rorata, et s'avança lui-même jusqu'au pont de Pierre, comptant empêcher la retraite des Vaudois. Uniquement occupés de pillage et de vengeance, ceux-ci s'étaient avancés sans prévoyance et sans précaution : Bibiane ne leur résista pas : ils s'y abandonnèrent aux excès de la fureur, qui caractérise le fanatisme ; ils massacrèrent tout ce

(1) Léger, 2 partie, chap. 22.

(2) Conférences tenues à Turin, etc. — Raccolta d'editti, etc.

(3) Léger, 2 partie, chap. 22.

An 1659. qui n'eut pas le temps de se sauver; sans distinction d'âge, ni de sexe; et ils ne cessèrent le carnage, que pour se mettre en retraite à l'approche du marquis de Tournon.

Chargés d'un butin considérable, les insurgés étaient peu disposés au combat aussi ils reprirent le chemin du pont de pierre, aussitôt qu'ils surent l'ennemi en mouvement, et quand ils apperçurent que ce pont était occupé par les troupes, ils gagnèrent précipitamment les montagnes voisines, comptant arriver à celle de la Rorata. Cependant le détachement qui gardait ce poste ayant fait feu sur eux, et le religionnaire français, par lequel les insurgés étaient conduits ce jour là ayant été tué, ils prirent la fuite; on les poursuivit; et cette déroute leur causa une perte considérable d'hommes, sans compter celle de presque tout le butin enlevé à Bibiane (1). Cet avantage permit au marquis de Saint-Damian de s'avancer dans la vallée, et d'attaquer le lendemain le bourg de Sainte-Marguerite, dont il fit passer la garnison au fil de l'épée (2). il prit ensuite une position en avant de Luzerne, comptant en rétablir les vieux murs: les rebelles essayèrent inutilement de l'engager à quitter cette entreprise, soit en s'approchant de lui, comme s'ils avaient voulu combattre, soit en portant le fer et le feu dans la partie du

(1) Raccolta di editti ec. — Conférences tenues à Turin etc.

(2) Léger, 2 partie, chap. 22.

territoire de Turina habitée par les catholiques. Monsieur de Saint-Damian se contenta de faire quelques partis pour contenir leurs courses, et passa tout le mois de septembre à mettre Luzerne en état de défense. An 1659.

Il voulut alors étendre ses quartiers. Le 10 octobre, il attaqua Rorà, qu'il livra au pillage: ses troupes occupèrent avec moins de peine Prarustin, Saint-Barthelemi, Rocheplatte et Saint-Germain, en même temps que le marquis de Parelle, dernièrement arrivé dans les vallées, s'emparait, après un combat assez vif, de Saint-Second et d'Angrogne (1). Léger, toujours artificieusement inexact, place le récit de ces derniers combats après l'ouverture des conférences qui les suivirent; il ajoute, que les Vaudois tuèrent six cents hommes, et n'en perdirent que six (2); il est vrai toutefois que la journée du 10 octobre coûta beaucoup de monde aux troupes; le comte de La-Trinité, le comte de Saint-Front, le chevalier de Grand-Maison et le capitaine Bialla y furent tués; cependant l'avantage d'avoir réduit les rebelles à s'acculer au fond des vallées était d'autant plus essentiel, qu'ils y éprouvaient la disette: l'arrière-saison approchait; le transport des vivres qu'ils auraient pu recevoir de France devenait chaque jour plus difficile à travers les

(1) Conférences tenues à Turin. — Raccolta d'editti.

(2) Léger, 2 partie, chap. 23.

An 1659. alpes; leur position paraissait désespérée.

Alors les Suisses protestans envoyèrent le consul Hirzell et le colonel Weifs à Turin pour intercéder en faveur des Vaudois. Charles Emmanuel, quoique justement irrité contre les habitans des vallées, ne sut résister long-temps aux sollicitations et aux prières des envoyés bernois: il consentit à recevoir une députation vaudoise, composée des deux ministres Bailla et David Léger, de Michellin, de Bastia, de Martina, de Giajer et des deux Laurenti. Ces députés se présentèrent, le 17 décembre, chez le marquis de Pianezze, ministre chargé de traiter de cette affaire, avec le conseiller d'état baron Truchi, le baron de Gresi, ancien ambassadeur auprès du corps helvétique, et le sénateur Pérachin, intendant de la province. La suspension d'armes arrêtée, on passa le mois de janvier

An 1664. en discussions: enfin le 3 de février, on présenta aux députés vaudois les déterminations de la cour. Elles portaient une amnistie, dont les bandits, au nombre desquels était Léger, furent seuls exceptés: les Vaudois devaient rompre toute correspondance avec ces bandits, et prêter main forte aux troupes pour les arrêter; il leur fut défendu de recevoir des pasteurs étrangers, sans une permission expresse du gouvernement,

An 1664.

et le duc de Savoie consentit à s'en rapporter à la décision du roi de France sur les mesures de sûreté qui devaient garantir à l'avenir la tranquillité publique.

Les députés s'étant soumis à accepter les conditions qui leur étaient offertes, (1) reçurent la patente royale qui portait la grâce des Vaudois: ils ne furent cependant pas admis à l'audience du duc; quoiqu'ils s'arrêtassent à Turin jusqu'au 16 de mai, jour où ils reçurent ordre d'aller prêter à Pignerol le serment de fidélité entre les mains du comte de Brichanteau, nommé au gouvernement de la province. Madame royale Christine, qui s'était efficacement employée en faveur des Vaudois, n'eut pas la satisfaction de jouir du fruit de son ouvrage: elle mourut pendant la durée des conférences, peu de jours avant la duchesse régnante Françoise de Valois. Charles Emmanuel se trouva accablé de cette double perte. Les Piémontais témoignaient la plus vive inquiétude de voir le fils unique de Victor Amédée, veuf, sans enfans: Charles cédant à leurs desirs, se décida pour un nouveau mariage, et combla les vœux de ses peuples, en leur donnant une souveraine du sang de la maison régnante (2). Cependant la joie publique manqua d'être troublée par un évènement qui faillit à causer une nouvelle guerre.

(1) Conférences tenues à Turin, etc. — Raccolta d'editti, ec.

(2) Conférences tenues à Turin. — Raccolta d' editti. — Brusoni, lib. 25. — Guichenon, liv. 2, chap. 30. — Bénoît.

An 1664. Depuis quelque temps il naissait des contestations fréquentes entre le cabinet de Turin et la république de Genève: les curés savoyards se plaignaient des pasteurs genévois, et les pasteurs des curés catholiques; les officiers civils des villages placés sur la frontière s'accusaient à leurs gouvernemens respectifs d'infraction aux traités : il serait difficile de dire de quel côté était le tort dans ces premières altercations, au fond très-peu importantes: mais les Genévois manquèrent enfin essentiellement au duc de Savoie dans l'affaire de monsieur de la Grave.

An 1666. Ce gentilhomme, dont la conduite et les mœurs répondaient mal au nom qu'il portait, venait d'être condamné contumax par le sénat de Chambéry à perdre la tête sur un échafaud: après quelque séjour en Suisse, ce jeune téméraire osa se rendre à Genève, où il fut arrêté comme vassal de la république, de laquelle il tenait en fief la terre de Saint-Victor: on instruisit son procès; en vain allégua-t-il, qu'étranger, et militaire en Piémont, il ne devait pas être jugé à Genève pour des délits commis en Savoie: on rejeta ses allégations, et on le conduisit à la mort, sans lui permettre seulement de remplir les derniers devoirs de la religion catholique. Ce procédé, que la cour de Turin regarda comme

une insulte, ne tarda pas à être suivi d'une imprudence qui l'indisposa davantage encore. Les curés de Magny et de Choulex furent ajournés à comparaître devant les tribunaux de Genève, sous prétexte, qu'appelés à assister un malade sur le territoire de Corsinge, ils avaient exercé les fonctions de leur ministère dans une grange dépendante de Jussi, dont la souveraineté appartenait à la république. An 1666.

Le sénat de Chambéry, informé de ce qui se passait, décréta de prise de corps les syndics de Genève. On y craignit alors d'avoir trop avancé, et les plus sages désapprouvaient la conduite qu'on y avait tenue. Cependant le conseil des deux cents envoya un commissaire pour informer monsieur de la Peyrouse, premier président du sénat, des motifs sur lesquels il pensait avoir droit contre les curés de Magny et de Choulex; mais cette démarche ayant mal satisfait les Savoyards, et les Genévois ne voulant pas revenir des mesures prises, une rupture paraissait inévitable et imminente.

Dans ces circonstances, les Genévois envoyèrent en Suisse réclamer l'appui des cantons; l'ambassadeur de Savoie auprès du corps helvétique essaya de traverser leur demande: chacun publia la relation de ce qui venait de se passer,

An 1666. sous l'aspect qui lui était le plus favorable ; et pendant que les cantons catholiques se déclaraient en faveur du duc de Savoie, les cantons protestans se prononçaient pour Genève : les uns et les autres souhaitaient néanmoins de prévenir An 1667. une rupture, et leurs soins parvinrent à l'empêcher, quoique les Genévois se plaignissent hautement que la cour de Turin élevait une maison forte à Bellerive, contre les dispositions du traité de Saint-Julien. Cette prétendue forteresse n'était qu'un grand magasin à sel, et le colonel Weyz, chargé par les cantons garans du traité de visiter cet édifice, s'en assura lui-même : les Genévois n'en insistèrent pas moins pour qu'on en abandonnât le travail : ils menacèrent d'aller le détruire, ce qui décida le duc de Savoie à faire avancer dans le Chablais un corps de quatre mille hommes, en même temps que l'escadron de Savoie et la milice royale reçurent ordre de se réunir. On forma des magasins militaires ; on mit à l'eau trois galères dans le lac Léman, et le marquis de Pianezze fut destiné à commander cette petite armée, en attendant l'arrivée du marquis de Ville, qui faisait alors comme volontaire la guerre de Candie.

Ces préparatifs n'intimidaient pas les Genévois ; renforcés des troupes de Zurich

et de Berne, ils augmentaient encore leurs propres soldats, dont ils nommèrent général le comte Donat, le même, qui après avoir rendu Orange, s'était retiré à Copet. La guerre paraissait au moment d'éclater, et peut-être n'aurait-elle pas manqué de commencer, sans la déclaration que firent les cantons suisses catholiques en faveur du duc de Savoie. Cette déclaration, qui allait armer les Suisses les uns contre les autres, et reveiller entre les cantons des deux communions des différens toujours prêts à renaître, décida le sénat de Berne à vouloir la paix. Les Genévois, pressés de faire à Turin les premières ouvertures d'un raccommodement, consentirent, quoiqu'avec répugnance, à y envoyer les syndics Dupan et Pictet, chargés d'offrir à Charles Emmanuel les excuses qu'il exigeait comme une condition préliminaire. Les députés genévois furent reçus avec distinction ; le marquis de Saint-Thomas, ministre d'état, entra avec eux en conférences, sans qu'après huit mois de séjour en Piémont, Dupan et Pictet parvinssent à rien conclure. *An* 1667.

On tenait de part et d'autre à conserver la grange de Corsinge, qui avait donné lieu aux contestations, parce que celui qui la céderait, semblerait convenir du premier tort, et l'on en était si persuadé à Genève, que quoique les *An* 1668.

An 1668. discussions survenues entre les conseils des deux cents et des vingt-cinq dussent rendre la guerre doublement dangereuse à la république, on ne voulut jamais satisfaire le duc de Savoie sur ce point, jusqu'à ce que la France, joignant ses instances à celles des Suisses, décida enfin les Genévois à céder. Messieurs Dupan et Pictet se rendirent une seconde fois à Turin, où l'on convint par un traité d'une nouvelle ligne frontière (1). Charles jugeait si important d'établir les confins de ses états d'une manière positive, qu'il entreprit de le faire du côté de la Lombardie et de celui de Gênes (2); mais quelques années après il attenta lui-même à son ouvrage, et il troubla ainsi la paix de son règne quand tout paraissait l'assurer.

(1) Leti, parte 4, lib. 3, 4 e 5. — Guichenon, liv. 2, chap. 39.

(2) Brusoni, lib. 35, e 36.

CHAPITRE LXV.

GUERRE DE 1672.

Sommaire. Vues de la cour de Turin à cette époque. — Motifs secrets qui faisaient desirer la guerre contre Gênes à quelques ministres de Savoie. — Intrigues de Rafael de la Tour. — Portrait de cet homme. — Circonstances qui favorisent ses vues. — La guerre est décidée à Turin

contre l'avis des plus sages. — La conjuration de La-Tour est découverte à Gênes. — Les troupes piémontaises marchent sur la frontière sous le commandement du comte Alfieri. — Savone assuré contre les entreprises des Savoyards. — Embarras des Piémontais. — Discussions entre leurs chefs. — Ils s'emparent de la Piève. — Attaque inutile des montagnes voisines. — Position respective des troupes. — Plan d'opérations formé à Turin. — Ordres donnés au comte Alfieri. — Ce général s'empare de Pornasio et de Rezzo. — Combat de Mozzò. — Les Gênois abandonnent Vesalico. — Discorde entre les généraux piémontais. — Don Gabriel de Savoie prend le commandement de l'armée. — Faute de ce nouveau chef. — Ses mouvemens. — Les Gênois forcés à Roccabarbena et à Châteauvieux. — Prise de Zuccarel par le comte Alfieri. — Don Gabriel se rend maître de Diano. — Combat de Cervo. — Les Savoyards occupent Stananello et forcent Paravenna. — Mouvemens du comte Alfieri, pour rejoindre Don Gabriel. — Il marche sans succès contre la position de Garlenda. — Les Gênois attaquent Stananello. — Suites de cette journée. — Situation embarrassante des Piémontais.

— Monsieur Alfieri contraint de s'enfermer dans Château-vieux. — Retraite de Don Gabriel sur Oneille. — Combat d'Erli. — L'ennemi attaque Château-vieux. — Belle défense des troupes qui y sont enfermées. — Elles tentent de s'ouvrir un passage. — Combat malheureux. — Les Savoyards se rendent à discrétion.

En 1671, la cour de Turin et le gouvernement de Gênes avaient conclu, par la médiation de la France, un nouveau traité, qui semblait fixer d'une manière précise les confins des deux états; cependant les habitans de Cenoa et de Rezzo, communes frontières*, en vinrent aux mains, au sujet du droit de pâturage des montagnes voisines, et cet évènement, qui n'eût pas été important dans d'autres circonstances, fournit à quelques conseillers du duc de Savoie un motif pour l'encourager à entreprendre la guerre qu'ils desiraient. De ce nombre était Jean Baptiste Trucchi, baron de Levaldis, qui s'était élevé par quelques talens et par de puissantes protections au grade de conseiller d'état, où il s'était entièrement captivé la confiance de Charles Emmanuel, et parvint à la place de général des finances; sa faveur augmenta dans cette charge, et les flatteurs

qui le remarquaient, ne l'appelèrent dès-lors que le Colbert du Piémont (1). An 1677.

Enivré de leurs louanges, cet homme médiocre crut les mériter, et signaler son ministère, en ouvrant par Oneille, plutôt que par Nice, la route à l'introduction des sels, dont le transport était difficile à travers les alpes; mais pour exécuter ce projet, il aurait fallu réunir au Piémont le territoire de Pornasco appartenant à Gênes, et Trucchi, qui se flattait d'y réussir, poussait son maître à entreprendre la guerre.

Ce fut dans ces circonstances que Raphael de La-Tour parut à Turin. La-Tour, né Gênois, et gentilhomme, ayant été élevé à la cour de Florence, aurait pu y pousser une carrière, si son inconduite ne l'en avait exclu; après avoir ruiné sa fortune dans les plus basses orgies, il s'était livré au métier de pirate, et fut condamné au dernier supplice par les tribunaux de sa patrie; il se retira alors en France, où il connut particulièrement le marquis de Livourne, à la suite duquel il passa en Piémont. La-Tour réunissait à tous les vices du cœur, les qualités les plus propres à éblouir et à séduire: sa figure était noble, son esprit vif, ses manières insinuantes; une éloquence mâle et facile ajoutait encore à ses autres avantages, qui lui valurent, autant que la protection

(1) Paoletti. — Mémoires sur la régence de madame royale Jeanne.

An 1672. du marquis de Livourne, une place de capitaine dans les cuirassiers; mais cette place était loin de satisfaire son ambition: son cœur profondément ulcéré ne respirait que la vengeance, et son ame corrompue ne songeait à rien moins qu'à renverser le gouvernement de son pays.

La mésintelligence qui régnait entre la cour de Savoie et Gênes, lui faisait espérer d'être soutenu dans l'entreprise criminelle et dangereuse, qui n'effrayait pas plus sa conscience que son courage. Il en forma le plan, qu'il communiqua à son protecteur, en le priant de lui obtenir une audience du duc, auquel il voulait prouver, disait-il, la facilité qu'il y aurait à renverser le sénat de Gênes. Monsieur de Livourne résista quelque temps; cependant, soit que séduit par La-Tour il crût enfin à ses rêves, soit qu'en habile courtisan il craignît qu'un autre les fît valoir, il parla de cet homme au prince, et il le lui présenta; mais chargé par Charles Emmanuel d'examiner avec le baron de Levaldis, le projet de l'aventurier gênois, il le jugea défavorablement, et il le dit, malgré l'avis contraire de son collègue.

Monsieur de Levaldis dont la guerre n'était point le métier, n'osa pas contredire au sentiment d'un officier aussi habile que Livourne, et il se borna

à proposer, que la décision de cette importante affaire fût soumise aux délibérations d'un conseil extraordinaire, composé des personnes les plus marquantes de la cour et de l'armée. Charles, en adoptant cet avis, voulut entendre le vieux marquis de Pianezze, père du marquis de Livourne (1), qui après avoir parcouru une carrière brillante et orageuse, s'était retiré dans la terre, dont il portait le nom, et y vivait dans le couvent de Saint-Pancrace, qu'il venait d'y fonder lui-même. Le repos de ce ministre intègre et éclairé était souvent troublé par les ordres de la cour, qui le consultait dans les occasions importantes, et quelquefois par des lettres de l'étranger, où l'on estimait monsieur de Pianezze comme un des plus habiles politiques, et des hommes les plus probes de son temps (2).

An 1672.

Ce vieillard respectable, appelé au conseil, s'opposa avec force à la guerre, *elle est injuste*, dit-il, *et je la crois contraire aux véritables intérêts de l'état*; les raisons, dont il motiva son avis, entraînèrent l'opinion de tous ceux qui se trouvaient présens, hors celle du baron de Levaldis, du marquis de Ville, et de l'auditeur général des guerres Blancardi; des motifs différens les décidaient cependant tous trois; le premier croyait qu'on n'achetait pas trop cher par

(1) Della guerra di Genova contro Savoja.

(2) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6.

An 1672. une campagne l'avantage de tirer d'Oneille les sels en Piémont; monsieur de Villo se flattait de porter un coup terrible aux Génois, en s'emparant de Savone, où il entretenait des intelligences; et Blancardi, uniquement occupé du soin de sa fortune, ne songeait qu'à complaire au baron de Levaldis, dont il l'attendait.

Tous trois se réunirent en faveur des projets de La-Tour. Charles Emmanuel goûta aisément un avis qui s'accordait avec ses idées, et quoiqu'il ne prononçât rien sur le parti qu'il prendrait, chacun en sortant du conseil ne douta plus de la guerre. Le capitaine La-Tour reçut ordre de se concerter avec le marquis de Livourne pour l'exécution de son plan; on lui fit compter une somme d'argent, et aussi hardi dans l'exécution qu'adroit à faire adopter ses vues, La-Tour se rendit sur la frontière de Gênes du côté de Parme, son porte-feuille rempli de notes de supplices et de proscriptions. Quelques mécontens, auxquels il promettait les trésors de Saint-George, devaient se réunir dans la vallée de Bisagno, où La-Tour lui-même entrerait à la tête d'une troupe de paysans, pour marcher vers Gênes, dont la porte de Saint-Simon devait lui être ouverte par les conjurés; on se flattait de surprendre la porte d'Acquasola, en fixant l'entreprise à la nuit de la

fête de Saint-Jean, ordinairement tumultueuse dans la ville (1). An 1672.

Pendant que les conjurés attendaient avec impatience l'arrivée de ce jour, un de leur complices nommé Vicco découvrait au sénat le secret de leur trame; plusieurs personnes furent arrêtées; et le gouvernement prit de telles mesures qu'il devint impossible à La-Tour de rien entreprendre (2). Cependant les troupes piémontaises s'étaient avancées sous différens prétextes dans le marquisat de Cève, aux confins du territoire gênois. Elles étaient commandées par le comte Cattalan Alfieri, aussi habile qu'heureux jusqu'alors; mais la fortune qui se joue de ses propres favoris, lui fit obtenir le commandement de cette armée pour le précipiter de plus haut; nous allons le suivre dans une chaîne de revers qui le conduisirent à sa perte.

D'après le plan convenu, ce général devait attendre à Cève que la colonne réunie vers Albe sous les ordres du marquis de Livourne se fût avancée dans les Langhes. Le 23 juin, cette colonne arriva à Mulassan, et le 24, l'armée se réunit à Salicetto, comptant se porter sur Savone; cependant la découverte de la conjuration ourdie par La-Tour jeta l'alarme dans cette ville, et le gouverneur Jérôme Spinola (3) redoublant de soins et de vigilance intercepta une lettre qui lui

(1) Marena, lib. 1. — Della guerra di Genova contro Savoja.

(2) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6.

(3) Segreteria del conte Alfieri. — Monti. Storia di Savona.

An 1672. découvrit le complot formé pour livrer Savone aux Piémontais.

Monsieur Alfieri, ignorant encore ce qui s'y passait, mais retenu malade à Salicetto, chargea monsieur de Livourne de la conduite de l'armée (1), qui prit le chemin de l'Altare, où elle n'était pas loin d'arriver, lorsqu'un espion sûr et fidèle avertit le général que ses projets ayant été découverts, les conjurés avaient pris la fuite, et que l'on était prêt à se défendre dans la place. Cette nouvelle donna les plus vives inquiétudes au marquis de Livourne; Alfieri n'étant pas son ami, il se crut joué dans cette circonstance, et il ne douta plus que ce général n'eût fait naître un prétexte de santé, à dessein de rejeter sur lui l'embarras du parti qu'il fallait prendre: tourmenté par ces pénibles idées, il arrêta la marche de ses colonnes et appela ses officiers supérieurs en conseil.

Tous furent d'avis que l'entreprise était manquée; les uns jugeaient néanmoins qu'on dévait retourner à Salicetto; les autres opinaient pour s'avancer toujours à l'Altare, en attendant les nouveaux ordres du général en chef; cette dernière opinion prévalut. Les Savoyards en arrivant à l'Altare, apprirent que les Gênois occupaient Cadibona et Ferrera; on alla reconnaître ces postes, où l'on trouva des troupes plutôt disposées à les défendre

(1) Marena, lib. I.

qu'à les abandonner; les vivres manquaient aux Piémontais, et monsieur de Livourne, après un moment d'indécision résolut de se replier à Calizano. En y arrivant, le 26, on reçut du comte Alfieri l'ordre de se rendre à Garés, par Montezémolo et Bagnasque. Le général commandant rejoignit pendant cette marche l'armée qu'il conduisit, le soir du 27, à Ormée (1). Ce mouvement était la suite de la résolution prise à Turin d'attaquer la Piève, où l'on ne pouvait s'avancer qu'en s'emparant du pont de Nava; la milice royale d'Oneille y marcha, pendant que les troupes venues de l'Altare prenaient quelque repos; le pont fut emporté après un léger combat, et le 28, une colonne s'étant approchée de la Piève, la ville se rendit le même jour (2). An 1672.

Le comte Alfieri publia le lendemain un manifeste portant, que les troupes savoyardes n'étant entrées sur les terres de Gênes que pour arrêter les infractions territoriales dont son maître s'était inutilement plaint, il rentrerait en Piémont, aussitôt que la république consentirait à faire raison de ces insultes, en offrant au nom de sa cour d'en remettre la décision à l'arbitrage du collège de jurisprudence de Bologne, ainsi qu'on l'avait pratiqué en 1596: le gouvernement de Gênes répondit à ce manifeste; le comte Alfieri répliqua (3), et l'on

(1) Monti. — Segreteria del conte Alfieri.

(2) Della guerra di Genova contro Savoja.

(3) Manifesti dei 28 giugno, 2 e 8 luglio.

An 1672. adressa de part et d'autre ces écrits à Paris et à Madrid, où l'on paraissait plutôt disposé à ménager Charles Emmanuel qu'à prendre parti en faveur de la république.

Celle-ci n'en paraissait pas moins décidée à se défendre ; les paysans des environs de la Piève s'étaient emparés des montagnes qui environnent cette ville, et quoique toujours battus, ils ne cessaient d'inquiéter les communications du camp ennemi; il fallut établir des postes par échellons depuis la Piève, qu'on travaillait à mettre en état de défense, jusqu'au pont de Nava, et souvent l'on dut combattre pour avoir l'eau des fontaines dont le cours était continuellement détourné. Ces inconvéniens augmentant journellement, monsieur Alfieri se décida à faire attaquer les Gênois sur les hauteurs qu'ils occupaient, et il en donna la charge au comte de Mallian son fils. Cet officier y marcha le 11 juillet. Cependant l'ennemi étant beaucoup plus fort qu'on ne l'avait cru, menaça d'envelopper la colonne piémontaise, dont il fallut protéger la retraite, qu'on ne parvint pas à exécuter sans perte. Elle fut réparée, par l'arrivée au camp de Louis de Saluces baron de Valgrane, qui y conduisit son régiment (1) : mais la désertion se mit dans l'armée savoyarde ; les soldats ayant compté de s'enrichir, se plaignaient

(1) Segreteria del conte Alfieri. Della guerra di Genova contro Savoja.

hautement de la sévérité du général en chef, et supportaient mal aisément le joug de la discipline à laquelle ils étaient rigoureusement soumis (1). Les Génois recevaient au contraire des renforts qui faisaient craindre pour Oneille, où il fallut envoyer deux fois de nouvelles troupes; et dans ces circonstances monsieur Alfieri demanda à Turin l'agrément de se retirer sur la gauche du Tanaro, en occupant le pont de Nava. On n'approuva point son plan: Alfieri reçut ordre de continuer les fortifications commencées à la Piève; de prendre le château de Rezzo, et d'occuper les hauteurs de Pornasio, en poussant des détachemens vers Albenga, afin d'assurer les communications d'Oneille. L'exécution de ces ordres était très-difficile; les plans faits dans le cabinet d'un ministre sont souvent d'une brillante apparence et d'un succès plus que douteux; monsieur Alfieri se trouvait fort embarrassé à les suivre, et cependant, on lui ôtait la liberté même d'une nouvelle représentation: il fallait obéir, et l'on s'y disposa.

Heureusement les forces ennemies consistaient surtout en un rassemblement de paysans négligens à se garder, et ignorant entièrement la guerre: ils ne jugèrent pas du mouvement des Piémontais, qui tournèrent le 16 la position de Pornasio, s'en emparèrent, et

An 1672.

(1) Marena, lib. II.

An 1672. s'y établirent, en même temps qu'une colonne, conduite par le comte de Scalengue, se dirigeait contre le château de Rezzo; les deux cents hommes chargés de le defendre, se retirèrent en désordre à l'approche des Savoyards, qui détruisirent les murs de cette petite place (1). Ces avantages n'empêchèrent pas les Gênois de s'avancer de nouveau à Mozzo et à Vesalico, fort près de Pornasio; il était important de les en chasser; le 18, les Piémontais marchèrent vers le premier de ces villages, défendu par cinq cents Corses, qui après une résistance opiniâtre, s'enfermèrent dans le bâtiment d'une papeterie, où ils auraient été forcés de capituler sans combat, soit qu'on eût pris le parti de les affamer, soit qu'on eût voulu mettre le feu à l'édifice; mais l'ardeur du soldat ne donna pas le temps de prendre un parti; le vainqueur se précipita sans ordre et sans précaution contre la dernière retraite d'un ennemi discipliné et brave : les Corses se défendirent en désespérés, et l'on acheta si cher la gloire de les forcer, qu'on eut à regretter cet avantage; plusieurs officiers de marque perdirent la vie dans ce combat, entre autres le comte d'Osasque, le chevalier de Porporat, le chevalier de Pluvier et le marquis de Cavour (2). Les Gênois abandonnèrent

(1) Segreteria del conte Alfieri.

(2) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6. — Della guerra di Genova contro Savoja. — Marena, lib. 1.

Vesalico sans y être attaqués : les Piémontais rentrèrent dans leur position de Pornasio, où les discussions du comte Alfieri et du marquis de Livourne les retinrent quelque temps dans l'inaction. An 1672.

L'inimitié de ces deux chefs n'avait fait qu'augmenter depuis le commencement des hostilités, et leur animadversion réciproque s'accrut au point que la discipline des troupes et les opérations de la campagne en souffraient également. Le duc de Savoie, qui ne tarda point à en être instruit, aurait bien fait sans doute de rappeler Livourne, s'il voulait continuer Alfieri dans le commandement de l'armée ; mais ce prince qui les aimait tous deux, espéra de les rapprocher, en envoyant vers eux don Gabriel de Savoie son oncle, à l'arrivée duquel ils parurent en effet prêts à oublier de bonne foi leurs différens ; don Gabriel se le persuada, et cependant il était à peine de retour à Turin, que la discorde éclata au point d'alarmer sérieusement les hommes sages, et de forcer Charles Emmanuel à donner à son oncle la conduite de l'armée.

Don Gabriel s'y rendit à la tête de quelques renforts : Alfieri et Livourne en furent également étonnés et fâchés, et dès ce moment même ils se reconcilièrent sincèrement ensemble, pour se brouiller l'un et l'autre avec le nouveau chef, qui ne

An 1672. parut, ni craindre ni braver ses deux émules. Peut-être, s'il avait pu s'en rapporter à eux, et concerter sans méfiance son plan d'attaque, n'aurait-il pas divisé ses forces en l'exécutant ; cette faute, dont tous les malheurs de la campagne furent la suite, était militairement blâmable, et l'on ne saurait comprendre comment on n'en prévit pas les dangers.

L'ordre que Don Gabriel de Savoie reçut en partant de Turin, d'avancer dans le pays ennemi, était positif et pressant ; il se mit en devoir de l'exécuter, en marchant lui-même vers Oneille, pendant que le comte Alfieri devait se porter de Garés aux retranchemens de Roccabarbena, les attaquer, et s'ouvrir par cette route le chemin de Zuccarel. Alfieri força, le 23, la position des Génois ; mais trompé par ses guides, il se trouva à Château-vieux, quand il croyait aller directement à Zuccarel ; cet inconvénient n'était pas sans conséquence ; il eût été trop long de rétrograder, et le succès d'un combat à Château-vieux paraissait douteux par la situation avantageuse de ce village, et par le nombre des troupes qui l'occupaient. Cependant monsieur Alfieri marchant à l'attaque, ne rencontra pas les obstacles qu'il avait raison de prévoir : le château seul ayant entrepris de résister, on y entra l'épée à la main, et l'on n'accorda aucun quartier à la

garnison, presque entièrement composée de déserteurs piémontais. Les Savoyards arrivèrent le soir à Zuccarel, extrêmement fatigués : ils s'y établirent sans éprouver de résistance, en attendant les ordres du général en chef, et des nouvelles de la colonne qu'il conduisait. An 1672.

Don Gabriel en partant de Pornasio s'empara de Diano, et s'avança vers Andora. Cependant les Gênois qui avaient pris position à Alasio se mirent à sa poursuite, et ayant atteint près de Cervo son arrière-garde, ils l'attaquèrent sans pouvoir l'entâmer ; le 23 au soir, les Piémontais campèrent sur la montagne de Saint-Bernard, et le lendemain ils prirent la route de Stananello par Notre-Dame de la garde ; l'ennemi inquiéta encore cette marche ; mais repoussé par tout, il rentra dans son camp d'Alasio, et Don Gabriel en arrivant à Stananello fit passer au comte Alfieri l'ordre de se joindre à lui.

Ce général venait d'être renforcé à Zuccarel par le marquis de Parelle, et déjà il avait prolongé sa ligne vers Albenga, en occupant Cizano. Le 26, il attaqua le village de Bastia, pour s'approcher des montagnes de Garlenda, qui le séparaient de Stananello ; les Gênois y étaient en force ; on y marcha le 27 ; et après une action assez longuement soutenue, les Savoyards s'emparèrent de

An 1672. Paravenna et du vieux château de Garlenda, qui couvraient la ligne ennemie; on renouvella jusqu'à trois fois l'attaque de cette ligne: on y mit d'autant plus de chaleur qu'on entendait distinctement le bruit de l'artillerie à Stananello; il fut néanmoins impossible aux Piémontais de vaincre la résistance qu'ils rencontrèrent.

Stananello avait effectivement été attaqué; don Gabriel repoussa l'ennemi, et il aurait rendu probablement ses efforts inutiles, si le feu n'eût pris à son magasin à poudre; ce malheureux accident l'ayant réduit à manquer de munitions, le général savoyard tenta de s'ouvrir une retraite vers Garlenda; mais l'ennemi qui occupait les collines, s'y soutint, et si les Gênois n'eussent craint de violer le territoire autrichien, ils pouvaient cerner les Piémontais à Stananello; don Gabriel auquel la route d'Oneille resta ouverte, ne voulut pas en profiter, dans la crainte d'exposer monsieur Alfieri contre des forces infiniment supérieures. Cependant la position de cet officier devenait à chaque instant plus malheureuse; les Gênois en se portant vers Ginastro et Ranzo, l'engagèrent à abandonner Garlenda, et à se retirer par Cizano vers Zuccarel, le 28 au soir. L'ennemi, averti de ce mouvement, s'avança à Erli, dans l'espérance de couper le

chemin des Piémontais, ce qui les obligea de rentrer à Château-vieux. *An* 1672.

La retraite de Garlenda fut désapprouvée par don Gabriel de Savoie; il protesta devant ses officiers, qu'il en rendait les auteurs responsables du parti qu'il se voyait forcé de prendre, et il donna aussitôt l'ordre à ses troupes de marcher à Oneille, ce qui s'exécuta heureusement la nuit du 29. Alfieri de son côté voulait répartir sous peu d'heures de Château-vieux, pour rentrer en Piémont; mais l'extrême fatigue du soldat, le retard de son bagage, et la difficulté des chemins l'arrêtèrent malgré lui, et le général Ristori n'ayant plus à surveiller les Savoyards du côté de Stananello, tourna tous ses efforts du côté de Château-vieux. Le marquis de Parelle, commandant la première ligne des avant-postes qui couvraient ce village, fut obligé de se retirer devant les colonnes gênoises, qui attaquèrent en même temps le château et la montagne d'Erli; monsieur Vacca abandonna légèrement le château, ce qui rendit impossible au comte de La-Trinité de se soutenir sur la montagne, où il se défendit néanmoins assez de temps pour donner au comte Alfieri celui de barricader la tête des rues de Château-vieux, où il ne tarda pas à être attaqué.

An 1672. Les troupes corses formant l'avant-garde du général Ristori commencèrent le combat, et bientôt toutes les forces gênoises environnèrent le village, dans lequel elles tentèrent inutilement de pénétrer l'épée à la main; les assiégés, opposant le courage du désespoir à l'ardeur des attaques, les repoussèrent toujours. La nuit étant survenue, monsieur Ristori fit élever quelques batteries, et à l'aube du jour il somma les Piémontais de mettre bas les armes; Alfieri répondit, qu'avant d'écouter non pas une pareille proposition, mais même l'offre de la capitulation la plus honorable, il faudrait que bien du sang coulât encore, et l'on se prépara à un nouveau combat. Ce général se flattait d'être promptement secouru; il avait réussi à faire passer un homme sûr à Garés, où le comte de Scalengue se trouvait commander un corps de troupes nouvellement arrivées de Piémont; monsieur de Scalengue essaya en effet d'approcher de Château-vieux; mais repoussé dans un premier combat, il renonça à l'espoir de s'ouvrir un passage, et le comte Alfieri se trouva réduit à ne compter que sur son propre courage.

Le pain, l'eau et les munitions de guerre lui manquaient: il fallait ou céder, ou tenter de se faire jour à travers ses nombreux ennemis, et c'était là son

idée. Il voulut néanmoins se consulter avec ses principaux officiers ; le 5 à midi, il réunit en conseil de guerre tous les chefs de corps (a) ; *vous connaissez*, *messieurs*, leur dit-il, *les danders de la position où nous sommes réduits : votre exemple seul soutient le courage du soldat, et l'ennemi qui ignore le pouvoir de votre exemple nous croit assez faibles pour accepter une capitulation qui nous donnerait en spectacle à la populace de Gênes : ne craignez pas que je l'accepte ; on peut survivre à sa gloire, non pas à son honneur, et l'on ne me verra point sur la fin de ma carrière acheter à ce prix quelques jours d'une vie déjà trop longue ; j'ai résolu de périr plutôt en combattant : tentons de nous faire jour à travers les lignes, qui nous entourent ; si vous approuvez mon idée, occupez-vous avec moi des moyens de la faire réussir.* *An 1672.*

Tous les officiers présens à l'assemblée applaudirent au généreux dessein de leur chef, et l'on décida qu'il s'exécuterait aussitôt que la nuit serait venue. Il fut arrêté, que la cavalerie conduite par monsieur Alfieri, et sous lui par

(a) Le marquis de Livourne, le marquis de Parella, le marquis d'Est, le baron de Valgrane, le comte de la Trinité, le marquis de Bianzé, le comte de Malian, l'ingénieur comte de Saint-Front, et le marquis de La-Pierre.

An 1672. monsieur de Livourne, sortirait d'une extrémité du village, au même instant où monsieur de Parelle, à la tête de l'infanterie, attaquerait le point opposé des retranchemens ennemis.

A minuit sonnant les deux colonnes s'avancèrent contre les quartiers de la Chapelle et de la Combaja. La lune était si claire, que les Gênois dirigèrent un feu meurtrier dans le centre des masses piémontaises ; quelle que fût leur perte, elles ne s'en étonnèrent point. La cavalerie chargeà avec moins de bonheur que de courage ; elle rencontra des obstacles insurmontables, et après avoir combattu la nuit entière, elle rentra pour la plus grande partie dans Château-vieux, peu d'hommes ayant réussi à suivre Alfieri et Livourne, qui forcèrent un prisonnier à leur servir d'escorte et de guide à travers les postes ennemis. L'infanterie formée en masse se précipita sur les lignes avec un courage auquel rien ne put d'abord résister: les Gênois plièrent; mais à peine la tête de la colonne eut-elle passé, que tombant sur son centre, ils y portèrent le désordre; les seuls régimens de Monferrat et de Piémont, réduits à trois cents hommes, se sauvèrent; les corps qui les suivaient, battus et dispersés, regagnèrent confusément le village avec une perte très-considérable.

Ce combat coûta plus de six cents hommes aux Piémontais ; on nomma parmi les officiers supérieurs qui y perdirent la vie, le comte de La-Trinité, le marquis de la Pierre, le marquis de Carret, le comte de Pios, le chevalier de Pluvier, le comte d'Envie, le chevalier de Mouroux, le chevalier de Basset, le chevalier de Cavour et le chevalier de Porporat ; le nombre des blessés était plus grand encore, sans qu'on eût dans le village le moindre secours à leur donner : il n'y restait aucune espèce de vivres : les Génois en avançant leurs postes ôtèrent tout à fait aux assiégés l'eau qu'ils avaient jusqu'alors puisée à quelques fontaines sous un feu meurtrier; tout était à Château-vieux dans le découragement et dans la confusion. Il ne fallait pas compter davantage sur le soldat accablé de fatigue et de privation, et l'on se voyait au moment d'une attaque générale sans espérance de la repousser. Le marquis de Parelle, qui se trouvait commander les Piémontais depuis la retraite d'Alfieri et de Livourne, rassembla un conseil de guerre, où l'on convint de la nécessité de capituler, et ayant constaté les motifs de cette délibération par un procès-verbal que tous les officiers majors signèrent, il envoya des parlementaires au camp des assiégeans. Cependant le général Ristori, auquel An 1672.

An 1672. la position des Savoyards était connue, refusa de les recevoir autrement qu'à discrétion; il y eut à ce sujet plusieurs allées et venues; mais l'on dut enfin céder à la nécessité des circonstances, et se remettre au pouvoir du vainqueur. Ristori usa noblement de son avantage; les Piémontais au nombre de treize cents hommes furent envoyés à Albenga, et traités avec égards (1).

(1) Segreteria del conte Alfieri. — Brusoni, lib. 40. — Della guerra di Genova contro Savoja. — Marena, lib. 1. — Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6.

CHAPITRE LXVI.

SUITE DE LA GUERRE DE 1672.

Sommaire. Don Gabriel de Savoie forcé d'abandonner Oneille, se sauve par un stratagême des mains des ennemis. — Oneille et sa province soumises aux Gênois en peu de jours. — Le comte Alfieri est rappelé, et relégué dans ses terres. — On instruit son procès. — Le marquis de Livourne y prend part. — Sa fuite. — Mort d'Alfieri. — Suite de cette affaire. — Les Gênois entrent dans le comté de Nice. — Ils s'emparent de Perinaldo et de la Briga. — Secours étrangers qui marchent vers le Piémont. — Avantages remportés par les Savoyards au delà du pont de Nava. — Ils entrent du côté de Novi sur les terres de Gênes. — Ils s'avancent en même temps

jusqu'à Vintimille. — Mouvemens militaires. — Combat de Camporosso. — Siége de la Penne. — Combat de Brecco. — Oneille repris par les Piémontais. — Combat de Sessello. — Les Savoyards assiègent et prennent Ovada. — Combats de Bomorto et de Paladisa. — Suspension d'armes. — Paix conclue.

La victoire de Château-vieux flatta d'autant plus l'orgueil des Gênois, qu'on regardait les troupes piémontaises comme les meilleures d'Italie. *An* 1672.

Monsieur Alfieri, quoique consterné de son malheur, s'occupait efficacement des moyens de prévenir une invasion, en assurant la vallée de Tanaro depuis Garés jusqu'à Cève (1); mais le général Ristori pensait à combattre don Gabriel de Savoie, qu'il suivit à Oneille; et dans l'espérance de couper la retraite à son ennemi, il poussa une colonne vers les montagnes, pendant qu'il s'avançait lui-même par Alassio.

(1) Brusoni, lib. 40.

Don Gabriel, averti trop tard du mouvement de l'armée gênoise, et tout près d'en être atteint, s'avisa d'un stratagême qui le sauva. Dès la nuit, il fit partir avec un faible détachement les tambours de ses troupes, auxquels il commanda de battre l'ordonnance, en suivant la

An 1672. route d'Oneille à Ormée ; et pendant que les Gênois trompés pressaient leur marche de ce côté, le général piémontais exécutait tranquillement sa retraite sur Garés, en suivant le chemin de la montagne.

Monsieur Ristori revint sur ses pas dès qu'il reconnut son erreur ; il abandonna au pillage Gaseli et quelques autres villages, avant d'aller mettre le siège devant Oneille, qui aurait pu se défendre quelques jours ; mais le comte de Castelgentile capitula après douze heures de feu, et n'ayant rien convenu en faveur des habitans, ils se trouvèrent abandonnés à la discrétion du vainqueur, auquel ils durent payer une contribution de cinquante mille écus. La principauté d'Oneille fut en peu de jours entièrement soumise aux Gênois, qui se disposaient à porter la guerre sur la frontière du comté de Nice.

Tous ces revers étaient justement attribués au premier malheur de Château-vieux, dont on accusait hautement à Turin le comte Alfieri. (1). Ce général s'était fait avant cette campagne une réputation distinguée ; on citait à son éloge des traits de bravoure et de conduite militaire, qui ne permettaient plus de douter de son courage, ni de ses talens ; sa fidélité et son dévouement à la cour s'étaient toujours montrés

(1) Marena, lib. 2. — Guerra di Genova contro Savoja, cap. 5. — Aggiunte alla segreteria del conte Alfieri.

inébranlables, soit pendant la guerre civile, soit lorsque quelques ennemis du repos public avaient cherché à renouveller les troubles par les odieuses machinations, dont on dut la découverte à Alfieri seul. Ces services importans lui avaient valu les témoignages les plus flatteurs de l'estime et de la confiance de son souverain, qui après l'avoir élevé au commandement général de l'infanterie piémontaise, l'avait créé chevalier de l'ordre suprême de l'Annonciade, et avait fixé dans sa famille une pension (1) destinée à conserver le souvenir de la reconnaissance du gouvernement. Tant de faveur était due au mérite d'Alfieri; mais l'envie qui attaque la gloire, comme la rouille attaque le fer, lui avait suscité un grand nombre d'ennemis puissans à la cour et à l'armée; réduits depuis longtemps à le haïr dans le silence, tous se réunirent contre lui après son malheur; on ne se contenta pas de relever ses fautes, on alla jusqu'à l'accuser de perfidie et de trahison; sa conduite passée, son nom, son rang ne le mirent pas à l'abri de la plus odieuse des inculpations. Charles Emmanuel rappela Alfieri de l'armée pour le réléguer dans ses terres, en attendant que sa conduite pût être éclaircie.

An 1672.

(1) Assarini, tom. 2.

Le duc de Savoie était si irrité des malheurs inattendus de cette campagne,

An 1672. qu'on réussit aisément de l'armer de rigueur; les auteurs de la guerre contre Gênes devaient naturellement desirer de faire retomber sur quelque autre que sur eux mêmes les reproches et l'animadversion; l'ordre fut donné à l'auditeur général Blancardi d'instruire le procès du comte Alfieri, lorsqu'il venait à peine de se retirer dans son château de Malian. Monsieur Alfieri ne pouvant se rendre personnellement à Turin, y envoya un mémoire justificatif, qui ne produisit aucune sensation; l'affaire se poursuivait avec une passion qui en laissait prévoir les suites; et les accusations dont le comte Alfieri était chargé, retombaient en partie sur le marquis de Livourne: on avait cependant fait connaître au vieux marquis de Pianezze les ordres positivement donnés, pour que son fils ne fût point impliqué dans la procédure, jusqu'à défendre de ne recevoir aucune déposition à sa charge; mais, soit que la délicatesse de monsieur de Livourne s'offensât d'une précaution qui semblait le constituer coupable, soit que persuadé de l'innocence d'Alfieri, il crût devoir entreprendre de le justifier, il en embrassa ouvertement la défense, en publiant un mémoire en sa faveur. Ce noble courage ne manqua pas d'être taxé de témérité: les ennemis du malheureux général qui n'y étaient pas ménagés,

provoquèrent le ressentiment du prince contre son auteur, et mille voix sourdes l'accusèrent de complicité dans les crimes qu'on imputait au vertueux Alfieri. *An* 1672.

Monsieur de Pianezze connaissait trop bien les hommes pour se reposer sur les assurances qu'on lui donnait en faveur de son unique fils, dès qu'il crut entrevoir que l'intrigue réglait la marche du procès ; il supposa que les bruits répandus contre le marquis de Livourne tendaient à préparer l'esprit public à applaudir au sacrifice d'une seconde victime, et il exigea que son fils se retirât secrètement en France, où il arriva heureusement. Cette fuite parut donner gain de cause aux détracteurs d'Alfieri ; les poursuites redoublèrent contre lui: on réunit l'instruction du procès de Livourne au sien, et il ne paraissait pas douteux qu'il n'eût à porter sa tête sur l'échafaud: la providence ne permit pas que ce noble vieillard vît le moment du supplice qu'on lui préparait : accablé d'âge et de chagrins, il mourut avant ce jour, en protestant de son innocence. L'arrêt de mort contre l'un et l'autre accusé n'en fut pas moins prononcé ; et le marquis de Pianezze vécut quelque mois de trop pour apprendre cette triste nouvelle.

Cet homme respectable, quoique tombé dans la disgrace, n'en conserva

An 1672. pas moins une réputation qui lui survécut, et s'il trouva quelques détracteurs, ce ne fut que dans les restes d'un vieil esprit de parti, qui conserva trop long-temps sa funeste influence après la guerre civile. Cependant les ennemis de ces illustres infortunés n'eurent pas à s'applaudir long-temps de leur triomphe; sous la régence de madame royale Jeanne, on accorda au marquis de Livourne la révision du procès; son arrêt fut cassé: on le réintégra dans ses biens et dans ses charges: la mémoire du comte Alfieri obtint la réparation la plus ample, et l'auditeur des guerres Blancardi, privé de sa place à cette occasion, ayant été convaincu d'être l'auteur de quelques écrits contre le gouvernement, fut condamné à mort, et subit sa peine (1).

(1) Marena, lib. 1. — Guerra di Genova contro Savoja. -- Loschi. -- Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 7. -- Mémoires sur la régence de mad. royale Jeanne.

Pendant qu'on s'occupait à Turin de la disgrace d'Alfieri et de Livourne, les Génois marchaient vers le comté de Nice; ils forcèrent aisément le col de Notre-Dame de la Fortune, défendu par quelques paysans, et ils attaquèrent à la fois Perinaldo et la Briga. Antoine de Lascaris, seigneur de cette dernière ville, la défendit avec beaucoup de courage, et soutint un assaut; mais forcé enfin derrière ses murs, il eut à supporter de cruels outrages, et à voir son château et la ville entière abandonnés à la fureur du soldat. Le général Ristori s'avança de la

An 1672.

Briga à Castelfranco, et reconnaissant que cette petite place était en meilleur état qu'il ne le pensait, il alla joindre le commissaire Spinola-Cibo, assiégeant Perinaldo. Il en trouva le faubourg pris, et il fit exécuter de ce côté une attaque qui réussit contre la porte de la ville : les Gênois y entrèrent en vainqueurs irrités, et après l'avoir pillée, ils exigèrent, que ses malheureux habitans se rachetassent du feu, par une forte rançon (1).

Tant de malheurs paraissaient inconcevables à Turin. Le duc de Savoie, décidé à relever l'honneur de ses armes, se disposait à de grands efforts (2), et écrivait à ses plus sûrs alliés pour en avoir des secours, à l'aide desquels il se promettait d'accabler l'ennemi, malgré ses premiers avantages. Déjà les troupes de Portugal, de Bavière, de Mantoue et de Parme marchaient à grandes journées vers le Piémont (3), où l'on faisait des levées extraordinaires (4), qui mirent don Gabriel en état de reparaître en campagne : ses mouvemens vers la Piève rappelèrent monsieur Ristori à la défense de son pays ; il occupa la ligne des montagnes qui en borne le confin du côté de la vallée de Tanaro. Les Savoyards ayant forcé le pont de Nava, Monte-Ajrolo, la montagne d'Erli et celle de Giustiniani, rassurèrent cette partie de leurs

(1) Marena, lib. 2.

(2) Manifesto 18 agosto 1672.

(3) Recueil des lettres des archives royales du 1650 au 1682.

(4) Voyez le chap. de la première partie.

An 1672. frontières, et allèrent porter la guerre dans le pays ennemi du côté de Novi, en même temps que le marquis de Saint-Damian, venant du comté de Nice à la tête de trois mille hommes, reprit Périnaldo, et assiégea la Penna.

Cette diversion obligea le général Ristori à porter ses forces du côté de Vintimille : monsieur de Saint-Damian se retira devant lui; mais à peine les Génois retournèrent-ils du côté de la Piève, que les Piémontais attaquèrent une seconde fois la Penne, et désolèrent les environs de Vintimille. Le capitaine Corselino, commandant de la Penne, était si pressé de capituler, qu'il se rendit sans précaution et sans sauvegarde au camp ennemi, où on l'arrêta prisonnier, ce qui fut un vrai malheur, car le capitaine Gastaldo qui prit le commandement était un tout autre homme de guerre que Corselino; on chercha inutilement à affaiblir son courage par la menace d'égorger ses enfans dont on s'était emparé; il répondit avec fermeté, et sa générosité fut respectée. On entreprit de dresser les batteries; cependant un détachement considérable ayant renforcé la garnison, les Savoyards se retirèrent à Sospello (1). Le colonel Prato, qui avait dégagé la place, alla mettre le siège devant Dolceacqua à la tête de quinze cents hommes seulement. Le 10 octobre, il ouvrit

(1) Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 7. — Marena, lib. 2.

la tranchée, et le 11, il essaya d'attacher le mineur au pied du rempart; il abandonna cependant son entreprise, et dès le lendemain il alla joindre à la Piève le général Ristori, après avoir mis en cendre le faubourg de Dolceacqua que les Piémontais venaient d'abandonner; le marquis d'Entragues, gouverneur de cette ville, tomba sur les ennemis au moment de leur retraite, ce qui donna au marquis de Saint-Damian le temps d'atteindre les Gênois au village de Camporosso: il les y attaqua; mais après un combat de quatre heures, il fallut renoncer à l'espérance de les forcer et les laisser poursuivre leur route (1). An 1672.

Don Antoine de Savoie alla mettre alors un nouveau siége devant la Penne; le colonel Prato n'apprit pas plutôt cette nouvelle, que sans songer à l'ordre qui le rappelait à la Piève, il forma le projet hardi de surprendre les assiégeans; il fallait pour exécuter ce dessein le cacher au marquis de Saint-Damian, qui se tenait à Dolceacqua, et Prato y réussit; en marchant la nuit par des chemins détournés, il arriva à l'improviste en face du poste de Brecco, qu'il attaqua très-vivement; il en fut un moment le maître, et la place allait être secourue, lorsque les Piémontais fondirent sur lui, l'épée à la main, et mirent ses troupes en fuite (2); le commandant gênois,

(1) Aggiunta alla segreteria del conte Alfieri. — Marena. — Della guerra di Genova contro Savoja. — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 8.

(2) Della guerra di Genova contro Savoja.

An 1672. dont l'activité et le courage ne se démentirent point dans cette circonstance, aurait été fait prisonnier, si le capitaine Grampilla n'était pas arrivé (1), pour lui ouvrir la retraite sur Vintimille. Cependant peu de jours après ce combat, don Antoine leva le siège, au même moment que le colonel Prato embarquait ses troupes, destinées à agir du côté de Novi.

(1) Marena, lib. 2.

Monsieur de Saint-Damian quitta alors Dolceacqua, avec le projet de reconquérir la principauté d'Oneille: le 20 octobre, il attaqua le col du Pis, et l'ayant forcé après quatre heures de résistance, il s'avança en face d'Oneille; une flotte française en bloqua la rade le même jour, et ce fut là sans doute ce qui décida les Gênois à se retirer la nuit sur Port-Maurice, et sur Dian (2).

(2) Della guerra di Genova contro Savoja, cap. 6. — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 8.

Don Gabriel de Savoie n'attendait pour porter la guerre dans la rivière de Levant, que l'agrément de faire traverser le Monferrat à son armée; dès qu'il l'eut obtenu (3), il marcha de Caney vers Ovada, à la tête de sept mille Piémontais, et de quelques troupes portugaises et bavaroises (4). Le comte de Maffei, destiné à cerner la place avec deux mille hommes, fit occuper le faubourg d'Ovada par messieurs de Guimantière et de Poygni; mais à la nouvelle de l'approche du général Ristori,

(3) Brusoni, lib. 40.

(4) Della guerra di Genova contro Savoja. — Recueil de lettres des archives royales depuis 1650 au 1682.

l'armée retourna à Caney, d'où le comte Olgiati, et le sergent major général comte de Brichantau allèrent attaquer le château de Sessello. Les détachemens ennemis qui essayèrent de troubler ce siège ayant été repoussés, on se disposa à attaquer le retranchement qui couvrait l'enceinte extérieure du château. An 1672.

Ambroise Impériale occupait ce retranchement avec dix-sept cents hommes; les batteries savoyardes exécutèrent un feu très-vif, auquel le parapet dont les Génois étaient couverts résista mal: il s'éboula sur plusieurs points jusqu'à permettre à la cavalerie de pénétrer dans les lignes, et les escadrons savoyards s'étant portés sur le flanc des ennemis, ceux-ci se retirèrent précipitamment dans la place: les cavaliers piémontais y entrèrent pêle-mêle avec eux. Les ennemis gagnèrent en désordre par la porte de secours le chemin de Stella; la cavalerie leur tua beaucoup de monde: on abandonna le village de Sessello au pillage: on fit sauter les fortifications du château et l'on se porta enfin sur Ovada, où le capitaine Paggi commandait.

Messieurs Olgiati et Brichantau cernèrent la place, le 8 octobre; don Gabriel y arriva le lendemain avec toutes ses forces (1); la ville n'était entourée que d'un ancien mur: mais le château, séparé d'elle par un grand

(1) Brusoni, lib. 40. — Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6. — Della guerra di Genova contro Savoja.

An 1672. fossé, et bâti sur une hauteur d'un accès difficile, pouvait résister long-temps, et l'on en renvoya l'attaque. Le 10, les assiégeans chassèrent l'ennemi des couvens des Capucins et de Saint-Dominique; ils eurent plus de peine à se loger dans le faubourg, d'où ils s'avancèrent, dès que la nuit fut venue, contre la ville sur deux points différens. Le sergent major général Boisdavid poussa si vivement son travail, qu'au jour il avait attaché le mineur au pied du rempart; le fourneau qu'il fit jouer, n'endommagea cependant presque pas le mur, et causa quelque perte aux assiégeans qui en approchèrent. L'autre attaque conduite par monsieur Olgiati réussit mieux; protégé par le feu d'une batterie, cet officier s'approcha pendant la nuit d'une des portes de la ville, et y attacha le pétard le matin; la porte ayant été enfoncée, les Piémontais ne trouvèrent aucune résistance: tout fuyait devant eux: de plus de trois mille Génois, il n'y en eut que trois cents cinquante qui se sauvèrent dans le château, en y portant une si grande terreur, qu'il fut cédé sans résistance à la première sommation; une mine qui éclata par un malheureux hasard, ou par une trahison perfide, au moment même où les Savoyards entraient dans la place, leur causa quelque perte: on évalua en

tout celle qu'ils firent à quatre cents hommes, parmi lesquels se trouvaient le baron de Belmond, le comte de Canal, le comte de Begiam et le chevalier Gromo (1). *An* 1672.

Don Gabriel, vainqueur à Ovada, marcha contre la position occupée par le général Ristori sur les collines de Bomorto et de Paladesa; repoussé au premier de ces postes, il se rendit maître de l'autre: comptant renouveller son attaque, dans le temps où il en faisait les dispositions, un courrier lui apporta la nouvelle de la suspension d'armes conclue pour traiter de la paix. Charles Emmanuel, après s'être quelque temps refusé aux sollicitations du Pape et des Espagnols, consentit enfin à remettre à la décision du roi de France ses différens avec la république de Gênes. La trêve ne tarda pas à être suivie d'une heureuse paix. On en publia les articles le 10 janvier de l'année 1673. Les anciennes limites des deux états furent conservées intactes, malgré les instances des Piémontais, auxquels la possession du territoire de Pornasco tenait fort à cœur: ainsi on ne gagna rien à une guerre entreprise d'après les spéculations de quelques financiers, et contre l'avis des plus sages ministres (2); il paraît cependant que des personnes qui l'avaient conseillée

(1) Marena, lib. 2. — Brusoni, lib. 40.

(2) Della guerra di Genova contro Savoja. — Histoire des révolutions de Gênes, tom. 2, liv. 6. — Alberti. Storia di Sospello, parte 2, cap. 8.

An 1673. La-Tour seul vit baisser son crédit (a): Levaldis et Blancardi se maintinrent en faveur pendant les deux années qui s'écoulèrent depuis le traité avec Gênes jusqu'à la mort du duc Charles Emmanuel.

CHAPITRE LXVII.

NÉGOCIATIONS ET MOUVEMENS MILITAIRES

SOUS LA RÉGENCE DE MADAME ROYALE JEANNE, DURANT LA MINORITÉ DE VICTOR AMÉDÉE II.

Sommaire. Mort du duc Charles Emmanuel II. — Madame royale est reconnue régente sans oppositions. —

(a) Les malheurs de la guerre ayant décrédité Raffael de La-Tour, il fut mis à la pension et réduit à vivre dans l'obscurité à Turin: il y fit connaissance avec un aventurier hongrois, qui se disant magicien, lui vola le peu d'argent qu'il avait amassé, sous la promesse de le faire rentrer en grâce auprès de la cour par l'influence de son art. Dupe de cet imposteur, La-Tour se retira à Aoste dans la retraite, jusqu'à l'époque de la mort de Charles Emmanuel: il obtint alors de la régente un capital en argent, au lieu de la pension viagère qu'il recevait sur l'état, et passant en France, il fit avec courage deux campagnes en Alsace sous le maréchal de Créqui; il se rendit ensuite en Hollande, y prit du service, revint en France, et passa enfin à Venise, où il fut assassiné au sortir d'une orgie, en 1681.

Elle résiste à la cour de Paris qui veut l'engager à la guerre contre l'Espagne. — Elle tente de traverser la négociation des Français avec le duc de Mantoue au sujet de Casal. — Causes du mécontentement de la province de Mondovi. — Réclamations adressées à la duchesse contre les fermiers des deniers royaux. — Commencement des troubles. — Intentions du gouvernement. — Mouvemens insurrectionnels. — Conduite criminelle du syndic Grasso. — Serment d'union prêté par les mécontens. — Marche des troupes vers Mondovi. — Grasso se retire à Gênes. — Convention entre le gouverneur et les habitans de Mondovi. — On refuse à Turin l'accommodement arrêté. — Arrivée des troupes à Mondovi. — Don Gabriel de Savoie qui les commande campe aux portes de la ville. — Ordres qu'il publie. — Dispositions données par lui. — Intentions de la cour. — Le marquis de Pallavicino est chargé de les exécuter. — Sa conduite. — Insurrection des communes des environs de Mondovi. — Les troupes attaquent le village de Montalto. — Projet hardi des mutins. — Combat sanglant. — Avantages et retraite des troupes. — Soumission de Montalto. — La tranquillité publique paraissant rétablie, les troupes

rentrent dans leurs garnisons. — Nouveaux mouvemens des insurgés.

An 1675. Charles Emmanuel second, qui mourut le 12 juin 1675, dans sa quarantième année, ne laissa de son mariage avec madame Jeanne de Savoie Némours, qu'un seul fils Victor Amédée second âgé de dix ans.

La duchesse mère du nouveau souverain du Piémont offre dans notre histoire le premier exemple d'une régence reconnue sans opposition et exercée sans contraste. Cette princesse trouva tous les esprits disposés à l'obéissance, quoiqu'on craignît dans le public, que sa déférence pour la cour de Paris allât jusqu'à l'engager à troubler le repos de la paix : mais la négociation du cardinal d'Estrée à ce sujet n'eut aucune suite (1) : madame royale tenait alors aux principes adoptés par la maison de Savoie pour conserver la balance entre les Français et les Espagnols en Italie, et elle en donna une preuve, lorsque secrètement avertie par un ministre de la maison de Gonzague (a), que le duc de Mantoue venait de vendre Casal à Louis XIV, elle pressa le comte de Malgar, gouverneur de la Lombardie, de

(1) Mémoires sur la régence. — Leth, parte 5, lib. 4.

(a) Le comte Hercule Matteoli de Bologne, que quelqu'un a cru être le véritable masque de fer.

An 1675.

prévenir le danger commun, ce qui retarda de quatre ans l'exécution des projets de la France (1).

Une guerre étrangère aurait été d'autant plus contraire aux intérêts de la régente, que le gouvernement intérieur de l'état appelait tous ses soins.

Dès les dernières années de la vie de Charles Emmanuel les habitans de la province de Mondovi, où l'on souffrait impatiemment le mode de perception qu'exerçaient les fermiers des deniers publics, montrèrent un mécontentement dont on devait redouter les suites (2). Ce nouveau mode de perception, qui augmentait la taille royale du dix, et quelquefois du douze pour cent (3), avait été introduit sous le ministère du baron de Levaldis; mais dès que la mort de Charles eut fait descendre son favori du rang de général des finances, il arriva de toutes parts à la cour de nombreuses réclamations; la duchesse les accueillit avec bonté, et elle envoya dans les provinces des commissaires pour reconnaître la justice des plaintes portées contre les fermiers, dont quelques-uns furent chassés de leur place.

La ferme de Mondovi avait été accordée au capitaine Stupero, qui y exerçait des violences que le gouvernement ignorait sans doute; deux citoyens qui se croyaient insultés par lui, rassemblèrent

(1) Denina. Histoire de Victor Amédée 2. — Istoria dell'Italia occidentale, lib. 13, cap. 2.

(2) Relazione dei successi di Mondovi.

(3) Archives royales. Provincia di Mondovi. Mazzo 3, num. 2. Divisione del mandamento di Mondovi.

An 1679. un nombre de mécontens, à la tête desquels ils tentèrent de surprendre la citadelle ; ce projet manqué, ils se retirèrent au couvent des recollets, et ils adressèrent des plaintes contre Stopero au collatéral Ballegno intendant de la province ; Ballegno n'ayant pas fait droit à leurs réclamations, ils eurent recours à la régente, qui rappela l'intendant, et chargea le marquis Adalbert de Pallavicino président de la chambre des comptes, auditeur et intendant général des gens de guerre, de se rendre à Mondovi.

Cette espèce de triomphe calma un moment les esprits : personne ne fut recherché pour le fait de la citadelle, et l'attroupement se trouva bientôt dispersé. Cependant monsieur de Pallavicino, accusé lui-même d'abus de pouvoir, fut rappelé à Turin pour rendre compte de sa conduite ; il y a apparence qu'il se justifia, puisque le ministère en adoptant le projet dont il était l'auteur, crut devoir lui en confier l'exécution, et il ne tarda pas à retourner à Mondovi avec le titre de directeur de cette province.

Cet administrateur, en proposant de soumettre à la taille les biens des ecclésiastiques, jusqu'alors exempts de toute espèce de charge, comptait qu'un parti au moins applaudirait à cette mesure, qui

paraissait devoir diminuer le foncier aux autres propriétaires, et il se flattait que si les plus sévères y trouvaient à redire, il en naîtrait des divisions qui rendraient impossible l'accord des mécontens entr'eux. Son calcul était juste; le soin qu'il prit de gagner Demagistris, devenu le coriphée du peuple, et le capitaine Pra, dont le crédit était très-grand, lui valut beaucoup d'admirateurs. L'on ne trouva d'abord aucun obstacle à la formation du rôle des contributions sur les biens des ecclésiastiques. Peut-être cet ordre privilégié aurait-il patiemment supporté la taxe, si selon les ordres du gouvernement l'on avait procédé sans passion dans cette circonstance délicate; mais la direction de cette taxe ayant été confiée à un nommé Cantatore, homme sans fortune et sans mœurs, on lui vit commettre des injustices qui révoltèrent l'opinion publique (1) : chacun prit parti dans son sens, et la ville se trouva divisée en deux factions, qui portaient des couleurs pour se reconnaître (2) ; ces factions se montraient plus hardiment encore dans les villages des environs, qui ne formant qu'une même administration municipale avec la ville, en suivaient aveuglement l'impulsion. *An* 1679.

On jugea que le moyen le plus sûr de rendre les habitans du Mondovi moins indociles serait celui de leur ôter l'appui *An* 1680.

(1) Relazione dei successi del Mondovi.

(2) Paoletti.

An 1680. des communes voisines, et l'on commença par déclarer celle de Villeneuve indépendante, formant communauté à part. Les syndics de Mondovi protestèrent, et prétendirent continuer à Villeneuve l'exercice de leurs fonctions; cependant les habitans de ce village, réunis par leur seigneur, les contraignirent à se retirer; et dès ce moment on courut aux armes de part et d'autre (1).

Le marquis de Bagnasque, gouverneur de Mondovi, n'avait pris jusqu'alors aucune part à des discussions qui ne pouvaient que le compromettre, dès que répugnant à employer la force pour ramener l'ordre, on préférait de chercher à gagner les chefs de parti (2). Cependant lorsque les choses en furent venues au point, que les citoyens armés par la seule autorité de l'administration municipale marchèrent contre Villeneuve, monsieur de Bagnasque ne crut pas devoir tolérer davantage, et ordonna au premier syndic nommé Grasso de garder les arrêts. Cet ordre déplut à la multitude exaltée: loin d'obéir, Grasso voulut commander l'expédition en personne, et l'on partit, décidé à exercer à Villeneuve une vengeance cruelle. Il ne restait pas un instant à perdre pour en sauver les malheureux habitans; le gouverneur y fit marcher en diligence un fort détachement, qui prenant un chemin

(1) Relazione dei successi del Mondovi. — Archives royales. Provincia di Mondovi, mazzo 3, num. 2, mazzo 4, num. 3, 31.

(2) Mémoires sur la régence.

différent de celui que suivait Grasso, le prévint heureusement dans sa marche. Le comte Gabaléon commandant les troupes, après avoir occupé les avenues du village, détacha vers les mutins deux compagnies d'infanterie, moins à dessein de les combattre, qu'afin de les engager, s'il était possible, à retourner sur leurs pas; ils n'y voulurent point consentir, et ils arrivèrent bientôt en présence de monsieur de Gabaléon. Cependant personne ne desirait d'en venir aux mains, et le seigneur de Villeneuve ayant offert aux syndics quelques excuses sur la forme des procédés dont il avait usé envers eux, chacun se retira (1).

Les habitans de Mondovi revenus de leur égarement, sentirent eux-mêmes leurs torts, et ils tentèrent de les réparer, en envoyant à Turin des députés, que madame royale refusa de voir. L'ordre fut donné, pour qu'on s'assurât de la personne de Grasso, qui se cacha, et dès ce moment le corps municipal refusa de s'assembler, et de pourvoir à l'administration publique, sous prétexte que le droit de réunir le conseil appartenait exclusivement au premier syndic. Enhardi par tant d'audace, Grasso rassemblait dans sa retraite, au couvent de Saint-François, ses coupables amis : il tenait des conciliabules, auxquels il appelait les hommes les plus turbulens de la province;

(1) Archives royales. Ut sup. Lettere del marchese di Bagnasco a M. R. 16 ottobre, 3 e 31 dicembre. — Relazione de' successi del Mondovì. — Racconto sincero per la città di Mondovì delle violenze usate dal conte di Villanova. — Arch. royales, mazzo 3, num. 3, num. 19. Progetto del presidente Pallavicino, mazzo 4, num. 3, 31.

An 1680. mais tout ce qui se passait dans ces assemblées ténébreuses était exactement rapporté au marquis de Bagnasque par les faux frères qu'il y introduisit.

Les séditieux paraissaient n'attendre que le moment d'éclater ouvertement; cependant la régente voulut bien tenter encore les voix de la persuasion pour les ramener ; elle envoya à Mondovi l'évêque de Verceil, chargé d'offrir aux habitans de cette ville des conditions qui devaient les satisfaire, pourvu que le syndic Grasso allât rendre compte de sa conduite à Turin; par cette seule condition, un rapprochement devenait impossible; les nombreux amis de Grasso se réunirent à le refuser; les plus sages voulaient néanmoins qu'on se contentât de sauver Grasso en le conduisant sous escorte jusqu'à la frontière, qu'on s'excusât de cette fuite comme d'un évènement qui n'avait pas été prévu, et qu'on satisfît sur le reste les ordres de la cour, en nommant de nouveaux syndics, en rouvrant le palais de ville, et en payant les contributions arriérées depuis le commencement des troubles. Cet avis trouva de grandes oppositions, de la part surtout des députés de Vico et de quelques villages des montagnes; les menaces dont ils appuyaient leur sentiment l'emportèrent après une longue délibération, et tout ce qu'on put obtenir d'eux, ce fut, qu'avant de courir

An 1680.

aux armes, on envoyât à la capitale le préfet Filippone, chargé de demander la conservation des privilèges de la province (1) et de promettre que Grasso se présenterait, si on lui accordait des sûretés pour sa personne. Filippone ne fut pas reçu : l'on désapprouva qu'il eût accepté cette commission, et ayant adressé un mémoire à la duchesse, pour se justifier dans cette circonstance, il en reçut avec l'ordre de retourner dans sa province, celui d'y faire connaître, que la volonté de madame royale était que Grasso obéît sans conditions, que la ville payât les contributions arriérées et remît en tout les choses sur l'ancien pied (2).

An 1681.

Le corps municipal s'était assemblé au retour du préfet, pour apprendre le résultat de son voyage, et quand on vit l'ordre dont il était porteur, il s'éleva de grandes discussions dans le conseil, qui s'arrêta enfin au projet d'adresser à la cour une nouvelle requête, portant en substance, que les administrateurs étaient prêts à tout ce que la régente exigeait, quand ils seraient déchargés de leur comptabilité actuelle, et qu'on leur permettrait de se justifier des inculpations, dont ils se disaient injustement chargés, en écoutant les députés qu'ils desiraient envoyer au pied du trône. Monsieur Filippone, placé entre l'inflexibilité du ministère et l'audace des factieux, ne

(1) Archives royales. Provincia Mondovì, mazzo num. 2. — Letter del marchese di Bagnasco dai 16 ottobre ai 16 aprile 1681. — Relazione dei successi del Mondovì. — Lettera del marchese di Parella, mazzo 4, num. 3, 53.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettera a M. R. del prefetto Filippone 16 aprile; ordine regio 17 detto.

An 1631.

négligea rien pour leur persuader de rentrer dans le devoir ; ils lui répondirent avec arrogance (1).

Les choses prenaient une tournure si sérieuse, que le gouverneur de Mondovi ne s'y croyant plus en sûreté, il faisait de pressantes instances pour que l'on mît en état de défense la citadelle, dont les fortifications étaient en très-mauvais état, et où il n'y avait ni magasins, ni artillerie ; il demandait qu'on lui envoyât des troupes, et paraissait convaincu qu'à leur approche les principaux auteurs du désordre auraient cherché leur salut dans la fuite.

Pendant qu'on hésitait sur le choix d'un parti, Grasso et ses amis ne négligeaient rien de ce qui pouvait entretenir les troubles (2), et quand ils crurent que l'artifice de leurs discours avait réveillé l'enthousiasme de la multitude, ils voulurent savoir sur quel nombre d'hommes ils pourraient compter, et ils invitèrent *les amis du bien public* à une procession, qui offrit moins le spectacle d'une cérémonie religieuse, que d'une orgie populaire ; tous les hommes mal pensans des environs y accoururent en armes, et firent avec les insurgés un serment d'union. Le marquis de Bagnasque ne pouvait arrêter ces désordres : il publiait cependant journellement des manifestes : mais ses menaces

(1) Archives royales. Ut sup. Lettera del marchese di Bagnasco a M. R. 25 aprile ; del prefetto Filippone al marchese Pallavisino 30 aprile ; scrittura 17 aprile.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese di Bagnasco à M. R. 27 dicembre, 15 gennajo, 5 maggio.

n'avaient pas plus d'effet que ses représentations, jusqu'à ce qu'enfin on apprit à Mondovi l'approche de quelques troupes. Cette nouvelle refroidit l'ardeur des malveillans en redonnant du courage aux amis de l'ordre ; ils osèrent parler, et l'on convint d'une assemblée générale, qui se réunit dans le couvent des recollets, où l'on décida, qu'après avoir mis le premier syndic Grasso, et le second syndic Ferrero en sûreté sur les terres de Gênes, les citoyens éliraient leurs successeurs, et exécuteraient les ordres de la cour. An 1681.

Les délibérations de cette assemblée, approuvées par Grasso lui-même, furent communiquées au marquis de Bagnasque, qui ferma les yeux sur son départ. On procéda ensuite aux nouvelles élections, dont le choix tomba sur Gandolfo et sur Capellino parent et ami du syndic destitué, qui se retira de Gênes à Boulogne. La tranquillité publique semblait ainsi rétablie ; la nouvelle administration municipale se déclara prompte à obéir en tout, et à tout remettre sur l'ancien pied ; on rouvrit l'hôtel de ville ; chaque citoyen retourna à ses occupations habituelles : le gouverneur promit à tous un entier oubli du passé, et il s'empressa d'envoyer à Turin une nouvelle qui semblait devoir y être agréablement reçue ; mais on n'y parut pas satisfait du

An 1681. ménagement auquel monsieur de Bagnasque s'était prêté; on refusa d'entendre la députation de Mondovi, et d'arrêter la marche des troupes (1). Ces mesures de rigueur avaient été consultées avec les présidens Pallavicino et Morozzo (2).

Le retour des députés jeta la consternation dans la ville; beaucoup de familles en sortirent; il s'éleva parmi les habitans qui restèrent de grandes discussions sur le choix du parti qu'on embrasserait, les uns voulant céder sans résistance, les autres prétendant se défendre, et appeler à leur secours les paysans des environs (3). Pendant que l'on contestait ainsi à Mondovi, un conseil extraordinaire s'assemblait le 20 mai à Turin. Le président Pallavicino y exposa la détermination que la régente avait prise de ramener par la force la province de Mondovi au devoir; il ajouta que cette princesse l'avait bien voulu charger d'y rétablir l'ordre, et qu'elle le nommait président d'une délégation royale, ou chambre de justice, tribunal extraordinaire auquel serait confié le soin de juger sommairement, et en dernier ressort les délits de désobéissance et d'insurrection.

La plupart de ceux qui se trouvaient présens à l'assemblée applaudirent d'abord aux volontés de la régente; mais

(1) Archives royales. Ut sup. — Supplica della città à M. R. 7 maggio. — Ordinato 15 detto. — Lettere del marchese di Bagnasco a M. R. 9, 15 e 16 maggio. — Lettera del corpo della città a monsignore arcivescovo di Torino 15 maggio. — Lettera dell' arcivescovo a M. R. 17 detto. — Relazione degli evenimenti di Mondovi.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettera di M. R. al presidente Pallavicino 19 maggio; lettera di questi a quella stessa data. — Progetto del marchese Pallavicino, mazzo 4, num. 3, 31.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese di Bagnasco a M. R. 19 e 20 maggio. — Relazione dei successi del Mondovi.

quand le président Léon eut fait quelques observations tendantes à assurer l'ordre des procédures et à mitiger la rigueur des jugemens, l'on convint qu'il fallait user de beaucoup de prudence. Le congrès se termina par la formation du tribunal de délégation, et par l'expédition de la patente à don Gabriel de Savoie, destiné au commandement des troupes rassemblées pour cette expédition (1). Ce qui venait de se décider dans ce conseil avait été arrêté dans un autre qui s'était tenu à l'occasion de l'arrivée du préfet Filippone à Turin dans le mois d'avril précédent. On y avait alors réglé les mesures qui seraient prises selon les diverses circonstances, et ces délibérations servirent de base à tout ce qui se fit par la suite (2).

An 1681.

Les malveillans qui croyaient avoir réparé leurs torts et obtenu leur grâce (3), n'apprirent pas plutôt la défense publiée à tout le reste du Piémont d'entretenir correspondance avec eux (4), qu'ils se pourvurent d'armes et de munitions (5). Cependant les troupes marchaient vers Mondovi ; le 22 mai elles jetèrent à Quérasque un pont sur la Sture, et le 25, elles se réunirent à Bene, où don Gabriel de Savoie arriva le même jour (6). Le lendemain il passa à Breolungo le torrent Pesio, et pendant cette marche il fit dire aux habitans qu'il attendait des parlementaires ; personne n'ayant paru, il

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino a M. R. 20 maggio.

(2) Archives royales. Ut sup. — Memorie del concertato nel congresso 17 aprile, mazzo 4, num. 3, 29.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese di Bagnasco a M. R. 19 maggio.

(4) Editto 21 maggio.

(5) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese di Bagnasco a M. R.

(6) Archives royales. — Lettres de don Gabriel à M. R. 22, 23, 24 et 26 mai.

An 1681. campa dans la prairie des vallons, où il se retrancha, en dirigeant le canon contre la ville et contre les fauxbourgs. Le 28, il fit afficher à Mondovi un *manifeste* par lequel la duchesse régente, considérant que les nouvelles nominations des syndics et des conseillers ne s'étaient pas faites selon les règles ordinaires, déclarait ces élections nulles, et les cassait d'autorité souveraine; un ordre du général défendait ensuite rigoureusement le port d'armes, et un second ordre rappelait dans les murs de Mondovi les familles qui s'en étaient éloignées: enfin un trompette renouvella l'instance qu'on eût à envoyer au camp des députés autorisés à recevoir les ordres du gouvernement, Le corps de ville qui reçut le message répondit avec l'apparence d'un profond respect, qu'ayant été cassé ce jour là même, personne n'avait le droit de représenter la masse des citoyens, et qu'on attendrait les nouveaux ordres de son altesse. Malgré cette réponse les personnes les plus marquantes vinrent saluer don Gabriel; Capellino lui-même s'y rendit, et bientôt la terreur, qui avait été extrême dans les premiers momens, s'étant dissipée, l'on vit les habitans de Mondovi entrer sans défiance dans le camp, comme les soldats dans la ville (1).

Cependant don Gabriel consulté, qu

(1) Relazione dei successi del Mondovi. — Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 26 et 27 mai.

plutôt dirigé par le président Pallavicino et par le marquis de Pianezze, avait fait ordonner aux syndics et aux conseillers de Mondovi, qu'ils eussent à reprendre leurs fonctions, à l'exclusion des deux municipaux Bongiovanni et Garello (1); il semblait à monsieur de Pallavicino qu'il convenait de remettre en exercice la même administration que l'on venait de casser, car écrivait-il, ou la crainte fait rentrer la ville dans le devoir, et il sera glorieux que ceux-là même qui ont paru à la tête des mutins, les reconduisent à l'obéissance; ou elle refuse de reconnaître ses torts, et il vaut mieux faire tomber la punition de cette nouvelle faute sur des hommes auxquels on en a d'autres à reprocher (2).

An 1681.

Madame royale adopta ce système qu'elle n'avait pas d'abord approuvé (3); un courrier apporta le 2 juin la confirmation des nominations irrégulièrement faites; le corps de ville s'assembla le même jour pour nommer aux places vacantes dans l'administration, et pour prêter un nouveau serment de fidélité (4); dès le lendemain don Gabriel fit son entrée dans la ville, et se rendit au palais du gouvernement, sans que rien ne troublât la joie de cette journée.

Le 4 juin, le corps municipal s'étant assemblé par ordre et en présence du gouverneur de la ville, le marquis de Pallavicino

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino al marchese di Bagnasco 27 maggio.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino a M. R. 28 maggio e 1 giugno.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino a M. R. 2 giugno.

(4) Archives royales. Ut sup. — Ordinato 2 giugno.

An 1631. qui s'y rendit, entreprit de prouver qu'il serait d'une grande utilité au bien public que chacun des quatre quartiers de Mondovi eût une administration particulière. Cette proposition inattendue rencontra les plus fortes oppositions. Pallavicino montra enfin l'ordre de ce démembrement, et dès le lendemain l'édit de madame royale fut publié; ensuite de cette ordonnance les conseils municipaux de la place de Breo, de Vi, de Pian-de-La-Val et de Carasson durent se réunir séparément. Ce point gagné semblait rendre plus facile l'exécution des vues du marquis Pallavicino: on crut les assurer davantage par un exemple de rigueur, et après avoir abattu jusqu'aux fondemens la maison de Grasso, on chassa de la ville les moines qui l'avaient recelé dans leur couvent (1).

Cependant il se formait un parti nombreux de malveillans dans les communes des montagnes; don Gabriel se flatta de dissiper les rassemblemens des séditieux par la seule présence de quelques troupes; il s'avança en personne à Vico, et poursuivant sa marche à la tête de trois cents hommes, il arriva à Montalto, qu'il trouva désert, les habitans de tout sexe et de tout âge s'étant retirés dans les forêts, où ils se réunirent en armes aux habitans des villages voisins. Don Gabriel ayant inutilement tenté de les faire rentrer

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese Bagnasco 4 e 7 giugno. — Lettere del marchese Pallavicino 5 e 7 detto. Lettera di don Gabriel, 18 detto, tutte a M. R. — Relazione de' successi del Mondovi.

chez eux, retourna à Mondovi, après avoir brûlé les maisons de campagne de Grasso et de Marcel Ferrero son complice (1). *An* 1681.

Tout le monde attendait avec inquiétude le résultat des procédures entreprises par le sénateur Salmatoris au nom de la délégation (2); le fils de Grasso et le nommé Ferrero son ami étaient dans les forces, et il paraissait impossible de les sauver (3); le 9 et le 16 juin, monsieur de Pallavicino assembla le conseil municipal de La-Place; le marquis de Bagnasque s'y rendit à la tête d'un corps de troupes, qui entoura l'hôtel de ville; le reste de la garnison était en armes, et l'armée se montrait en bataille sur le front de son camp; le moment était arrivé où la nouvelle imposition établie sur le sel devait être publiée; elle fut reçue sans trouble à Mondovi (4), à Vico, à Breo, à Carasson et à Pian-de-La-Val. On taxa alors les communes de Montalto, de Villeneuve, de Briaglia et de Pianfetto; celle de Montalto seule osa résister: toutefois lorsque les habitans de cette petite ville apprirent qu'on se préparait à les attaquer, ils envoyèrent des députés, et s'offrirent prêts à obéir; mais on ne devait pas trop compter sur leur parole, et don Gabriel crut devoir assurer l'exécution des ordres de la cour en marchant lui-même à Montalto à la tête de deux mille fantassins et de quelque cavalerie (5).

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettera di don Gabriel a M. R. 7 e 11 giugno.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettere dei marchesi Bagnasco e Pallavicino a M. R. 7 giugno.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino a M. R. 24 giugno.

(4) Archives royales. Ut sup. — Lettere di don Gabriel, Bagnasco e Pallavicino a M. R. 11 giugno. Ordinato consulare 9 detto. — Altre lettere degli stessi 17, 18 detto.

(5) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. R. 17 juin.

An 1681. Le 16, il s'y rendit; il rassembla les administrateurs de la commune, leur fit signer la division du mandement et l'impôt du sel; après quoi il répartit pour Mondovi, où les troupes arrivèrent tranquillement, quoique cinq cents paysans armés fussent en embuscade dans les bois près de la route (1).

En partant de Montalto, on ordonna aux syndics et aux conseillers de cette commune de se rendre au camp, où ils auraient pris connaissance du mode qui avait été adopté pour le démembrement du mandement, et la quote de sel à laquelle chacun était taxé; mais au lieu d'obéir, ces administrateurs trouvaient chaque jour de nouveaux prétextes pour différer (2), et ils répondirent enfin avec une telle audace aux nouvelles instances de don Gabriel, que ce général résolut de punir leur témérité (3).

D'abord il déclara par un *manifeste* (4) les habitans de Montalto coupables de rebellion, et ordonna aux communes voisines de s'armer contr'eux; mais la plupart s'en excusèrent, et quelques-unes s'unirent ouvertement à Montalto. Cet inconvénient qu'on aurait dû prévoir fit repentir don Gabriel de sa précipitation; il proposa aux mutins de diminuer la nouvelle imposition; ils rejetèrent cette offre, et il fallut songer à les soumettre par la force. (5).

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettere a M. R. del marchese Pallavicino 17 e 18 giugno, di don Gabriel 18 detto.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 18 et 20 juin.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. R. 21 juin.

(4) Ordine 20 giugno.

(5) Relazione dei successi del Mondovì.

Don Gabriel craignant que les nombreux *bandits* épars sur les montagnes de la frontière de Gênes ne se réunissent aux insurgés, les appela à jouir d'une amnistie ; il se fit joindre par la milice royale du marquisat de Cève, et il alla camper entre Vico et La-Tour, dans la résolution d'attaquer Montalto, village divisé en neuf hameaux, tous assis sur la croupe d'une montagne autour de laquelle coulent les torrens de Corsaglia et de Roburento. Le 23 juin, les troupes destinées à l'entreprise se mirent en marche sur cinq colonnes ; l'une commandée par le baron Pallavicino, seigneur de Frabouse, partit de ce village, et suivit le chemin de la Tour de la Sibille ; le capitaine Martin s'avança par le couvent de Vasc au pont Soprano de la Corsaglia ; l'un et l'autre n'étaient destinés qu'à favoriser par de fausses attaques celles qui s'exécutaient sur trois points différens. Le marquis de Parelle devait attaquer le pont Sottano de la Corsaglia, pendant que le comte de Brichantau arriverait au pont de Reviglion par le hameau de Moline, et que don Gabriel, parti de la Tour, monterait la montagne de Roburento, traverserait la Serra de Pamparà, et arriverait sur Pianfé-Saint-Jacques. An 1681.

Les insurgés, avertis de l'approche de quelques troupes, se disposèrent à leur

An 1681. résister, comptant sur les secours que les villages voisins venaient de leur promettre: ils méditaient même un projet plus militaire qu'on ne pouvait le supposer à de simples paysans, et mieux combiné que ceux qu'ils semblaient en état de le faire. Il ne s'agissait de rien moins que de se porter sur les derrières de l'armée, et d'aller enlever les bagages et l'artillerie restés dans le camp retranché de Mondovi.

Cette entreprise était confiée à un nommé Cavallo, qui dans sa marche vers Saint-Louis d'Ermena rencontra le capitaine Martin; l'action s'engagea; les troupes furent complètement battues, et Cavallo suivit sa route jusqu'à Saint-Louis, où il apprit que son dessein avait été découvert par un espion, et que les secours qu'il attendait de Vico, de Monesté, de Villeneuve ou de Rocafort ne lui arriveraient plus. Cette nouvelle le fit retourner promptement sur ses pas; mais la plupart des siens l'abandonnèrent au moment où ils perdirent l'espérance de butiner.

Ce chef des insurgés, affaibli par la désertion et par la longueur de la marche qu'il venait de faire, arriva près de Montalto au moment auquel les troupes en approchaient. Le comte de Brichantau ayant trouvé le pont de Reviglione sans garde, s'avança au Plan-de-

Saint-Sébastien, où il rencontra Cavallo, qui fondant sur lui, l'attaqua corps à corps ; blessé grièvement, Cavallo se retira avec peine, et les rebelles cédèrent le camp de bataille à monsieur de Brichantau, qui se porta vers le hameau principal de Montalto appelé La-Contrà. Don Gabriel en approchait de son côté, après avoir pris le hameau de Sainte-Anne, et livré aux paysans un combat dans lequel le chef Musso perdit la vie. *An* 1681.

Le marquis de Parelle trouva plus de difficultés à vaincre. L'ennemi s'était couvert d'un fort abattis au pont Soprano: on perdit beaucoup de monde, et la victoire balançait sur ce point.

Monsieur de Parelle se montrant toujours aux premiers rangs aurait couru les plus pressans dangers, si les paysans qui avaient servi sous lui dans la dernière guerre contre Gênes, ne l'eussent épargné dans la mêlée, qui se renouvella à plusieurs reprises; quelques-uns d'entre eux l'approchèrent durant le combat pour le conjurer de prendre garde à sa personne. Cependant à la nouvelle des succès de don Gabriel, et du comte de Brichantau, les rebelles abandonnèrent le pont, pour se retirer à La-Contrà vivement attaquée. Les avenues du village ayant été forcées, les paysans s'enfermèrent dans les maisons et continuèrent une fusillade très-vive, pendant

An 1681.

que les femmes et les enfans montés sur le haut des toits faisaient pleuvoir dans les rues une grêle de pierres; les soldats cherchaient à mettre le feu par tout où ils pouvaient atteindre; ils massacraient tout ce qui tombait en leurs mains, et le jour commençait à baisser sans que ce combat cruel cessât encore, lorsque une lettre arrivée à don Gabriel le décida à se retirer promptement.

Cette lettre était d'un homme qui gagné par lui, se tenait avec les insurgés; non seulement il avait instruit le marquis de Bagnasque des projets de Cavallo, mais il avait adroitement empêché qu'il ne fût secouru; cependant les rebelles commençaient à se méfier de lui, et il eut à peine le temps de prévenir don Gabriel que les habitans de Vico marcheraient au secours de Montalto, cette nuit même. On se mit en retraite pour les prévenir; les paysans suivirent les troupes, qui harcelées de flanc, et en queue, perdirent deux cents hommes (1).

Cette résistance des paysans de Montalto enhardit les mécontens de Mondovi, et il se forma de nouveaux clubs dans la ville, où l'on cachait mal la joie qu'on éprouvait des efforts des montagnards (2). Ils n'étaient cependant pas tels que les habitans de Montalto ne jugeassent à propos de rechercher un accommodement;

(1) Archives royales. Ut sup. — Relazione del successo di Montalto. — Lettres de don Gabriel a M. R. 24 et 25 juin. — Lettere à M. R. dei marchesi Pallavicino e Bagnasco 24 giugno.

(2) Relazione dei successi del Mondovi.

l'abbé de Notre-Dame en fit l'ouverture au marquis de Bagnasque son parent; don Gabriel l'agréa: il accorda une amnistie générale, à condition que la commune se soumettrait aux nouvelles impositions; et le 27, le syndic de Montalto, suivi de vingt-quatre députés, vint faire amende sur ce qui s'était passé, et prêter un nouveau serment (1). An 1681.

Le 5 juillet, on publia l'arrêt de mort rendu en contumace contre Grasso et Marcel Ferrero par la délégation royale; et don Gabriel voyant la province soumise, demanda à la régente, et en obtint, l'ordre de renvoyer les troupes dans leurs quartiers (2), en laissant à Mondovi une garnison nombreuse, jusqu'à ce que la chambre de justice eût achevé l'instruction des procès contre ceux des insurgés qu'on avait arrêté les armes à la main. Monsieur de Pallavicino, qui présidait à ce tribunal, demandait à pouvoir faire exécuter les arrêts qu'il prononcerait sans l'approbation du sénat; Pallavicino inclinait à la sévérité (3) bien plus que les sénateurs Mallerbe, Salmatoris et Benzo, qui à son départ demeurèrent chargés du travail (4). Le 6, les troupes décampèrent; mais à peine furent-elles sorties de la province que beaucoup de brigands réunis reparurent en armes dans la plaine, et après avoir commis des désordres dans les environs

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 28 juin.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 28 et 29 juin et 1 juillet. — Mazzo 4, num. 3.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese Pallavicino 1 e 3 luglio.

(4) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese di Bagnasco a M. R. 7 luglio.

An 1681. de Mondovi, ils entrèrent dans le comté de Nice, où ils firent à la Briga un riche butin qu'ils transportèrent à Frabouse.

Monsieur de Bagnasque marcha contre eux à la tête de quelques compagnies, le 24 juillet, les mit en déroute, et leur reprit en grande partie ce qu'ils avaient volé.

Cependant les habitans de Monesté et de Montalto s'unirent aux brigands et traversèrent les montagnes pour couper la retraite aux troupes; mais quoiqu'ils fussent en nombre supérieur, ils n'osèrent point attaquer les soldats qui marchaient en ordre, et après une légère escarmouche, ils regagnèrent les montagnes (1), d'où ils redescendirent la nuit du 30 jusqu'à Borgato. On prétendit, que comptant sur l'appui de Briaglia, de la Bastie, de Breo et de Vico, ils projetaient d'attaquer Mondovi même, dont ils s'éloignèrent néanmoins, personne n'ayant paru pour les soutenir (2); dès-lors pourtant on se refusa dans tous les villages à payer l'imposition du sel (3).

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese Bagnasco a M. R. 15, 24 e 27 luglio.

(2) Relazione dei successi del Mondovi.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Bagnasco a M. R. 27 luglio.

CHAPITRE LXVIII.

SUITE DES TROUBLES DE LA PROVINCE DE MONDOVI.

Sommaire. Conduite de la régente à l'occasion des nouveaux mouvemens séditieux. — Premiers avantages remportés par les insurgés. — Ils démolissent le château de Vico et entrent dans Breo et dans Pian-de-La-Val. — Ils attaquent Mondovi. — Ils sont repoussés, et ils tentent d'affamer la ville. — Sortie contr'eux. — Ils dévastent les campagnes. — Arrivée d'un corps de troupes pour les combattre. — Retraite des brigands. — Punition des partisans des rebelles. — Mouvemens des troupes vers les villages où les insurgés s'étaient retirés. — Quelques-uns de ces villages se soumettent. — Le château de Vico rebâti. — Mondovi mis en état de défense. — Députation de Mondovi favorablement accueillie par la régente. — Les troupes rentrent dans leurs garnisons. — On reprend le projet d'établir la régie du sel. — Nouveaux troubles. — Association de la plupart des communes du mandement de Mondovi. — Les officiers de la régie sont

par tout chassés. — Mouvemens militaires. — Combat de l'Ermena. — Les rebelles se logent à Vico et en assiègent le château. — Combat de Brichetto. — Combat de la Gratteria. — Le président Morozzo traite par ordre de la régente. — Projet de marier le jeune duc de Savoie avec l'héritière présomptive de Portugal. — Dispositions de l'esprit public au sujet de cette alliance. — Détails de cette affaire. — Son influence sur les déterminations prises par la cour relativement aux insurgés de Mondovi. — Nouveaux désordres dans cette province. — Le marquis at de Cève en insurrection. — Victor Amédée prend les rênes du gouvernement.

An 1681. Don Gabriel de Savoie, le marquis de Pianezze, le président Pallavicino étaient à peine de retour à Turin, qu'on y apprit les nouveaux troubles de cette province (1); le marquis de Bagnasque, désapprouvé, et blâmé, publia le 4 août un nouvel édit de grâce en faveur des habitans de Montalto; cependant cette commune ayant fait assurer les villages qui l'avaient soutenue dans sa révolte qu'elle ne se détacherait pas d'eux, et ceux-ci se tenant toujours en armes, on ne devait point espérer une

(1) Archivi reali. Provincia di Mondovì, mazzo 3, num. 2.

An 1681.

longue tranquillité. Malgré celà le marquis de Bagnasque toujours disposé à embrasser des moyens conciliatoires, convint avec les habitans de Monesté, qu'ils recevraient un détachement dans leur village : mais quand le gouverneur s'y rendit en personne, il n'y trouva que quelques vieillards infirmes ; hommes, femmes et enfans s'étant retirés dans les bois voisins à l'approche des troupes.

Elles abandonnèrent le soir même ce village désert pour retourner à Mondovi, en emmenant quatre ôtages avec elles ; les paysans s'en regardèrent comme offensés, et ayant enveloppé quelques jours après une patrouille, ils l'auraient massacrée sans les exhortations de quelques ecclésiastiques. Tout annonçait à Mondovi même un nouvel éclat : le gouverneur qui le prévoyait, pressait en même temps les fortifications de la citadelle, la construction du nouveau mur par lequel il voulait enfermer la partie de la ville haute, appelée La-Place et les réparations nécessaires pour mettre en état de defense le château de Vico (1).

Le 13 août, les mutins, au nombre de deux mille, ayant chassé les ouvriers occupés à ce dernier ouvrage, abattirent en moins de rien le château jusqu'aux fondemens ; monsieur de Bagnasque s'étant avancé vers eux à la tête de quatre cents

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese Bagnasco a M. R. 28, 30 e 31 luglio, 3, 4, 7 e 12 agosto — Lettera de' Senatori Mallerba e Benzo 3 agosto. — Relazione dei successi del Mondovi.

An 1681. hommes, les trouva au Briquet; et après une légère escarmouche, dans laquelle le gouverneur eut un cheval tué sous lui, il rentra dans la ville ; les insurgés le suivirent ; le gouverneur craignant pour Pian-de-la-Val et pour Brèo, ordonna aux habitans de ces deux fauxbourgs de prendre les armes : mais comme ils répondirent qu'ils tenteraient de résistèr si on leur envoyait quelques troupes, et que l'on jugea la garnison nécessaire ailleurs, les rebelles ne rencontrèrent aucun obstacle à entrer à Breo et à Pian-de-la-Val (1). Ils y demandèrent d'abord des raffraichissemens, et ils ordonnèrent ensuite aux citoyens de s'unir à eux ; il n'y eut pourtant qu'une centaine d'hommes qui obéirent. Les brigands divisés en quatre bandes, ivres de vin et de joie, marchèrent sous les ordres du capitaine Borsarelli et de Mansuino à l'attaque de la ville, en poussant des cris horribles. La colonne qui s'avança contre la porte de Vico sous le feu de la citadelle fut extrèmement maltraitée, et obligée de se retirer: celle qui marcha à la porte neuve, où la ville était ouverte encore, trouva les troupes en bataille, et engagea le combat, à la faveur d'un bois épais auquel elle s'appuyait ; mais malgré cet avantage il ne lui fut pas possible de vaincre la résistance qu'elle rencontra. La victoire resta long-temps indécise du côté de la

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettera a M. R. del marchese di Bagnasco 14 agosto ; dei senatori Mallerba e Benzo detto giorno; del conte di Saluzzo governatore di Ceva, detto giorno ; del capitano Bono a don Gabriel, detto giorno.

porte de Breo, jusqu'à ce qu'enfin les insurgés s'étant jetés dans la vigne des recollets, et de la vigne dans le couvent, attaquèrent par derrière la garde de la porte, occupée à combattre de front ; cette garde forcée à se replier eut le temps encore de barricader la tête de la rue, où elle se soutint contre tous les efforts des ennemis. La quatrième attaque s'exécutait à la porte de Carasson ; la ville était entièrement ouverte : on y combattit cependant long-temps avant de parvenir à faire perdre terrain aux troupes placées dans les premières maisons de la rue de Riva ; les insurgés s'avancèrent alors dans les jardins qui bordaient cette rue, comptant arriver sur les derrières des assiégés, lorsqu'un violent orage ayant mis leurs armes hors de service, la garnison sortit des maisons, les repoussa, et reprit ses premiers postes qu'elle eut soin de barricader promptement. Les brigands qui s'étaient cru assurés de la victoire attribuèrent à un enchantement l'orage survenu pour la leur arracher, et avertis que quelques pièces de canon tirées de la citadelle marchaient vers le couvent des recollets, ils s'enfuirent à Breo et à Pian-de-La-Val (1).

An 1681.

Le marquis de Bagnasque apporta lui-même la nouvelle de la victoire aux citoyens réunis en grand nombre sur la place

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettera a M. R. del marchese di Bagnasco 15 agosto. — Relazione de' senatori Mallerba e Benzo. — Lettere a don Gabriel del conte di Saluzzo e del cavaliere di Ceruta, detto giorno. — Relazione de' successi di Mondovì.

An 1681. de la cathédrale; il leur reprocha la faiblesse qu'ils venaient de montrer; mais il les rassura autant qu'il fut possible dans ce moment de crise et de terreur. L'ennemi reparut vers le soir du côté de la porte de Breo; mais on le repoussa dans les fauxbourgs. Les communes de Breo et de Pian de La-Val, forcées de loger et nourrir les brigands, envoyèrent une députation au gouverneur, pour excuser cette soumission involontaire. D'autre part les insurgés, renforcés par un grand nombre de montagnards, ayant intercepté pendant trois jours les communications de la ville, l'auraient bientôt réduite à se rendre par famine, si les habitans de Carasson, unis à quelques troupes, n'eussent pris les armes, et rouvert un chemin aux vivres.

L'écluse des moulins que les rebelles avaient rompue fut reconstruite en même temps. Les insurgés logeant toujours à Pian de La-Val dévastaient impunément les campagnes; la garnison sortit infructueusement pour leur enlever le butin qu'ils transportaient; mais à mesure qu'ils s'enrichissaient, ils quittaient leurs chefs, et leur nombre était extrêmement diminué le 17 août, lorsqu'un corps de troupes venant de Turin arriva à Bene (1).

La nouvelle du danger de Mondovi n'avait d'abord été sue à Turin que par

(1) Relazione dei successi del Mondovi. — Archives royales. Ut sup. — Lettere de' senatori Mallerba e Benzo al presidente Pallavicino 15, 17 agosto. — Lettere del marchese di Bagnasco a M. R. 15 e 16 detto.

An 1681.

les rapports des gouverneurs des provinces voisines (1), car les rebelles, maîtres de la campagne, empêchaient que personne ne sortît de la ville, et deux officiers que monsieur de Bagnasc essaya de faire passer, retournèrent auprès de lui sans pouvoir exécuter la commission dont ils étaient chargés (2).

Au premier avis de la nouvelle insurrection, don Gabriel de Savoie se remit en mouvement vers Mondovi à la tête d'un corps de troupes; le marquis de Pianezze qui l'accompagnait jugea qu'on dégagerait aisément la ville (3), quoique les insurgés parussent décidés à combattre. Ils avaient disposé leurs forces, partie aux avenues de Mondovi, partie sur les routes de Coni, de Fossan et de Bene, et rompu les ponts du torrent Pesio; mais à l'approche d'un seul détachement de cavalerie, ils abandonnèrent leurs postes et se mirent en retraite (4).

Don Gabriel voulait d'abord ne rien entreprendre jusqu'après la réunion de toutes ses troupes, qui ne pouvaient être rassemblées à Bene avant le 20; mais la disposition dans laquelle il vit les rebelles, le décida à contremander l'ordre donné pour la réunion de la milice royale, et à marcher à Mondovi, sans attendre davantage; il ne trouva aucun obstacle à surmonter, et le matin du 19, don Gabriel de Savoie arriva de

(1) Archives royales. Ut sup. -- Lettere a M. R. del conte di Saluzzo e del cavaliere Ceruta 15 agosto.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese di Bagnasco a M. R. 15 agosto.

(3) Archives royales. — Lettere a M. R. di don Gabriel, e del marchese di Pianezza 17 agosto.

(4) Archives royales. Ut sup. — Lettere a M. R. del marchese di Bagnasco 17 agosto, di don Gabriel 18 detto.

An 1681. Bene à Mondovi; il y fit son entrée du côté de Carasson, pendant que ses troupes se logeaient à Pian-de-La-Val et à Breo, abandonnés par un grand nombre de citoyens (1); les soldats furent logés à discrétion chez les absens (2).

Alors don Gabriel interposa ses bons offices en faveur de la ville; il desirait que la régente consultât le conseil d'état sur les moyens à adopter, pour rétablir d'une manière assurée le calme dans la province (3); mais il croyait les habitans des fauxbourgs coupables, et il pensait qu'il était juste de leur faire payer les frais qu'occasionnaient ces derniers troubles (4); cependant la régente aurait volontiers sacrifié cette dépense au desir ardent où elle était de les terminer (5).

Le 22 août, le marquis de Pianezze marcha à Roccaforte sur la nouvelle qu'une partie des habitans s'était rendue ce jour à la Pietra, que les rebelles croyaient menacé; mais les refugiés de Mondovi retirés dans le village s'étant mis en défense, et les communes de Montalto et de Monesté ayant marché à leur secours, monsieur de Pianezze dut se retirer sans rien entreprendre. Deux jours après les insurgés s'avancèrent jusqu'à la Crava, dans l'espérance de surprendre un convoi: ils arrivèrent trop tard, et ne réussirent qu'à dévaliser,

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettere a M. R. di don Gabriel 18 agosto, del marchese di Bagnasco 19 detto.

(2) Relazione dei successi del Mondovi.

(3) Archives royales. Ut sup. — Lettere di don Gabriel a M. R. 19 e 21 agosto; lettera della città di Mondovi 19 detto.

(4) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. R. 24 août.

(5) Archives royales. Ut sup. — Lettere a M. R. di don Gabriel 28 agosto, del marchese Pallavicino 24 detto.

quelques marchands qu'ils rencontrèrent sur la route. *An* 1681.

Le grand prieur de Balbian, surintendant général des fortifications, alla dans ce temps à Mondovi à dessein de rétablir le château de Vico ruiné de fond en comble; ce projet n'était pas d'une exécution facile; deux mille paysans campaient dans les lieux mêmes, et s'y gardaient avec autant de vigilance et d'ordre que l'auraient pu faire des troupes réglées; on hésitait sur le parti qu'il fallait prendre, lorsque les habitans de Vico, ceux de Montalto et ceux de Monesté recherchèrent un accommodement. Le baron D-Allemagne et le chevalier Pensa, délégués pour traiter avec eux sur le refus qu'ils firent de messieurs de Pianezze et de Pallavicino, arrêtèrent quelques articles, portant en substance, que la commune de Vico rétablirait à ses frais le château dans l'état où il se trouvait à l'époque de l'insurrection, que le village de Monesté payerait une contribution de deux mille cinq cents livres, dont on ferait grâce à Montalto en considération de ce qu'il avait souffert, et que ces trois communes, en se soumettant, jouiraient d'une amnistie entière.

Le 27, messieurs D-Allemagne et Pensa arrivèrent à Mondovi avec les députés des insurgés; on dressa les articles convenus

An 1681. en forme de requête, qu'on envoya à Turin par un courrier, et la cour l'ayant agréé, les séditieux de Breo et de-Pian-de-La-Val, qui avaient quitté leurs foyers pour prendre part à la rebellion, se trouvèrent abandonnés, et furent seuls taxés à une contribution de trois cents mille livres destinées à la fortification du château de Vico (1).

Quand on n'aurait fait par cet accord que suspendre le cours des hostilités, on y trouvait un grand avantage de part et d'autre; les insurgés se donnaient le temps et la liberté de faire leurs récoltes, et le gouvernement pouvait sans inquiétudes continuer la fortification du château de Vico, et mettre la ville et la citadelle de Mondovi en état de défense (2). On y avait envoyé de tout le Piémont beaucoup de maçons et d'ouvriers avec un train nombreux; les bois autour de la ville furent coupés; on acheva la construction des nouveaux murs, et l'on ajouta quelques ouvrages à la citadelle (3).

Le marquis de Bagnasque, auquel on ne laissait plus d'autorité, et qui était piqué de voir admettre aux conférences des hommes qu'il regardait comme ses ennemis personnels, demanda son rappel; la régente s'y refusa d'abord (4); mais elle fut conseillée d'adérer à ses instances (5), et nomma pour le remplacer

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. B. 27 août; lettere del marchese Pallavicino 24, 28 e 30 agosto, e del marchese di Bagnasco 28 detto.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese Pallavicino a M. R. 28 e 30 agosto.

(3) Relazione degli evenimenti del Mondovi.

(4) Archives royales. Ut sup. — Lettere del marchese di Bagnasco a M. R. 28 agosto e 6 settembre.

(5) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 5, 10 et 14 septembre.

le marquis de Senantes, alors gouverneur de Verceil. Don Gabriel, qui se disposait à retourner à Turin, aurait voulu publier lui-même avant son départ la patente royale portant la grâce des rebelles; mais il était survenu une difficulté inattendue. Nous avons dit que don Gabriel pour attirer les bandits à servir contre les insurgés, leur avait accordé un sauf-conduit de 29 ans, et la confirmation de cette amnistie se trouvant comprise dans la patente accordée par la régente, le sénat de Turin lui adressa des remontrances, et demanda à être informé des crimes, dont chacun des bandits était accusé, avant de donner l'*entérinement*; le sénat motivait ses observations sur le nombre de ces malheureux qui arrivait à cinq cents, sur ce que plusieurs d'entr'eux avaient obtenu des sauf-conduits sans rendre de service, et enfin sur l'opinion qu'un général ne pouvait accorder de semblables faveurs.

An 1681.

Don Gabriel croyait son honneur intéressé à soutenir l'exécution des promesses qu'il avait faites; blessé par ces allégations, il s'en plaignit amèrement, et il alla jusqu'à demander son rappel, ce qui engagea la régente à donner des ordres ensuite desquels le sénat céda enfin (1). Ce point gagné, et les troupes ayant repris le chemin de leurs garnisons, don Gabriel, après avoir envoyé dans le

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 14, 15, 19 et 25 septembre. Lettere del marchese Pallavicino 10 e 15 detto. Lettera del senatore Benzo 19 settembre.

An 1681. château de Vico un détachement suisse ; remit, le 8 octobre, le commandement de la province au nouveau gouverneur (1). Le caractère modéré et sage de cet officier inspirait une telle confiance que la plupart des absens rentrèrent à Mondovi aussitôt après son arrivée, et monsieur de Senantes aurait voulu profiter de ces heureuses dispositions ; mais la délégation extraordinaire reprenant ses poursuites avec ardeur prononça plusieurs arrêts contre les accusés, détenus ou absens (2), ce qui donna de vives inquiétudes à ceux qui avaient pris part à la révolte, dont plusieurs se sauvèrent ou se tinrent cachés, en attendant le résultat de la nouvelle députation que le corps de ville envoya à la cour dans cette circonstance.

Le marquis de Pianezze essaya inutilement de contrarier les députés : le crédit du grand chancelier qui les protégeait balança le sien, et leur procura un accueil favorable ; ils obtinrent une diminution considérable des impositions extraordinaires ; on prorogea le terme des payemens, et on accorda une amnistie générale aux habitans de Breo et de Pian-de-La-Val (3).

En même temps que le ministère cherchait à rétablir l'ordre par la clémence (4), il adoptait le projet de l'intendant Filippone (5), afin d'éloigner sans

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettres de don Gabriel à M. R. 5 et 10 septembre.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettera del marchese Pallavicino a M. R. 26 settembre.

(3) Relazione degli evenimenti del Mondovi.

(4) Arch. royal. Ut sup. — Lettre de don Gabriel 29 septembre. — Relation sincère des affaires de Mondovi. — Mazzo 4, num. 3, 4. — Instruction au marquis de Senantes.

(5) Archives royales. Ut sup. — Mazzo 3, num. 3. — Memoria del contadore Filippone.

violence de Mondovi l'inquiète jeunesse, qui adonnée aux armes ne retournerait pas à de plus tranquilles occupations; ce fut dans cette vue que l'on offrit aux personnes marquantes de la province des brevets pour la levée de plusieurs compagnies de volontaires (1) dont on ne tarda pas à former un régiment; cette mesure pouvait sans doute être utile, si en réformant trop tôt ce corps, on n'avait donné aux nouveaux mécontens une pépinière de soldats instruits. La faute de ne l'avoir pas prévu fut d'autant plus grande, que, décidé à rétablir dès le commencement de la nouvelle année la régie générale des sels, on ne pouvait douter de rencontrer à Mondovi des obstacles à vaincre; on n'avait plus parlé de cette imposition dans les derniers accords, parce qu'il fallait, disait-on, la regarder comme décidée (2); en effet le gouvernement ne l'avait pas abrogée: mais pendant qu'on se disposait d'une part à vouloir introduire cette charge, on se montrait de l'autre très-peu disposé à la supporter (3).

An 1681.

Dès le commencement du 1682, l'administration de la régie devant être installée dans la province de Mondovi (4), le commissaire délégué commença par l'établir à Vico, où la garnison du château paraissait contenir le village;

An 1682.

(1) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. R. 14 septembre. — Lettre du marquis de Senantes à M. R. 13 décembre.

(2) Archives royales. Ut sup. — Lettre de don Gabriel à M. R. 30 août.

(3) Archives royales. Ut sup. — Memorie del senatore Ocello e del referendario Bolgaro 2 luglio 1682. — Lettres du marquis de Senantes à M. R. 29 novembre et 1 décembre; Lettera del referendario Bolgaro 2 dicembre. — Relazione dei successi di Mondovi.

(4) Archives royales. Ut sup. — Memorie del senatore Ocello, e referendario Bolgaro.

An 1682. cependant le peuple obligea les officiers de la régie à se retirer, et sans attendre davantage, les communes de Montalto, de Briaglia, de Roburent, de Prà, des Frabouses et de Monesté s'associèrent publiquement à Vico, insultèrent par tout ceux qui refusaient de prendre part au désordre, en les désignant sous le nom de *Selnistes*, nom qui devenu odieux, ne tarda pas à servir de prétexte à mille vengeances particulières, ainsi qu'à mille injustes persécutions.

Monsieur de Senantes jugeait que la témérité de ces paysans provenait de la faiblesse que l'on avait fait paraître, et il insistait qu'on renonçât à l'introduction de l'impôt sur le sel, si l'on ne se décidait point à envoyer contre les mutins des forces assez grandes pour fixer la victoire sans balancer; les personnes chargées de déterminer à ce sujet n'adoptèrent pas ces sages principes; on négocia secrètement avec les communes insurgées, jusqu'au moment où elles osèrent se livrer publiquement à des farces indécentes et criminelles. La délégation extraordinaire prit alors des mesures de rigueur contre les habitans de ces communes qui tomberaient dans les forces; mais ils se réunirent en armes, et, le 28 février, ils s'avancèrent près de la ville, arrêtèrent les marchands qui y allaient, et les paysans qui y portaient des

vivres, reculant d'ailleurs toujours devant les patrouilles de la garnison, à dessein de les attirer près des forêts de Vasco dans une embuscade que les troupes évitèrent en se repliant à Notre-Dame du Pasco. An 1682.

Les insurgés se réunirent le lendemain à Notre-Dame de Vico, et le 3 mars, ils se portèrent une seconde fois sur toutes les avenues de la ville; la garnison sortit contr'eux, les culbuta au delà de l'Ermena, que les troupes passèrent, et le combat dura le reste du jour, pendant lequel les rebelles enlevèrent un convoi destiné à entrer dans le château de Vico. Après cet avantage, les insurgés occupèrent le village de ce nom, où s'établirent leurs quatre premiers chefs, appelés, Marescotto, Picco, Porta et Trombetta; leur conduite despotique ne tarda pas à les rendre odieux; parmi ceux qui s'en lassèrent les premiers se trouvaient les frères Rebaudengo, et un nommé Volpengo, qui de concert avec quelques amis, résolurent de leur ôter la vie. Marescotto seul fut tué avec quelqu'un de ses gardes; Rebaudengo et Volpengo se sauvèrent dans le château, que les rebelles en fureur osèrent entreprendre de forcer; le canon de la place tira sur le village, et y fit beaucoup de mal, sans pouvoir éloigner les paysans, renforcés par les secours arrivés de Montalto, de

An 1682. Roburent, de Frabouse, de Villeneuve, de Pianfetto, de Merle et de Roas.

Le château fut resserré de toutes parts; la garnison étant faible, éprouvait des inquiétudes sur son sort, et cependant le comte de Senantes pensait qu'il ne fallait rien hasarder, ni attaquer les insurgés, avant que l'arrivée des secours n'assurât le succès d'un combat; néanmoins la plupart de ses officiers, souffrant impatiemment l'audace des rebelles, opinaient pour qu'on marchât contr'eux; le sénateur Ocello, alors président de la délégation, appuya cet avis, et présenta au gouverneur le projet d'une attaque, que le comte de Castellamont et le major Vignolone se proposaient d'exécuter contre le poste du Briquetto, si on leur donnait seulement la disposition de trois cents hommes. Monsieur de Senantes se rendit à leurs sollicitations, et les chargea de l'entreprise, qui leur réussit mal; l'ennemi se soutint dans l'église de Briquetto; Vignolone ayant perdu une partie de son monde, fut lui-même mortellement blessé; Castellamont se replia en désordre, et le sénateur Ocello, qui ne doutant pas de la victoire s'était approché avec ses sbirres du lieu du combat, revint sur ses pas à la hâte. Peu de jours après, le président Morozzo arriva en qualité de commissaire à Mondovi: les troupes commençaient à filer vers cette ville; les rebelles de leur

côté se réunirent, et le 14 mars, ils en vinrent aux mains avec le détachement qui occupait le poste de la Gratteria; mais ils furent repoussés et poursuivis jusqu'à Briaglia. Le lendemain, le comte de Brichantau arriva à Breo, avec huit cents hommes, qu'il logea à Pian-de-La-Val; il manqua d'être fait prisonnier le même jour, en exécutant une reconnaissance; et pour contenir la hardiesse des insurgés, il fallut appeler sous les armes, et faire marcher vers eux la milice royale des provinces voisines. Cependant plusieurs communes du marquisat de Cève ayant refusé d'obéir, on craignit de voir le feu de la révolte s'étendre, et le président Morozzo se rendit deux fois à Vico, où il convint d'une suspension d'armes, pour attendre le résultat d'une requête que la commune adressa à la régente. On put ainsi faire entrer dans le château de Vico un convoi de vivres dont on avait le plus grand besoin, et la crainte de voir tomber cette place fut sans doute le seul motif qui engagea Morozzo à recevoir et à donner cours à la requête des rebelles, aussi respectueuse pour la forme, que téméraire pour le fond des demandes qu'elle contenait; car non seulement les insurgés réclamaient l'abolition de la levée du sel, et une amnistie générale sans exception, mais ils prétendaient être acquittés de la taille arriérée, déchargés

An 1682.

An 1682. des droits de douane, et des taxes extraordinaires imposées depuis les troubles sur les communes en insurrection; ils demandaient enfin que le démembrement du mandement de Mondovi fût cassé, et qu'à ce mandement réuni, sous l'administration d'un seul syndic, on agrégeât toutes les communes qui avaient pris part à la rebellion.

La cour reçut très-mal des demandes aussi extraordinaires; elle désapprouva le président Morozzo; néanmoins pendant quelque temps les pourparlers de paix durèrent encore, quoique les hostilités continuassent toujours. Les insurgés insultaient les patrouilles qu'ils rencontraient; les *Selnistes* de la vallée de l'Ellero attaquèrent leurs ennemis dans plusieurs cassines du territoire de Carru. Un courrier, arrivé le 2 de Turin, porta l'ordre aux troupes de marcher à l'ennemi, qui après avoir occupé pendant quelques heures un poste à Borgato, fort près des gardes qu'on y entretenait, reprit sa première position le long de l'Ermena, en conservant le pont de Vasco. Monsieur de Brichantau l'attaqua le 5; les insurgés se mirent en embuscade sur sa route; mais battus et poursuivis jusqu'à Vasco même, ils allaient en être chassés, lorsque les habitans de Monesté, de Roccafort, de Villeneuve, de Pianfei, de Roas et de Merle, tombant en masse

sur les quatre cents hommes que le comte de Brichantau conduisait, les menèrent battant jusqu'à Borgato, et s'emparèrent de ce village. *An* 1682.

Pendant que les troupes, retirées dans la chapelle de Saint-Théodore et dans les cassines des environs, y soutenaient un combat qui dura jusqu'à la nuit, un corps de rebelles s'avança vers Mondovi par Sainte-Marie des Vignes, et s'approcha de la ville jusqu'à la portée du mousquet, à la faveur du torrent de Ribianco ; cette course tendait uniquement à couvrir le mouvement d'une autre colonne, qui allait piller les moulins de la Bastie.

L'entreprise ayant réussi, les insurgés assaillirent, le matin du 6, la position occupée par monsieur de Brichantau : ils avaient forcé la chapelle de Saint-Théodore et deux cassines voisines ; mais à la vue d'un détachement de cavalerie sorti de Breo pour les prendre à dos, ils rentrèrent à Borgato ; on les y suivit à l'instant même, et l'on s'empara des premières maisons de ce village, pendant que le gros de la troupe se formait en bataille dans les prairies voisines ; la journée se passa en escarmouches ; les rebelles tentèrent d'envelopper les maisons qu'occupaient les soldats, et dès que le jour reparut, un nouveau combat s'engagea encore : il durait depuis plusieurs

An 1682. heures avec un succès indécis, lorsqu'une colonne de paysans filant par le revers du col de Gari, tomba sur les derrières des troupes; la position de monsieur de Brichantau paraissait alors désespérée; on en fut averti à Mondovi, et l'on fit marcher à son secours quelques renforts, qui pressés eux-mêmes, se virent réduits à s'enfermer dans des cassines, où ils mirent les armes bas. Brichantau combattait toujours avec le plus grand courage; il se soutint jusqu'à l'extrémité, et tenta de s'ouvrir une retraite à travers les ennemis; cependant les soldats fatigués rompirent leurs rangs, et chacun chercha son salut dans la fuite.

Cet évènement, quoique peu important par lui-même, fit une sensation d'autant plus forte, que des mouvemens insurrectionnels commençaient à se manifester dans le marquisat de Cève (1). L'augmentation des taxes, et l'introduction des nouvelles impositions n'étaient pas la seule cause de la fermentation des esprits. Les habitans du Piémont accoutumés à supposer à Louis XIV des vues sinistres, crurent voir dans l'empressement de ce monarque à offrir sa médiation et ses forces (2), et dans le desir qu'il faisait paraître de conclure le mariage du jeune duc de Savoie avec l'héritière présomptive de la couronne de Portugal, un sujet de redouter ces nôces

(1) Relazione dei successi del Mondovi. — Istoria dell' Italia occidentale, lib. 13, cap. 1.

(2) Archives royales. Provincia di Mondovi. — Lettre du roi de France à M. l'abbé d'Estrades son ministre à Turin, 14 mai 1682.

An 1682.

dont la première condition était le séjour de Victor Amédée à Lisbonne au moins jusqu'à la naissance de son successeur; les fiançailles n'en furent pas moins conclues, et le duc de Cadaval, chargé de conduire au Portugal son nouveau souverain, entra dans le port de Nice avec sa flotte. Il se rendit bientôt après à Turin, où il trouva le duc de Savoie malade, et où il ne put manquer d'apprendre l'intention qu'on supposait au monarque français de profiter de l'absence du jeune prince pour s'emparer de ses anciens états. Ce bruit n'était pas seulement accrédité dans le peuple, il inquiétait les puissances étrangères qui s'intéressaient au sort de l'Italie. Dans ces circonstances monsieur de Cadaval sembla partager les alarmes du Piémont; il savait que plusieurs fois dans le conseil de la régente on avait proposé d'appeler les Français contre les séditieux, et ce moyen qui rencontrait de justes oppositions de la part des plus sages ministres, ne parut pas sans danger à l'envoyé de Lisbonne; il offrit des troupes de sa nation; on ne les accepta pas (1), et madame royale préféra de finir les troubles par quelques sacrifices.

Elle envoya au président Morozzo une ample approbation à la requête qu'on avait d'abord refusé d'entendre. La patente de grâce fut publiée à Mondovi:

(1) Mémoires sur la régence de M. R. Jeanne. — Œuvres de Louis XIV, 2 partie, tom. 4. — Recueil des lettres tirées des archives royales. — Dollera. Di M. R. — Guerres d'Italie. — Précis historique sur la maison de Savoie. — Breve racconto manoscritto della venuta de' Francesi in Piemonte. — Histoire de Victor Amédée.

An 1682.

on en retira les troupes: on cassa la délégation extraordinaire, et tous les arrêts que ce tribunal avait rendus ; le comte de Senantes, rappelé à son gouvernement de Verceil, céda sa place au président Della-Chiesa, qui reçut l'ordre de rendre la liberté aux détenus, et de s'occuper sérieusement de faire renaître le calme. Les rebelles se dispersèrent alors, après avoir chanté un Tedeum, et envoyé à Turin une députation, qu'on y accueillit favorablement (1).

Tout paraissait tranquille en Piémont, et les partisans du mariage de Victor Amédée s'applaudissaient d'avoir ôté au parti contraire le prétexte d'en retarder la conclusion ; la reine de Portugal, sœur de madame royale, la pressait : la loi du *Lamego* venait d'être abrogée dans ce royaume en faveur du duc de Savoie, et déjà aux négociations secrètement conduites par l'abbé Pinelli et par l'abbé de La-Tour, premiers auteurs du projet, avaient succédé des négociations moins essentielles et plus apparentes ; l'affaire semblait n'attendre pour toucher à son terme que le parfait rétablissement du jeune prince, lorsque des lettres de Venise, adressées au comte de Maffei, découvrirent la trame d'un soulèvement tendant à empêcher le départ du duc, et à lui faire prendre les rênes du gouvernement, que madame royale conservait encore,

(1) Relazione dei successi di Mondovi. — Archives royales. Provincia di Mondovi. Mazzo 4, num. 3.

Cette conspiration pouvait devenir d'autant plus dangereuse qu'elle était conduite par des hommes rompus depuis long-temps aux affaires, et occupant les plus importantes places de l'état. Charles de Symiane, marquis de Livourne (a), ministre de la guerre, le marquis Saint-Martin de Parelle, général de l'infanterie, et le comte Provane de Druent, attaché à la personne même de Victor Amédée, jugeant que la conservation du rejeton unique de la famille régnante était le premier bien de la nation, et la première loi de l'état, s'étaient unis pour traverser les desseins de la régente. *An* 1682.

Cette princesse ne se dissimulait pas quel était le vœu général : elle ne devait point assez compter, ni sur les troupes, ni sur les peuples, pour se promettre de résister aux mécontens sans des secours étrangers; on assure qu'elle sonda simplement la cour de France, et que sur cette première démarche Louis XIV fit

(a) Charles Jean de Symiane, lieutenant général de la cavalerie, et chevalier de l'ordre suprême de l'Annonciade, le même qui fut condamné à perdre la tête sur un échafaud après les malheurs de la guerre de Gênes sous Charles Emmanuel II. Madame royale lui donna des lettres d'abolition en 1671; la faveur dont jouissait le jeune comte de Masin son neveu le fit bientôt rappeler à la cour: en 1680 il fut nommé ministre de la guerre, et il ne trarda pas à prendre la plus grande influence dans les affaires.

An 1682.

passer subitement les alpes à un corps de trois mille hommes de cavalerie (1). L'arrivée de ces troupes consterna les Piémontais; la duchesse elle-même en conçut les plus vives inquiétudes, elle protesta hautement contre leur venue, et prit toutes les mesures possibles pour assurer les places du Piémont; mais le public injustement prévenu contr'elle, voyant arrêter et conduire prisonniers dans les châteaux de Montmeillan et de Nice le marquis de Livourne et le comte de Druent, et sachant que monsieur de Parelle n'avait évité un sort pareil, qu'en se sauvant en Italie, pensait qu'on n'aurait pas poursuivi des hommes qui étaient regardés comme le soutien du trône, si on n'avait eu de sinistres intentions, et madame royale fut accusée de ne pas ressentir contre les Français le mécontentement qu'elle faisait paraître (a). L'ambassadeur de France protesta cependant que les troupes du roi ne s'étaient avancées en Piémont qu'afin de soutenir Casal menacé, disait-il, par les Espagnols, dans un temps où ils n'avaient point de troupes en Italie (2); mais l'on se demandait

(1) Mémoires sur la régence de M. R. — Dollera. — Guerres d'Italie — Histoire de Victor Amédée.

(2) Mémoires sur la régence de M. R. — Guerres d'Italie. — Dollera. — Précis historique sur la maison de Savoie. — Archives royales. Provincia di Mondovi, mazzo 3, num. 5.

(a) Les écrivains piémontais, et quelques étrangers qui les copièrent, ont accusé la duchesse Jeanne de s'entendre avec le roi de France dans cette occasion; nous nous faisons un devoir de l'en justifier d'après l'examen des pièces originales existantes aux archives de Turin.

pourquoi ces troupes destinées à couvrir la capitale du Monferrat se tenaient dans les environs de Turin. Au milieu de l'incertitude pénible où étaient tous les esprits, la cour de Lisbonne retira sa parole, et les Français évacuèrent les états de Savoie, après la conclusion d'un traité d'alliance défensive (1). An 1682.

Les habitans de la province de Mondovi s'étaient réunis pour fêter l'arrestation du marquis de Pianezze, à l'occasion de laquelle ils firent des feux de joie; mais les partis qui les divisaient s'échauffaient tous les jours davantage, malgré les soins que le nouveau gouverneur prenait de les rapprocher, jusqu'à ce qu'enfin au commencement du mois d'août les habitans de Carasson et de Breo se rencontrèrent dans les prairies de Saint-Sébastien, et s'y livrèrent un combat dans lequel ces derniers furent mis en fuite ; Breo aurait peut-être été saccagé, si les paysans de Briaglia; et après eux ceux de Vico et de Monesté, ne fussent accourus à son secours; d'autre part des troupes de brigands armés couraient les campagnes et assassinaient sans distinction de parti les marchands et les voyageurs qu'ils rencontraient. Le marquis De-la-Chiesa était d'autant plus embarrassé à arrêter ces désordres, que la plupart des communes amnistiées menaçaient de s'insurger à chaque instant;

(1) Traité de Turin 25 novembre 1682.

An 1682. et que leurs députés, réunis sans autorité légale au commencement du mois de novembre, avaient arrêté qu'il fallait abattre les châteaux, chasser les juges et abolir non seulement les droits seigneuriaux, mais les gabelles, les péages, et toutes les rentes constituées sur les municipalités, ainsi que les ventes faites par elles; un grand nombre de cultivateurs propriétaires que ces mesures allaient ruiner, se recrièrent inutilement: la multitude, poussée par Bertola, par Carosso et par Fachino, imposa silence à leurs représentations, et menaçant de satisfaire eux-mêmes à leurs demandes, ils les adressèrent insolemment à Turin.

Madame royale espéra qu'en cédant une partie, on parviendrait à calmer les esprits, et elle consentit à réduire d'un tiers l'imposition de la taille, en renvoyant au gouverneur de la province l'examen des autres articles qui lui étaient présentés; cependant plus on accordait, plus la populace enorgueillie poussait ses prétentions; elle refusa de reconnaître
An 1683. monsieur Cordero, nommé syndic de Mondovi au renouvellement de l'année, et pour lui complaire le gouvernement permit un nouveau choix qui tomba sur le comte de Mouroux. La facilité qu'on montrait augmentait l'insolence des mécontens, qui escortaient publiquement les contrebandiers, et faisaient déserter les

marchés de la ville par des brigandages continuels: leur seule influence dirigeait les délibérations des conseils municipaux, qui refusèrent l'augmentation de la taille portée sur tout le Piémont par le budjet de l'année. An 1683.

Ils pressaient d'ailleurs le président Della-Chiesa de donner une décision sur la requête qui lui avait été renvoyée de Turin; le gouverneur voulut entendre les propriétaires intéressés, et il ne se trouva pas un avocat qui osât se charger de défendre cette cause; elle fut enfin jugée selon les principes de faiblesse qu'on avait adoptés: les créanciers des communes se virent tous soumis à la liquidation, et les comptes les plus simples se trouvèrent embarrassés dans des discussions difficiles; ce jugement excita par tout les plus grandes clameurs; les mutins, sans attendre davantage, chassèrent les propriétaires des possessions qu'ils disaient usurpées; ceux-ci voulurent s'y soutenir, ou y retourner, et il en nacquit par tout une espèce de guerre civile, qui ne laissa pas de faire verser du sang.

Monsieur Della-Chiesa ayant demandé son rappel, on ne le remplaça que quelque mois après par le comte de Martiniane, et pendant cet intervalle les brigands pillèrent les environs de Mondovi.

Le nouveau gouverneur en y arrivant

An 1683. le 3 de décembre rassembla à Notre-Dame de Vico les principaux habitans des communes où l'insurrection s'était manifestée, et leur parla avec force sur la nécessité de songer à rendre le calme à la province, en ajoutant, que comme on ne pouvait y réussir tant que le port d'armes serait toléré, il les engageait à exhorter leurs communes d'en faire la consigne. La douceur et la fermeté avec laquelle monsieur de Martiniane parla, paraissaient avoir décidé l'assemblée à le satisfaire, lorsqu'un député de la commune de Briaglia, ayant déclaré que son village ne désarmerait, qu'après que les ennemis du bien public seraient exilés, tous demandèrent qu'on chassât les *Selnistes*, et l'on se sépara.

Peu de temps après, les factieux, sous la conduite du nommé Rossotto, en vinrent aux mains avec les habitans de Breo. Rossotto blessé se refugia à Villeneuve, arma avec ce village celui de Monesté, et s'avança vers Breo; mais à la nouvelle que la garnison de Mondovi marchait à lui, il se retira sur les montagnes. Cette course jeta l'alarme dans les fauxbourgs; il fallut faire avancer des cantonnemens de Bene, de la Trinité et de Carru, quelques détachemens de dragons, contre lesquels les bandits se soutinrent dans plusieurs cassines qu'ils occupaient près de Pian-de-La-Val.

L'exemple dangereux de ces succès mit les armes à la main aux mécontens du marquisat de Cève. Cette petite province, composée de quarante-sept communes, chassa les gardes et les employés des douanes, en brûla les registres, et protesta vouloir s'en affranchir; réunis à Bagnasque au nombre de deux mille hommes, les insurgés envoyèrent une députation aux rebelles de Mondovi, sur l'appui desquels ils comptaient pour réduire à leur parti la ville de Cève, qui se conservait tranquille et soumise au milieu des troubles, dont elle était environnée (1). Mais pendant que le feu de la révolte s'étendait ainsi sur la frontière orientale du Piémont, il se passait un évènement à Turin qui allait rendre au gouvernement l'énergie nécessaire dans ces circonstances.

An 1684.

(1) Relazione dei successi del Mondovi. — Archives royales. Provincia del Mondovi, mazzo 4, num. 4. — Relazione del presidente Della Chiesa.

Victor Amédée second était sorti de sa minorité, sans que madame royale lui eût rendu les rênes du gouvernement; le jeune prince, nourri dans les plaisirs d'une cour brillante, paraissait satisfait de se décharger du poids de l'administration, et laissait à sa mère des soins dont les peuples auraient voulu le voir s'occuper lui-même; on le desirait sans en concevoir l'espérance, quand par une résolution inopinée il prit le timon des affaires; il en donna l'avis aux ministres, aux grands officiers, aux

An 1684. gouverneurs des provinces et aux corps de la magistrature avant d'en prévenir sa mère : ce qui fit penser que cette détermination avait été non seulement suggérée à Victor Amédée, mais conduite encore par les mêmes hommes qui avaient tenté de la lui faire prendre à l'occasion du mariage de Portugal (a). Quoi qu'il en soit, la duchesse douairière, étonnée et fâchée peut-être d'un évènement qu'elle cherchait à retarder, parut cependant s'y prêter comme si elle l'eût provoqué elle-même, et voulut en persuader le public par un mémoire apologétique qu'elle chargea le père Dollera de rédiger (1).

(1) Mém. sur la régence de M. R. — Dollera. — Denina. Histoire de Victor Amédée II. — Précis hist. sur la maison de Savoie. — Istoria della Italia occid., lib. 13, cap. 3.

CHAPITRE LXIX.

SUITE DES TROUBLES DE MONDOVI SOUS VICTOR AMÉDÉE II.

CAMPAGNE CONTRE LES VAUDOIS EN 1686.

Sommaire. Victor Amédée se rend en personne à Mondovi, et y ramène l'ordre. — La province de Cève se

---

(a) L'abbé Saillet de La-Tour, qui lors du projet du mariage de Portugal avait paru fort attaché aux intérêts de madame royale, s'était uni au parti contraire ; et servit dans cette occasion de secrétaire à Victor Amédée, qui le nomma ministre de la guerre, et lui accorda sa faveur.

soumet. — Les principaux chefs des insurgés se sauvent. — Ils se réunissent à la Tour. — Attaque de ce village par les troupes. — Leur retraite. — Fuite des bandits. — La tranquillité publique est rétablie. — Dessein formé pour chasser les Vaudois du Piémont. — Leur conduite. — Le duc de Savoie marche à Pignerol à la tête d'un corps de troupes. — Une colonne française attaque les vallées de la Pérouse et de Saint-Martin. — Les Savoyards soumettent la vallée de Luzerne. — La plupart des communes vaudoises rentrent dans le devoir. — Les désordres des troupes excitent un nouveau soulèvement. — Combats de Champrama et de Jaïmet. — Stratagême du commandant des troupes. — Les insurgés réunis à Villar. — Ils se retirent à Bobbio. — Attaque infructueuse de ce dernier village. — Seconde attaque qui réussit. — Combat du Vandalin. — Les Vaudois recherchent la paix. — Convention faite avec eux pour l'exécution des édits précédens. — Ils sont escortés jusqu'à la frontière, et passent en Suisse. — Nouvelle insurrection dans la province de Mondovi. — Commencement des troubles. — Intentions du gouvernement. — Il satisfait aux demandes qui lui sont

adressées. — Insolence des mutins. — Délégation royale sur les lieux. — On appaise l'insurrection.

An 1684. Victor Amédée II, résolu d'aller en personne faire cesser les troubles des provinces de Mondovi et de Cève, rassembla un corps de troupes entre Carru et Pios. Dès qu'elles s'y trouvèrent réunies, il se rendit à Mondovi, à la tête du régiment aux gardes, et de six compagnies de cavalerie; le peuple le reçut dans la ville avec les transports de la plus vive joie; et les principaux habitans des communes insurgées appelés près de lui, obtinrent leur grâce, à condition de désarmer et de rentrer dans l'ordre.

Ces dispositions n'ayant point trouvé d'obstacles, le jeune souverain retourna satisfait à son camp, en donnant des ordres pour l'arrestation des principaux auteurs de la révolte : le nommé Rubatto, qui prenait le titre de général des montagnards, et qui fomentait les troubles du marquisat de Cève, fut arrêté avec le procureur Trombetta son complice; Musso, Facchino et Corrazza se sauvèrent, et l'avocat Capellini reçut ordre de quitter Mondovi, comme s'étant constamment montré contraire au gouvernement. Ces exemples de justice et

de bonté firent rentrer dans le devoir les insurgés de la province de Cève. Victor Amédée se rendit alors à Turin, et avant la fin du mois d'août les troupes retournèrent dans leurs garnisons. An 1684.

Cependant les principaux rebelles des deux provinces se trouvant exclus de l'amnistie, après avoir erré quelque temps, se réunirent à la Tour. Dazian leur chef réussit à engager dans ses intérêts les habitans de ce village, qui firent pour la sûreté de leurs hôtes une convention avec les communes de Lisio, de Viola et de Monesté. On l'apprit à Mondovi, et sans donner aux nouveaux insurgés le temps de renforcer leur parti, le gouverneur marcha vers eux, à la tête du régiment des dragons rouges et de trois compagnies de dragons bleux, avec un fort détachement d'infanterie. Ces troupes ayant occupé sans obstacles Lisio, Viola et Monesté, s'avancèrent vers la Tour, et réunies à un corps venant de Cève, elles attaquèrent ce village sur deux points différens du côte de Casotto, et par le pont de la Corsaglia. La dernière colonne marchant par des chemins très-difficiles, arriva à un premier hameau appelé la Ruà - bassa, où elle rencontra un nombre de paysans armés, qui paraissaient vouloir s'opposer à son passage; mais gagnés par les remontrances du comte de Martiniane, ils lui An 1685.

An 1685. laissèrent libre le chemin de la Ruà-de-l'-église où logeaient les bandits. On y arriva en si grand silence que toutes les avenues du village étaient occupées par les soldats, avant que les ennemis en eussent pris l'alarme. Les troupes commencèrent le feu, et après une seule décharge s'avancèrent le long des rues à la baïonnette, poussèrent tout devant elles, et commencèrent à piller le village. Ce désordre, que l'obscurité de la nuit favorisait, fit craindre de plus grands malheurs au comte de Martiniane; il ordonna la retraite, et fut poursuivi jusqu'au delà de la Corsaglia. L'autre colonne venant par Casotto aux ordres de monsieur de Gramonville n'arriva qu'après le combat, et se retira sans rien entreprendre.

Cet évènement piqua sensiblement la fierté du jeune souverain du Piémont; il envoya sur les lieux pour informer contre les habitans de La-Tour une délégation composée du président Léone, du président Salmatoris et de l'avocat fiscal Loya; à leur arrivée les bandits prirent la fuite, et les paysans qu'ils avaient séduits implorèrent la clémence de Victor Amédée.

Ce prince consentit à leur pardonner en exigeant que le syndic et ses conseillers allassent se constituer prisonniers dans le château de Vico: on envoya un déta-

chement de cent hommes à La-Tour, et la tranquillité parut rétablie; il ne fut plus question alors de l'introduction des nouvelles impositions, quoique le reste du Piémont les payât depuis les années précédentes. Victor ne paraissait pas y attacher une grande importance; il se montrait même satisfait du caractère susceptible et guerrier des habitans de cette province : il la comparait à un cheval fougueux, qui obéit aisément à la main qui le conduit avec douceur, et qui se roidit contre le frein qui le tourmente (1). An 1685.

Il était d'ailleurs d'autant plus nécessaire de mettre un terme aux mouvemens insurrectionnels de Mondovi, que la cour de Paris, décidée à ne plus souffrir les Calvinistes en France, pressait vivement celle de Turin de consentir à chasser les Vaudois du Piémont, dans la crainte que les protestans du Dauphiné trouvassent un asile trop près de sa frontière; le ministère savoyard s'y refusa d'abord; on n'avait pas alors à se plaindre des Vaudois; le sol stérile qu'ils auraient abandonné offrait peu d'appas à de nouveaux habitans, et la politique, autant que la justice, répugnaient à cette mesure; mais les menaces de Louis XIV, l'impossibilité de soutenir une guerre contre la France, et la nécessité d'opter entre ce parti, et celui de le satisfaire, commandèrent le traité par lequel ce monarque

(1) Relazione dei successi del Mondovi.

An 1686.

s'engagea à subvenir aux frais de la guerre, à fournir les sommes convenues pour la levée des troupes qu'on y employerait; ensuite de quoi, Victor, qui en défendant aux refugiés français de se fixer dans ses états (1), venait de renoncer malgré lui à l'avantage de s'enrichir des pertes de son voisin, donna un édit (2) portant l'abolition du culte vaudois, l'exil des pasteurs, et la démolition des temples. Le corps helvétique fit à Turin d'inutiles réclamations en faveur des Vaudois, auxquels on permit seulement de vendre leurs biens et leurs effets pour se retirer à l'étranger s'ils persistaient dans leur religion. Soit que les cantons craignissent de s'engager trop avant, soit qu'ils ne fussent point fâchés d'un malheur qui allait immancablement attirer dans leur pays une population industrieuse et guerrière, ils se montrèrent satisfaits des dispositions de la cour de Turin, et ils conseillèrent aux habitans des vallées protestantes d'accepter l'offre qu'on leur faisait de passer avec leur fortune en Suisse. Également attachés à leurs erreurs et à leur patrie, les Vaudois ne savaient se résoudre ni à obéir, ni à émigrer; l'on fit avancer des troupes vers eux, et l'on s'observa de part et d'autre jusqu'au commencement du mois d'avril. Le 9 de ce mois, il parut un nouvel édit par lequel le duc de Savoie ordonnait

(1) Histoire de Victor Amedée. -- Relaz. della guerra contro i religionarj delle valli. -- Hist. de la persécution des vallées. -- Documenti militari.

(2) Editto 31 gennajo 1686.

aux Vaudois de sortir du Piémont dans vingt jours, sauf le droit de vendre leurs biens, et de réaliser leurs effets. Cet ordre donna le signal de la révolte; toutes les communes des vallées rassemblées à Rocheplatte, le 14, résolurent de prendre les armes; l'ambassadeur extraordinaire des cantons suisses quitta alors le Piémont, et Victor Amédée ayant renforcé son armée d'un corps de troupes françaises, se rendit au camp de Pignerol, à la tête de onze bataillons, trois régimens de dragons et 300 gardes du corps. An 1686.

Les Vaudois étaient descendus en armes à l'entrée des vallées, dont ils fortifiaient les gorges et les hauteurs; tous montraient l'intention de résister, excepté les habitans de la vallée de Saint-Martin, qui auraient voulu profiter de la permission de réaliser leur fortune, et de passer en Suisse. Pendant que cette disparité d'avis affaiblissait les forces des Vaudois, on préparait au camp l'attaque générale fixée au 22.

Ce jour venu, les colonnes se mirent en marche. Monsieur de Catinat, commandant des Français, fit avancer un corps de troupes par la gauche du Cluson, qui alors appartenait au Dauphiné, et passant la rivière à la hauteur de Pragelas, monsieur de la Vieuville redescendit dans la vallée de La-Pérouse: à

An 1686. son approche les paysans abandonnèrent les villages, et se retirèrent sur les montagnes de Saint-Germain; leurs premiers postes étant emportés, et la nuit approchant, sans qu'on pût chasser entièrement l'ennemi de sa position, les Français se retranchèrent sur leur terrain, comptant reprendre l'attaque au nouveau jour; mais ils n'en eurent pas le temps; les Vaudois fondirent sur eux avec impétuosité; culbutées, et serrées de près, les troupes de la Vieuville tentèrent en vain de se rallier à plusieurs reprises: elles furent poussées jusqu'au Cluson, d'où elles repassèrent sur les terres de France. Les Vaudois satisfaits de cet avantage n'en profitèrent point comme ils l'auraient pu, et les Français ne s'aperçurent pas plutôt de leur retour vers les montagnes de Saint-Germain, qu'ils s'avancèrent une seconde fois en présence de cette position.

Monsieur de Catinat était lui-même entré dans la vallée de La-Pérouse. Il marcha directement contre le fort de ce nom, et biaisant sa route à l'improviste, il se jeta sur la vallée de Saint-Martin, en occupant les montagnes qui la séparent du Dauphiné. Le 22, il campa à Clos-de-Bard, et le 23, il s'empara de Riclaret, après un léger combat: les paysans fuyant par tout, on abandonna la vallée entière à la discrétion des troupes,

qui la traversèrent, en allant joindre monsieur de la Vieuville au camp de Pramol dans la vallée de La-Pérouse. An 1686.

Don Gabriel de Savoie entrait le même jour dans la vallée de Luzerne, à la tête des Piémontais; le 23 au matin, il attaqua les postes ennemis en avant de cette petite ville, et il força les Vaudois à se replier sur Angrogne, où ils s'étaient ménagés une seconde ligne de défense. Le centre de cette ligne, appuyé à une grande redoute, fut le premier attaqué; les cinq cents hommes enfermés dans cet ouvrage s'y soutinrent jusqu'à la nuit, dont ils profitèrent pour se retirer derrière un retranchement élevé sur la croupe des montagnes qui versent dans la vallée de Saint-Martin; tous les habitans de celle de Luzerne s'y réunirent, ignorant encore les succès des Français; cependant quand ils les apprirent, ils se crurent cernés, et ils envoyèrent offrir à don Gabriel de quitter les armes, et de se soumettre à l'édit du 9. On signa à Angrogne une convention, ensuite de laquelle les troupes piémontaises occupèrent le Pra-du-Tour, avec quelques autres postes de la haute vallée, que les paysans tenaient encore. A cette nouvelle, les quinze cents hommes retranchés près du hameau de Pumian, en face de monsieur de Catinat, se soumirent aux mêmes conditions, de sorte que les

An 1686. communes de Villar et de Bobbio se trouvèrent seules, abandonnées à leurs propres forces.

Elles auraient été bientôt réduites à obéir, si les désordres des troupes, et les violences exercées contre les habitans de Luzerne n'eussent reveillé d'ailleurs le courage du désespoir; jetons un voile sur le détail cruel d'une licence que les officiers ne réprimaient point assez. Les Vaudois reprirent les armes, et se réunirent sur les montagnes, résolus de s'y défendre jusqu'à l'extrémité.

Depuis l'accord signé à Angrogne, don Gabriel avait réuni ses forces sur le haut de La-Vachère, entre La-Pérouse et Angrogne; dès qu'il apprit les nouveaux mouvemens des ennemis, il fit avancer vers eux quelques détachemens; la vallée de Saint-Martin se vit de nouveau envahie par les Français; mais les Savoyards eurent plus de difficultés à vaincre du côté de Luzerne. Les Vaudois ayant pris les postes de Champrama et de Jaimet en avant de cette petite ville, monsieur de Brichantau, chargé de l'occuper, dut les attaquer dans l'un et dans l'autre; tous deux se défendirent avec tant d'opiniâtreté, qu'après plusieurs heures d'un combat sanglant, les troupes se trouvèrent sans cartouches et exposées elles-mêmes; leur position devenait à chaque instant plus dangereuse, lorsque monsieur de Brichantau

imagina d'envoyer un parlementaire An 1686.
chargé de dire aux Vaudois, que par les nouvelles qu'il venait de recevoir, l'édit du 9 ayant été par tout ailleurs accepté une seconde fois, il leur offrait de profiter du moment, et de s'y soumettre. Cette fausse nouvelle jeta la consternation parmi les paysans; leurs chefs acceptèrent la proposition, et Brichantau, qui parut d'abord se retirer, revenant inopinément sur ses pas, occupa Champrama, que l'ennemi eut l'imprudence d'abandonner. La perte de ce poste entraîna celle de Jaimet, et les Vaudois durent se replier sur les montagnes de Villar.

Tout ce qu'ils avaient de cher était enfermé dans ce village, leurs femmes, leurs enfans, les vieillards caducs, et les effets les plus précieux; c'est dire qu'on ne négligea rien de ce qui pouvait assurer cette intéressante retraite; cependant le comte de Brichantau ayant reçu quelques nouveaux renforts du camp de La-Vachère, s'avança à Bonnet, et menaçait d'une nouvelle attaque; le succès du combat qu'on allait livrer décidait d'un trop grand intérêt pour que le courage de la multitude n'en fût point ébranlé; à la vue du danger que couraient leurs familles, beaucoup de Vaudois allèrent se soumettre volontairement, et la défection fut telle, que ceux

An 1686. qui restèrent en armes, ne jugeant pas pouvoir se soutenir à Villar, se replièrent à Bobbio. Monsieur de Brichantau les y suivit, et le 4 de mai, il marcha contr'eux; néanmoins parce qu'il présuma trop de ses forces, et qu'il se porta vers Bobbio par la seule vallée, sans occuper les montagnes, il fut repoussé.

Renforcé par un corps de troupes françaises, il renouvella son attaque le 12 avec plus de précaution; un combat meurtrier se prolongea jusqu'à la nuit, et le succès n'en était pas décidé encore, lorsque les Vaudois, avertis que le marquis de Parelle traversait le col de Giulian, et menaçait de les prendre à dos, s'abandonnèrent à une fuite précipitée; le désordre et la confusion étaient tels parmi eux qu'un bien petit nombre arriva à la montagne du Vandalin, où ils devaient se réunir; beaucoup allèrent se rendre prisonniers au camp, et beaucoup se dispersèrent dans les alpes. Le 14 au matin, les troupes marchèrent au Vandalin; les ennemis s'y soutinrent pendant plusieurs heures, moins sans doute dans l'espérance de vaincre, que pour attendre le résultat de la demande qu'ils adressaient au comte de la Roque gouverneur de la province, afin d'être reçus à profiter encore de l'édit du 9; la crainte où ils étaient de la licence militaire, leur faisait regarder

comme le plus grand des malheurs, que celui de capituler avec le général qui les attaquait; monsieur de la Roque convint lui-même des articles qu'on signa; les Vaudois quittèrent les armes, et il ne resta en insurrection que quelques faibles corps, qui resserrés de toutes parts, manquaient des objets les plus nécessaires. An 1686.

On regarda alors la guerre comme finie, et on ne laissa dans les vallées que peu de troupes; mais les restes des paysans qu'on venait de négliger sur le haut des montagnes redescendirent dans les villages, se réunirent, firent de nouvelles recrues, et attaquèrent souvent avec avantage les détachemens qu'on envoya vers eux. Ces succès sans conséquence affaiblissaient néanmoins le nombre des plus intrépides Vaudois, et bientôt ils sentirent eux-mêmes la nécessité de céder; ils le firent, et l'on s'occupa du soin de régler leur départ. On convint, que les habitans de la vallée de Luzerne divisés en deux colonnes, et ceux de la vallée de Saint-Martin sur une seule, passeraient en Suisse, et obtiendraient des ôtages pour la sûreté de leur marche. Par un accord signé à Berne entre le comte de Govon ambassadeur de Savoie et le gouvernement du canton, il fut arrêté, que tous les Vaudois dispersés dans différentes provinces du Piémont, ou arrêtés depuis les

An 1686. derniers troubles, auraient la liberté de suivre leurs frères en Suisse, et qu'habillés et nourris aux frais du prince, ils seraient sûrement escortés jusqu'à la frontière par la route du Montcenis. Le traité s'exécuta fidellement. Cette sanglante campagne, qui coûta au Piémont plus de douze mille de ses habitans, lui fit une plaie profonde, dont il ne tarda pas à se ressentir, lorsque les combinaisons politiques amenèrent une rupture entre la Savoie et la France (1).

Pendant que l'expédition contre les Vaudois occupait le gouvernement, de nouveaux mouvemens insurrectionnels se manifestaient dans la province de Mondovi, où l'habitude de lutter avec succès contre l'autorité légitime causait depuis plusieurs années des désordres que la tolérance augmentait; on y voyait avec peine le malheur de l'ancien syndic Capellino, condamné à la relégation, ainsi que plusieurs de ses amis, depuis la fin des derniers troubles; on se plaignait des charges publiques, et quoique le gouvernement fermât les yeux sur l'inexactitude avec laquelle elles étaient acquittées, on les trouvait encore trop pesantes; quelques communes en demandaient la réduction; d'autres refusaient de les acquitter; et les paysans des montagnes descendirent en armes dans la plaine de Mondovi, et désarmèrent à Breo même un

(1) Relasione della guerra contro ai religionarj delle valli. — Histoire des persécutions des vallées du Piémont. — Raccolta d'editti e provvigioni per le valli di Lucerna. — Losci. Compend. Istor. — Bénoit. Histoire des Vaudois.

détachement de dragons dont ils emmenèrent les chevaux. *An* 1686.

Dans la ville les factions se montraient avec audace; plusieurs citoyens suspects à la populace furent massacrés, et leurs maisons livrées au pillage: en vain les hommes calmes et sages cherchèrent-ils à ramener l'ordre; la multitude n'est susceptible que de l'impression du moment; toutefois ce que les exhortations n'avaient pu obtenir, la crainte l'opéra: à la première nouvelle de l'approche de quelques troupes, les paysans se retirèrent dans leurs montagnes, et les habitans de Mondovi recherchèrent les médiateurs qu'ils venaient de refuser; une députation, à la tête de laquelle était l'évêque de la province, se rendit à Turin pour implorer la clémence du souverain, dont on venait de braver follement la puissance (1).

Cependant les députés étaient chargés d'une requête aussi extraordinaire dans les formes que pour le fond des demandes qui en formaient le sujet, et certes que dans toute autre circonstance Victor Amédée, quoique jeune dans le grand art de régner, n'aurait pas souffert un pareil langage; cependant, occupé comme il l'était contre les Vaudois, il dissimula, s'il n'étouffa point son ressentiment. D'abord on demandait que l'impôt fût réduit à une somme fixe invariable; on

(1) Archives royales. Provincia di Mondovi, mazzo 4, num. 6.

An 1686. prétendait avoir été lésé dans la répartition qui s'en était faite entre les différentes provinces du Piémont, et l'on faisait instance pour que toute sorte d'imposition fût réduite (a). On réclamait le libre exercice du notariat, soumis par les nouvelles ordonnances au payement d'une finance; on suppliait S. A. de restreindre les immunités des biens ecclésiastiques ou féodaux; on prétendait que les communes avaient souffert des usurpations qu'on aurait voulu revendiquer; on demandait qu'on ôtât aux seigneurs la nomination des juges de première instance, et les droits de pêche ou de chasse dont ils jouissaient dans leurs terres; on réclamait l'autorisation d'affranchir les nouvelles inféodations, et la dispense des charges publiques, en faveur des villages qui avaient le plus souffert dans les troubles des années précédentes.

Victor Amédée ne refusa aucune de ces demandes (1); mais il était sûr qu'en renvoyant l'examen de ce qu'il y avait de plus essentiel à la chambre des comptes ou au sénat il gagnerait du temps, sans risquer de fâcheuses innovations; il accorda quelqu'un des articles les moins

(1) Memoriale sporto dalla città di Mondovì, stampato in Torino con le risposte di S. A. R.

(a) Tasso, sussidio, comparto del grano, capitazione, cotizzo, fogaggio, gabelle, foglietta, grassina.

essentiels, et il remit la discussion des intérêts de la province à une nouvelle délégation, qu'il y destina conformément à la prière qui lui en était faite. Ces précautions, et plus encore l'instruction secrète donnée au président Léone, envoyé à Mondovi, prouvent tout ce qu'on voulait bien sacrifier au repos public. Il fallut aux délégués beaucoup de prudence et d'adresse pour le maintenir : on ferma les yeux sur bien de désordres avant de réussir à calmer les esprits (1), et l'on ne parvint par tant de sacrifices qu'à retarder l'insurrection ; on gagna néanmoins beaucoup, puisqu'elle n'éclata qu'après la fin d'une guerre étrangère, où le Piémont ne tarda pas à se trouver engagé, ainsi que nous allons le voir dans les chapitres suivans.

An 1686.

(1) Archives royales. Ut sup. — Istruzione al presidente Leone. — Pretenzioni de' paesani della provincia di Mondovì sporte per supplica a S. A. R. li 12 gennajo 1687.

V.t Zavatteri LL. AA. Praeses.

Se ne permette la stampa
BESSONE per la Gran Cancelleria.

TABLE

DU TOME QRATRIÈME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

Chapitre XLVII. Guerre de 1635.

suivent la mort de Victor Amédée. – Ses projets manquent. – Embarras qu'éprouve la régente. – Le prince Maurice arrive de Rome à Gênes. – Ses agens passent en Piémont. – Conduite de Madame royale envers ce prince. – Un envoyé du prince Thomas se présente à la cour. – La régente desire la paix avec l'Espagne. – Cette puissance lui fait des propositions avantageuses. – La cour de Paris s'y oppose. – Les hostilités continuent dans les Langhes. – Les Savoyards se joignent aux Français sur la frontière de la Lombardie. – Mouvemens des armées. – Les Espagnols assiègent le fort de Brême. – Le maréchal de Créqui s'en approche avec toutes ses forces dans l'intention de livrer bataille. – Il est tué en reconnaissant la position des ennemis. – Retraite des alliés. – Capitulation de Brême. – Intentions secrètes du gouvernement de Mantoue. – Ses traités avec les Autrichiens. – Projet de chasser les Français de Casal. – Ce dessein est découvert et puni. – Mouvemens des armées. – Verceil assiégé. – Arrivée du cardinal de la Vallette en Piémont. – Madame Christine forcée de signer un nouveau traité avec la France. – Suite du siège de Verceil. – L'armée de secours s'en approche. – Un détachement se jette dans la place. – Les armées en présence sur les deux bords de la Sesia. – Escarmouches et sorties de la garnison. – Projet des alliés. – Un corps d'Autrichiens venant d'Allemagne les menace à dos. – Ils se retirent à Saint-Germain. – Ils resserrent les vivres aux assiégeans. – Suites de cette mesure. – État de Verceil. – Assaut repoussé. – Capitulation signée. – On entre de part et d'autre en quartiers de repos. – La guerre se porte dans le Monferrat. – Mouvemens militaires. – Les armées se séparent. – Plaintes de la régente contre le cardinal de la Vallette. – Elle ne peut rien obtenir à Paris. – Sa position

Chapitre LXII. Suite de la guerre de 1635.

Chapitre LXIII. Suite de la guerre de 1635.

Chapitre LXVIII. Suite des troubles de la province de Mondovi.

Chapitre LXIX. Suite des troubles de Mondovi sous Victor Amédée II.

Campagne contre les Vaudois en 1686.

DE L'IMPRIMERIE DE VINCENT BIANCO.

ERRATA DU TOME IV.

Pag.	Lign.		Lisez.
12	10	le ministre . . . . »	le ministère
15	6	sur le pont . . . »	sur le point
44	26	qui tenta . . . . . »	qui entreprit
49	16	pressait ses attaques »	pressait les attaques
90	22	Marquis de Pullin . »	Marquis de Lullin
113	29	que les Espagnols enlèvent . . . . »	enlevé par les Espagnols .
170	12	ajoutait-il, peut-être »	peut-être, ajouta-t-il
197	18	de l'Inferu . . . . »	de l'Infern
213	27	Louis XIV . . . »	Louis XIII
222	5	la reconnaissance . »	la connaissance
251	27	qui la commandait . »	qui les commandait
269	26	leur ait . . . . . »	leur fait
294	1	du Gravaon . . . »	du Gravalone
333	8	malheurs qu'elles . »	malheurs qu'ils
384	22	dans la rivière de lévant . . . . . . »	dans l'Oltre-Giovi
398	6	ne s'y croyant . . »	ne s'y croyait
409	11	le chef . . . . . »	leur chef

